

P. STEFAAN MINNAERT

HISTOIRE DE L'EVANGELISATION DU RWANDA

**RECUEIL D'ARTICLES
ET
DE DOCUMENTS**

CONCERNANT LE CARDINAL LAVIGERIE, MGR HIRTH, LE DR KANDT,
LE P. BRARD, LE P. CLASSE, LE P. LOUPIAS, LE CHEF RUKARA,
MGR PERRAUDIN, ETC.

Préface de
PAUL RUTAYISIRE
Professeur à l'Université du Rwanda

KIGALI – 2017

PREFACE

Le Père Stefaan Minnaert vient de nous présenter un nouveau livre après celui sur le « Premier voyage de Mgr Hirth au Rwanda », qui est, aux yeux des spécialistes, une œuvre majeure de référence et une mine d'informations incontournables pour ceux qui veulent connaître les idées et les projets des Pères Blancs (ou Missionnaires d'Afrique) dans la région des Grands Lacs au début XXe siècle. Son nouveau livre est certes moins ambitieux que le premier, mais tout aussi intéressant au point de vue historique.

Il s'agit d'un ensemble d'articles et de documents soigneusement identifiés et commentés que l'auteur livre au lecteur. Il est à la fois la continuation et le complément du premier dans la mesure où ce nouveau livre revient de façon détaillée sur certains aspects ou épisodes qui ne ressortaient pas suffisamment ou qui n'y figuraient pas. La méthode de l'auteur de donner en priorité la parole aux principaux acteurs eux-mêmes peut apparaître comme contrariante et trop exigeante au lecteur pressé ou non initié à ce genre de publication. Mais du point de vue professionnel, c'est le premier devoir de l'historien, dont l'auteur s'acquitte avec beaucoup de métier et de délicatesse, de baser la recherche de la réalité historique sur des documents de première source. Une règle élémentaire de la critique historique que malheureusement beaucoup d'observateurs qui ont écrit sur le Rwanda ont souvent oubliée. Pourtant certains d'entre eux savent l'appliquer à d'autres contextes. C'est à croire qu'effectivement il y a des cas dont on parle avec beaucoup de sérieux et précaution, et d'autres qui le sont avec légèreté et paresse intellectuelle. Que l'auteur rappelle cette règle en l'appliquant devrait servir de leçon aux chercheurs en histoire religieuse du Rwanda.

L'apport des recherches du Père Stefaan Minnaert réside fondamentalement dans la critique et la déconstruction des mythes et des constructions idéologiques créés et diffusés par l'historiographie missionnaire et coloniale ainsi que par les nombreux travaux pseudo-

scientifiques qui perpétuent ces thèses de plus en plus contestées par des recherches plus sérieuses. Pour qui connaît l'état de la recherche en histoire au Rwanda, il est incontestable que le présent travail fait avancer la connaissance de certains faits, contextes et personnages principaux du début de l'aventure missionnaire dans la région des Grands Lacs de l'Afrique centrale. Ainsi personne ne pouvait imaginer que l'arrivée des Pères Blancs au Rwanda est due à un coup du hasard, à une histoire d'amour entre une Néo-Zélandaise et un Britannique qui se déroule sur le continent africain. Le lecteur appréciera les documents relatifs à cette péripétie.

L'historiographie missionnaire est parvenue à imposer une image du missionnaire qui ne correspond pas à la réalité. De manière générale, il a été présenté plutôt comme un extra-terrestre qui est très dévoué à la cause des Noirs, sûr de sa mission et prêt à mourir en martyr. Les difficultés et les échecs ne pouvaient pas venir du missionnaire mais des personnes à évangéliser. Ont été incriminés leur état matériel et mental sauvage et arriéré, l'enracinement de leur religion traditionnelle (dite païenne) dans le quotidien et leur opiniâtreté à résister contre les étrangers envahisseurs. Ce livre nous donne une image plus humaine du missionnaire, soumis au doute et au découragement, commettant des erreurs, utilisant la violence et la contrainte, changeant d'orientation pour faire face aux nouveautés et à l'imprévu, enfin des missionnaires divisés sur les options et les pratiques à suivre. Cela dit, il n'est pas dans mon intention de nier les choix individuels motivés par des principes nobles et louables de l'Évangile qui ont guidé certains missionnaires dans ce contexte délicat.

Une autre leçon qui ressort de ce travail est que l'action missionnaire ne pouvait se réaliser sans un contexte politique global favorable. Ce fut le cas lors de la première vague de l'évangélisation au XVe siècle ; au XIXe siècle, la situation est similaire. Dans les deux cas, l'initiative et le soutien des puissances coloniales ont été déterminants pour l'existence même du projet missionnaire. On peut parler véritablement d'intégration du projet missionnaire dans l'entreprise coloniale globale : une réalité niée par l'historiographie missionnaire qui, dans une approche dualiste simpliste, préfère insister sur un projet missionnaire propre distinct du projet colonial. Cela n'est qu'une construction de l'esprit que la présente publication dément avec force et avec documents à l'appui.

Le Cardinal Lavigerie passa une partie de son temps à courtiser les différentes puissances influentes de la fin du XIXe siècle engagées dans la recherche des colonies, à commencer par la France et la Belgique, pour solliciter soutien, protection et collaboration avec ses missionnaires dispersés dans différents coins de l'Afrique des Grands Lacs. Il ne pouvait faire autrement car, sur le terrain, les mission-

naires ont dû faire face à beaucoup de situations inconnues et de gens de cultures et de mentalités différentes. L'expérience de Mgr Hirth dans le Buganda, à savoir les guerres confessionnelles instrumentalisées par les puissances coloniales en compétition (la Grande Bretagne et l'Allemagne), est une illustration du fossé qu'il pouvait y avoir entre les bons principes de la diplomatie lointaine et les confrontations sans pitié que se livraient les puissances coloniales lorsqu'il s'agit de se partager les différents territoires. La dureté de cette expérience contraste aussi avec les illusions du Père Hirth, futur évêque et vicaire apostolique, avant son départ pour l'Afrique centrale au sujet de son désir de « vivre au milieu des pauvres Noirs » : il imaginait que tout allait se passer de façon paisible, du moins c'est l'impression que donne au lecteur son insistance exprimée à maintes reprises à son Supérieur Général d'aller en Afrique.

Le missionnaire est un homme de son temps, appartenant à un pays, une culture bien déterminée et qui agit en tant qu'être humain avec ses forces et ses faiblesses ; ce qui contredit le caractère supra-humain qu'on lui a toujours collé. Ce livre comporte des exemples dont l'authenticité est indiscutable sur des erreurs graves commises par les missionnaires, des comportements contraires aux idéaux évangéliques, des désapprobations publiques, des révisions déchirantes des méthodes et stratégies, mais aussi des gestes louables d'engagement et de sincérité. Dans la plupart des écrits, c'est ce dernier aspect qui est mis en exergue. Or, le missionnaire est plus crédible lorsqu'il garde sa vraie nature complexe d'un être capable du bien et du mal.

Cette observation s'applique aussi au début de l'action missionnaire au Rwanda. La thèse habituelle de l'historiographie missionnaire a très vite « ethnisé » les réalités complexes dans lesquelles les premiers missionnaires ont vécu dans un but bien précis. D'une part pour cacher leur part de responsabilité dans les difficultés qu'ils ont rencontrées : celles-ci sont dues en grande partie à leur esprit de conquête et à leur intolérance qu'ils ont manifestés à l'égard du peuple rwandais, de ses dirigeants et de ses us et coutumes. D'autre part pour donner un contenu aux thèses racistes en vogue dans leur milieu d'origine au sujet du « Noir sauvage » avec tous les clichés qui le caractérisent. Enfin, parce que le projet missionnaire, bien défini dans ses principes par le Cardinal Lavigerie, n'était pas encore clair dans ses méthodes et ses pratiques dans l'esprit des missionnaires qui devaient l'appliquer. Les pionniers se référaient à l'expérience missionnaire du Buganda à laquelle certains d'entre eux avaient pris part. Or, cette expérience s'est révélée inopérante au Rwanda : elle ne pouvait pas s'exporter ni s'appliquer automatiquement à tous les contextes locaux, d'où les tâtonnements, l'apprentissage par des er-

reurs et des révisions opérées continuellement par Mgr Hirth pour répondre aux crises multiples, internes et externes aux missions, et pour faire face aux transgressions répétées des normes fondatrices, établies par le Cardinal Lavigerie, par les missionnaires du Rwanda.

Je ne doute pas que les documents présentés et commentés dans ce livre permettront au lecteur d'avoir un tableau de situations et d'expériences variées qui contredisent l'image trompeuse d'une action missionnaire uniforme et paisible et qui en même temps enrichissent la connaissance d'une période importante de l'histoire du Rwanda.

Prof. Paul Rutayisire

Historien
Université du Rwanda



37 BISKRA. — Statue du Cardinal Lavigerie. — L.

LA STATUE DU CARDINAL LAVIGERIE A BISKRA (ALGERIE)



MONSEIGNEUR HIRTH (1890)

INTRODUCTION

Ce livre est un recueil d'articles et de documents ayant pour but de contribuer à une meilleure connaissance des débuts de l'évangélisation du Rwanda par les Pères Blancs (Missionnaires d'Afrique). Il contient des documents historiques importants que nous avons mis dans leur contexte. Nous avons déjà utilisé cette méthode pour nos autres publications en commençant par *Save – 1900 : Fondation de la première communauté chrétienne au Rwanda*¹. Elle a l'avantage de nous mettre en contact direct avec la réalité historique sans que cette réalité soit cachée derrière l'une ou l'autre interprétation.

Les deux premiers articles concernent Mgr Hirth, fondateur de l'Eglise catholique au Rwanda. Ils nous permettent de mieux connaître sa personnalité dans ses relations avec le P. Deguerry, premier Vicaire Général des Pères Blancs, et avec le Cardinal Lavigerie. Ces deux articles nous rappellent que l'étude de l'histoire de l'évangélisation du Rwanda a une préhistoire et que cette histoire doit être étudiée dans le cadre de l'évangélisation de la région des Grands Lacs.

Le troisième article concerne la rencontre, en 1899, entre le Docteur Richard Kandt, de nationalité allemande, et l'aventurier britannique Ewart Grogan. Cette rencontre, en soi un événement peu important, a été déterminant pour l'histoire du Rwanda. En effet, suite à cette rencontre, le Docteur Kandt a invité les Pères Blancs à s'installer au Rwanda. Nous en connaissons la suite malheureuse.

Le quatrième article explique la réorganisation de la Mission de Save par Mgr Hirth en 1903. Il montre que les Pères Blancs, au Rwanda, avaient entre eux des points de vue différents sur la manière d'évangéliser.

Le cinquième article présente le dernier rapport du P. Brard, fondateur de Save, première Mission au Rwanda. Le rapport date de 1906. A ce moment-là, le Père était tombé en disgrâce chez ses supérieurs. Ceux-ci n'appréciaient pas sa méthode d'évangéliser, ce qui amènera le P. Brard à quitter les Pères Blancs.

Le sixième article parle des débuts difficiles de la Mission de Rwa-za où le P. Classe avait organisé des expéditions militaires en 1904.

¹ S. MINNAERT, *Save – 1900 : Fondation de la première communauté chrétienne au Rwanda*, Kigali, 2000, 120 pp.

Cet article confirme ce que nous avons déjà écrit sur ces expéditions et sur l'utilisation de la violence extrême par les Pères Blancs à Rwanda².



LE PERE BRARD (1897)

Le septième et le huitième article concernent la mort violente du P. Paulin Loupias en 1910. Aujourd'hui encore, elle hante la mémoire des *Banyarwanda*. Il s'agit d'un fait historique qui mérite d'être démystifié.

En annexe, nous publions trois documents peu connus. Leur publication voudrait encourager les chercheurs à approfondir davantage leur connaissance de l'histoire de l'évangélisation du Rwanda.

Le premier document est une lettre du P. Classe de 1916. Dans cette lettre, l'auteur décrit la société rwandaise selon ses perceptions avec une attention particulière pour la situation politique à la Cour et dans le pays. Elle est adressée à l'administration coloniale belge. La question se pose de savoir dans quelle mesure elle a influencé la

² S. MINNAERT, « Les Pères Blancs et la société rwandaise durant l'époque coloniale allemande (1900-1916) : Une rencontre entre cultures et religions », in *Les Religions au Rwanda, défis, convergences et compétitions*, Actes du Colloque International du 18-19 septembre 2008 à Butare/Huye, Editions de l'Université Nationale du Rwanda, Septembre 2009, pp. 53-101.

politique coloniale belge au Rwanda. En tout cas, cette lettre fut le début de la collaboration étroite entre le P. Classe, successeur de Mgr Hirth à la tête de l'Eglise catholique au Rwanda, et le régime colonial belge.

Le deuxième document est un extrait du rapport de 1933, écrit par l'administrateur territorial, A. Servranckx. Dans cet extrait, l'auteur parle de l'emprise des Pères Blancs sur la société rwandaise dans le sud du pays. Il parle aussi de la mise en place d'un réseau d'espionnage par les Belges avec la collaboration de quelques *Banyarwanda*.

Le troisième document concerne les relations difficiles entre les Abbés rwandais et les Pères Blancs à Kabgayi durant les années quarante. Dans ce document, nous trouvons aussi une version rwandaise de l'histoire de la fondation de l'Eglise catholique au Rwanda. C'est un document exceptionnel sur une réalité peu connue. Certains passages sont très choquants pour ne pas dire plus. Le document a miraculeusement survécu au grand nettoyage des archives de l'ancien archidiocèse de Kabgayi organisé par Mgr Perraudin avant de prendre sa retraite.

Le quatrième et dernier document date des débuts des années cinquante. Il donne la liste des cours enseignés au grand séminaire de Nyakibanda. Le cours de missiologie en particulier semble un cours novateur. Le document nous informe sur la formation des séminaristes rwandais. Pour en avoir une idée plus précise, il serait intéressant de retrouver les syllabus dont le contenu a certainement influencé les événements tragiques de 1959. En effet, les idées devançant toujours les actes.

Dans les textes publiés, nous avons mis certains passages en gras pour mieux marquer leur importance. Nous espérons que ceux et celles qui s'intéressent à l'histoire de l'évangélisation du Rwanda trouveront dans ce recueil des réponses à leurs questions concernant déclenchement du génocide de 1994. En effet, il faut remonter jusqu'au début du XXe siècle pour trouver les origines de ce drame, origines volontairement refoulées par des puissances obscures au nom de leur image.

Il est évident que nous n'aurions pas pu réaliser la publication de ce recueil sans l'aide précieuse de nombreuses personnes qui ont mis à notre disposition leurs compétences et qui nous ont soutenu avec leurs encouragements. Nous les remercions sincèrement pour leur contribution à cette publication.

P. Stefaan Minnaert

Historien



LE MWAMI MUSINGA AVEC SA MERE KANJOGERA

**MONSEIGNEUR HIRTH
ET
LE PERE FRANCISQUE DEGUERRY**



LE PERE DEGUERRY

Dans cet article, nous nous sommes intéressé à la relation entre Mgr Hirth (1854-1932) et son confrère, **le P. Francisque Deguerry (1847-1902)**, premier Vicaire Général (ou Supérieur Général)³ des Pères Blancs. Le sujet en question nous a permis de mieux comprendre le fonctionnement d'une société missionnaire quasi totalitaire. Ses membres devaient à leurs supérieurs une obéissance presque aveugle, sinon ils risquaient d'être marginalisés ou expulsés⁴.

Le premier Vicaire Général des Pères Blancs a joué un rôle très important dans la vie de **Mgr Hirth (1854-1932)**. En 1886, il sauva sa vocation missionnaire. Et en 1889, avec le soutien de son Conseil Général, il le proposera comme successeur de Mgr Livinhac (1846-1922), à la tête du Vicariat « Victoria-Nyanza ». Sans les interventions du P. Deguerry, jusqu'à maintenant ignorées, l'histoire de l'évangélisation de l'Afrique équatoriale et celle du Rwanda auraient certainement pris une tout autre tournure.

³ Du vivant du Cardinal Lavigerie, les Pères Blancs étaient gouvernés par des Vicaires Généraux. Voici leurs noms : le P. Francisque Deguerry (1874-1880 et 1886-1889), le P. Jean-Baptiste Charbonnier (1880-1883), le P. Léonce Bridoux (1883-1886) et Mgr Léon Livinhac (1889/90-1894).

⁴ « L'abnégation de notre liberté et de notre jugement, c'est le plus parfait et, en même temps, le plus nécessaire des sacrifices que notre vénéré Fondateur réclamait de nous, au nom même de notre vocation. » (J. MAZE, *Le Père Blanc Missionnaire d'Afrique à l'école du Cardinal Lavigerie*, Namur, 1948, p. 130).

Le P. Deguerry, de nationalité française, était né en 1847 dans la région de Lyon⁵. Il entra au diocèse d'Alger, puis, il s'engagea dans la Société des Missionnaires d'Afrique (Pères Blancs), fondée en 1868 par Lavigerie (1825-1892). Très vite, il sut gagner l'estime du fondateur, dont il devint le confident. Il sera Vicaire Général des Pères Blancs de 1874 à 1877, de 1877 à 1880 et de 1886 à 1889. Par sa fonction, il connut tous ses confrères dont le P. Hirth. De 1885 à 1886, ils se retrouveront ensemble dans la communauté à Jérusalem. Le P. Deguerry y était le responsable. Régulièrement, il informait ses supérieurs sur le P. Hirth qui probablement ne s'en rendait pas compte :



L'ABBE DEGUERRY

« Le P. Hirth vient de faire sa retraite ; c'est **un bien bon missionnaire, pieux, dévoué et laborieux**⁶. »

« Le P. Hirth est **un excellent missionnaire et fait très bien sa classe ; il sera capable quand on voudra de diriger convenablement Sainte-Anne**, car il se dépouille peu à peu d'un certain stock d'idées étroites qu'il avait apporté je ne sais d'où⁷. »

« Le P. Couturier (...) est le seul qui puisse confesser en langue arabe nos nouveaux élèves ; il est aussi le seul avec le P. Hirth à même d'enseigner la Psalmique ou chant liturgique grec que notre professeur auxiliaire ignore complètement⁸... »

⁵ Les études du P. Francisque avaient été payées par son oncle, **L'ABBE GASPARD DEGUERRY (1797-1871)**, un membre important du clergé de Paris. L'Abbé fit partie du jury devant lequel le futur Cardinal Lavigerie s'était présenté en 1853 pour obtenir à la fois le titre de chanoine du Panthéon (à Paris) et le titre de docteur en Histoire. Grâce à ce dernier titre, Lavigerie put enseigner à la Sorbonne. L'Abbé Gaspar fut assassiné en 1871 lors de la Commune, obtenant ainsi le statut de martyr de l'Eglise de France. Il n'est donc pas étonnant que Lavigerie nomme en 1874 le P. Francisque Deguerry, le neveu de l'Abbé Gaspar, Vicaire Général des Pères Blancs justement pour encourager ses missionnaires à être des martyrs pour sauver l'Afrique de l'esclavage du démon. En donnant leur sang, ils engendraient de nouveaux chrétiens, d'après la spiritualité catholique de l'époque (J.-C. CEILLIER, *Histoire des Missionnaires d'Afrique (Pères Blancs), De la fondation par Mgr Lavigerie à la mort du fondateur (1868-1892)*, Paris, 2008, pp. 65-67).

⁶ Lettre du P. Deguerry du 17 février 1885 au P. Bridoux, Vicaire Général, A.G.M.Afr. (Archives Générales des Missionnaires d'Afrique), D.7 – N° 46.

⁷ Lettre du P. Deguerry du 18 mars 1885 au P. Bridoux, Vicaire Général, A.G.M.Afr., D.7 – N° 48.

⁸ Lettre du P. Deguerry du 11 novembre 1885 au Cardinal Lavigerie, A.G.M.Afr., D.6 – N° 128.

Le P. Hirth, d'origine alsacienne, était né en 1854 à Spechbach-le-Bas dans une famille nombreuse⁹. Il perdit la nationalité française en 1871, quand l'Alsace fut annexée par l'Allemagne. Jusqu'en 1919, il sera Allemand contre son gré¹⁰. Il entra au diocèse de Nancy où Lavigerie avait été évêque. En 1875, il s'engagea chez les Pères Blancs. Il termina ses études théologiques sous la direction du P. Livinhac (1846-1922). Ordonné prêtre en 1878 par Lavigerie, il passa les premières années de sa vie missionnaire dans des maisons de formation. En 1882, il fut nommé à Jérusalem où il exerça la fonction de directeur du séminaire Grec-Melkite de 1883 à 1886. Il y passa les moments les plus malheureux de sa vie. En effet, avec tant d'autres, il rêvait de partir en Afrique équatoriale au lieu de rester enfermé dans une maison de formation :



LE P. HIRTH (1878)

« Nous avons appris avec une profonde émotion, par les Missions catholiques [une revue], les derniers événements de l'Uganda : on voit là visiblement l'action du diable à côté de l'action du bon Dieu ; c'est cette dernière qui remportera, en dernier lieu, la victoire, mais il faudra peut-être, auparavant que missionnaires et néophytes méritent cette victoire par l'effusion de leur sang. **Les uns et les autres paraissent également disposés à verser leur sang qui deviendra une semence de chrétiens.** Il me semble qu'il y a grandement à espérer pour l'œuvre de Dieu dans l'Afrique équatoriale, de cette population de l'Uganda si intrépide quand elle a été régénérée dans les eaux du baptême¹¹. »

En avril 1883, le P. Hirth écrivait au Vicaire Général, le P. Charbonnier (1842-1888) :

« J'ai appris avec bonheur le nom de ces heureux confrères qui se rendent aux Grands Lacs. Plus que jamais, j'envie leur sort, plus que jamais aussi, j'espère aller bientôt les rejoindre ; hâtez, je vous prie, le moment où mes plus chères espérances seront réalisées. J'étais venu en

⁹ S. MINNAERT, *Premier voyage de Mgr Hirth au Rwanda : novembre 1899 – février 1900. Contribution à l'histoire de l'Eglise catholique au Rwanda*, Kigali, Les Editions Rwandaises, 2006, 716 pp.

¹⁰ Lavigerie appréciait les qualités des Allemands : « Je suis d'avis de favoriser grandement l'entrée dans la Société de jeunes sujets allemands. Je remarque avec bonheur que les jeunes gens qui viennent de ce pays, ont de meilleures qualités, persévérance, dévouement, simplicité, piété, enfin tout ce qu'on peut désirer de mieux pour une Œuvre comme la nôtre. » (Lettre du Cardinal Lavigerie du 26 décembre 1883 au P. Bridoux, Vicaire Général, A.G.M.Afr., N° 1274, C.3 – N° 59).

¹¹ Lettre du P. Deguerry du 14 juillet 1886 au Cardinal Lavigerie, A.G.M.Afr., D.6 – N° 136. Tertullien (v.155-v.225), fondateur de la théologie chrétienne de langue latine avait écrit : « Le sang des martyrs est une semence de chrétiens. »

Afrique précisément pour fuir un monde civilisé et maniéré auquel je ne pouvais me faire, et voilà que depuis que je suis dans notre Société j'ai presque toujours été obligé de vivre dans un milieu où je me trouvais entièrement déplacé¹². »

En mars 1884, le P. Hirth revenait à la question :

« Vos heureuses nouvelles des missions ont fait grand plaisir à tout le monde, à moi surtout qui ne puis m'empêcher de rêver toujours à ces pauvres sauvages pour l'amour desquels j'étais uniquement venu en Afrique. **Quelles que soient les chaînes par lesquelles vous m'attachez à Sainte-Anne, quelque longues que soient les années d'attente que vous accumulez pour lasser ma patience, je n'oublierai jamais que mon unique désir a toujours été d'aller me cacher, pauvre missionnaire, dans des provinces inconnues parmi les pauvres Nègres si ignorants et si abandonnés.** Je ne sais quand il plaira à Dieu de réaliser ce désir mais ce que je sens bien, c'est que ce désir vit toujours en moi et que je n'attends qu'un signe de mes Supérieurs pour avancer à mon tour¹³. »

Plus tard, le P. Hirth avoua à Lavigerie comment il avait été habité par ce désir de se rendre chez les « pauvres Noirs » :

« **Nous avons longtemps sollicité comme une grâce la faveur de nous rendre au milieu de ces pauvres Noirs pour l'amour desquels nous sommes venus en Afrique** ; aujourd'hui enfin que vous comblez nos vœux, nous vous exprimons notre filiale reconnaissance. **C'est une vie nouvelle qui s'ouvre devant nous, et sans doute la dernière étape de notre pèlerinage en ce monde ; ensevelissant donc tout ce qui est derrière nous, nous voulons nous étendre uniquement vers ce qui est au-devant de nous**¹⁴. »

En attendant une nomination pour l'Afrique équatoriale, le P. Hirth connut une forte dépression amplifiée par une mésentente avec son propre père¹⁵. Ses forces physiques en souffraient.

¹² Lettre du P. Hirth du 11 avril 1883 au P. Charbonnier, Vicaire Général, A.G.M.Afr., N° D7-29. Pour le P. Hirth, être missionnaire chez les « Noirs » semble plus important que d'être Père Blanc.

¹³ Lettre du P. Hirth du 5 mars 1884 au P. Bridoux Vicaire Général, A.G.M.Afr., N° D7-37.

¹⁴ Lettre du P. Hirth du 28 avril 1887 au Cardinal Lavigerie, A.G.M.Afr., N° 6041 bis, C.13 – N° 495.

¹⁵ « Vous ne voulez donc plus m'écrire, mon cher père, vous ne voulez plus rien dire à votre fils éloigné de vous ! Je ne vous en reprendrai pas assurément ; j'ai mérité sans doute cette dernière peine la plus sensible et la plus cruelle de toutes celles que j'ai éprouvées encore : vivant encore, je serai privé de mon père qui ne me reconnaît plus... Je me résigne ! Dieu sait avec quelle souffrance. Mais vous me permettez au moins de vous écrire encore ; si je ne le faisais pas par affection, je le ferais par devoir et tant que vous serez en ce pauvre monde, je ne faillirai pas à ce devoir. Je suis sûr que ma mère ne sait pas votre silence, vous ne lui feriez pas cette peine de la séparer elle aussi de son fils aîné. Il m'en coûterait trop à moi-même de le lui faire savoir. » (A.G.M.Afr., Lettre du P. Hirth du 14 mars 1887 à son père, M. Jean Hirth, Casier 303).

Le P. Deguerry, alors supérieur de la communauté à Jérusalem, s'inquiéta et le 7 juillet 1886, il avertit le Vicaire Général, le P. Bridoux (1852-1890)¹⁶ :

« Voyant le P. Hirth préoccupé depuis quelques semaines plus qu'à l'ordinaire, il m'a paru nécessaire de provoquer de sa part quelques explications à ce sujet ; j'étais tenté d'attribuer à son état de santé, ou bien à ma manière d'agir à son égard ou encore de diriger la maison, cette tristesse empreinte d'un dégoût qui se laissait facilement voir en certaines circonstances. **Le P. Hirth m'a déclaré qu'il n'en était rien mais qu'il s'ennuyait fort à Sainte-Anne où il se trouve depuis quatre années et que depuis longtemps déjà il vous a fait connaître ses dispositions d'esprit et son vif désir de recevoir son changement le plus tôt possible ; il vous a écrit encore récemment pour vous prier de l'appeler à la retraite où il vous donnera de vive voix tous les éclaircissements désirables. Je vous avoue, mon très révérend Père, que je ne m'attendais nullement à une semblable déclaration ; je m'étais habitué à considérer le bon P. Hirth comme la plus solide colonne de Sainte-Anne** et ... patatras. J'ai été peiné aussi de n'avoir pas su inspirer à ce cher confrère assez de confiance pour qu'il pût s'ouvrir à moi plus tôt et plus complètement. Quoi qu'il en soit, comme le P. Hirth vous a informé de ses dispositions à plusieurs reprises, c'est à vous qu'il appartient de juger ce qu'il convient de décider à son égard. **Si vous l'appellez à la retraite, selon son vif désir, il serait bon qu'il puisse se mettre en route dès le commencement des vacances afin de prendre à Maison-Carrée¹⁷ ou ailleurs le repos dont il a besoin.** Si vous accueillez sa demande de changement, ce qui me causerait, ainsi qu'aux enfants, j'en suis certain, la plus vive peine, il serait indispensable de ne pas attendre à la retraite générale pour nous envoyer son successeur ainsi que les autres confrères que j'avais l'honneur de vous demander dans ma dernière lettre, surtout le professeur de philosophie¹⁸. »

Le 14 juillet 1886, le P. Deguerry avertit aussi Lavigerie :

« Je me trouve [seul] depuis quelques jours par suite de l'état de santé déplorable du P. Directeur [le P. Hirth] ; ce bon confère n'a plus de forces ; sa faiblesse est si grande qu'il n'y voit pas à deux pas devant lui ; il ne peut naturellement me remplacer et les autres Pères de la maison sont trop jeunes ou manquent de l'autorité morale nécessaire. C'est pour

¹⁶ Mgr Bridoux (1852-1890), de nationalité française, entra au diocèse d'Arras. Puis il rejoignit les Pères Blancs en Afrique du Nord. Ordonné prêtre le 24 octobre 1874, il fut Vicaire Général des Pères Blancs de 1883 à 1886. Lavigerie l'envoya, en 1886, à Bruxelles chez Léopold II pour traiter « les intérêts religieux du nouvel Etat Indépendant du Congo. » Le 15 juin 1888, il fut ordonné évêque pour le Vicariat du Tanganyika. Il mourut à Kibanga le 21 octobre 1890.

¹⁷ Cette maison, entourée de 600 hectares, était située à une dizaine de kilomètres à l'est d'Alger. Lavigerie y avait installé le siège central du gouvernement des Pères Blancs.

¹⁸ Lettre du P. Deguerry du 7 juillet 1886 au P. Bridoux, Vicaire Général, A.G.M.Afr., D.7 – N° 59.

cela que j'ai cru devoir demander au R.P. Supérieur Général d'appeler le P. Hirth à la retraite dès le commencement des vacances dans l'espoir que le mouvement et le changement d'air le remettront sur pied, car je suis loin de demander son changement qu'il me paraît cependant désirer lui-même¹⁹... »

La santé du P. Hirth resta préoccupante à tel point que le P. Deguerry écrivit une deuxième lettre à Lavigerie le 27 juillet :

« Je demandais aussi au T.R.P. Supérieur Général d'appeler à Alger pour la retraite et dès le commencement des vacances le P. Hirth, dont la santé délabrée se trouverait bien, je pense, de ce voyage. Ce cher confrère désire vivement aller à la retraite générale à laquelle il n'a pas assisté depuis quatre ans, ce en quoi, je ne puis que l'approuver en me plaçant surtout au point de vue de l'intérêt de sa santé et de son moral ; il aurait même quelques velléités de demander son changement, ce que, par contre, je ne pouvais que déplorer à cause de la salubre influence qu'il exerce, par la direction spirituelle, sur nos grands enfants. En tout état de cause, un voyage à la Maison Mère, la vue de ses anciens confrères ne pourraient, je crois, que lui faire du bien à tous les points de vue et je demande respectueusement à Votre Eminence de vouloir bien me télégraphier sa décision à cet égard dès la réception de cette lettre. Comme conséquence de la demande précédente, j'ai l'honneur de demander, avec instance, à Votre Eminence d'être excusé tant pour le chapitre général que pour la retraite : **le P. Hirth même n'étant pas appelé à Alger est dans un état de santé qui ne permet pas de lui imposer la direction provisoire de la maison pendant une période pénible comme celle des vacances.** Aucun de nos autres confrères ne peut remplir cette charge soit à cause de leur âge, ou leur inexpérience ou du manque d'autorité sur les enfants²⁰... »

Le Chapitre Général de septembre 1886 apporta des changements importants. Le P. Deguerry fut élu pour une troisième fois Vicaire Général. Et le P. Hirth fut nommé directeur du petit-séminaire de Saint-Eugène, une nomination qu'il n'appréciait pas du tout. De fait, il menaça de quitter les Pères Blancs. Le P. Deguerry l'apprit et il écrivait à Lavigerie le 8 janvier 1887 :

« Les missionnaires de Saint-Eugène vont bien sauf le P. Hirth qui est toujours dans la même situation d'esprit et de fatigue morale ; **il m'a fait allusion, avant-hier, à l'éventualité d'entrer à la Chartreuse ou à la Trappe s'il n'obtient pas d'être envoyé en mission. Je lui ai fait remar-**

¹⁹ Lettre du P. Deguerry du 14 juillet 1886 au Cardinal Lavigerie, A.G.M.Afr., D.6 – N° 136.

²⁰ Lettre du P. Deguerry du 27 juillet 1886 au Cardinal Lavigerie, A.G.M.Afr., D.6 – N° 138.

quer que cette menace voilée n'était guère de nature à persuader ses supérieurs²¹. »

Le 13 janvier 1887, Lavigerie répondit au P. Deguerry : « **Maintenez autant que possible le P. Hirth. C'est un bon sujet et vraiment à envoyer dans l'Afrique équatoriale comme supérieur, seulement il faudrait trouver à le remplacer convenablement à Saint-Eugène**²². » La réponse du P. Deguerry ne satisfaisait pas le Cardinal qui lui suggéra : « Quant au P. Hirth, il serait bien désirable qu'il passât l'année entière à Saint-Eugène et ce que vous me dites à son sujet m'attriste ; je lui croyais enfin plus de vertu²³. » A cette époque, le Cardinal avait des difficultés pour remplacer le P. Hirth²⁴. Au courant du mois de janvier, Lavigerie céda à « l'ultimatum » du P. Hirth. Le 29 janvier 1887, le P. Deguerry répondit : « Le télégramme de Votre Eminence m'autorise en principe à exécuter la combinaison que j'ai eu l'honneur de Lui soumettre pour le remplacement du P. Hirth ; je vais donc rappeler le P. Alric²⁵ de Jérusalem afin qu'il puisse être rendu à Alger en temps opportun²⁶. » Finalement le P. Deguerry nomma le P. Hirth pour le Vicariat du Victoria-Nyanza chez Mgr Livinhac. Il partira avec la sixième caravane composée de sept missionnaires dont le P. Brard (1858-1918), futur fondateur de Save au Rwanda. Le P. Hirth en était nommé responsable. Très heureux, il exprima plusieurs fois sa reconnaissance au P. Deguerry pour cette nomination :

« Nous aussi, nous partons pleins de confiance, non pas en nos propres forces, mais en la protection divine. Puissent vos bonnes prières continuer à nous mériter cette protection dont nous avons si grand besoin. **Pour moi en particulier, je vous dois la faveur d'aller vivre au milieu des pauvres Noirs : après m'avoir envoyé, ne me laissez pas en route, je vous serai éternellement reconnaissant des bontés que vous avez toujours eues pour moi**²⁷. »

²¹ Lettre du P. Deguerry du 8 janvier 1887 au Cardinal Lavigerie, A.G.M.Afr., N° 4136, C.2 – N° 708.

²² Lettre du Cardinal Lavigerie du 13 janvier 1887 au P. Deguerry, A.G.M.Afr., N° 1230, C.2 – N° 533.

²³ Lettre du Cardinal Lavigerie du 25 janvier 1887 au P. Deguerry, A.G.M.Afr., N° 1232, C.2 – N° 536.

²⁴ Lettre du P. Deguerry du 29 janvier 1887 au Cardinal Lavigerie, A.G.M.Afr., N° 4064, C.2 – N° 650.

²⁵ Le P. Théophile Alric, né en 1858, était originaire du diocèse de Rodez. Il entra chez les Pères Blancs où il fit son serment missionnaire en 1884. Il mourut à Maison-Carrée en 1889.

²⁶ Lettre du P. Deguerry du 29 janvier 1887 au Cardinal Lavigerie, A.G.M.Afr., N° 4066, C.2 – N° 652.

²⁷ Lettre du P. Hirth du 30 juin 1887 au P. Deguerry, A.G.M.Afr., C. 13 – N° 428.

« Vous avez vraiment bien fait de me mettre à la tête de la petite caravane ; j'aime à croire qu'à notre arrivée à Tabora, Mgr Livinhac fera mieux encore en me remettant à ma place²⁸. »



MEMBRES DE LA 6^{ÈME} CARAVANE (1887) : [1] LE P. BRARD ET [2] LE P. HIRTH

Le P. Hirth informa le P. Deguerry de ses préparatifs de voyage :

« N.D. d'Afrique, le 23 Avril 1887

Mon très révérend Père,

Le petit mot que vous avez bien voulu m'adresser hier me laisse espérer que nous aurons encore le plaisir de vous voir au milieu de nous avant notre départ ; nous vous sommes d'avance reconnaissants de la consolation que vous nous procurerez ainsi.

J'ai reçu l'itinéraire que vous m'adressez, et souhaiterais volontiers que nous pussions faire route aussi promptement que le capitaine.

Au sujet de notre départ, le P. Vignon [1832-1896] vient de me communiquer qu'en faisant à Mgr Dusserre [1843-1897] l'invitation ordinaire de venir présider la procession du 1^{er} Mai à Notre Dame, celui-ci, tout en répondant qu'il ne le pourrait pas puisqu'il serait en tournée de Confirmation, lui aurait parlé tout spontanément de notre départ, laissant à entendre qu'il lui serait

²⁸ Lettre du P. Hirth du 9 août 1887 au P. Deguerry, A.G.M.Afr., C13, – N° 429.

agréable de présider la cérémonie des adieux. Le Père Vignon dit que Sa Grandeur ne s'est cependant nullement imposée, qu'il n'y aurait nul inconvénient à ne pas faire d'invitation, et que certainement Mgr ne serait pas froissé si on fait la cérémonie sans lui.

Le **P. Viven [1844-1933]** m'ayant parlé ces jours derniers de faire une petite cérémonie le 1^{er} Mai, je viens vous demander de vouloir bien fixer vous-même ce qu'il y aura. Dans le cas où l'on veille ou le jour même de l'embarquement, puisque Sa Grandeur ne rentre à Alger que le 5 Mai.

Quant à moi, j'aurais bien préféré partir sans le moindre éclat, mais en cette question, je n'ai qu'à laisser faire. Je vais écrire à l'instant au P. Viven à ce sujet, vous voudrez bien, très révérend Père faire parvenir votre décision avant le 1^{er} Mai.

Les achats pour la caravane sont terminés ; il n'y a qu'un point qui n'est pas tranché ; je n'ai pas pu tomber tout à fait d'accord avec le P. Levesque pour les tentes. D'après lui 3 petites marquises suffissent ; deux hommes y sont très bien à l'aise, en effet, mais si nous sommes 7, il faudra qu'une de ces tentes abritent 3 missionnaires pour toute la durée du voyage. Nous en avons dressé une pour essayer d'y mettre 3 lits ; il faudra nécessairement que deux aient toute la nuit la tête placée au-dessus des pieds de deux autres, puisque pour mettre les 3 lits, il faut les faire passer en parties les uns sous les autres. Tous les confrères prétendent que ce n'est guère hygiénique. Ne faut-il pas faire la dépense d'une tente plus grande, ce serait 110 francs d'achat en plus, et puis le port d'une charge.

D'autres petites difficultés vous seront soumises à votre arrivée.

Veillez agréer, très révérend Père l'hommage de mon filial respect et de ma soumission la plus dévouée.

Votre fils obéissant en N.S.

J. Hirth

pr. Miss.²⁹ »



LE P. VIVEN (1844-1933)

Le jeudi 5 mai 1887, le P. Hirth et ses confrères firent leurs adieux à la Cathédrale Notre-Dame d'Afrique³⁰ et le dimanche 8 mai à Maison-Carrée, la Maison Mère des Pères Blancs près d'Alger. Entre-temps, le P. Hirth écrivait à Lavigerie :

« En partant pour l'équateur, nous n'allons pas tout à fait vers l'inconnu ; **et ce n'est point, croyons-nous, l'imagination qui nous entraîne vers des dangers et des périls d'aventures plus ou moins pleines de gloire ; les instructions que votre Eminence a données aux premières caravanes et dont nous avons fait aussi notre profit. Les leçons que nous fournissent les lettres des confrères qui nous ont précédés, nos propres méditations devant Notre Seigneur crucifié, nous ont fait comprendre déjà et**

²⁹ Lettre de Mgr Hirth du 23 avril 1887 au P. Deguerry, A.G.M.Afr., C.13, N° 426.

³⁰ Lavigerie acheva la construction de ce sanctuaire en 1872. Les membres des premières caravanes y viendront confier leur mission à la Sainte Vierge.

nous font saisir tous les jours davantage de quel grave et difficile ministère Dieu nous charge en ce moment. Si grave même nous apparaît cette mission, que si le Grand Apôtre ne nous rassurait, nous fuirions comme Jonas et abandonnerions le message divin³¹. »

Dans une autre lettre, le P. Hirth exprima au P. Deguerry comment il avait été marqué par son expérience missionnaire en Algérie et par la théorie de la fondation d'un royaume chrétien de Lavigerie, une théorie qu'il prenait avec une graine de sel :

« Ceux qui fondent le poste de l'Usambiro songent à y créer un petit royaume (cette idée commence à sourire à quelques-uns de nos missionnaires) ; on espère attirer des sujets. C'est bien, mais alors il faudrait leur imposer quelque peu notre foi, autant que la prudence et la charité chrétienne le permettent ; car en laissant sur ce point à nos Nègres entière liberté, ceux-ci s'attacheront à prendre tous nos défauts, à se créer des besoins comme les nôtres, et c'est tout. Il faut faire ici ce qu'on aurait dû faire en commençant en Algérie, aucun autre système ne peut rien donner ici parmi nos Nègres, mous et lâches, du sud du Nyanza. Mais établir une espèce de petit royaume, en subir tous les inconvénients, s'exposer à batailler tous les jours, et cela, rien que pour quelques pioches en tribut, cela ne vaut vraiment pas la peine³². »

Le 12 mai 1887, le P. Hirth et ses confrères s'embarquèrent à Marseille pour Aden. Arrivé à Malte, le P. Hirth écrivait au P. Deguerry :

« Malte, la Sliema³³, le 15 Mai 1887

Mon très révérend Père,

Je n'attendrai pas plus longtemps pour venir vous remercier en mon nom et au nom de tous mes confrères de la marque particulière d'affection toute paternelle que vous avez voulu nous donner en nous suivant jusqu'au commencement de notre long voyage. Daigne le Ciel multiplier sur nous les bénédictions que vous nous avez données au dernier moment et faire porter leurs fruits aux encouragements que vous nous avez laissés !

Nous sommes arrivés à Malte le Vendredi matin, 13 Mai ; après une excellente traversée nous avons trouvé encore le bon accueil des confrères : aussi tout le monde va bien.

Nous commençons cependant à sentir les premiers ennuis du voyage. D'abord nous ne pourrons pas, je crois, rester à Malte jusqu'au 22 comme on l'avait dit au P. Levesque au dernier moment ; **on nous assure ici que le bateau de Zanzibar quitte Aden toujours le 1^{er} Juin, et on met dix jours pour se rendre de Malte à Aden ; il faudra donc partir d'ici le 17 pour être sûr de trouver la correspondance à Aden.**

³¹ Lettre du P. Hirth du 28 avril 1887 au Cardinal Lavigerie, A.G.M.Afr., N° 6041 bis, C.13 – N° 495.

³² Lettre du P. Hirth du 21 octobre 1888 au P. Deguerry, A.G.M.Afr., C.13 – N° 438.

³³ La Sliema est une localité située à 5 km au nord de la capitale de Malte.

Pour nos bagages il y a eu un malentendu que nous paierons peut-être cher. Le contrat fait pour le poids n'est pas admis ici et on ne veut procéder que par volume. Les 500 Kilos (une demie-tonne) auxquels nous avons droit sont réduits ainsi à deux mètres cubes, soit 3 ½ pour les sept, et on nous compte en tout 11 tonnes, c'est-à-dire un excédant de 7 tonnes et ½. Le Capitaine qui nous a amenés demande pour cet excédant 125 [frs.] (d'Alger à Malte) ; pour la somme de Malte à Aden on nous demande 100 [frs], soit encore 750 [frs] et à peu près autant d'Aden à Zanzibar. Je ne sais encore comment nous nous tirerons d'affaire. Pour les 125 [frs.], j'ai obtenu du capitaine que ce fût réglé à Alger entre le P. Levesque et Mr Delacroix, le reste nous le traitons par télégramme.

La chose aurait dû être tirée au clair avant notre départ puisque notre capitaine dit qu'il a fait des observations à Alger même à l'agence pour nous être adressées immédiatement. Nous n'aurions dû surtout abuser de la confiance de la faveur accordée, en dépassant les 500 Kilos et en nous crevant de bordelaises et de claires-voies.



MGR BRIDOUX (1852-1890)

Le R.P. Bridoux [1852-1890] **n'arrivant ici que le 17**, je ne sais si nous aurons le plaisir de le voir avant notre départ de Malte, car notre départ aura lieu peut-être le 16 au soir.

Je termine brusquement, car voici la musique de nos Nègres qui lance : quoique deux ou trois fois déjà j'aie eu le plaisir de l'entendre l'entrain, qu'ils y mettent m'emporte ; impossible d'écrire à côté d'eux.

Veuillez agréer mon très révérend Père, avec l'hommage de mon profond respect l'expression de l'affection filiale et de la soumission la plus parfaite de votre enfant très humble en N.S.

J. Hirth
pr. miss.

Mgr Bou Haggiar que nous avons vu hier me charge de vous présenter ses respects³⁴. »

Le 15 juin 1887, le P. Hirth arriva à Zanzibar. A cette occasion, il écrivait au P. Deguerry :

« Zanzibar, le 30 Juin 1887

Mon très révérend Père,

La bonne Providence qui nous a protégés dans le commencement de notre voyage, comme je vous l'ai écrit d'Aden³⁵, a continué à veiller sur nous et nous a conduits heureusement jusqu'au Zanzibar où **nous sommes arrivés le 15 Juin au soir.**

³⁴ Lettre de Mgr Hirth du 15 mai 1887 au P. Deguerry, A.G.M.Afr., C13 – N° 427.

³⁵ Nous n'avons pas trouvé la lettre écrite à Aden.

Personne n'avait souffert du mal de mer jusqu'à Aden, mais en tournant le cap Guardafui nous avons tous été éprouvés plus ou moins. Nous avons passé 4 vilaines journées au fond de notre cabine, et puis peu à peu, nous nous sommes relevés, le Frère Raymond le dernier et moi l'avant-dernier.

Jusqu'ici nous nous sommes tout parfaitement trouvés du climat de Zanzibar ; aucun de nous n'a senti la fièvre ; le bon Maître nous gâte ou bien nous trouve dignes de supporter quelque chose pour l'amour de lui.

Le **P. Jamet** [1849-1919] d'après vos ordres avait tout organisé à notre arrivée, mais nous n'en avons pas moins eu à faire encore, car il a fallu remanier la plus grande partie des colis venus d'Alger. L'emballage n'avait pas suffisamment été soigné, quelques petits objets ont même été perdus ; les bonnes seules sont arrivées en parfait état, 31 sur 32. Toutes nos affaires auraient dû être emballées dans de solides caisses à jour, il y aurait eu en somme moins de dépenses, et on nous aurait évité bien des embarras dans les deux transbordements qu'il a fallu subir avant Zanzibar.



LA MISSION DES PERES DU SAINT-ESPRIT A BAGAMOYO

En arrivant ici nous avons dû compléter les achats faits à Alger par le P. Levesque. Nous avons eu la bonne fortune de trouver à la procure des instructions très détaillées et très précises, envoyées par Mgr Livinhac, qui a bien voulu lui-même nous indiquer tout ce qu'il savait de plus pratique pour la bonne marche de notre caravane. Nous nous conformons en tout à ses instructions.

Dans les différentes relations que j'ai eues ici, j'ai passé toujours comme sujet français. Les Allemands, au reste envahissent le pays ; ils sont bien une soixantaine pour le moment devant presque tous partir sous peu pour Mpouapoua et le Kilimandjaro. Un ingénieur venu avec nous depuis Aden a pour mission d'étudier la future ligne de chemin de fer au Tanganika. On dit que les Anglais vont commencer une autre ligne de Mombas à Kavirondo sur le Nyanza. Depuis Aden nous avons voyagé avec un jeune missionnaire anglais qui se rend au Pangani, et avec un ministre allemand qui s'établit au nom d'une nouvelle Société de Berlin sur la côte à Dar-es-Salam.

Des Bénédictins allemands sont annoncés aussi ; ils doivent s'établir dans l'Ousagara. Les déserteurs de la société (allemande) coloniale ne cachent point qu'ils ont fait des démarches à Rome pour avoir un évêque allemand. Tous les membres de cette société semblent avoir une confiance aveugle dans le succès futur de leurs vastes projets ; plus de 500 colons ou employés sont annoncés comme devant arriver d'ici six mois. **Que Dieu pro-**

cure surtout le salut des pauvres Noirs ! C'est là ce que nous lui demandons particulièrement.

Nous aussi, nous partons pleins de confiance, non pas en nos propres forces, mais en la protection divine. Puissent vos bonnes prières continuer à nous mériter cette protection dont nous avons si grand besoin. **Pour moi en particulier, je vous dois la faveur d'aller vivre au milieu des pauvres Noirs : après m'avoir envoyé, ne me laissez pas en route, je vous serai éternellement reconnaissant des bontés que vous avez toujours eues pour moi.**

Daignez agréer, très révérend Père avec l'hommage de mon filial respect, l'expression de mon entier dévouement et de ma parfaite soumission.

Votre très humble fils en N.S.

J. Hirth
pr. miss.³⁶ »



LE P. JAMET (1849-1919)

on nous pressait de faire les derniers préparatifs de la caravane, car les porteurs avaient été engagés déjà avant notre embarquement par les bons soins du **R.P. Jamet**, et ils étaient impatients de quitter la côte.

Après un séjour d'une dizaine de jours seulement, nous quittons l'île le 29 Juin, emportant le meilleur souvenir de bon accueil que nous ont fait tous les Européens, particulièrement ces messieurs du Consulat et plus encore les P.P. du Saint-Esprit et Mgr de Courmont [1841-1925]. **Nous partons sous les auspices des grands apôtres Pierre et Paul, sur deux boutres différents et nous avons dès le premier jour la bonne fortune de partager quelque peu au moins des peines de ces deux illustres protecteurs.**

Un coup de vent nous surprend en route et nos pauvres voiliers sont bientôt à toute extrémité ; celui des Pères du Saint-Esprit, que Monseigneur avait mis généreusement à notre disposition se tira pourtant d'affaire assez promptement grâce à la présence d'esprit et au sang-froid de son noir pilote qui tenait à honneur de sauver la croix et le pavillon de France qu'il portait arborés. L'autre, moins heureux échoue si violemment sur un banc de corail

Le 7 juillet 1887, le P. Hirth et ses confrères quittèrent Zanzibar pour Kipalapala où Mgr Livinhac les attendait. En route, le P. Hirth écrivait au P. Deguerry une lettre à Mpaouapoua et une autre à Uwalala :

« Mpaouapoua, le 9 Août 1887

Mon très révérend Père,

En vous écrivant de Zanzibar, et du campement de Mickese à quelques journées de la côte, c'est à peine si j'ai pu vous annoncer notre départ pour l'intérieur : pendant le peu de jours que nous avons passés à la procure

³⁶ Lettre de Mgr Hirth du 30 juin 1887 au P. Deguerry, A.G.M.Afr., C13 – N° 428.

qu'il voit son gouvernail brisé et son flanc droit sérieusement endommagé ; il dut attendre la marée haute pour le remettre à flot et regagner ensuite Zanzibar. On se remet en mer le lendemain et cette fois la traversée s'effectue heureusement.

Nous trouvâmes chez les Pères de Bagamoyo la plus gracieuse hospitalité : leur expérience nous fut d'un grand secours aussi, tant pour achever les préparatifs de la caravane tant que pour nous renseigner sur les difficultés que nous devons rencontrer surtout dans les premiers jours de voyage.

Grâce à Mr Piat, gérant du consulat de France, qui nous a accompagnés depuis Zanzibar et qui voulut faire avec nous la première étape, nous avons reçu du sultan SAÏD BARGHACH³⁷ des lettres de recommandation pour les arabes de l'intérieur, et nous ressentons ici aussi les bonnes dispositions du gouverneur de Bagamoyo.

Celui-ci, au jour fixé pour le départ, jour deux fois renvoyé dans ce pays toujours ami des lenteurs et des retards, mit ses soldats sur pied pour faire déloger les chefs de nos porteurs et charger tous nos ballots ; lui-même nous suivit jusqu'aux bords du Kingani et certes il y avait du mérite, car il savait quels chemins il allait parcourir.



LE SULTAN SAÏD BARGHACH

La plaine qui nous séparait de la première rivière, offre en effet, presque en toute saison, l'idéal de ce qu'il y a de plus horrible et de moins intéressant pour un novice cavalier. Partout entre les bouffes de grandes herbes, des fondrières, des mares d'eau bourbeuse, des ruisseaux de fange : comment faire pour ne pas glisser dans de pareils sentiers ? Aussi tel confrère cavalier put-il se glorifier en arrivant de n'avoir pas fait moins de dix chutes : il était temps de déposer la robe blanche du missionnaire.

Sur les bords du fameux Kingani, au milieu des grands roseaux hantés par les crocodiles et les hippopotames, nous fîmes nos derniers adieux à tous ceux qui avaient voulu partager avec nous les fatigues de cette première journée ; au gouverneur de Bagamoyo, et au gérant du consulat de France qui promirent de nous continuer leur bienveillante protection ; aux Pères du Saint-Esprit et au cher P. Jamet, qui nous assurèrent leurs bonnes prières, et puis nous partons...pour l'inconnu.

Le passage de la rivière fut long et assez périlleux dans les longs troncs d'arbre qui dans ce pays font l'office de pirogues ; au coucher du soleil tout était terminé : nous avons passé la journée peut-être la plus rude de tout notre voyage ; mais Dieu ne nous a pas manqué, pas plus que les jours suivants.

Notre voyage, en effet, jusqu'ici s'est bien effectué ; les marches ne sont ni trop longues ni trop pénibles jusqu'à Mpouapoua. Elles se font à travers un pays qui, à première vue paraît bien monotone : presque toujours la plaine et les grandes herbes ou les forêts impénétrables. Les cultures occupent une

³⁷ Barghach ben Saïd (1837-1888) fût sultan de Zanzibar de 1870 à 1888.

place restreinte, car les habitants sont bien clair semés. On dirait parfois une terre vierge encore et que le pied de l'homme n'a pas foulé, d'autrefois on croit sentir la désolation et la ruine : nulle part la stérilité, mais partout un triste abandon à la suite d'immenses désastres d'une cruelle malédiction. On reconnaît sans peine qu'on est sur une des grandes routes du trafic des esclaves.

Notre caravane chemine silencieusement à travers les jungles, sans nous donner trop de soucis : elle se compose de 130 pagazis fournis par un négociant de Zanzibar qui répond des charges perdues par la fuite éventuelle des porteurs. Ceux-ci ont à leur tête un chef arabe, car les arabes seuls ont assez d'expérience et surtout d'autorité pour conduire une caravane tant soit peu considérable. Notre nombre a augmenté d'une cinquantaine d'hommes depuis la côte, et il grossira sans doute encore, car nous nous rapprochons des passages dangereux que les petites caravanes n'aiment pas franchir seules. En ce moment, le bruit court que dans l'Ougogo une caravane a eu trente porteurs tués et tout son ivoire dispersé. Nous ne réunirons cependant jamais 2 000 porteurs comme cela s'est vu pour les Pères, il y a deux ans ; les caravanes ne peuvent pas quitter encore Zanzibar, où il n'y a point de porteurs. A notre départ de la côte il y a un mois, aucune caravane n'était arrivée de l'intérieur et sur notre route, nous n'en avons trouvé que 5 ou 6 petites. Siké, chef de Tabora, ne veut pas, dit-on, leur laisser quitter son pays. Pour notre compte, nous avons recruté les porteurs restés à la côte l'année dernière.

Nous allons faire connaissance bientôt avec ce fameux chef qui a créé tant d'ennuis déjà à nos confrères de Tabora. Nous avons passé la Mkata, rivière et plaine, sans accidents, et nous voilà à Mpouapoua ; nous avons aperçu, en passant, le pavillon allemand qui flotte sur Kiora, station fondée il y a un an et abandonnée presque en même temps par les nouveaux maîtres de l'Ousagara. Sima autre station établie, puis laissée et pillée par les indigènes doit être reprise bientôt [par les bénédictins allemands]. **Les nouveaux colonisateurs auront besoin de patience car la renommée qui les a devancés dans ce pays n'est guère en leur faveur. La prétendue colonie allemande a fait jusqu'ici grand bruit, les faits sont à venir.**

Plaise au Ciel que nous missionnaires nous fassions mieux que tous les chercheurs d'aventures et de fortune qui affluent maintenant dans ce pays ! Nous voudrions pouvoir faire quelques bienfaits déjà le long de la route, mais hélas, nous pouvons bien peu ; notre langue est liée encore ; le P. Chevalier et le Fr. Raymond seuls peuvent s'essayer avec quelque succès ; nous tâcherons d'édifier au moins par notre charité. Nous avons parfois aussi la consolation d'offrir le Saint Sacrifice auquel nous unissons toujours l'offrande de nos petites peines et souffrances quotidiennes.

La fièvre ne nous a pas trop éprouvés jusqu'ici, quoique nous l'ayons tous sentie plus au moins, surtout dans les plaines plus basses.

Quand cette lettre vous parviendra, j'espère que la Providence nous aura fait arriver heureusement à Tabora, car 30 et quelques jours seulement nous séparent de nos vénérables Vicaires et des confrères que nous sommes si heureux d'aller rejoindre. Il nous faudra de la patience encore pour achever ensuite notre long voyage ; mais cette patience, je vous prie de nous l'obtenir du Ciel, afin qu'étant arrivés heureusement au terme, nous puissions tra-

vailler à notre tour dans le vaste champ ouvert à notre zèle par les travaux et les sueurs de nos devanciers.

Veillez agréer, mon très révérend Père Supérieur, l'hommage du respect filial et de la soumission la plus entière et la plus humble de votre serviteur et fils en Notre Seigneur,

J. Hirth
pr. miss.

P.S. Nous ne souffrons de rien jusqu'ici ; le P. Jamet nous a très largement pourvus d'étoffes, et nous avons même au-delà du nécessaire, mais le reste ne sera pas perdu à Tabora entre les mains de nos Vicaires apostoliques

On a critiqué un peu déjà l'arrangement conclu entre le P. Jamet et l'Indien Sewa qui par les porteurs fournis à précédentes caravanes a tant gagné déjà sur notre Société, mais je ne sais si vraiment il y aurait eu lieu d'économiser beaucoup, ou de faire mieux sans nous mettre dans l'embarras.

L'esprit des confrères est bon. Nous veillons sur nous mutuellement et j'aime à croire que Dieu nous bénira. Si je suis trop léger et trop sans-souci pour la bonne marche de toute la caravane, le bon P. Chevalier par contre est porté à se préoccuper beaucoup trop ; il craint toujours n'avoir pas assez fait, se défie à l'excès de tout le monde, veut faire tout par lui-même... pourvu que cela ne nuise pas à sa santé, car on dit que dans ce pays il ne faut pas se faire de mauvais sang si on veut éviter la fièvre. Le Père n'est pas fort encore quoiqu'il dise.

Le P. Vanderstraeten³⁸ fait ce qu'il peut pour se soigner ; si jamais il est souffrant, ce ne sera pas faute de précautions. **Le P. Brard médecin de la caravane tient bon**, il n'a pas eu de fièvre sérieuse ; avec l'âge il lui passera aussi je pense quelques petites brusqueries. Les 3 Frères semblent le plus exposés à la fièvre, impossible de les faire s'habiller comme il faut, ils ne veulent pas avoir trop chaud et ils ont trop froid. Le Fr. Gustave a étrenné il y a 2 jours le hamac, aujourd'hui il est remis. Je pardonnerai encore au Fr. Raymond car de temps en temps il nous rapporte quelque pintade. Le Fr. Justin est celui qui a le plus de fièvre, heureusement celle-ci est assez bénigne.

Que vous dirai-je de moi-même : j'ai fort peu souffert jusqu'ici, si ce n'est l'ennui de faire souffrir les confrères par mes qualités et les charmes de ma Société. Vous avez vraiment bien fait de me mettre à la tête de la petite caravane ; j'aime à croire qu'à notre arrivée à Tabora, Mgr Livinhac fera mieux encore en me remettant à ma place.

A Mpouapoua nous ne séjournons pas ; je n'aurai que le temps de faire une visite aux Anglais pour prendre le courrier que le P. Jamet a dû nous expédier et déposer nos lettres pour la côte.

J'y trouve votre bonne lettre du 14 Juin. Mille remerciements pour les vœux et les prières que vous faites pour nous. A la Mission anglaise,

³⁸ P. Kamiel Van der Straeten (1854-1891), premier Père Blanc flamand, A.G.M.Afr. Voir aussi F. LISSE, *Armand Merlon, un Père Blanc peu ordinaire au service du Cardinal Lavigier et du roi Léopold, Sa vie au travers des documents d'époque*, Bruxelles, 2015, pp. 38-43.

nous ne trouvons personne. Le R. Baxter, nous dit-on, est parti ce matin pour la côte et sera remplacé demain par Mr Price. Il n'y a d'ailleurs rien ici sinon une misérable hutte en paille, dressée sur une éminence comme pour surveiller la route des caravanes. Point d'œuvre³⁹. »

« Uwalala, le 4 Septembre 1887

Mon très révérend Père,

Le courrier de Tabora à la côte nous croise, nous l'arrêtons un instant pour pouvoir vous envoyer avec nos hommages, deux mots de nouvelles de notre voyage.

Nous avançons bien lentement, et ne manquons pas d'avoir nos petites épreuves. Depuis Mpouapoua, nous avons mis près d'un mois pour faire le chemin que le courrier fait en 6 jours. Nous suivons, non la route ordinaire à travers l'Ougoga, mais celle qu'a suivie le capitaine Joubert ; il nous a fallu 2 jours entiers de discussions avec notre chef arabe pour l'empêcher de suivre un autre chemin qui ne fait que passer par les forêts, afin d'éviter tous les hongos⁴⁰. Cette route-là était beaucoup trop dure pour nous Européens qui ne pouvons pas nous faire aux marches du soir. Enfin nous sommes au dernier village de ce fameux pays ; après un repos de 2 jours, nous entrerons dans la grande forêt pour laquelle il faut six jours de marche forcée. Je crains que ces marches ne fatiguent surtout le cher P. Chevalier qu'une forte dysenterie a bien affaibli il y a quelques jours. Le hamac a logé déjà le Père, et je crois que tout danger est passé, mais cependant il me tarde d'arriver à Tabora que nous n'atteindrons guère avant une vingtaine de jours. Quelle dose de patience ne faut-il pas en ce pays ! Heureusement que jusqu'ici la fièvre n'a pas été trop fréquente ! [et ne nous a pas trop aigri le caractère].

Arrivés à Tabora, je ferai ce que je pourrai avec Mgr Livinhac pour lui demander une bonne organisation pour les futures caravanes. Tous les contrats passés avec les Indiens de Zanzibar sont une source de misères et de difficultés pour la route.

Par bonheur que Dieu est témoin de nos petites peines ; nous avons fait en partant tous les sacrifices possibles ; puissions-nous maintenant en avoir quelque mérite.

Depuis notre départ je n'ai pu écrire à Son Eminence⁴¹, j'ose vous prier de lui donner de nos nouvelles et de lui rappeler notre filiale soumission.

Veillez recevoir pour vous-mêmes mon très révérend Père Supérieur Général l'hommage du profond respect et de l'humble attachement de vos fils toujours soumis en N.S.

J. Hirth
pr. miss. ⁴² »

La rencontre entre le P. Hirth et Mgr Livinhac eut lieu à deux jours de Tabora :

³⁹ Lettre de Mgr Hirth du 9 août 1887 au P. Deguerry, A.G.M.Afr., C13 – N° 429.

⁴⁰ « Les tributs ».

⁴¹ Il s'agit du Cardinal Lavigerie.

⁴² Lettre de Mgr Hirth du 4 septembre 1887 au P. Deguerry, A.G.M.Afr., C13 – N° 430.

« Uyui, le 20 Septembre 1887

Mon très révérend Père,

Le divin Maître continue à bénir notre voyage, et nous allons bien plus vite que je n'espérais d'abord.

Les dernières nouvelles qui vous seront parvenues de notre caravane étaient datées de Uwalala, au sortir de l'Ougogo que nous avons laissé le 5 Septembre. Là nous avons perdu le chef de notre caravane, l'Arabe Ameri ben Hamoud, ce qui a été pour nous la cause de quelques retards, et de quelques dépenses en plus ; mais celles-ci retomberont sur l'Indien qui a organisé la caravane à Zanzibar.

Après deux jours d'arrêt à Uwalala, et le dernier hongo payé, nous sommes entrés dans la grande forêt que nous avons mis six jours à traverser. Les rousgas-rousgas n'ont point paru, grâce à Dieu ; et les Pères et Frères ont tous parfaitement supporté les marches forcées et les tirikézas de ces rudes journées.



MGR CHARBONNIER (1842-1888)

Nous avons trouvé Itoura au sortir de la grande forêt : d'après le journal de la première caravane nous redoutions cet endroit ; chargés que nous étions de la caravane depuis la mort de notre chef, nous craignions en effet nous aussi, de rester 17 longues journées campés sous le beau soleil de l'Ouianyembé.

Mais ici encore le Ciel, revenant à notre faiblesse et à notre inexpérience, a tout arrangé. Près de 60 porteurs nous ont quittés, il est vrai, mais se comportant en honnêtes sauvages, ils ont trouvé et payé eux-mêmes leurs remplaçants et le lendemain de notre arrivée à Itoura, nous étions prêts à prendre la route de Tabora.

Pendant notre séjour à Itoura, nous avons fait garder notre camp toute la nuit par 4 hommes et le jour on a fait mine de mettre aux fers (c'est la part humaine des précautions prises en cette circonstance) deux ou trois récalcitrants. [Deux jours après notre sortie de la forêt, nous avons trouvé le P. Landeau et sa petite caravane ; nous avons campé 5 heures à côté de lui et nous sommes empressés d'échanger mutuellement les nouvelles].

A deux journées enfin de Tabora nous a rejoints Mgr Livinhac : je n'ai pas besoin de vous dire notre bonheur et notre joie en nous prosternant à ses pieds. Il lui tardait à lui aussi de nous voir, et comme ses lettres vous le disent, il avait déjà repris le chemin de l'Ukumbi. Le Fr. Raymond et moi, nous eûmes bientôt fait nos petits paquets en renonçant au plaisir qui devait être bien vif cependant, de voir Kipalapala, **Mgr Charbonnier** [1842-1888] et les autres missionnaires, nous primes congé de nos cinq confrères de la caravane et du P. Hauttecoeur [1852-1940] et suivîmes Sa Grandeur à Uyui. A une autre fois l'honneur de voir le roi Sike et de lui payer tribut !

Je me sens heureux surtout de me sentir débarrassé du souci de la caravane et de me voir si près du terme d'un voyage que je prévoyais devoir être bien plus long et bien plus rude.

Depuis bientôt 10 ans que je n'ai pas vu Mgr Livinhac je ne l'ai pas trouvé bien changé ; il paraît jouir d'une bonne santé et me charge de vous présenter encore ses hommages. Il vient de recevoir quelques lettres de l'Uganda, où les nouvelles sont bonnes comme vous l'apprendront les lettres des Pères.



MGR LIVINHAC (1884)

Puisse notre Seigneur triompher bientôt dans ce pays ! Au moment où je vous écris, les confrères de la Société sont, je pense en pleine retraite ; nous vous unissons d'intention pour le moment, espérant que leurs communes supplications hâteront l'heure de la grâce pour nos pauvres Nègres. L'évêque anglais Parker est arrivé ici, il y a 3 jours avec un autre ministre : **Que Dieu nous donne la force de faire plus qu'eux pour le triomphe de la croix et de la vérité.**

En terminant, je regrette mon très révérend Père Supérieur Général, d'avoir été si pressé pour vous écrire, je n'ai pu vous donner plus de détails.

Veillez agréer l'hommage de mon humble soumission et de mon entier dévouement. Votre fils obéissant en J.Ch.

J. Hirth
pr. miss.

Le Fr. Raymond me charge de vous présenter aussi son affectueuse soumission. J'ai le vif regret de ne pouvoir écrire à personne par ce courrier, pas même à son Eminence ; le temps me manque ; nos lettres partent demain matin 21 septembre⁴³. »

Le 19 septembre 1887, le P. Hirth et le Frère Raymond, partirent avec Mgr Livinhac pour Kamoga. Ils y arrivèrent le 13 octobre. Dans sa lettre du 5 décembre, le P. Hirth remercia le P. Deguerry pour sa nomination en Afrique équatoriale. Il montra, dans cette même lettre, un grand intérêt pour l'aspect financier de l'organisation d'une caravane :

« Sainte-Marie de Kamoga, le 5 Décembre 1887

Mon très révérend Père,

⁴³ Lettre de Mgr Hirth du 20 septembre 1887 au P. Deguerry, A.G.M.Afr., C13 – N° 431.

Quoique je me trouve au Bukumbi depuis près de deux mois, j'en puis à peine en croire à mes yeux : **pendant si longtemps, il me restait si peu d'espoir de travailler un jour dans ces missions, et puis je me les représentais si loin !.. Enfin j'y suis, et tous les jours je vous bénis en bénissant en même temps la Providence d'une grâce dont je me suis toujours montré si indigne.**



KAMOGA (1883)

Tout étant bien combiné, le voyage pourra toujours se faire en moins de six mois, sans trop de fatigue pour les missionnaires, et même je crois, avec beaucoup d'avantage pour leur santé.

Il est vrai, j'ai assez souvent souffert de la fièvre depuis que je suis au repos, installé au poste, mais c'est la fièvre d'acclimatation par laquelle passe tout le monde plus ou moins. D'ailleurs, si mauvaise qu'elle soit, elle ne m'a pas fait regretter encore, grâce à Dieu, ce que j'ai quitté.

Dans les 6 ou 7 lettres que je vous ai adressées depuis le départ de la côte, je vous ai donné les petits détails qui pouvaient vous intéresser au sujet de notre caravane, je ne vois plus que deux points qui seraient à régler, pour le bien des futures caravanes.

Nos ânes d'abord nous ont donné un mal incroyable pour les conserver tout le long de la route. Tout compris, les neuf que nous avons, nous ont coûté jusqu'à Tabora environ 5 000 frs. Sept hamacs munis de 2 porteurs chacun ne nous auraient coûté que 1 000 frs. Au lieu de hamac on pourrait avoir des chaises, étroites comme nos sentiers dans la forêt, avec porteurs devant et derrière.

Il y aurait aussi beaucoup de soucis et de dépense en moins, si au lieu de prendre des porteurs de l'intérieur, on ne prenait que des Wangouanas de la côte. Mgr Livinhac et toute la V^e caravane ont payé, jusqu'à Tabora, 32 ½ piastres le porteur (1 piastre = 4.20), nous autres 22 1/2 . Le Wangouana ne coûte que 5 piastres par mois. En prenant des porteurs, il faut pour les

avoir au plus bas prix en prendre au moins un cent ce qui fait tout de suite une assez forte caravane, en y ajoutant askaris, cuisiniers, nyamparas.

Des gens de la côte, on en prendrait le nombre que l'on veut, assez pour emporter l'indispensable. C'est ainsi que j'ai vu voyager le bishop anglais avec son socius : tout son confortable était porté par 30 hommes. Les hongos dans ce cas sont minimes et faciles à traiter. Sur ces points le P. Jamet surtout peut vous éclairer.

Pour moi, je me hâte d'oublier toutes les fatigues et les soucis du voyage pour m'appliquer à prêcher bientôt nos pauvres Noirs qui ne sont pas encore convertis en grand nombre autour de nous.

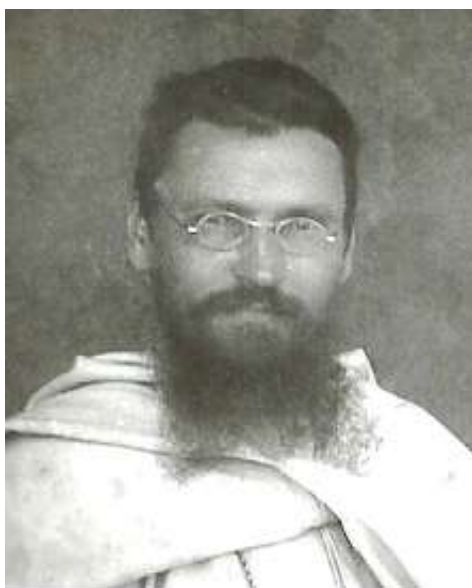
Daignez prier le bon Maître pour qu'il me donne courage et vertu. Je vous offre tout de nouveau, très révérend Père, l'hommage de ma profonde soumission et de mon entier dévouement en N.S.

J. Hirth
pr. miss.



MGR LIVINHAC (1890 ?)

Cette fièvre ne nous traite guère bien ici. Il y a deux jours que la dernière m'a quitté et j'ai encore la tête toute de travers, au point que j'ai toutes les peines du monde à faire quelques lettres⁴⁴. »



MGR HIRTH (1890)

Le P. Hirth est nommé supérieur de Kamoga. De là, il continue à écrire régulièrement au P. Deguerry. Sa vie prendra un tournant suite au Chapitre Général de septembre 1889. Lors de ce chapitre, Mgr Livinhac est élu Supérieur Général des Pères Blancs. Il fallait donc trouver un nouveau Vicaire Apostolique pour le Nyanza méridional. Le P. Deguerry, alors Vicaire Général ad-intérim, et son Conseil proposent avec unanimité de voix le P. Hirth à Lavigerie :

⁴⁴ « Répondu le 15 juillet 88. » Lettre de Mgr Hirth du 5 décembre 1887, A.G.M.Afr., C13 – N° 432.

« Je prends respectueusement la liberté de rappeler à Votre Eminence la question du remplacement de Mgr Livinhac à la tête du Vicariat apostolique du Victoria-Nyanza. Le Conseil est unanime dans le choix du R.P. Hirth Jean né en 1854 et ordonné prêtre en 1878⁴⁵. »



LE VICARIAT « VICTORIA-NYANZA » (vers 1890)

⁴⁵ Lettre du P. Deguerry du 30 octobre 1889 au Cardinal Lavigerie, A.G.M.Afr., N° 4177, C.2 – N° 754.

Deux mois plus tard, le 4 décembre 1889, le P. Hirth est préconisé évêque titulaire de Théveste⁴⁶. Il reçut cette nouvelle seulement au mois de mars 1890. Le 25 mai, jour de Pentecôte, il sera ordonné évêque à l'âge de 36 ans par Mgr Livinhac à Kamoga.

Entretiens, à Alger, le P. Deguerry donna sa démission comme Vicaire Général ad-interim en janvier 1890. Puis, il quitta les Pères Blancs suite à une mésentente à propos de l'emplacement de la Maison-Mère des Pères Blancs à Alger. Lavigerie voulait la déménager à Carthage (Tunisie) pour l'avoir sous son contrôle. L'opposition du P. Deguerry à ce projet blessa mortellement l'orgueil de Lavigerie. Ce fut un drame qui bouscula la Société des Pères Blancs. A Kamoga, Mgr Hirth ignorait cet événement. Il écrivit une dernière lettre officielle au P. Deguerry en mars 1890 dans laquelle il exprima ses sentiments à propos de son élévation à l'épiscopat :

« N. D. de Kamoga, Bukumbi, le 11 Mars 1890

Mon très révérend et bien vénéré Père,

Il y a quelques jours seulement, je vous ai envoyé nos lettres avec le courrier du Buganda. Voici de nouvelles lettres qui nous arrivent du nord du lac ; je me hâte de les faire suivre, dans l'espoir qu'elles trouveront encore à Usongo, une occasion sûre dans Mr Stokes⁴⁷ en partance pour la côte.

Je ne vous parle pas des événements du Buganda, vous avez la lettre de Monseigneur. **Au sud du lac, nous avons connu depuis six semaines un réel danger : nos Nègres si faciles toujours à tourner à tout vent, avaient pris feu subitement pour les Arabes. On ne parlait plus que de chasser les Blancs, et nos mortels ennemis après avoir fait le pacte du sang avec le fils aîné de notre mtémi devaient venir bientôt prendre notre place. C'est de Magou qu'était sortie l'étincelle.**

Mais la bonne Providence nous a bien vite secourus et les Arabes qui avaient répandu que les Blancs étaient vaincus et chassés de partout ont été pris dans leurs propres filets. Du Buganda est venue la nouvelle, que Mwangi rentrait triomphant pour la 2^e fois dans son pays et de la côte arrivaient quelques Basukumas que nous avions envoyés d'ici à dessein, porter notre courrier, et voir de près la puissance des Blancs de la côte ; les Basukumas sont revenus « enchantés **des terribles Allemands** » surtout et ils ont annoncé l'arrivée de ceux-ci qui doivent venir s'établir jusqu'à quelques journées de marche du Bukumbi à dessein « d'exterminer tous les Wangonis, coupeurs de route et de faire la leçon à tous les chefs qui font payer des hongos déraisonnables ». Plût à Dieu que ce fût vrai, car avec ces Wangonis nous n'avons plus de route pour nos courriers, et puis les hongos empêchent toute nouvelle caravane. Le P. Bresson a essayé de nous ravitailler, mais d'après les bruits qui nous arrivent sa caravane éprouve bien des obs-

⁴⁶ Théveste ou Tebessa est une ville algérienne qui remonte à l'époque romaine. Un de ses évêques, Lucius, participa au Concile de Carthage (256). Il fut martyrisé en 258. Théveste est aussi la ville de Saint Maximilien (+295) et de Sainte Crispina (+304).

⁴⁷ R. CAMBIER, « Stokes (Charles Henry) », in *Biographie Coloniale Belge*, Tome I, 1948, col. 895-898.

tacles de la part des chefs noirs. Elle aurait dû nous arriver depuis un mois, et je ne sais si nous l'aurons avant Pâques, c.à.d. en pleine saison de pluies.

Si les confrères doivent venir nous rejoindre cette année, il faudra qu'ils aient la force pour eux, ou que d'autres leur feraient la route. Cela vous donnera encore, mon très révérend Père une petite idée de la triste condition où se trouve ici le missionnaire qui croyait être venu pour prêcher uniquement son évangile de paix, et qui ne trouve partout que troubles et guerres.

Les barques venues hier du nord sont envoyées pour chercher le P. Lombard et Fr. Pierre. **Je leur adjoindrai le P. Brard supérieur de N.D. des Exilés fondé l'an dernier à 4 lieues d'ici.** La suppression de cette station de missionnaires votée en principe au dernier départ de Monseigneur pour l'Uganda, s'impose d'urgence du moment que Sa Grandeur est rappelée en Algérie et qu'elle devra emmener un confrère pour l'accompagner à la côte. Le Père Brard partira pour le Buganda, parce qu'il est impossible d'abandonner le bien commencé là.

Le P. Couillaud [1857-1895] viendra nous rejoindre avec les orphelins qui restent au Nyégézi et dans cette station assez favorable aux cultures ne demeureront que nos jeunes ménages sous la garde d'un bon chrétien qui vient d'être envoyé par Monseigneur du Buganda à cet effet. Ce village sera servi par un Père d'ici en attendant des confrères de la côte.

Nous avons reçu depuis dix jours seulement la nouvelle de l'élection de Mgr Livinhac et c'est par un duplicata du P. Bresson, daté du 14 Décembre 1889. C'est le seul pli sauvé providentiellement du naufrage général que subissent tous nos courriers depuis quatre mois.

Les barques venues du Buganda vont reprendre le lac immédiatement pour aller informer Monseigneur. Sa Grandeur recevra la nouvelle vers la fin de Mars ; s'il réussit à faire réunir des barques sans retard il pourra quitter Sésé après Pâques, et être ici à la fin d'Avril. Ce sera juste aux grosses pluies, comment faire pour lui laisser prendre aussitôt le chemin de la côte ? Si les pluies sont abondantes, il trouvera beaucoup d'eau sur sa route, comment s'engager dans ces mares avec sa santé délabrée ?

Je devrais vous écrire au sujet de ma promotion, mais je ne m'en sens pas le courage. Vous remercierai-je comme d'une grâce ? Hélas ! C'est bien la plus sensible disgrâce qu'ait pu m'arriver ! J'en ai la fièvre depuis plusieurs jours. Je me mettrai entre les mains de Monseigneur à son arrivée au Bukumbi, à lui de juger en dernier ressort s'il peut et doit m'imposer les mains.

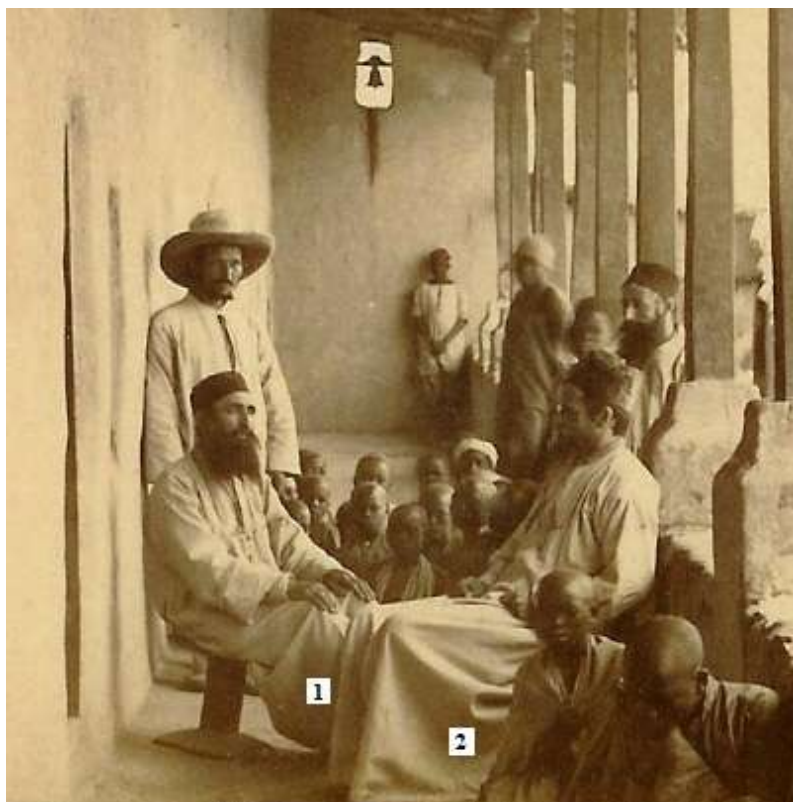
Si malgré tout, Dieu me choisit pour son œuvre, c'est bien un signe que lui seul veut fonder son Eglise en ce pauvre pays. Trop dénué de tout moyen pour l'aider en quoi que ce soit, je m'efforcerai uniquement toute ma vie de ne pas trop démolir ce qu'il édifiera.

De ma vie, je n'ai éprouvé tant de confusion. Que de prières des pieux fidèles, que l'intercession de tous les chers confrères de la société me sauvent au dernier jour.

Avec plus d'empressement que jamais je me prosterne à vos pieds pour implorer votre bénédiction. Daignez agréer très révérend et bien vénéré Père l'hommage des sentiments d'humble respect et de filiale affection avec les-

quels je serai toujours de votre Paternité le fils soumis et serviteur dévoué en N.S.

J. Hirth
pr. Miss.⁴⁸ »



KAMOGA (25 mai 1890) : [1] MGR LIVINHAC ET [2] MGR HIRTH

Mgr Hirth devint un acteur incontournable sur la scène politique du Buganda exactement au moment où l'Abbé Deguerry menait une vie retirée comme aumônier du pensionnat des Dames de Sion à Grandbourg, dans le diocèse de Versailles. La question se pose si les deux ont continué à s'écrire ? C'est possible. Il est sûr que leur relation épistolaire prit fin au courant de 1902 quand l'Abbé Deguerry mourut d'un cancer. A ce moment-là, Mgr Hirth n'était plus Vicaire Apostolique du Victoria-Nyanza. Au Buganda, les Britanniques l'avaient déclaré persona non grata. Exilé, il deviendra Vicaire Apostolique du nouveau Vicariat du Nyanza méridional, situé dans la

⁴⁸ Lettre de Mgr Hirth du 11 mars 1890 au P. Deguerry, A.G.M.Afr., C13 – N° 446.

colonie de Deutsch-Ostafrika. Là, il se montrera un missionnaire zélé et entreprenant mais autoritaire et méfiant vis-à-vis de ses confrères à l'exception du P. Classe (1874-1945). En 1902, au Rwanda, il avait déjà fondé les Missions de Save (1900), de Zaza (1900) et Nyundo (1901).



L'EGLISE NOTRE-DAME DE KAMOGA EN CONSTRUCTION (1890 ?)



**LA CORRESPONDANCE
ENTRE
MONSEIGNEUR HIRTH ET LE CARDINAL LAVIGERIE
1887-1892**



Les Archives Générales des Missionnaires d'Afrique à Rome (A.G.M.Afr.) conservent une collection de quinze lettres de Mgr Hirth (1854-1931), adressées au **Cardinal Lavigerie (1825-1892)**, fondateur des Pères Blancs⁴⁹. Elles ont été écrites entre 1887 et 1892. La première date du 15 octobre 1887 et la dernière du 13 octobre 1892, quelques semaines avant le décès du Cardinal (le 26 novembre).

Les lettres ne sont pas connues par les historiens, sauf quelques-unes qui ont été publiées en 1893 à l'occasion du procès entre les Pères Blancs et la Compagnie anglaise *the British East Africa Company*⁵⁰. Parmi ces quinze lettres, nous en avons choisi six qui nous semblent significatives, à savoir celles du 15 octobre 1887, du 26 juin 1890, du 2 février 1891, du 15 octobre 1891, du 15 novembre 1891 et celle du 13 octobre 1892. Elles nous font découvrir Mgr Hirth dans sa relation avec le Cardinal Lavigerie. Puis elles nous aident à connaître son expérience missionnaire

⁴⁹ Lettres de Mgr Hirth au Cardinal Lavigerie, A.G.M.Afr., Fonds Lavigerie, N° 6041-N° 6054. Lettres non-reliées de Mgr Hirth : 1887-1892, C.13- N° 426 – (N° 463 : Lettre de Mgr Hirth du 15 novembre 1891 au Cardinal Lavigerie) – N° 482.

⁵⁰ J. MESNAGE, *L'Ouganda et les agissements de la compagnie anglaise "East-Africa"*, Paris, 1892, 176 pp. J. MERCUI, *L'Ouganda. La mission catholique et les agents de la compagnie anglaise*, Paris, 1893, 326 pp.

au Buganda, expérience qui marquera plus tard son approche de la fondation de l'Eglise catholique au Rwanda en 1900.

1. Lettre du Père Hirth du 15 octobre 1887⁵¹

La lettre du 15 octobre 1887 est la première lettre du P. Hirth adressée au Cardinal Lavigerie de Kamoga (près de Mwanza, en Tanzanie) après un voyage de cinq mois ; il avait quitté Marseille le 12 mai 1887. Pendant ce voyage il avait de justesse échappé à la mort :

« Le 1^{er} Juin 1887, il [le P. Hirth] prend passage sur le 'Mecca' qui doit le conduire jusqu'à Zanzibar. Il est donc obligé de faire transborder tous les bagages. Le 'Mecca', portant 300 hommes et 1000 tonnes de marchandises, entre bientôt dans le magnifique Océan Indien. La mer devient houleuse et semble vouloir engloutir le bateau. **Le 4 juin, se trouvant quelque temps sur le pont, notre missionnaire, roulé dans son burnous, reçut en pleine mer une des vagues qui vint se briser contre le bateau. Il n'a que le temps de se cramponner à la balustrade qui entoure le pont. Tout trempé, il se réfugie dans sa cabine où durant 3 jours il est en proie à un mal de mer et à des vomissements continuels et accablé d'une soif dévorante.** Quelques marins seuls ont résisté à ce terrible mal dont gémissent tous les passagers⁵². »

Dans la lettre du 15 octobre 1887, le P. Hirth donne un petit résumé de son voyage :

« Notre-Dame de Kamoga au Bukumbi, 15 Octobre 1887

Eminence et très Vénéré Père,

Vous voudrez bien me pardonner le silence que j'ai gardé depuis le commencement du voyage. Celui-ci s'est effectué avec une telle rapidité, grâce à la prévoyante bonté de nos supérieurs, qu'au bout de cinq mois depuis Alger, une partie de la caravane est rendue déjà au terme.

Je m'empresse d'annoncer à votre Eminence mon heureuse arrivée au Bukumbi, ainsi que celle du Frère Raymond. Le Ciel nous a accordé une protection visible dont nous le remercions du fond du cœur.

A Aden nous n'avons passé que 24 heures ; à Zanzibar, 12 jours, le temps à peine de nous remettre des fatigues de la mer et de faire les derniers préparatifs de la caravane. Avec 160 hommes, porteurs et soldats, nous quittons la côte le 5 juillet, sous la conduite et la responsabilité d'un arabe de Tabora. La mort de ce dernier vers le milieu de la route nous créa quelques ennuis, mais les hongos⁵³ étaient payés, sauf le dernier, et, d'un autre côté, nous pûmes retenir porteurs et bagages.

⁵¹ Lettre du P. Hirth du 15 octobre 1887 au Cardinal Lavigerie, A.G.M.Afr., N° 6042, C.13 – N° 496.

⁵² Chronique rédigée par M. Jean Hirth, père de Mgr Hirth, A.G.M.Afr., Mgr Hirth.

⁵³ Les taxes à payer aux chefs pour qu'une caravane puisse passer leur territoire.

A deux jours de Tabora, après 2 mois et treize jours de voyage depuis la côte, nous eûmes la joie de trouver Mgr Livinhac, qui, pour nous faire éviter les fièvres de ce pays à quelques-uns de nous, et pour ne pas nous faire passer tous entre les mains du sultan de Tabora, venait scinder notre caravane. Sur 7 que nous étions, 2 rejoindraient la sienne déjà en route pour le Nyanza, 2 autres attendraient à Tabora les ordres du Père Provicaire de l'Ouianyembé, les 3 autres étaient attendus à Tabora par Mgr Charbonnier.

Je fus heureux de pouvoir suivre Mgr Livinhac sans retard, mais nous devons suivre pour nous rendre au Bukumbi [Kamoga] une route bien difficile ; en somme cependant, elle présentait plus d'avantages. Les marches furent dures à cause du manque d'eau, parfois dangereuses à cause de la guerre en permanence dans cette région, ennuyeuses et coûteuses surtout, car les exigences des chefs sont bien plus capricieuses que dans l'Ougogo, et ces chefs sont plus nombreux. Grâce à Dieu et à l'expérience de Monseigneur, nous nous en tirâmes à assez bon compte, et nous arrivâmes enfin à notre chère mission le 13 Octobre.

Il y avait trois mois et huit jours que nous avions quitté la côte ; 5 mois et 3 jours que nous avions laissé Alger.

Durant le trajet, les fièvres ne nous ont pas trop éprouvés ; la dysenterie était plus à craindre. Le P. Chevalier surtout en a souffert en passant l'Ougogo, et Mgr Livinhac a eu à la combattre depuis Tabora jusqu'au lac : l'eau que nous trouvions n'était que de la boue.

Maintenant que nous sommes arrivés au milieu de nos pauvres Noirs, puissent vos bénédictions paternelles continuer à reposer sur nous pour nous encourager toujours et nous fortifier. Après quelques jours de repos, car je me sens un peu brisé de cette longue course, j'espère pouvoir travailler à mon tour et souffrir pour nos chers infidèles.

Daignez agréer l'hommage de profond respect et d'affection filiale avec laquelle j'ai l'honneur d'être de Votre Eminence le très humble et très obéissant fils et serviteur,

J. Hirth »

2. Lettre de Mgr Hirth du 26 juin 1890⁵⁴

Mgr Hirth a écrit la lettre du 26 juin un mois après son ordination épiscopale à Kamoga⁵⁵. A ce moment-là, le royaume du Buganda est en proie à des tensions politiques et religieuses envenimées par des tensions coloniales. En effet, la Grande Bretagne, l'Allemagne et dans

⁵⁴ Lettre de Mgr Hirth du 26 juin 1890 au Cardinal Lavigerie, A.G.M.Afr., N° 6043, C.13 – N° 500.

⁵⁵ L'année précédente, en avril 1889, il avait été proposé successeur de Mgr Livinhac à la tête du Vicariat « Nyanza méridional » par le Vicaire Général des Pères Blancs, le P. Deguerry (1847-1902) et son Conseil : « **Je prends respectueusement la liberté de rappeler à Votre Eminence la question du remplacement de Mgr Livinhac à la tête du Vicariat apostolique du Victoria-Nyanza. Le Conseil est unanime dans le choix du R.P. Hirth Jean né en 1854 et ordonné prêtre en 1878.** » (Extrait de la lettre du P. Deguerry du 30 octobre 1889 au Cardinal Lavigerie, N° 4177, C.2 – N° 754).

une moindre mesure la France voulaient s'emparer du pays. Les intérêts de la France y étaient représentés par les Pères Blancs⁵⁶. Mgr Hirth fut alors informé de la situation au Buganda par Carl Peters (1856-1918), fondateur de Deutsch-Ostafrika⁵⁷ :



LE KABAKA MWANGA

« Quant à Mgr Livinhac, je ne puis pas encore vous annoncer son départ pour la côte ; nous l'attendons toujours au sud du lac. **Mr le Docteur Peters l'a attendu à notre station du Bukumbi [Kamoga] depuis 25 jours. Cet intrépide voyageur, après avoir heureusement conduit son expédition à travers le pays des Massaï par le Kénia, après avoir séjourné plus d'un mois dans l'Uganda, où Mwanga lui a demandé pour ses Etats les mêmes conditions accordées à l'Etat belge du Congo, après avoir ensuite arboré au sud du lac chez notre petit sultan le pavillon allemand, reprend le chemin de la côte avec une 50^e de fusils seulement.** Il a failli succomber ainsi que son compagnon aux fièvres du Bukumbi ; c'est ce qui ne lui permet pas d'attendre plus longtemps Monseigneur. Le rapide passage de cette petite colonne aura-t-il pacifié les pays traversés, je ne sais... mais il me reste bien des appréhensions à ce sujet. **Mr le Docteur Peters laisse aux missionnaires de notre station de Bukumbi le soin de protéger le pavillon [le drapeau] de l'empire ; malheureusement nous n'avons pas été armés ad hoc, et depuis deux ans que tous les pays noirs se lèvent contre les Blancs, la côte nous est fermée ; il ne nous arrive ni armes ni munitions.** Sur ce point nous sommes traités tout comme les Noirs⁵⁸. »

⁵⁶ En 1878, Lavigerie avait écrit au Quai d'Orsay : « J'ai pensé qu'il serait avantageux pour la France d'être représentée, dans ces vastes régions encore mystérieuses, non seulement par des pionniers isolés, mais par une corporation qui pourra donner à son action civilisatrice et scientifique, la suite, la durée, l'étendue qui la rendent puissante. » (R. OLIVER, *The Missionary factor in East Africa*, London, 1952, p. 46). « Il y a dix ans enfin, j'ai pu envoyer mes propres fils, les Missionnaires d'Alger, jusqu'au centre des provinces équatoriales, encore presque inconnues. **Ce sont les seuls Français qui aient pénétré et se soient fixés jusqu'ici dans ces lointains parages.** » (Conférence sur l'esclavage africain, faite à Saint-Sulpice, le 1^{er} juillet 1888 par S. EM. le Cardinal Lavigerie). « Je crus devoir, d'après les renseignements précis qui m'étaient donnés par nos missionnaires, faire connaître, en ma qualité de chef de ces Missions, des circonstances aussi graves aux divers gouvernements intéressés dans la question : à l'Angleterre, à l'Allemagne, à la Belgique et, enfin, à la France à qui appartenait naturellement la protection morale des missionnaires français de l'Ouganda et du Tanganika. » (Lettre de S. EM. le Cardinal Lavigerie du 19 janvier 1889 à M. Keller, Président du Conseil d'Administration de l'œuvre Antiesclavagiste) Voir Cardinal LAVIGERIE, *Documents sur la fondation de l'Œuvre antiesclavagiste*, Saint-Cloud, 1889, p. 50 et p. 438.

⁵⁷ S. MINNAERT, « Le séjour de Carl Peters chez Mgr Hirth en 1890 ou la complexité des relations entre Pères Blancs et explorateurs en Afrique équatoriale », in *Dialogue*, Kigali, Août-Octobre 2013, N° 203, pp. 180-240.

⁵⁸ Lettre du P. Hirth du 7 mai 1890 au P. Viven, A.G.M.Afr., C.13 – N° 449.

Le contenu de la lettre du 26 juin 1890 est marqué par le fait que Monseigneur n'avait pas encore visité son vicariat :

« Notre-Dame de Kamoga, Bukumbi, 26 Juin 1890

Eminentissime Seigneur et très Vénéré Père,

J'ai une bien triste nouvelle à vous annoncer : notre cher Père Lourdel⁵⁹ n'est plus.



LE PERE LOURDEL (1853-1890)

Il a plus au Seigneur de l'appeler à lui quelques jours seulement après le départ de Mgr Livinhac. Il a succombé lui aussi à la terrible hépatite, après une crise de quatre jours seulement, le 12 Mai dernier.

C'est la plus cruelle épreuve que Dieu ait pu nous envoyer après nous avoir ravi d'abord Mgr Livinhac, notre père et notre modèle.

Le P. Lourdel personnifiait en lui la mission du Buganda tout entière ; je ne vous dirai pas combien les chrétiens l'aimaient, ils étaient tous ses enfants. Le Père avait su gagner sur eux par l'autorité de son zèle et la puissance de ses œuvres un ascendant qui lui subjuguait tous les cœurs. Mwanga lui-même, depuis que les chrétiens l'avaient rétabli sur le trône, aimait à prendre conseil de lui.

'Notre Père est mort, nous n'avons plus de père' me crient maintenant ces chers chrétiens dans toutes les lettres qu'ils m'écrivent ; et cependant je ne puis laisser seul au sud du lac mon unique confrère prêtre pour aller consoler ces pauvres néophytes.

Ils sont bien trois prêtres encore dans la mission du Buganda, mais qu'est-ce que trois prêtres pour tant de milliers de néophytes ou catéchumènes disséminés dans tout le pays. Si on ne vient à leurs secours, ces chers confrères succomberont bientôt aussi, au double poids du travail et des privations que leur impose une année sans exemple de guerre, de peste et de famine.

Nous étions seize missionnaires réunis ici, il y a moins d'un an ; aujourd'hui nous ne sommes que huit autour du lac. Quatre sont morts, d'autres ont dû aller en Europe ou au moins à la côte pour essayer de se remettre des maladies contractées sous notre climat de feu.

⁵⁹ S. MINNAERT, 12 mai 1890, décès du Père Lourdel (1853-1890), Missionnaire d'Afrique (Père Blanc), apôtre des Baganda, <http://www.africamission-mafr.org/perelourdel.htm>.

Je vous en conjure, Eminentissime Seigneur et bien Vénéré Père, ne nous abandonnez pas, n'abandonnez pas cette jeune Eglise du Buganda que votre charité a enfantée à la foi.



MGR HIRTH (1890 ?)

sont rencontrés ici la question du protectorat de l'Uganda. Puisse votre paternelle sollicitude faire assurer au moins à nos chrétiens la liberté de suivre leur religion et de gagner en paix de nouveaux prosélytes.

Daigne votre Eminence bénir tous les missionnaires du Nyanza, et que cette bénédiction paternelle assure leurs jours et fortifie leur zèle.

Prosterné moi-même à vos pieds, je vous prie d'agréer l'expression des sentiments de profond respect et d'affection filiale avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Eminentissime Seigneur et très Vénéré Père, de votre Eminence, l'humble fils et obéissant serviteur,

Jean-Joseph, des Miss. d'Alger,
Evêque de Théveste
Vic. Ap. du Nyanza »

Vos enfants sont plus de dix mille aujourd'hui ; quelques-uns disent quinze mille. Dans une année, ils seront vingt mille, car leur nombre s'accroît en raison directe des persécutions qu'ils ont à endurer. Ces persécutions, commencées sous Mwanga païen, continuées avec plus de violence sous Kalema musulman, menacent aujourd'hui d'éclater plus terribles que jamais, grâce à l'audace effrénée des protestants⁶⁰ que rien ne peut plus tenir.

Mais je laisse à Mgr Livinhac le soin de donner à Votre Eminence des des détails plus précis tant sur les espérances que nous concevons que sur les malheurs qui nous menacent, et les besoins que nous éprouvons. C'est en Europe que vient d'être portée par les explorateurs anglais et allemands qui se

⁶⁰ Il s'agit de la *Church Mission Society* (CMS), fondée en 1799 en Angleterre. Elle est également connue sous le nom de *Church Missionary Society*. C'est un ensemble de groupes évangéliques travaillant avec la Communion anglicane et protestante à travers le monde.

3. Lettre de Mgr Hirth du 2 février 1891⁶¹

La lettre du 2 février 1891 a été écrite par Mgr Hirth quelques semaines après sa première visite au Buganda. Pendant plusieurs



LA COLLINE DE RUBAGA

mois, il avait dû reporter cette visite pour des raisons de santé⁶². Le contenu de sa lettre témoigne de ses grandes espérances. Au Buganda, il avait bénéficié des faveurs du *Kabaka* Mwanga. De lui, il avait reçu le sommet de la colline de Rubaga pour y construire une cathédrale. Avec son aide, il avait pu fonder une Mission dans le Buddu et une autre dans le Busoga.

Dans sa lettre, Mgr Hirth parle

aussi de sa rencontre avec Emin Pacha. Celui-ci lui avait promis d'intervenir pour fonder une Mission dans le Karagwe, région frontalière avec le Rwanda. Monseigneur pense déjà à la conversion des peuples qui habitent le haut plateau situé entre les lacs Tanganyika, Albert et Victoria-Nyanza. A cette occasion, il mentionne le Rwanda :

⁶¹ Lettre de Mgr Hirth du 2 février 1891 au Cardinal Lavigerie, A.G.M.Afr., N° 6045, C.13 – N° 507.

⁶² Le 15 novembre 1890, Mgr Hirth s'était embarqué à Kamoga pour Rubaga au Buganda. Les Pères Blancs y avaient une mission proche du palais royal. Monseigneur était de retour à Kamoga le 14 janvier 1891 : « Je n'ajoute qu'un mot sur les chrétiens même de l'Uganda : pendant les quinze jours que j'ai pu passer au milieu d'eux, j'ai été consolé autant que jamais. Je voudrais pouvoir parler longuement de l'édification qu'ils m'ont donnée, mais je ne puis le faire aujourd'hui. **Je dois me contenter de bénir le Ciel qui a fait tout cela, et vous rendre sincèrement hommage de tout ce bien, à Vous Monseigneur, qui l'avez entrepris au milieu de tant de peines, et à ce cher P. Lourdel, sur la pauvre tombe duquel plusieurs fois j'ai prié.** En me rendant en Uganda et en en revenant, **j'ai passé chez le Docteur Emin Pacha, installé au bord du lac, à Bukoba**, chez Mkottanyi. Malgré son peu de forces (troupes), il compte partir bientôt pour le Karagwé et d'autres pays où il voudrait nous voir suivre. Il m'a fait les plus belles promesses pour nos missions, et aurait bien voulu avoir des missionnaires dès maintenant. Si je puis réaliser mon plan, la mission du Karagwé pourra être ouverte et préparée pour les confrères dès le mois de Septembre de cette année 1891. Je crois qu'il faut profiter des dispositions actuelles du gouvernement allemand. » (Lettre de Mgr Hirth du 9 janvier 1891 à Mgr Livinhac, A.G.M.Afr., C.13 – N° 456). Le 3 février 1891, accompagné d'un renfort de 7 Pères, de 2 Frères et de 2 Catéchistes-médecins, il embarquera pour un deuxième voyage au Buganda.

« Notre-Dame de Kamoga, Bukumbi, 2 Février 1891

Eminentissime Seigneur et très Vénéré Père,

C'est au sud du lac où je suis venu rejoindre mes nouveaux confrères que je vous envoie ces quelques détails sur nos missions du Nyanza. Votre Eminence verra que si nos inquiétudes au sujet de ces missions ne sont pas tout à fait calmées, nous avons lieu cependant aussi de concevoir les plus belles espérances.

Tout d'abord, je me fais un bonheur de vous offrir l'expression de ma plus vive reconnaissance pour le renfort que vous avez bien voulu envoyer à la mission du Nyanza dans la personne des missionnaires nouvellement arrivés : ils viennent combler les nombreux vides qui s'étaient produits dans nos rangs.



MGR HIRTH ENTOURE DE SES CONFRERES DU BUGANDA (1891 ?)

Le Révérend Père Gerboin⁶³ avec quatre d'entre eux va partir pour l'Ushirombo, afin d'y reprendre dans le provicariat de l'Unyanyembé l'œuvre commencée jadis à Kipalapala et dans l'Ushirombo. Il choisit ce point de préférence aux environs de Tabora, parce que d'ici assez longtemps, et jusqu'à ce qu'une domination nouvelle soit assise solidement à la place de l'ancienne domination arabe, Tabora sera troublé, et une mission y serait exposée en même temps qu'elle resterait tout à fait ingrate. L'Ushirombo nous offre une population intelligente, relativement civilisée et amie même

⁶³ Il fut l'ami du Dr Kandt qui, en 1899, invita les Pères Blancs au Rwanda pour fonder une Mission.

d'un certain progrès. Ce pays semble également être à l'abri dorénavant de déprédations des Wagoni, brigands que les colonnes allemandes viennent de battre et de refouler vers le nord du Tanganika.

Notre Uganda, de son côté, sera-t-il tranquille à l'avenir, je ne sais ; toujours est-il vrai que l'arrivée d'une expédition anglaise a mis le pays en émoi, et réchauffe surtout l'animosité des protestants, qui, depuis longtemps avaient embrassé la cause anglaise contre les catholiques qui réclamaient surtout l'indépendance de Mwanga et de son pays.

D'après les dernières nouvelles c'en est fait de cette indépendance ; l'Uganda est placé sous le protectorat anglais par un traité qui lie le pays pour deux ans. C'est Monsieur [...] fils qui est nommé Résident.

Les catholiques ont quelques raisons de craindre qu'il ne leur soit plus rendu justice et que, malgré toutes les conventions passées, ils ne (sic) soient peu à peu évincés de toutes leurs charges par les Noirs protestants qui ne pratiquent pas précisément la tolérance ; ce serait un désastre pour notre sainte religion, car celle-ci prospère surtout grâce à la puissante influence de ceux qui exercent les plus hautes fonctions de l'Etat.

Au reste, je n'ai qu'à me louer des premiers rapports pleins de confiance et de procédés courtois qui existent entre les missionnaires et les membres de l'expédition anglaise ; le danger est pour nous que ces messieurs sont venus dans le pays sans avoir une force suffisante pour nous protéger au besoin contre une révolte des Noirs protestants. Que sont cinquante soldats soudanais contre plusieurs milliers de Baganda bien armés et aguerris par deux ans de lutte continuelle contre les musulmans ? Nous sommes donc plus que jamais à la garde de Dieu.

Notre cher troupeau de catholiques est, au reste, admirable toujours de foi et de générosité ; il se multiplie surtout très rapidement ; la grâce de Dieu souffle visiblement sur ce peuple choisi. J'ai vu des catéchismes où le Père réunissait sous un grand arbre jusqu'à trois mille personnes.

Et ce n'est pas seulement aux environs de la capitale que la foi s'étend ; nos néophytes, depuis que le pays est moins menacé par les musulmans, se sont répandus dans les quatre grandes provinces du pays, mais surtout dans les deux qui ont à leur tête un gouverneur catholique. C'est ce qui nous force, malgré notre petit nombre et quoique nous ne puissions pas suffire même au ministère autour de Rubaga, de nous établir aussi dans les provinces. Ni Mtésa, ni Mwanga autrefois n'auraient permis que le « Blanc » s'éloigne de la capitale ; **aujourd'hui les temps ont changé, et c'est Mwanga qui fait bâtir à nos missionnaires une première résidence au centre de la grande province du Buddu.**

J'ai dit que nous ne suffisions même pas au ministère auprès des chrétiens de la capitale. En effet, ceux-ci nous demandent beaucoup plus de catéchismes ; ils voudraient plus d'écoles, afin de pouvoir tous arriver à lire et à écrire ; ils voudraient surtout qu'on pût visiter davantage leurs malades ; ils voudraient qu'on pût enterrer leurs morts ; ils souhaiteraient enfin que nous nous occupions davantage à régler leurs différends, à juger même leurs procès, etc...

Combien j'aurais souhaité aussi que le temps nous permit de remplacer enfin les huttes de roseaux qui nous servent de maisons par des maisons plus appropriées aux besoins du missionnaire, mieux disposées surtout pour les chers confrères trop souvent malades ! Combien je souhaiterais que

nous pussions remplacer la grande maison de paille qui sert de lieu de prière, par une cathédrale digne de notre sainte religion ! **Nous avons obtenu à cet effet déjà, de la munificence du roi, tout le sommet du plateau de Rubaga, ancienne résidence de Mtésa**, et théâtre jadis de toutes les orgies de notre grand potentat nègre. Ce plateau témoin de tant de cruautés et de sacrifices barbares, où a coulé, il y peu d'années encore, le sang de tant de pauvres esclaves, victimes des caprices du roi, ce Rubaga va donc devenir le trône de Notre-Dame, de Marie Immaculée, sous les auspices de laquelle notre mission s'est ouverte et a prospéré !

En ce moment même, un autre champ s'ouvre à notre zèle : c'est l'Usoga, voisin de l'Uganda, moins grand que celui-ci mais aussi riche et aussi fécond en espérances. Nous y serons dans un mois si Dieu le veut. On y bâtit en ce moment même une résidence provisoire pour les Pères et une chapelle pour nos chrétiens. Cette fondation s'impose à nous, si nous ne voulons pas que l'hérésie protestante enrôle sous son drapeau tous nos pauvres Noirs. Nous n'y serons pas côte à côte avec les missionnaires protestants, car l'Usoga étant partagé entre quelques grands chefs, nos ennemis nous laissent un peu de liberté chez l'un, tandis qu'eux-mêmes s'emparent complètement d'un autre. Les prédicants anglais semblent suivre d'ailleurs une influence politique dans l'établissement de leurs stations ; c'est ainsi que nous les voyons rechercher surtout pour le moment le voisinage du lac, tandis que nous, nous prenons possession de l'intérieur des terres.

Outre les deux missions nouvelles que nous allons ouvrir dès ma rentrée en Uganda, j'aurais bien voulu en fonder une troisième à l'ouest du lac en nous rapprochant des possessions allemandes.



EMIN PACHA (1840-1892)

Nous avons là, groupés presque tous dans un même pays, trois mille catéchumènes qui nous supplient de nous rendre enfin au milieu d'eux : « Parvuli petierunt panem, et non erat qui frangeret eis⁶⁴. » Je n'ai pas de missionnaires. J'irai moi-même dans l'année, si le bon Maître me prête vie, porter quelque espérance à ces chers chrétiens qui montrent tant de bonne volonté.

Ils sont presque tous d'une race particulièrement intéressante : celles des Baïma ou Bahuma. Par leur type et leurs manières, ils sont plus rapprochés de l'Européen que tous les autres Nègres ; ils couvrent presque tous les pays qui s'étendent de l'Albert-Nyanza au Tanganika. Tous se reconnaissent comme frères : posséder une des fractions de la race, c'est posséder la race entière. Le centre de cette population se trouve surtout dans l'Ankoré, au Karagwé, dans le mystérieux Rwanda ; et son Excellence Mr Emin Pacha, comme votre Eminence peut le voir par la communication ci-jointe, nous promet toute facilité pour nous établir dans toute la sphère qui lui est soumise. Il m'a prié plusieurs fois de lui donner dès maintenant des missionnaires pour le Karagwé, où nous comptons d'ailleurs bon nombre de

⁶⁴ « Les petits ont demandé du pain et il n'y avait personne pour leur en donner ».

catéchumènes ; mais ces missionnaires je ne les ai pas. Je lui ai promis que votre Eminence les lui enverrait dans l'année : me suis-je trop avancé ?

Nos catéchistes nous ont préparé aussi d'autres stations : quand est-ce que nous pourrions les fonder ?

Pour les missions seules, dont la fondation semble s'imposer immédiatement, il nous faudrait dans l'année au moins dix missionnaires prêtres. Tous les jours je fais des vœux au Ciel pour que votre Eminence daigne nous les envoyer ; les missionnaires trouveront un champ tout préparé.

Pour l'Uganda même, j'éprouve une grande difficulté pour soutenir nos chrétiens et achever la conversion des païens. Le pays est vaste. S'il nous faut des stations fixes, le nombre des missionnaires devra être considérable ; et s'il n'a pas de postes fixes, s'il nous faut voyager continuellement de canton à canton, comment la santé des missionnaires y suffira-t-elle ? Les plus vaillants et les plus généreux de ces chers confrères sont bientôt brisés, quand il s'agit de grandes fatigues à s'imposer sous l'équateur : notre statistique des morts est là pour le démontrer. Passer toutes ses journées sous une pauvre tente, ou dans une méchante pirogue du lac, c'est plus que je ne puis demander à mes pauvres confrères ; je le sais pour l'avoir éprouvé. Il n'y a pas deux mois, obligé de faire seul la traversée du lac, un voyage de vingt-cinq jours, je me trouvais mourant sur un îlot rocheux et désert : c'était pour la troisième fois depuis six mois que je me voyais à la mort. Sans doute le cœur reste debout toujours, mais le corps s'affaisse.

Dieu continuera à veiller sur nous.

Que votre paternelle bienveillance nous permette aussi de compter toujours sur sa haute protection et sa généreuse assistance.

J'ose demander à Votre Eminence en terminant une bénédiction toute spéciale pour nos chers néophytes et catéchumènes, ainsi que pour tous les missionnaires du Nyanza.

Prosterné moi-même à vos pieds, je vous prie de me bénir et d'agréer l'expression des sentiments de profond respect et d'affection filiale avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Eminentissime Seigneur et très Vénéré Père, de Votre Eminence, l'humble fils et obéissant serviteur,

Jean-Joseph, des Miss. d'Alger,
Evêque de Théveste
Vic. Ap. du Nyanza. »

4. Lettre de Mgr Hirth du 15 octobre 1891⁶⁵

La lettre du 15 octobre informe le Cardinal Lavigerie sur la situation au Buganda qui a fort changé⁶⁶. Les agents britanniques déstabilisent les catholiques et les protestants en favorisant discrètement les musulmans. Ces derniers reprennent le commerce d'esclaves

⁶⁵ Lettre de Mgr Hirth du 15 octobre 1891 au Cardinal Lavigerie, A.G.M.Afr., N° 6052, C.13 – N° 520.

⁶⁶ Une copie de la lettre a été publiée dans *L'Ouganda et les agissements de la compagnie anglaise « East-Africa »*, 1892, pp. 50-53.

dont les femmes catholiques sont les premières victimes. Les agents britanniques combattent aussi l'autorité du *Kabaka* en nommant des protestants comme chefs de province. Mgr Hirth, dans une autre lettre, se plaint de la vente des armes organisée par les puissances coloniales⁶⁷.

Monseigneur explique aussi sa stratégie pour faire face à la menace protestante. D'abord, il refuse toute collaboration avec les agents britanniques. Il défend le principe selon lequel le Buganda doit appartenir à la nation et à la religion dont les représentants sont le plus nombreux. Pour cette raison, il souhaite que le Cardinal Lavignerie envoie davantage de missionnaires français. En plus, il souhaite que le *Kabaka* se prononce publiquement en faveur de la religion catholique pour encourager les conversions. Monseigneur aurait aimé que les agents britanniques de religion protestante soient remplacés par des agents britanniques de religion catholique. Il avait déjà exprimé cette pensée dans une lettre à Mgr Livinhac⁶⁸ :

« Permettez-moi de vous exposer encore deux ou trois demandes ; je vous écris un peu à l'avenant, et sans soins, car je deviens toujours plus incapable, les fièvres trop nombreuses me brisent.

Ces demandes sont d'abord :

1) nous obtenir par l'intermédiaire de Son Eminence un gouverneur catholique pour nos régions du Nyanza ; sa présence seule suffirait peut-être pour tout concilier ;

2) je vous prie de me faire savoir où nous en sommes au Nyanza pour la permission demandée par Votre Grandeur autrefois, de manger de la viande tous les samedis de l'année (permission en faveur des chrétiens du Vicariat). Oserai-je vous prier de renouveler cette demande au besoin ?

3) veuillez me faire adresser quelques instructions relatives à la formation de frères indigènes pour notre Société ;

4) et surtout des instructions relatives à la formation de catéchistes pour nos missions ;

5) enfin nous n'avons dans nos postes aucun livre, aucun ouvrage ni ascétique, ni scientifique, rien qui nous donne quelques connaissances des pays où nous nous trouvons maintenant journellement en rapport avec les exigences des Européens (j'ai honte souvent pour moi et pour les missionnaires), rien qui fasse bien connaître les coutumes des autres missions, et j'ose prier Votre Grandeur de confier de temps en temps quelque ouvrage de ce genre au P. Procureur. »

⁶⁷ « De leur côté Banyoros et Basogas se moquent de Mwanga ; ils auront bientôt autant de fusils que les Baganda. L'Allemagne les fournit aux Banyoros, l'Angleterre aux Basogas. Les dernières lois portées en Europe contre l'introduction des armes, nous ont amené ici toute une avalanche de ces armes et munitions. Plus que jamais les missionnaires sont à la merci des Noirs ; les Blancs n'ont pas ici aucune force, ni aucun vouloir de nous protéger, nous les gênons trop. Nous sommes plutôt à la garde de Dieu. » (Lettre de Mgr Hirth du 1^{er} janvier 1892 au P. Lévesque (?), A.G.M.Afr., C.13 – N° 468.

⁶⁸ Lettre de Mgr Hirth du 9 janvier 1891 à Mgr Livinhac, A.G.M.Afr., C.13 – N° 456.

Finalement, Mgr Hirth est d'avis qu'il faut détacher le Buganda de la zone d'influence britannique pour l'attacher à l'Etat Indépendant du Congo. Cette mesure, selon lui, pourrait sauver l'Eglise catholique du Buganda. Il fait remarquer que les *Baganda* catholiques, en 1890, avaient déjà demandé ce rattachement par intermédiaire de Carl Peters. Il espère que des Belges s'installeront bientôt au Buganda :

« **Sainte-Marie de Rubaga, 15 Octobre 1891**

Eminentissime Seigneur et très Vénéré Père,

C'est une circonstance particulièrement douloureuse qui fait jeter aujourd'hui des cris d'angoisse et de détresse de nos Bagandas. Ils sont menacés de perdre leur roi, personne sacrée pour eux et l'inique force de leur parti ; ils sont menacés surtout de perdre leur foi de plus en plus persécutée et bannie de leur pays. Tout cela, ils l'ont



gagné avec le joug étranger qui s'est imposé à eux depuis un an.

Votre Eminence sait toute l'histoire de l'Uganda depuis 1888 en particulier que la main de Dieu s'est appesantie sur ces régions. Elle sait au prix de quels efforts nos chrétiens catholiques surtout ont replacé Mwanga sur le trône. Vers la fin de décembre 1890 parurent les premiers officiers anglais avec une petite troupe de Wangwanas de la côte : on se hâta d'annoncer l'avènement de la paix et de la prospérité : c'est le comble plutôt de toutes les calamités qu'on aurait dû signaler. Un contrat fut vite imposé au roi par l'Angleterre ; les protestants bagandas

proférèrent quelques menaces pour le faire accepter. Ce contrat, valable pour deux ans, est plein de promesses en faveur du roi et de tous ses sujets indistinctement. Quelques-uns de nos chrétiens, dans leur naïveté et la simplicité de leur foi, crurent un moment qu'on pouvait se fier à la parole de n'importe quel Européen : ils furent bien vite détrompés.

D'après le contrat, l'Angleterre devait aider le roi à en finir avec les musulmans. On fit semblant, en effet, en avril 1890, de marcher sur le royaume qui s'est créé depuis trois ans au nord-ouest de l'Uganda ; **mais au fond, les officiers anglais n'accompagnèrent l'armée de Mwanga que pour empêcher les musulmans d'être écrasés.** Les Blancs s'abouchèrent avec les révoltés et commencèrent à leur assurer la possession de la plus riche province de l'Uganda : c'était leur confirmer en même temps le droit de continuer leurs razzias et leurs déprédations dans tout le reste du pays de Mwanga. Aujourd'hui les musulmans, avec leur roi Mbogo, dernier frère de Mtéza, sont solidement établis ; ils absorbent à leur profit tout le commerce qui se fait de la côte à Tabora vers le Nyanza. **Ils sont riches en ivoire, en étoffes, en armes et munitions ; des ressources à peu près régulières leur sont fournies par les incursions qu'ils font tous les trois ou quatre**

mois en pays baganda. On suppose que les dix derniers mois seuls leur ont rapporté plus de deux mille esclaves, enfants et femmes surtout.

Votre Eminence a assez étudié les horreurs de la traite pour comprendre ce que signifie un pareil chiffre d'esclaves, prélevés sur une étendue de pays relativement si petite ; mais il faut ajouter que dans notre Uganda les crimes de traite revêtent un caractère unique.

Ce pays est chrétien en partie, et chrétien, non pas seulement aux environs de la capitale, où résident surtout les missionnaires, mais jusque dans ses provinces les plus éloignées. Tous les districts n'ont pas vu le missionnaire, tant s'en faut, mais nos plus fervents néophytes ont semé partout la bonne nouvelle, et on est venu chercher le baptême chez nous à la capitale.

Quand donc des razzias se font maintenant, ce sont trop souvent des chrétiens que l'on capture, et auxquels on fait aussitôt prendre de préférence le chemin de l'Unyanyembé. Ce qu'ils deviennent depuis que la côte est fermée à la traite, personne ne le sait. Le **R.P. Gerboin** en a retrouvé jusque dans l'Ushirombo, à plus de trente jours de l'Uganda.



LE P. GERBBOIN (1847-1912)

Quelle épouvantable épreuve, je laisse à penser, pour nos Bagandas, de se retrouver trop souvent sans femme ! Ces chers néophytes ont eu l'héroïsme de se séparer pour la foi des troupeaux de femmes auxquels le paganisme les avait habitués, et voilà que par la malice de Satan ils se voient privés en grand nombre, subitement et à tout jamais, de l'unique compagne que la religion a laissée à leur faiblesse !... C'est une épreuve terrible où notre jeune Eglise peut sombrer. Combien de fois, jusqu'au milieu même de la nuit, nous avons vu accourir chez nous ces durs sauvages pleurant comme des enfants leur cruelle et intolérable situation ? Que ferons-nous si cela continue ?... et l'avenir réserve au pays des saignées plus désastreuses que celles du passé.

De pareilles razzias sont la ruine physique et morale surtout d'un pays chrétien : plus d'enfants, plus de famille, plus de joie dans le présent, plus d'espérances dans l'avenir.

Et dire que cette œuvre des musulmans est loin d'être la plus funeste à notre Uganda ; celle des protestants nous prépare de bien plus graves calamités.

Depuis que le pouvoir anglais s'est établi au nord du lac, les Baganda hérétiques qui prétendent avoir seuls favorisé leur entrée dans le pays, ne connaissent plus de retenue. La violence leur sert admirablement pour hâter la conversion des masses, et quand un des chefs hérétiques, éclairé par Dieu, songe seulement à se rapprocher du catholicisme, il est aussitôt chassé de sa place, privé de ses biens et de toute sa fortune.

Il n'en faut pas plus pour ralentir le mouvement des conversions. Mais ce qui bouleverse le pays encore plus en ce moment, c'est l'effort que font tous les protestants pour se grouper dans les meilleures contrées et reléguer les catholiques dans quelques maigres districts, où on se propose de les parquer et bientôt de les réduire.

Ce ne sont pas nos Nègres qui ont eu l'initiative d'une politique aussi satanique, mais du moins ils ont bien saisi la valeur d'une pareille opération. Le tout se règle par une infinité de petits procès où les catholiques doivent perdre toujours, parce que les hérétiques ne reconnaissent plus le jugement du roi, et préfèrent toujours s'adresser directement aux officiers anglais. Nos catholiques, malgré tout, continuent à plaider eux aussi devant l'autorité anglaise, mais c'est en pure perte ; ils se heurtent contre un parti pris.

Notre roi fait bien inutilement force concessions pour sauver son trône. Ainsi dernièrement il a abandonné au parti protestant la meilleure partie des îles du lac, tant pour la presque totalité des impôts que pour la religion. Déjà auparavant les hérétiques avaient eu le droit d'aller prêcher partout ; mais voyant que là où ils ne pouvaient s'imposer de force, leurs dogmes ne prenaient point ; ils ont voulu être maîtres absolus des îles. On les leur a données ces îles, et dès le lendemain quantité de pauvres habitants grands ou petits, qui depuis trop peu de temps hélas ! avaient ouï parler de la foi, et qui n'avaient pas pu arriver jusqu'au baptême, apostasiaient ou étaient indignement chassés et dépossédés.

C'est ainsi que sous prétexte de religion, le brigandage le plus insolent s'étale impunément depuis la pénétration du pays par les Anglais. Et on voudrait que le roi et les catholiques pactisent avec les fauteurs de pareils désordres, et acceptent un drapeau qui protège et sanctionne de tels abus !... Jamais. C'est la réponse de la grande majorité du pays, et du roi lui-même jusqu'à ce jour.

On a mis le comble récemment à toutes ces iniquités en osant mettre la main sur le roi même. Ici comme partout, le protestantisme doit produire ses fruits, avec cette différence que sous notre soleil, ces tristes fruits mûrissent plus vite.

Il y a quelques années, le roi était un personnage sacré devant qui les plus grands de ses sujets se prosternaient en adoration. Aujourd'hui pas mal de protestants croient faire une bonne œuvre en frappant le roi même. Après d'inutiles tentatives d'empoisonnement, un assassin a pénétré la nuit dans le palais de Mwanga ; mais la Providence a permis qu'il fût saisi. Son dessein n'était un mystère pour personne ; mais par le fait même que le coupable était un protestant, le résident anglais est intervenu et a obtenu la mise en liberté. C'est le scandale le plus épouvantable qui ait encore affligé ce pays ; l'horreur de tout le monde pour le prétendu gouvernement protecteur est montée au suprême degré. Depuis quelques temps déjà, la peine de mort était interdite de fait dans le pays ; mais on ne pensait jamais que l'impunité pût être acquise aux forfaits les plus horribles que connaisse l'humanité. Il y a moins de dix ans, les têtes roulaient par centaines sur un signe du roi ; aujourd'hui nous avons vu des particuliers, en présence du roi même, se jeter pour les délier de leurs chaînes de ceux qui s'étaient couverts du plus énorme des crimes de lèse-majesté ; et on a voulu faire un crime au roi de se déchaîner même en paroles contre de pareils contempteurs du pouvoir royal.

Votre Eminence sait, mieux que je ne saurais le prévoir, à quelles catastrophes nous conduiront de telles révolutions si on n'y porte un prompt remède.

Ce remède est possible, car nos pays doivent appartenir à la nation et à la religion qui envoient ici le plus de représentants. Je ne sais ce qui

va nous arriver d'Anglais d'ici à la fin de l'année, mais, en attendant, ceux qui sont ici ne sont pas nombreux. Les ministres sont quatre (occupant quatre stations différentes et bien distants les unes des autres) ; cinq ou six autres sont sur le point d'arriver. Les officiers sont cinq ; deux en Uganda et trois dans l'Unyoro. Le plus gros de leurs forces, environ trois cents Wangwanas de la côte, s'est avancé dans l'Unyoro, pour aller poursuivre, mais en vain, Emin Pacha, qui paraît-il a pris position déjà à Wadelai, où il a retrouvé quelques-unes de ses anciennes troupes et son ivoire. L'or de l'Angleterre pourra peut-être gagner à sa cause la petite troupe du Pacha mais, en attendant, l'avantage est aux Allemands sur toute la côte ouest du lac Albert-Nyanza. Les officiers anglais, de leur côté, conduits par des Bagandas protestants, avancent peu à peu dans les Etats de Kabaréga vers ce même lac Albert. On dit qu'ils ont planté déjà deux palissades pour s'y retrancher au besoin ; mais leur grand travail semble être surtout d'établir la religion de l'Angleterre, qui leur vaut ici plus que toutes les armes. Toute la région comprise entre les deux lacs Albert et Albert-Eduard, c'est-à-dire tout le côté est des grandes montagnes de Ruwenzori, signalées surtout par Stanley, est acquise à l'Angleterre qui vient de nommer chef de Toru [Toro] un prince protestant. Dans l'Usoga à l'est du Nil, le même travail se fait ; les protestants gagnent rapidement du terrain ; il leur est si facile d'exciter tous les petits vassaux à se révolter d'abord contre Mwanga !

Comme je viens de le signaler à Votre Eminence, les musulmans sont un grand danger pour ce pays, parce que l'Angleterre veut se servir d'eux pour démembrer le grand royaume de Mtéza ; cependant notre Equateur africain ne semble pas devoir jamais leur appartenir : ils n'ont point d'homme à mettre à la tête de leurs masses. Par contre le protestantisme, non moins aveugle et cruel dans sa fureur de persécuter, sera bien plus terrible s'il doit être patronné ici par la force, comme les agissements de l'Angleterre semblent nous annoncer.

Nos Nègres de l'Equateur sont de la race et ont tout l'instinct de ceux que le Madhi groupa, il y a dix ans, en une armée si formidable même aux Européens. Ils s'enflamment aujourd'hui d'un zèle irrésistible pour les religions venues d'Europe. Nous le voyons pour nos catholiques. Aux environs de notre capitale de Mengo presque tout le monde « prie » ; et voici que maintenant, de tous les coins du pays on vient élire domicile près de notre mission de la capitale, pendant plusieurs mois, et s'exposer à souffrir de la faim, uniquement pour achever de recevoir l'instruction nécessaire au baptême. Notre catéchisme des catéchumènes seul, le dimanche, compte de cinq à six mille personnes ; celui de tous les jours dix-huit cents à deux mille. Près de mille personnes assistent tous les jours à la messe et à l'instruction qui se fait après. **Si le roi Mwanga voulait dire un mot seulement en faveur du catholicisme, ces chiffres doubleraient à l'instant ; mais par malheur ce prince ne comprend pas sa mission.**

Ce qu'il ne fait pas, les protestants sont en train de le réaliser dans l'Uganda, pour leur religion, comme je l'ai dit. Ils se font forts de l'appui de l'Angleterre, et ils gagnent rapidement du terrain. Leur bible, qu'ils répandent partout, va bientôt à l'Equateur jouer le rôle du coran sous les premiers disciples de Mahomet. Leur religion qu'ils ont su plier et approprier aux exigences de nos pays satisfait amplement aux aspirations de nos Nègres, tourmentés par le besoin d'une nouvelle croyance, et surtout d'une complète

révolution politique. Les premiers exploits du capitaine anglais, passé dans l'Unyoro, où à la tête du plus grand district il a mis un prince protestant, et tout ce qui se passe dans l'Usoga à l'est, nous font comprendre l'immense danger que courent nos populations de l'Equateur, si une intervention puissante ne vient enrayer le mouvement du fanatisme protestant. Tout autour de nous, tout doit être enrôlé dans l'hérésie en moins de quelques années. Et grâce à sa religion, l'Angleterre peut espérer dès maintenant s'imposer non seulement aux vastes régions comprises actuellement dans sa sphère d'intérêts, mais elle pénétrera dans le bassin du Congo, et elle absorbera tout ce qui n'a pas été touché par les musulmans ; c'est du moins ce qui s'annonce dans l'ordre des choses, et c'est ce qui aura lieu à moins d'un miracle de la Providence.

Après avoir souvent et longtemps réfléchi devant Dieu aux moyens qui peuvent se présenter pour conjurer maintenant dans une haine commune contre la vraie Eglise tant de peuples qui seraient tout disposés à embrasser la vraie foi, je n'en vois que deux qui me paraissent efficaces. **Le premier, j'ai eu l'honneur de l'indiquer déjà à Votre Eminence dans mes précédentes lettres : ce serait de nous envoyer des représentants de l'Angleterre dont les sentiments et la conduite seraient franchement catholiques. Le second ce serait de détacher nos pays de la sphère d'intérêts anglaise, non pour les rendre indépendants (ce qui serait peut-être impossible à cause du voisinage des Anglais d'un côté, des Allemands de l'autre, fomentant tous deux la discorde civile dans l'Uganda, afin de s'immiscer aux affaires), mais pour les rattacher à l'Etat Indépendant belge qui est notre voisin ; ce qui permettrait aux chevaliers catholiques de la Belgique de venir se fixer dans notre pays.** Et la présence de quelques soldats européens catholiques, à elle seule, peut suffire maintenant encore pour enrayer le mouvement qui entraîne nos Nègres vers l'hérésie d'abord, et puis vers d'éternelles discordes civiles.

Les Anglais n'ont fait jusqu'ici presque aucune dépense pour se fixer dans le pays ; il m'est clair qu'ils comptent tout faire par leur religion. **Les Bagandas, de leur côté, ont confié, l'année dernière déjà, au voyageur allemand Docteur Peters, une pétition à sa Majesté le Roi des Belges, pour lui demander d'être admis à faire partie des Etats du Congo.** Avec les dispositions actuelles des officiers anglais, le catholicisme ne sera pas toléré dans nos régions, et d'ailleurs notre pays ne ressemble, sur ce point, à aucun des autres pays noirs : un siècle même ne suffira pas pour y faire pénétrer la tolérance. Aucune loi non plus, forgée en Europe, ne pourra nous donner de sécurité, tant qu'il n'y aura pas ici une force suffisante pour la faire appliquer.

S'il n'est pas possible de rattacher nos pays aux Etats du Congo, et que d'autre côté, on ne voie aucune possibilité de faire pénétrer ici de nombreux missionnaires catholiques, il ne resterait plus qu'à abandonner toutes nos régions à leur triste sort.

Mais alors, on pourrait tenter quelque chose pour préserver la limite est des Etats du Congo, c'est-à-dire tout le côté qui avoisine la région des Grands Lacs. Des missions devraient être créées sur toute cette partie des Etats Belges ; soutenues surtout par quelques chevaliers, elles auraient de prompts succès. Au point de vue de la politique, c'est le seul moyen pour la Belgique de conserver ses Etats. Ces missions solidement établies feraient

sentir leur heureuse influence jusque dans notre Uganda, que l'Unyoro seul sépare du bassin du Congo, c'est-à-dire une distance d'environ dix jours de courrier.

Il est nécessaire au reste que tous les arrangements soient faits en Europe dans le cours de 1892, de manière que vers la fin de la même année, les résultats puissent être connus ici ; et cela, afin que l'on ne conclue pas, à l'expiration du premier traité imposé par l'Angleterre en Décembre 1890, un nouveau traité qui serait pour notre sainte religion bien plus désastreux encore, parce qu'il déterminerait définitivement à qui sera l'influence dans toutes nos régions de l'Equateur.

Daigne Votre Eminentissime Seigneur[ie] s'intéresser encore une fois à nous ; le résultat immédiat de ses fructueuses démarches sera la conversion à la vraie foi de bien des milliers d'âmes, et l'établissement de nombreuses églises qui promettent d'être toutes aussi florissantes que celle de l'Uganda. Tous les jours nous faisons des vœux au Seigneur pour obtenir que son règne arrive en ce pays plutôt que celui de l'erreur, et ce grand bien que nous désirons, mais que nous voyons sur le point de nous échapper, tous les missionnaires de ce Vicariat l'achèteraient volontiers au prix de tout leur sang.

Mes confrères me chargent d'offrir à votre Eminence l'hommage de leur filiale soumission.

Prosterné moi-même à vos pieds, je vous prie de me bénir et d'agréer l'expression des sentiments de profond respect et d'affection filiale avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Eminentissime Seigneur et très Vénéré Père, de Votre Eminence l'humble fils et obéissant serviteur,

Jean-Joseph, des Miss. d'Alger,
Evêque de Théveste
Vic. Ap. du Nyanza

P.C. : Deux faits bien significatifs viennent confirmer au dernier moment ce que j'ai avancé dans ma lettre. A l'instant nous arrivent les confrères de l'Usoga : ils ont dû abandonner leur mission, où je n'ai pu laisser plus longtemps leurs vies exposées aux machinations des protestants. **Des îles de Sésé, nous arrive en même temps le récit de nombreux massacres ; les hérétiques y ont détruit un de nos principaux centres de catéchumènes. Nous n'en sommes pourtant qu'au commencement de la persécution. »**

5. Lettre de Mgr Hirth du 15 novembre 1891⁶⁹

La lettre du 15 novembre est sans aucun doute la plus importante. Elle est accompagnée d'une lettre des catholiques *baganda* pour le Pape et une autre du *Kabaka* Mwanga pour le Roi Léopold II. L'original de la lettre des catholiques *baganda* est resté introuvable. Par ce fait, nous avons dû nous contenter d'un extrait publié dans

⁶⁹ Lettre de Mgr Hirth du 15 novembre 1891 au Cardinal Lavigerie, A.G.M.Afr., C.13 – N° 463.

les *Annales Catholiques*⁷⁰. Quant à la lettre du *Kabaka* Mwanga, nous avons seulement la traduction française. Mgr Hirth propose au Cardinal Lavigerie d'envoyer une copie de cette lettre à Paris et à Berlin.

Voici le contenu de ces trois lettres :

« **Sainte-Marie de Rubaga,
Uganda, le 15 Novembre 1891**

Eminentissime Seigneur et très Vénéré Père,



MGR HIRTH (1891 ?)

Ecrivant cette lettre uniquement pour renseigner Votre Eminence d'une manière précise sur la gravité des dangers qui menacent notre sainte Religion dans l'Uganda, **j'ose la supplier de ne pas permettre la publication d'une seule de ces lignes** : notre situation déjà bien grave deviendrait intolérable, si Messieurs les Agents anglais augmentaient envers nous leur animosité.

Quant aux deux lettres jointes à la mienne, l'une, celle des catholiques, est destinée à Votre Eminentissime Seigneurie ; ayant écrit, il y a trois mois à peine à Sa Sainteté, nos chrétiens n'ont pas osé cette fois encore s'adresser directement à elle, et semblent laisser à Votre Paternité le soin d'informer elle-même le Saint Père, si elle le juge à propos. La deuxième lettre, celle du roi, est adressé particulièrement à Sa Majesté le Roi des Belges ; peut-être

une copie de cette même lettre, pourrait-elle être adressée au gouvernement français et au gouvernement allemand. (Les deux lettres sont dans leur forme primitive comme elles m'ont été remises).

Il y a un mois bientôt que ces lettres ont été écrites. Depuis ce temps nous avons fait du chemin ; notre pauvre roi est bien travaillé. Les Anglais qui sont ici, commencent à connaître le côté faible du monarque. Tour à tour, on le flatte et on le terrorise ; on semble surtout favoriser ses passions et le livrer à toute sa cupidité en lui permettant les anciennes razzias sur ses voisins. La morale de l'Eglise catholique, si large que nous le lui interprétions, ne lui paraîtra jamais aussi facile que celle des musulmans ou des protestants. Mwanga ne peut se faire musulman, comme il le désirerait ; il se fera protestant à moins d'un miracle de la grâce. **On le travaille tous les jours en ce sens. Mais si le roi se fait protestant tout le pays doit le**

⁷⁰ « Les Missions de l'Uganda, » in *Annales Catholiques, Revue religieuse hebdomadaire de la France et de l'Eglise*, Tome II, Avril – Juillet 1892, (Tome LXXX de la Collection), pp. 418-420.

devenir, car le roi ici entraîne tout après lui. Il ne restera à l'Eglise catholique qu'un petit troupeau, qui devra s'expatrier nécessairement.

Daigne le Tout-Puissant, par l'intercession de vos prières, détourner de nous ce terrible malheur.

Veuillez agréer, l'expression des sentiments de profond respect et d'affection filiale avec lesquels j'ai l'honneur d'être Eminentissime Seigneur et très Vénéré Père de Votre Eminence l'humble fils et obéissant serviteur,

Jean Joseph
des Miss. d'Alger – Vic. ap. du Nyanza »

**EXTRAIT DE LA LETTRE DES BAGANDA CATHOLIQUES
AU PAPE, PUBLIEE PAR LE CARDINAL LAVIGERIE
DANS LES ANNALES CATHOLIQUES (1892)⁷¹**

« Maintenant, nos malheurs sont bien grands ; nous savons combien vous êtes miséricordieux, vous pourrez nous porter compassion.

Les musulmans qui nous avaient d'abord chassés de notre pays, nous pourrions, nous, chrétiens les vaincre avec nos seules forces et l'aide de Dieu ; nous pourrions briser leur parti, et nous sommes sur le point de le briser complètement. Mais les officiers européens qui viennent d'arriver ici, ô prodige! nous défendent d'exterminer ces ennemis de la religion, ce qui nous cause une grande douleur ; ils veulent même leur donner une grande partie de l'Uganda mais nous résistons : car comment pourrions-nous laisser les Musulmans former un royaume qui n'a jamais existé, et continuer à prendre tous les jours nos femmes et nos enfants.

Mais, ô notre Père, nous vous faisons savoir que les Anglais travaillent beaucoup à enlever au roi toute son autorité; qu'ils veulent donner au premier ministre parce qu'il est le chef de la religion protestante. Ceux de ce parti enlèvent toujours les terres du roi ; les hommes ils les tuent sans raison. Et aussi, l'officier européen demanda un jour des barques au roi ; et comme, selon la coutume de l'Uganda, les barques n'apparaissaient pas tout de suite, l'officier devant tout le monde, se fâcha contre le roi, en séance royale et lui dit : « Nous te tuerons quand nous aurons plus de forces ; nous ne t'aimons pas. » Mais le pays, quand il eut entendu cela, fut stupéfait et dit : « Comment donc ! les blancs d'Europe envoient tuer notre roi ! ». A la suite de cela, deux hommes du parti du premier ministre pénétrèrent la nuit dans le palais royal pour tuer notre souverain. Mais Dieu couvrit le roi de sa protection. Nous primes les assassins, qui avouèrent leur dessein. Mais le résident anglais défendit de les punir, parce qu'il aime ceux qui se font instruire dans la religion des protestants, ce qui a jeté tout le monde dans la stupeur, parce que jamais on n'a vu, en Uganda, un homme du peuple attenter à la vie du roi et demeurer impuni. Et maintenant les païens mêmes

⁷¹ *Ibid.*, pp. 418-420.

demandent aux chrétiens : 'Sont-ce donc là les habitudes d'Europe ? Est-ce ainsi qu'on tranche un pareil procès? Un roi, c'est donc bien peu de chose !'

Mais on a jugé ainsi ce crime parce que les protestants veulent chasser tous les catholiques. Chez nous, maintenant, celui qui trouve ce qui appartient à son frère l'emporte ; et dans leur fureur, les protestants nous prennent des pays entiers. Notre roi juge-t-il un procès selon la justice : ils refusent de s'y soumettre ; un homme sort-il de leur religion parce qu'il préfère la vraie foi, ils le saisissent, lui prennent tout ce qu'il a, et le chassent de ses fonctions de sorte que, dans l'Uganda, il n'y a plus que la religion du fusil. Tout cela vient des officiers européens, qui ont donné aux hérétiques toute leur audace.

Mais nous, catholiques, qui formons dans l'Uganda le parti du Pape, nous sommes nombreux cependant : trente mille au moins : nous sommes plus nombreux que les protestants. C'est pourquoi les Européens nous haïssent tant ; ils voudraient que le parti des hérétiques pût se réjouir d'être le plus fort.

Que ferons-nous maintenant ? Devons-nous accepter de combattre contre les officiers européens qui sont arrivés ici uniquement pour ruiner notre pays? Il est certain que nous défendrons, s'il le faut, notre religion par la force, si les officiers européens continuent à vouloir anéantir ici le parti de Jésus-Christ.

Nous vous prions, et nous prions tous les grands chefs de la religion catholique ; secourez-nous ! ayez pitié de nous ! Envoyez-nous des Européens qui soient bons et qui ne nous imposent pas la religion du mensonge. Mais s'il n'y a pas de soldats bons dans le pays d'Europe, laissez-nous avec nos seules ressources; nous pourrions lutter contre les Bagandas protestants et défendre notre foi. Et, si Dieu le veut, nous acceptons de mourir dans les combats pour la religion. Mais nous ne pouvons supporter que le résident européen partage l'Uganda en trois royaumes : celui des musulmans, celui du premier ministre et celui du roi. Nous ne pouvons pas souffrir davantage toutes ces disputes qui effraient les païens et les détournent de la vraie religion.

Signé : Nous, CATHOLIQUES DE L'UGANDA »

TRADUCTION DE LA LETTRE DU KABAKA MWANGA D'OCTOBRE 1891 AU ROI LEOPOLD II⁷²

« Traduction :

Mengo, Uganda, Octobre 1891

Eminentissime Seigneur et très Vénéré Père,
Sire,

J'ai appris récemment l'intérêt que tous les souverains d'Europe portent aux Bagandas ; cela m'a beaucoup réjoui ; aussi j'ai voulu offrir à tous mes remerciements, et je désire leur témoigner la même affection.

⁷² Traduction de la lettre du Kabaka Mwanga d'octobre 1891 au Roi Léopold II, A.G.M.Afr., N° 6052 (bis), C.13 – N° 521.

Daignez cependant écouter mes paroles : je suis maintenant dans l'affliction la plus grande ; je suis devenu comme un esclave dans la terre de mon père, le grand Mtésa. L'année dernière, on nous a envoyé d'Europe des soldats (officiers) anglais ; j'ai traité bienveillamment avec eux parce qu'ils disaient : 'Nous sommes venus pour arranger le pays, pour protéger la paix, et chasser les musulmans qui enlèvent toujours des esclaves' et j'ai dit : 'Soit'.

Mais maintenant mon pays va être détruit complètement, ainsi que tous les pays tributaires, parce que les musulmans reçoivent de grands secours, et les officiers anglais traitent avec eux pour leur donner une grande partie du Buganda. Seul avec mes propres forces, je pourrais chasser les musulmans, mais on me le défend.

Ce qui ruine davantage encore mon pays en ces temps, c'est que mon katikikiro (premier ministre), qui a beaucoup d'ambition, a commencé à se révolter avec tout son parti, et veut partager encore avec moi les provinces qui me restent. Mes hommes sont tués sans raisons, et moi-même j'ai été menacé déjà de mort par les Européens qui ne m'aiment pas.

Du parti du katikikiro sont sortis deux hommes qui ont pénétré jusque dans mon palais la nuit pour me tuer, mais Dieu m'a gardé et m'a sauvé. Ces hommes venus pour me donner la mort ont été saisis, ils ont perdu leur procès, mais le Résident ne veut pas qu'on les punisse, et les cris de sédition de tout le parti du ministre m'empêchent de châtier les coupables selon les coutumes du pays. Mais cette défense des Européens de punir des hommes si coupables va inspirer au parti des méchants une audace plus grande ; tous les ennemis de mon pays se réjouissent, et les gens bien disposés disent : « C'est donc ainsi qu'on termine les procès en Europe ! » Tous s'écrient : « Grand scandale, qu'on n'a pas encore vu dans l'Uganda » ! Un mkopi (homme de la dernière classe) va tuer le kabaka (chef suprême) et il n'est pas châtié pour un pareil forfait !

Maintenant mon pays est mort ; celui qui rencontre le bien de mon frère l'enlève comme il veut, et le pays même on me le prend.

Cependant, moi kabaka, j'ai commencé à me faire instruire de la religion chrétienne, et je désire que les grands d'Europe m'aident à bien gouverner mon pays. Les missionnaires qui sont venus nous ont appris à donner à chacun ce qui lui appartient ; mais moi aussi je désire qu'on me laisse ce qui est à moi, qu'on ne donne pas mon pays aux musulmans, et qu'on ne livre pas ma puissance à mes sujets révoltés.

Depuis deux ans, j'ai défendu à mes sujets de vendre des hommes ; pourquoi maintenant me lier les mains et m'empêcher de chasser les musulmans qui viennent enlever toujours mes hommes, et qui chaque année font plus de deux mille esclaves (sur mes terres). Je demande qu'on me laisse la royauté de mon père Mtésa, et qu'on me permette de garder et de défendre au moins ma propre vie. Si on ne peut nous accorder cela, tous les hommes de ces pays vont haïr les Européens, et se préparer à leur faire une guerre continuelle ; car qu'un kabaka soit traité comme je le suis, c'est une chose qui ne s'est pas encore vue.

J'espère que Dieu vous enverra à notre secours ; mais si vous ne pouvez répondre à notre demande, nous sommes prêts mon peuple et moi, à mourir tous, et l'Uganda périra avec nous.

Que Dieu garde et protège ceux qui lui soient dévoués.

Signé : Mwanga
Kabaka du Buganda »

6. Lettre de Mgr Hirth du 13 octobre 1892⁷³

La lettre du 13 octobre est la dernière adressée au Cardinal. Celui-ci dû accepter que les événements de janvier 1892 aient brisé son rêve de fonder un royaume chrétien au Buganda. **Les catholiques y avaient été battus⁷⁴ par les protestants avec l'aide des agents britanniques ; ils leur avaient fourni des fusils perfectionnés. Les mêmes agents avaient utilisé une mitrailleuse « Maxim » pour combattre les catholiques.** En Europe, ce fut le scandale : des chrétiens qui s'étaient entretués pour le pouvoir au nom de la religion. Du jamais vu en Afrique !

« Notre Dame de Kamoga, 13 Octobre 1892

Eminentissime Seigneur et très Vénéré Père,

Toutes les lettres écrites cette année du Nyanza vous ont appris le long détail des épreuves par lesquelles il plaît au Seigneur de faire passer cette mission. Mais ce que votre cœur de Père ne sait peut-être pas, c'est la misère effrayante qui a suivi de si terribles épreuves. Nos pertes depuis une année ont été si considérables que je me vois obligé de réduire nos missions alors qu'il aurait fallu, en face de l'hérésie, les décupler.

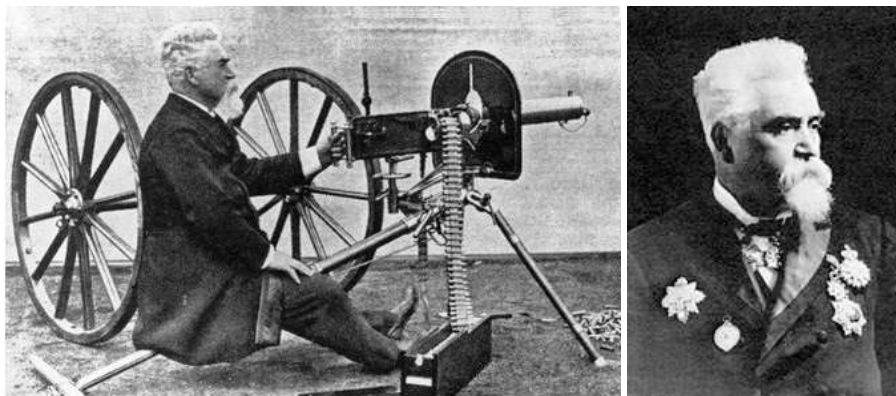
Déjà au sud du lac, nous avons été obligés d'abandonner une station et de fermer un orphelinat qui y prospérait. Le désastre de Sengerema, où tout notre budget de deux ans a sombré, n'a jamais été réparé ; nous n'avons retrouvé que quelques objets insignifiants.

Puis est venue l'épreuve, je dirai presque suprême, de la persécution en Uganda. Vingt missionnaires y ont dû tout laisser, en sorte que nous sommes, comme nos fidèles, dans la nudité la plus complète.

⁷³ Lettre de Mgr Hirth du 13 octobre 1892 au Cardinal Lavigerie, A.G.M.Afr., N° 6055, C.13 – N° 595.

⁷⁴ « **Vous m'avez parlé de 50 fusils gras : s'ils ne sont pas déjà en route, vous voudrez bien attendre pour les expédier, un nouvel ordre de ma part, ou de la part de Mgr Livinhac.** » (Lettre de Mgr Hirth le 8 Mai 1891 au P. Lévesque, A.G.M.Afr., C.13 – N° 459).

Outre que nos santés n'y tiendront pas, il faut dire surtout que la mission ne se poursuit pas ; et cet arrêt, la mission le subit précisément au moment où le protestantisme, joignant encore nos dépouilles aux ressources immenses dont il dispose déjà, embrasse dans ses filets toute la région de l'Equateur.



SIR MAXIM AVEC SA MITRAILLEUSE ET SES DECORATIONS⁷⁵

Les Bagandas, je dois le répéter encore à Votre Eminence, sont un peuple unique. Nul doute que Dieu ne (sic) les avait choisis pour propager les lumières de la vraie foi dans une très grande partie du noir continent. C'est la mort au cœur que nous devons donc assister au spectacle de tant d'intelligence et de générosité mis dorénavant au service de l'hérésie protestante. Hélas ! oui, si nous continuons à être réduits à nos seules ressources, nous ne pouvons songer à soutenir la guerre contre l'hérésie. C'est par ses immenses ressources que nous avons été vaincus une première fois ; avec ces mêmes moyens, elle pourra achever de nous anéantir.

En Europe, on nous signera peut-être une charte de liberté, mais pratiquement en quoi nous avancera-t-elle ? **De toutes manières, c'est le droit du plus fort qui l'emporte en Afrique. Si le catholicisme n'est relativement fort et puissant, il ne vivra même pas ; et il ne peut devenir assez fort que si nous augmentons beaucoup plus rapidement le nombre de nos stations au lac.**

En ce moment, les protestants, au moyen des Bagandas, ont jalonné déjà les leurs, des lacs Albert au Kavirondo ; ils multiplient également leurs stations au sud du lac, et nous... nous nous replions, nous tombons

⁷⁵ La mitrailleuse Maxim a été la première mitrailleuse autoalimentée au monde. Inventée en 1884 par sir Hiram Stevens Maxim (1840-1916), un britannique d'origine américaine, elle a joué un rôle décisif dans l'expansion coloniale européenne en Afrique à la fin du XIXe siècle. Son extraordinaire puissance de feu avait des effets dévastateurs lors des batailles rangées lorsque les adversaires attaquaient de manière frontale. Elle pouvait tirer 600 coups par minute. L'Empereur d'Allemagne, assistant à une démonstration de la Maxim en 1888, se serait exclamé : « C'est cette arme que je veux, et pas une autre. »

d'inanition : c'est à grand-peine si nous pouvons conserver le faible troupeau que nous avons.

Ne me permettez-vous pas, Eminentissime Seigneur et très Vénéré Père, de faire appel à votre cœur de Père, pour nous recommander aux œuvres charitables. Combien de milliers de chrétiens seront bientôt le fruit de votre puissante entremise !

Les missionnaires du Nyanza offrent d'avance pour vous au Seigneur leurs prières les plus reconnaissantes.

Prosterné à vos pieds, je vous prie de me bénir et d'agréer l'expression des sentiments de profond respect et d'affection filiale avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Eminentissime Seigneur et très Vénéré Père, de Votre Eminence l'humble fils et obéissant serviteur,

Jean-Joseph, des Miss. d'Alger,
Vic. Ap. du Nyanza »



**MGR HIRTH ASSIS AU MILIEU DES MEMBRES DE LA CARAVANE
DU 12 AOUT 1895**

Conclusion

Les lettres publiées montrent que Mgr Hirth, suite à sa nomination de Vicaire Apostolique du Vicariat « Victoria Nyanza », a occupé une place importante auprès du Cardinal Lavigerie. Concernant le Buganda, ils partageaient les mêmes objectifs : la conversion de la population et la fondation d'un royaume chrétien.

Mgr Hirth informe le Cardinal sur la situation politique au Buganda avec une grande précision. Il lui suggère même des solutions originales, restées jusqu'à maintenant inconnues par les historiens. Il aurait aimé que le Cardinal utilise son influence auprès de gouvernements de Paris, de Bruxelles, de Londres et de Berlin pour sauver les intérêts de l'Eglise catholique au Buganda. Malheureusement, le Cardinal, à bout de forces, dut se rendre compte que les Puissances coloniales n'avaient plus besoin de lui. Sa lutte antiesclavagiste leur avait ouvert les portes de l'Afrique équatoriale. Elles pouvaient s'y installer tranquillement grâce à la suprématie de leurs armes pour mieux en exploiter les richesses économiques⁷⁶. L'opinion publique occidentale en était apparemment complètement ignorante. Elle était mal informée et surtout aveuglée par les projets de civilisation et d'évangélisation du continent africain.

Finalement, les lettres nous montrent comment Mgr Hirth a été obligé d'intervenir dans les questions politiques du Buganda. Cet ancien directeur de séminaire, chargé des formations de futurs prêtres, dut s'aventurer sur un terrain qui lui était totalement inconnu. Hélas, il n'avait pas d'autre choix. En tout cas, Mgr Hirth payera ses interventions politiques au prix de sa « carrière ». Il fut expulsé du Buganda par les Britanniques. Reste que sa ténacité et sa combativité avaient sauvé l'Eglise catholique du Buganda. Son expulsion fut sans aucun doute le drame de sa vie, qui le poursuivra jusqu'à sa mort en 1931. Ses mésaventures avec les Britanniques l'ont d'ailleurs marqué lors la fondation de l'Eglise catholique au Rwanda. C'est ce que nous avons montré dans notre livre *Premier voyage de Mgr Hirth au Rwanda : novembre 1899 – février 1900. Contribution à l'histoire de l'Eglise catholique au Rwanda*⁷⁷.

⁷⁶ F. LISSE, *Armand Merlon, un Père Blanc peu ordinaire au service du Cardinal Lavignerie et du roi Léopold, Sa vie au travers des documents d'époque*, Bruxelles, 2015, 244 pp.

⁷⁷ S. MINNAERT, *Premier voyage de Mgr Hirth au Rwanda : novembre 1899 – février 1900. Contribution à l'histoire de l'Eglise catholique au Rwanda*, Kigali, Les Editions Rwandaises, 2006, 716 pp. Voir aussi S. MINNAERT, « Un regard neuf sur la première fondation des Missionnaires d'Afrique au Rwanda en février 1900 », in *Histoire et Missions Chrétiennes*, N° 8, Editions Karthala, Décembre 2008, pp. 39-66.

LA RENCONTRE ENTRE LE DOCTEUR KANDT ET EWART GROGAN

**Cléopâtre, la dernière reine d’Egypte,
pointe le bout de son nez au Rwanda en 1899**

Le titre de cet article fait référence à une pensée de Blaise Pascal (1623-1662). Ce penseur français prétendait que si le nez de la Reine Cléopâtre eût été plus court, la face du monde aurait été différente. En raison de sa beauté due à son joli nez, elle fut successivement l’aimée de deux empereurs romains : Jules César et Marc Antoine. Dans les bras de Cléopâtre, les deux oubliaient leur devoir d’homme d’Etat⁷⁸.

En donnant cet exemple, Blaise Pascal voulait exprimer l’idée que, dans l’histoire, des causes de peu d’importance peuvent avoir de grandes conséquences. De cette manière,

il a ouvert le débat historique qui place le rôle du hasard face à celui de la volonté humaine. L’histoire est-elle le domaine de l’accidentel et de l’irrationnel ou le lieu du sens ? Les événements du passé devaient-ils arriver ou sont-ils advenus par hasard ?

L’arrivée des Pères Blancs au Rwanda en 1900 en est un exemple. Il s’agit d’un événement banal mais qui, à long terme, a eu des conséquences irréversibles pour la société rwandaise. Tout en voulant



EWART GROGAN (1874-1967)

⁷⁸ Blaise Pascal, un mathématicien, écrivit dans son livre *Pensées* (ouvrage posthume publié en 1669) : « Le nez de Cléopâtre, s’il eût été plus court, toute la face de la terre aurait changé. »

faire du bien, ces missionnaires susciteront par leur intervention sociopolitique et leur enseignement une série des drames qui aboutiront finalement à l'apocalypse de 1994. En prenant leurs décisions, tenaient-ils assez compte des mécanismes compliqués qui réglaient les relations humaines dans une société africaine⁷⁹ ? Aujourd'hui ils s'enferment dans un mutisme absolu, refusant leur part de responsabilité vis-à-vis des heurs et malheurs du Rwanda. N'est-ce pas le diable qui en est le grand responsable⁸⁰ ?

Nous avons longtemps ignoré comment les Pères Blancs sont arrivés au Rwanda. Depuis 2006 seulement, nous savons que **le Dr Richard Kandt (1867-1918)**, un protestant allemand d'origine juive, leur a ouvert les portes du pays pour des raisons politiques⁸¹. L'explorateur l'explique dans sa lettre du 7 juin 1899, adressée à son ami, Mgr Gerboin (1847-1912) de la Société des Missionnaires d'Afrique (Pères Blancs). De cette lettre, il existe une copie, qui a survécu aux tourments du passé⁸². Rappelons-nous que Mgr Hirth (1854-1931) a brûlé ses archives personnelles et celles de Mgr Classe (1874-1845) et que plus tard les archives de l'archidiocèse de Kab-



MGR GERBOIN (1847-1912)

gayi ont été « nettoyées » quand Mgr Perraudin (1914-2003) a pris sa retraite.

Le 7 juin 1899, l'explorateur Dr Kandt écrit à Mgr Gerboin dans un français approximatif :

«... Mais maintenant à l'affaire de votre mission. Je voudrais croire que ce soit le doigt de Dieu que ma lettre fut perdue ou volée parce que mes sentiments n'étaient pas très favorables pour la fondation d'une mission. Mais maintenant que je connais le district de Moukuniaga et je connais mieux la

langue et les mœurs je vous dis venez sur le champ. Je vous donne la garantie que vous avez plus de travail que vos forces aimeront. Autrefois j'écrivais, oui le Rouanda est un pays plein d'espérances quand nous pourrions détruire le pouvoir des Watusi. Maintenant je dis, ça ira avec et sans les Watusi. Le premier district de votre action ne sera pas l'intérieur du Rouanda mais le Kivu. C'est avant tout le district du Moukuniaga. Vous savez que l'Est du Kivu est Allemand maintenant envoyez un ou deux messieurs ici je leur montrerai toutes les places. Il

⁷⁹ J.-L. GALABERT, *Les enfants d'Imana : Histoire sociale et culturelle du Rwanda ancien*, Deuxième édition, Izuba éditions, 2012, 595 pp.

⁸⁰ L. SAUR, *Le sabre, la machette et le goupillon. Des apparitions de Fatima au génocide rwandais*, Editions Mols, 2004, pp. 51-73.

⁸¹ S. MINNAERT, *Premier voyage de Mgr Hirth au Rwanda : novembre 1899 – février 1900*, Kigali, 2006, 716 pp.

⁸² Copie de la lettre du Docteur Richard Kandt du 7 juin 1899 à Mgr Gerboin, A.G.M.Afr., N° 100164 – N° 100165.

y a ici beaucoup de belles places dans le même sous-district Ischangi comme ma station « Bergfrieden ». Le district Moukiniaga a circa 70 kilomètres et il est très peuplé, plus peuplé que l'Ououndi et les hommes n'habitent pas si distraits (lire sans doute distants). La population est charmante, vous ferez beaucoup de bien ici. Il y a toujours beaucoup d'esclaves que les hommes de l'ouest vendent pour 2, 3 dotes. Il y a beaucoup d'enfants qui n'ont pas père et mère et la population est si dévouée qu'elle vous obéira au moment quand vous demandez de l'instruire. Tout mon travail de station ils ont fait volontairement. Alors, venez, voyez et vainquez. Les caravanes du Tanganyika y arriveront en 8 jours. Les lettres vont en 4 jours. On a très exagéré autrefois les distances. Le climat est magnifique. Dans ce dernier mois j'ai commencé de faire les statistiques météorologiques. Le maxima était 22 - 23° Celsius, le minimum 13°. Pas de fièvre sur les montagnes ; la terre bonne pour fabriquer. Alors venez et voyez. Moi j'aime trop le travail muet et plein de grâce des pères blancs, pour n'avoir pas de peur, que d'autres missions pourraient venir ici, pour vous prendre vos espérances. **Avant un demi-mois deux anglais étaient ici. Ils étaient si ravis du pays et du peuple qu'ils voulaient alarmer leur patrie comme Stanley l'a fait pour l'Ouganda, mais j'ai leur dit que les maxims du gouvernement défendront la mission par deux confessions.** Moi je vous ai promis de vous écrire la vérité sur Rouanda. Voilà. J'ai rempli mon devoir. C'est à vous maintenant Monseigneur d'en tirer les conséquences. Quant à moi je ferai tout – et je crois que je peux faire beaucoup – pour vous faciliter vos travaux. En faisant comme ça je crois faire œuvre cher à Dieu, car il est toujours un tel œuvre, quand on prépare un lit commode à un fleuve de charité si large et profond comme celui dont la source est dans l'Algérie et dans la maison des Pères Blancs⁸³. »

Mais qui étaient ces deux Anglais mentionnés par Kandt dans sa lettre ? A l'époque, il nous était impossible de les identifier⁸⁴. Depuis lors, c'est chose faite. Il s'agit de **Ewart Grogan (1874-1967)** et de son compagnon **Arthur ou « Harry » Sharp (?-?)**⁸⁵, un personnage de second rang. Ewart était un Britannique d'origine irlandaise⁸⁶. Lui et son compagnon sont passés par le Rwanda en 1899, lors de leur traversée de l'Afrique du Cap au Caire. De cette traversée, ils nous ont laissé un journal de voyage : *From the Cape to Cairo : the first traverse of Africa from south to north*⁸⁷. L'auteur principal est Ewart. La première édition du journal date de 1900 et la deuxième de 1902. Malheureusement, il contient peu de dates. Cela fait qu'il est difficile

⁸³ Copie de la lettre du Docteur Richard Kandt du 7 juin 1899 à Mgr Gerboin, A.G.M.Afr., N° 100164 – N° 100165.

⁸⁴ S. MINNAERT, *op.cit.*, pp. 509-512.

⁸⁵ L'historien J.-P. Chrétien mentionne les deux explorateurs dans son article : *Les premiers voyageurs étrangers au Burundi et au Rwanda : les « compagnons obscurs des « explorateurs »*, publié en 2005. Malheureusement il ne se rendait pas compte de l'importance de leur rencontre avec Kandt et des conséquences pour l'histoire du Rwanda (J.-P. CHRETIEN, *op.cit.*, in *Afrique & Histoire*, 2005/2, vol. 4, pp. 37-72).

⁸⁶ L'Irlande comme Etat indépendant existe seulement depuis 1922.

⁸⁷ E. GROGAN – A.H. SHARP, *From the Cape to Cairo : the first traverse of Africa from south to north*, London, 1900, 377 pp.

de situer les événements dans le temps. Lorsque nous citons des extraits du journal, nous utilisons l'anglais des auteurs. Pour mieux respecter le contenu des citations, nous avons renoncé à leur traduction en français.

Au début du journal, Ewart nous parle de ses ambitions pour entreprendre son voyage :

« As a child, I had four ambitions : to slay a lion, a rhinoceros, and an elephant, and to see Tanganyika. With the passage of years, these crystallized into a desire to be the first to traverse Africa from end to end. So rapid is the course of events in Africa, that that which ten years ago was the wildest impossibility, has in this short space of time, by the untiring energy of Mr. Rhodes, and eventually the crushing defeat inflicted on the Khalifa by Lord Kitchener, been rendered possible, and is now past history. What was originally but a childish idea became latterly an all-absorbing desire to see the possibilities of the magnificent conception of the Cape to Cairo connection⁸⁸. »

Parmi les ambitions citées par Ewart, la plus importante était celle de vérifier si le projet de son mentor Cecil Rhodes (1853-1902) était réalisable, à savoir de lier le Cap avec le Caire par un chemin de fer et une ligne télégraphique. Mais il avait encore une autre ambition dont il ne parle pas dans son journal. Elle était d'ordre sentimental. En effet, Ewart était tombé amoureux d'une Néo-Zélandaise, **Gertrude Watt (1876-1943)**, descendante de l'Écossais James Watt (1767-1819), le père de la révolution industrielle par son invention de la machine à vapeur.



GERTRUDE WATT (1876-1943)

Gertrude était belle et fortunée. Malheureusement elle et Ewart appartenaient à des classes sociales différentes, ce qui rendait un mariage, à l'époque, presque impossible. Alors pour prouver qu'il était un homme de valeur, Ewart proposa à la famille de Gertrude de faire le trajet entre le Cap et le Caire à l'africaine, c'est-à-dire à pied et en pirogue, un trajet comptant 7234 km. La famille accepta la proposition. L'oncle de Gertrude, Harry Sharp, grand amateur de chasse, décida d'accompagner Ewart. C'est donc grâce à cette histoire d'amour que les Pères Blancs ont pu s'installer au Rwanda. Et

⁸⁸ *Ibid.*, p. xv.

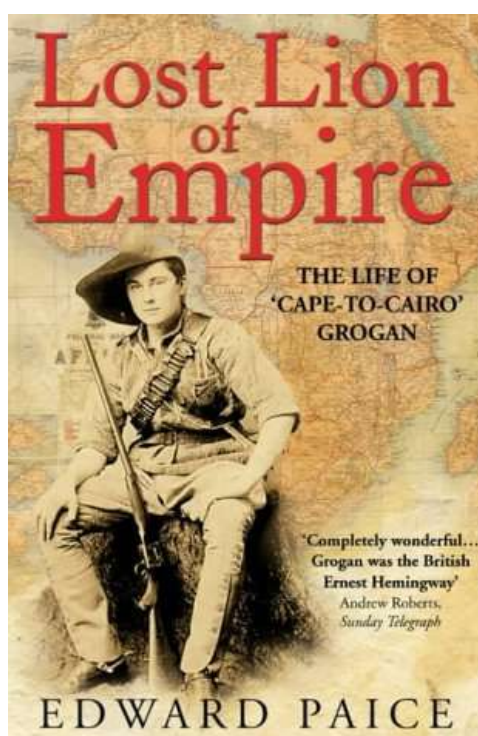
voilà que la belle Gertrude n'a jamais mis le pied au Rwanda ! C'est un bel exemple qui illustre la pensée de Blaise Pascal.

La traversée de l'Afrique par Ewart a été pour nous une occasion de chercher dans son journal quelques éléments qui concernent l'histoire du Rwanda. Nous examinerons son amitié avec Cecil Rhodes, son opinion sur les Pères Blancs, son passage chez les militaires allemands à Udjiji, sa rencontre avec Dr Kandt, sa description de la société rwandaise et enfin sa réflexion sur la colonisation de l'Afrique. Nous terminerons en examinant comment le voyage d'Ewart a été commenté dans les revues coloniales. Mais parlons d'abord brièvement de notre héros.

Ewart Grogan (1874–1967)

Nous présentons Ewart à partir de sa biographie qui a été écrite par Edward Paice. Elle a pour titre *Lost Lion of Empire : The Life of 'Cape-to-Cairo' Grogan*. Cette biographie montre notre héros comme un homme qui a largement contribué à la construction de l'empire colonial britannique en Afrique⁸⁹. Ceux qui veulent en savoir plus peuvent toujours lire cette biographie qui glorifie l'époque coloniale dans l'histoire de la Grande-Bretagne.

Ewart est né en 1874 dans une famille de 21 enfants. Son père a été fonctionnaire de la Reine Victoria du Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande. Il s'est marié deux fois. Ewart est le quatorzième de la fratrie et le premier enfant de la deuxième épouse. Il était l'enfant chéri de sa mère. Elle lui apprend l'art de plaire, un art dans lequel il excellera plus tard chez les dames de la bonne société. Son



⁸⁹ E. PAICE, *Lost Lion of Empire : The Life of 'Cape-to-Cairo' Grogan*. Harper Collins, UK, 2002, 470 pp.

parrain est Ewart Gladstone (1809-1898)⁹⁰ dont il porte le prénom mais qu'il n'apprécie guère. Durant son enfance il aime lire les romans d'aventures de Henry Rider Haggard (1856-1925) qui éveillent chez lui la curiosité pour l'Afrique, ce continent mystérieux pour les Occidentaux.

Très tôt, Ewart a été obligé de prendre sa vie en main ; il appartient à une famille nombreuse où chaque membre doit se débrouiller. A l'âge de 19 ans, il monte le Matterhorn en Suisse pour fortifier sa santé. Puis il étudie l'art à Cambridge. Malheureusement il n'est pas fait pour les études. A cause de quelques blagues mal appréciées par ses professeurs, il est renvoyé sans avoir obtenu son diplôme. Dorénavant, il veut faire carrière comme aventurier. Il s'engage dans l'armée de « British South Africa Company », fondée par Cecil Rhodes. A côté de ce dernier, il participe en 1896 à la deuxième guerre contre les Matabélés dans l'actuel Zimbabwe. C'est à ce moment-là qu'il fait le premier tronçon de sa fameuse traversée de l'Afrique, à savoir entre le Cap et la ville de Beira. Dans un bar de cette ville, surnommé « le palais d'été de Satan », il tue un Portugais qui l'avait agressé.

Malade et fatigué, Ewart se rend en Nouvelle-Zélande pour se reposer dans la famille d'Eddie Watt, son ancien ami d'études à Cambridge. Eddie avait trois sœurs dont la belle Gertrude. Celle-ci est très impressionnée par le charme irrésistible d'Ewart, à la fois séducteur et beau parleur. Bientôt une histoire d'amour naîtra entre eux. Nous avons déjà parlé de l'importance de cette histoire. Ewart, voulant épouser Gertrude, décide de traverser l'Afrique pour gagner l'approbation de sa future belle-famille. En février 1898, il se met en route à partir de Beira. Il est accompagné par l'oncle de Gertrude, Harry, qui l'abandonnera un an plus tard près de la frontière ougandaise. A un certain moment, leur caravane compte cent trente personnes.

Durant le voyage, Ewart fait connaissance de la vie quotidienne des Africains. En général, il est bien accueilli. Rarement il a été menacé, sauf au Rwanda, au Sud du Soudan et lors d'un détour au Congo de l'Est. Contrairement aux autres explorateurs, il rembourse les autochtones pour la nourriture de sa caravane. Durant la traversée, il connaît plusieurs aventures de chasse. Là où il passe, il ramasse des informations. Il s'intéresse surtout aux régions situées

⁹⁰ Gladstone (1809-1898) a été nommé Premier Ministre de la Grande-Bretagne à plusieurs reprises. Il était adversaire de longue date de Benjamin Disraeli. D'abord conservateur, ensuite libéral, il a introduit plusieurs réformes. Il est connu pour avoir de mauvaises relations avec la Reine Victoria, qui se plaignait une fois : « Il s'adresse toujours à moi comme si j'étais une assemblée. » Les partisans de Gladstone l'appelaient : « le grand vieil homme » que Disraeli se plaisait à travestir en « la seule erreur de Dieu. »

autour du Lac Kivu et du Lac Edouard⁹¹. Au Rwanda, il rencontre l'explorateur allemand, Dr Kandt. Ainsi nous possédons les deux récits de cette rencontre, celui d'Ewart et celui de Kandt.

Lors de son passage au Rwanda, Ewart recrute deux *Banyarwanda* pour faire partie de sa caravane. Les deux succomberont d'une crise de malaria loin de leur pays natal, à deux endroits différents⁹². Ewart remplace les noms africains des montagnes par des noms européens. Il utilise les noms des membres de sa famille et de ses amis. Ainsi il veut « christianiser » la géographie africaine. Une des montagnes est nommée « Watt » probablement en honneur de la famille de sa fiancée Gertrude. Au fond, Ewart suit l'exemple des autres explorateurs. C'est un geste parmi tant d'autres par lequel l'Occident prend possession de l'Afrique ; les militaires plantent un drapeau et les missionnaires une croix. Ewart s'explique :

« Slightly to the north-west of this peak another volcano, covering an enormous area, has formed since Count Gotzen's passage through the country. He mentions considerable activity at the end of the ridge ; and two years before I passed through the country there had been a terrific eruption, in the course of which this volcano formed ; its crater is several miles in circumference. I have described it as **Mount Sharp**, after my fellow-traveller. The eastern system is still more imposing. The four main peaks have long been extinct, and the form of the highest, which I have described as **Mount Eyres**, after Mrs. Eyres of Dumbleton Hall, Evesham, is very striking, reminding me forcibly of the Matterhorn, as seen from the Riffelalp. The height of Mount Eyres is over 13,000 ft., and its summit was almost invariably covered with snow in the morning. A dense impenetrable forest runs up to a height of 11,500 ft., above which there is open woodland. The actual summit, or last 500 ft, is practically bare. The top has the appearance of slightly overhanging, and shows some bold rock faces. The next volcano in the chain I have described as **Mount Kandt**, after the eminent scientist who is making such exhaustive studies of Ruanda and the north-west territories of the German sphere. The other two **I christened Mount Watt** and **Mount Chamberlain**⁹³. »

Début 1900, Ewart, à moitié mort, est de retour à Londres. Il reçoit un accueil en grande pompe comme un héros ; il avait été le premier Européen à faire cette traversée de l'Afrique. La célèbre Reine Victoria (1819-1901) l'invite. Comme cadeau, Ewart lui offre l'un des trois « Unions Jacks » qu'il avait amenés dans ses bagages à travers l'Afrique. Puis il s'adresse à la « Royal Geographical Society ». Il est accueilli par Cecil Rhodes et par Stanley. Ce dernier, lors de la

⁹¹ E. PAICE, *op.cit.*, pp. 79-99.

⁹² E. GROGAN – A.H. SHARP, *op.cit.*, p. 271 et p. 276.

⁹³ E. GROGAN – A.H. SHARP, *From the Cape to Cairo : the first traverse of Africa from south to north*. London, 1900, p. 134.

visite, verse une larme parce qu'il n'avait pas réussi à intéresser Londres au Congo⁹⁴. Entretemps, Ewart écrit et publie son journal⁹⁵. Puis il se marie avec Gertrude ; ils passent leur voyage de noces à Paris. Après un tour publicitaire aux Etats Unis, le couple s'installe à Nairobi. Ewart y deviendra le « Churchill du Kenya ». Après une vie bien remplie et mouvementée – il eut plusieurs enfants hors mariage – il meurt en 1967, à l'âge de 92 ans, en Afrique du Sud, complètement oublié par le monde. Dans ce sens, sa vie est un bel exemple de la vanité de la gloire humaine.

Nous terminons cette biographie avec la vision d'Ewart concernant la colonisation de l'Afrique par l'Occident. Il s'attaque à Léopold II sans le nommer pour autant. Il avoue que la soif de profit est une des raisons qui justifie la présence occidentale en Afrique :

« The partition or occupation of Africa with a view to sound colonization, that is, to fit the country as a future home for surplus population, is the obvious duty of the nations which form the vanguard of civilization. This is the object of our occupation of the various territories under the British flag, and of the Germans in the East and South-West Africa, and, I believe, of the French in the north, to make new markets and open up country for coming generations ; to suffer temporary loss for the future benefit of overcrowded humanity.

Experience and the suitability of our institutions are the reasons of our success. The predominance of militarism is the reason of the hitherto comparative failure of the two great land powers, and corruption and senile decay are the reasons of the abject failure of the nation that led the van of colonization. However, *experientia docet*⁹⁶, and Germany, at least, is laying a sound foundation for a broader colonial policy, while Portuguese occupation is only a negative failure.

But what can be said in favour of permitting a vast tract of country to be run merely as a commercial speculation without more legitimate objective than that of squeezing as much rubber and ivory out of the natives as possible ; of arming large numbers of savages and entrusting them to inexperienced exports from a land of untraveled commercials to whom expatriation is akin to disgrace ; of making the administrators of districts to all intents and purposes farmers of the taxes ?

However sound the intentions of the fountain-head, there can be no responsible administration without a connection with a definite home government. Men do not take employment in Africa for the joke of the thing. Hopes of preferment or pecuniary profit are what induce them to give up the comforts of civilization, and where the former is lacking the latter must be offered, or only the dregs of other trades will be forth-coming⁹⁷. »

⁹⁴ E. PAICE, *op.cit.*, p. 123.

⁹⁵ Grogan a utilisé moins de quatre mois pour composer son journal à partir de ses notes.

⁹⁶ « L'expérience est le meilleur professeur ».

⁹⁷ E. GROGAN – A.H. SHARP, *op. cit.*, p. 154.



LE TRAJET PARCOURU PAR EWART GROGAN

Cecil John Rhodes (1853–1902)

Comme mentionné plus haut, Ewart était un grand admirateur de Cecil Rhodes, l'homme politique le plus influent d'Afrique australe. Ils s'étaient rencontrés en 1896, lors de la deuxième guerre contre les Matabélés⁹⁸. Le soir, autour du feu, ils aimaient discuter de l'avenir de l'Afrique. Rhodes s'intéressait au développement économique du continent noir. Il optait pour la construction d'un chemin de fer et d'une ligne télégraphique entre le Cap et le Caire afin de

⁹⁸ E. PAICE, *op. cit.*, pp. 24-43.

désenclaver l'Afrique. Ewart était tout à fait gagné à ses idées. Lui-même considérait l'œuvre missionnaire, en particulier celle des anglicans, comme une perte de temps et d'argent⁹⁹.



UNE CARICATURE DE C. RHODES

Dès son retour d'Afrique en 1900, Ewart rendra visite à Rhodes, qui est alors de passage à Londres¹⁰⁰. Il lui parlera longuement d'un tracé pour son fameux projet qui devait passer par la région de Kivu et donc par le Rwanda. Il n'est pas étonnant que Rhodes ait bien voulu préfacer le journal de voyage d'Ewart.

Rhodes mourra d'un cancer deux ans plus tard sans avoir pu réaliser son rêve. Mais ce rêve lui survivra jusqu'en 1923 quand le projet sera abandonné définitivement par Londres¹⁰¹.

Jetons un coup d'oeil sur la préface de Rhodes dans le journal de voyage d'Ewart :

« **Government House, Buluwayo, 7th Sept., 1900**

My Dear Grogan,

You ask me to write you a short introduction for your book, but I am sorry to say that literary composition is not one of my gifts, my correspondence and replies being conducted by telegrams.

⁹⁹ « There are admirable missionaries, men deserving of all respect, but even they do but assume the duties of the Government if they educate the native, which is all they can do to effect any permanent good. **Much missionary effort is merely misguided, much is enjoyment of a comfortable and by no means ill-paid occupation, while a very considerable amount is purely pernicious ; all is a waste of money. So pass round the hat for the railways !** You may even get some financial as well as spiritual returns for your money, and do not forget to book your passage for January 20, 1909, and by the time you arrive at the Cape you will have realized what a civilizing influence an African railway is. **My friends the Baleka cannibals will be selling pea-nuts at Bugoie Junction.** And when a native with upcast eyes saunters past gently humming " Onward, Christian Soldiers ! " look out for your watch and cash. » (E. GROGAN – A.H. SHARP, *op.cit.*, p. 324).

¹⁰⁰ E. PAICE, *op.cit.*, p. 124.

¹⁰¹ Le Rwanda fut amputé des districts de Gisaka et Mubari par les accords « Orts-Milner » du 22 août 1919. L'occupation par les forces britanniques le 22 mars 1922 fit l'objet de protestations du *Mwami* et des autorités belges. Les zones en litige furent évacuées par les Britanniques le 31 décembre 1923, si bien que les populations du Gisaka furent dispensées, deux années durant, des prestations en travail et en nature dues au *Mwami* (R. Cornevin, « Questions nationales et frontières coloniales », in *Revue française d'histoire d'outre-mer*, tome 68, n°250-253, Année 1981, Etat et société en Afrique Noire. pp. 251-262).

I must say I envy you, for you have done that which has been for centuries the ambition of every explorer, namely, to walk through Africa from South to North. The amusement of the whole thing is that a youth from Cambridge during his vacation should have succeeded in doing that which the ponderous explorers of the world have failed to accomplish. There is a distinct humour in the whole thing. It makes me the more certain that we shall complete the telegraph and railway, for surely I am not going to be beaten by the legs of a Cambridge undergraduate.

Your success the more confirms one's belief. The schemes described by Sir William Harcourt as 'wild cat' you have proved are capable of being completed, even in that excellent gentleman's lifetime.

As to the commercial aspect, every one supposes that the railway is being built with the only object that a human being may be able to get in at Cairo and get out at Cape Town.

This is, of course, ridiculous. The object is to cut Africa through the centre, and the railway will pick up trade all along the route. The junctions to the East and West coasts, which will occur in the future, will be outlets for the traffic obtained along the route of the line as it passes through the centre of Africa. At any rate, up to Buluwayo, where I am now, it has been a payable undertaking, and I still think it will continue to be so as we advance into the far interior.

We propose now to go on and cross the Zambesi just below the Victoria Falls. I should like to have the spray of the water over the carriages.

I can but finish by again congratulating you, and by saying that your success has given me great encouragement in the work that I have still to accomplish.

yrs
C.J. Rhodes¹⁰² »

Ewart Grogan et les Pères Blancs (Missionnaires d'Afrique)

Dans son journal, Ewart nous parle des Pères Blancs quand il visite Kayambi, une de leurs Missions, située au Nord de la Zambie. Son commentaire nous donne une idée de la façon dont ces missionnaires ont été perçus par les Britanniques sur l'échiquier colonial africain. Quant à leur appréciation, il est bien possible qu'Ewart ait été influencé par ce qu'il avait lu chez l'explorateur Lionel Decle (1859-1907)¹⁰³. Ce dernier, dans son journal de voyage de 1898,

¹⁰² E. GROGAN – A.H. SHARP, *op.cit.*, pp. vii-viii.

¹⁰³ Lionel Decle (1859-1907) est un explorateur, aventurier, journaliste, chasseur et scientifique. De nationalité française, il a été éduqué en Grande-Bretagne. Suite à cette éducation, il se sent plus Britannique que Français. Il fait le tour du monde entre 1881 et 1885. Ensuite, le Gouvernement français l'envoie en Afrique pour étudier l'anthropologie. De 1891 à 1894, il voyage en Afrique de l'Est. Ainsi il devient le premier Européen à faire le voyage du Cap aux sources du Nil (au Burundi). Il a été un défenseur de Stokes et un admirateur de Rhodes.

avait divulgué une image assez négative des Pères Blancs, en particulier de Mgr Hirth (1854-1931)¹⁰⁴.

Voici quelques explications pour mieux comprendre l'appréciation des Pères Blancs par Ewart. Il parle de situations et d'événements peu connus, qui ont influencé la décision de l'explorateur Kandt d'inviter les Pères Blancs au Rwanda.

¹⁰⁴ Durant l'été 1893, Decle rencontre Mgr Hirth à Kamoga (Bukumbi) : « I spent my time between the Mission Station of Bukumbi and the German Station at Muanza. I am afraid I cannot altogether admire the purpose and method of the missionaries. If they only spent the whole day teaching natives their catechism, I would call it useless but harmless enough; but my objection to them is a more serious one. **I refer to their meddling in politics. I have not forgiven their Bishop, Monseigneur Hirth, having requested me to write officially to the Minister of Foreign Affairs to inform him that eighteen French missionaries and 100,000 Roman Catholics were in danger of being put to death any day in Uganda; this information he gave me in writing, adding, " Notwithstanding the danger, the French missionaries cannot think of abandoning their converts."** It will be seen further on how far this was true. **As I suspected, nay, knew for a fact, that it was an absolute fabrication, I declined to communicate this information to the French Government, and resolved to study most carefully the true situation of Uganda. Having found nothing but praise to bestow on the British Administration, I gave it in all impartiality.** I suppose that if I had done the reverse, and, like Prince Henri of Orleans, courted popularity by abusing everything English, I should have been received on my return with open arms instead of becoming the best abused man in France. » (L. DECLE, *Three years in savage Africa*, with an introd. by H. M. Stanley, London 1898. p. 379). Quelques mois plus tard, il écrira : « **Now that I had come to know the country [Uganda] and the methods of the administration, I began to blush for my countryman, Monseigneur Hirth, whose insinuations against the British Government I could only think wantonly unjust.** » (*Ibid.*, p. 424). Decle dénonce aussi la violence utilisée par les Allemands : « **The German station [Muanza] is built in the worst situation that could possibly be found.** They [Germans] had the vandalism to cut down all the trees round it to save themselves the trouble of going a quarter of a mile to get firewood. Faithful to their system, the Germans have also burnt all the villages within a radius of five miles or so from their station, and I am bound to say, from what I saw of them, that **they well deserve the name of " men of wrath. " None of those I met there ever spoke to a black except with foam on the lips and insults on the tongue. The smallest fault was punished by twenty-five strokes of kiboko** — i.e., hippopotamus-hide whip — a regular institution there ; blows with the fist and sticks did not count. Of the ten days I spent at Muanza not a single one passed without two or three poor devils being flogged in this manner ; I have seen as many as eight at a time. **Now I am not a philanthropist, but I have a horror of seeing either men or beasts ill-treated without cause.** Above all, seeing a vicious non-commissioned officer playing the grand seigneur is sickening to me. For myself, I own freely and gratefully that I was always most kindly received by all the Germans I came across. But unless they change their system of dealing with the natives I do not think they can either hope or deserve to succeed in Africa. » (*Ibid.*, pp.424-425).

La Mission catholique de Kayambi se trouve dans le nord de la Zambie. Elle avait été fondée le 23 juillet 1895 sur un terrain cédé par le chef Makasa ; elle s'appelait « Notre Dame des Anges ». Quand Ewart y passe, elle venait à peine de commencer. La région était déjà



MGR DUPONT (1850-1930)

occupée par les missionnaires protestants. La Mission évangélique de Paris s'était installée dans le sud en 1878 et la « London Missionary Society » en 1885, dans le Nord, à Mpulugu. Kayambi est alors un des postes du Vicariat « Nyassa » gouverné par le Vicaire apostolique, **Mgr Dupont** (1850-1930)¹⁰⁵, membre de la Société des Missionnaires d'Afrique (Pères Blancs) et confrère de Mgr Hirth (1854-1931). Mgr Dupont, appelé par les Africains « Bwana Moto Moto », était de nationalité française. Il évangélisait les Babemba suivant la méthode d'évangélisation imposée par Mgr Lavigerie (1825-1892) : gagner d'abord les bonnes grâces des chefs, s'attirer la confiance des vieux des villages et ensuite gagner la masse des gens. Il recrutait surtout des jeunes pour en faire des collaborateurs de ses missionnaires¹⁰⁶. Son pensionnat comptait jusqu'à 150 internes qui suivaient des études sommaires. Quelques années plus tard, le P. Brard fera exactement la même chose à Save¹⁰⁷. Mgr Dupont est surtout connu comme « Evêque, roi des brigands »¹⁰⁸ à cause de ses interventions dans la politique locale. Il deviendra même le roi ad-intérim des Babemba.

Ewart sait apprécier les qualités des Pères Blancs. Il avoue qu'ils savent bien construire. Leur Mission à Kayambi ressemble à un grand village européen qui fait forte impression dans un paysage africain. L'explorateur est ébloui par le bâtiment principal avec son étage, entouré d'une véranda. Les missionnaires sont aussi des agronomes qui savent mettre en valeur leurs terrains. Ils ont même planté des arbres fruitiers. Sans parler de leurs champs bien irrigués. Ewart apprécie leur hospitalité qui est d'ailleurs connue par-

¹⁰⁵ J. VANRENTERGHEM, *Une galerie de portraits, Nos ancêtres dans la mission, Monseigneur Dupont (1850 - 1930), Premier Evêque au Nyassa (ZAMBIE)*, Bry-sur-Marne, Février 2005, http://peresblancs.cef.fr/mgr_dupont01.htm.

¹⁰⁶ *Ibid.*

¹⁰⁷ S. MINNAERT, « La place de l'enfant dans la stratégie missionnaire du Cardinal Lavigerie et son application au Rwanda par le P. Brard de 1900 à 1906 (1) », in *Dialogue*, Mars-Mai 2014, nr 205, pp. 178-223. S. MINNAERT, « La place de l'enfant dans la stratégie missionnaire du Cardinal Lavigerie et son application au Rwanda par le P. Brard de 1900 à 1906 (2) », 2014, 20 pp. (manuscript).

¹⁰⁸ H. PINEAU, *Evêque, roi des brigands, Monseigneur Dupont, premier vicaire apostolique de Nyassa (1850-1930)*, 1937, Paris, 303 pp.

tout en Afrique. En passant, il note que les Pères Blancs ont une excellente réputation en Grande-Bretagne en particulier chez les gens simples. Elle dépasse de loin celle de missionnaires anglicans. En Afrique, les agents coloniaux britanniques sont obligés d'en tenir compte quand ils prennent des décisions. Ewart fait remarquer que les Pères Blancs ont à leur disposition des moyens financiers importants. Ils les dépensent selon leurs priorités qui ne sont pas celles de l'explorateur.

Après les qualités, viennent leurs défauts. Ewart les appelle des vipères jésuitiques avec une peau lisse et douce, dont il vaut mieux se méfier. Sans connaître le fond des problèmes, ils se mêlent de tout. Ils s'occupent de la justice selon les normes de la loi française. Ils entrent facilement dans la politique locale, ce qui complique la vie des agents coloniaux britanniques. Ewart fait référence à la guerre religieuse et coloniale au Buganda en 1892¹⁰⁹.

Ewart est persuadé que la catastrophe humaine de 1892 en Ouganda ne se reproduira pas à Kayambi. Le choix des emplacements des Missions protestantes et catholiques ne favorise pas une confrontation entre les différentes communautés. Et puis, la population y est moins dense, moins fanatique et moins attirée par des médailles et des chainettes que les Pères Blancs aiment distribuer à leurs néophytes. Finalement, il fait confiance aux agents britanniques qui, d'après lui, réussiront à maîtriser la situation. En effet, Mgr Dupont, de nationalité française, interviendra pour que les chefs des Babemba reconnaissent l'autorité britannique. C'est un des rares cas où des missionnaires français sont intervenus en faveur de la Grande-Bretagne¹¹⁰.

Ewart est surtout choqué par le fait que les Pères Blancs font du commerce et de la contrebande. Ils rachètent des esclaves avec de la poudre pour fusils, un commerce qui est interdit. D'autres ont été pendus pour avoir commis la même faute. Ewart fait référence à

¹⁰⁹ S. MINNAERT, *Premier voyage de Mgr Hirth au Rwanda*, op. cit., pp. 250-260. En Ouganda, lors des événements de 1890-1892, les Pères Blancs ont joué la carte politique allemande. La France, étant absente de cette partie de l'Afrique, ne pouvait pas les soutenir. Les Pères Blancs se sont donc tournés vers l'administration coloniale allemande de la Deutsch-Ostafrika voisine. En Allemagne, les catholiques sont plus influents qu'en Grande-Bretagne (H. MEDARD, « Etat et conversion au Buganda (1875-1900). Politique et héros missionnaires dans un grand royaume est-africain », in *Histoire, monde et cultures religieuses*, Editions Karthala 2007/4 (n°4), p. 27). Un certain milieu parle facilement des martyrs de l'Ouganda, tués entre 1885 et 1886. Ils sont finalement peu nombreux en comparaison de la dizaine de milliers de « martyrs » catholiques de 1892, tués ou vendus en esclavage par les protestants ougandais. Cet événement, peu connu par l'Occident, continue à marquer la vie politique ougandaise. Nous espérons qu'un jour les « martyrs » de 1892 auront le droit d'être cités.

¹¹⁰ Bishop Joseph Marie Stanislas Dupont M.Afr. Created by : Eman Bonnici <http://www.findagrave.com/cgi-in/fg.cgi?page=gr&GRid=28168821>. Record added : July 10, 2008.

l'affaire de **Charles Stokes** (1852-1895). Cet ancien missionnaire anglican d'origine irlandaise était devenu un grand commerçant de la contrebande d'ivoire et de fusils. Avec l'aide des Allemands, il avait pénétré dans l'Etat Indépendant du Congo. Il y échangeait de la poudre contre l'ivoire d'Emin Pacha, que des commerçants arabes lui avaient volé après l'avoir assassiné. Finalement, Stokes était tombé dans un piège tendu par les Belges qui le pendront le 14 janvier 1895. Cette pendaison provoquera un scandale diplomatique en Europe. Le gouvernement belge sera obligé de payer une grosse amende à Londres et à Berlin¹¹¹.

Voici à présent l'opinion d'Ewart concernant les Pères Blancs :

« Here [Kayambi, the mission station of the Pères Blancs], with their usual enterprise and abilities, they have constructed a splendid two-storied building with a large cloister-like verandah, and surrounded, as are all their other stations, by a solid fortified wall ; outside they have collected a large village and laid out extensive irrigated gardens well stocked with bananas, limes, lemons, and other fruits. The priests, as they all are, were most charming hosts, thorough men of the world, and entirely free from the least suspicion of the cant that makes many of our own missionaries such unfor-



tunate objects of pity or contempt. Their hospitality is famed throughout Central Africa, and is as boundless and inevitable as fate. Such are the social qualities of the remotest arm of that great pin pricking machine that has lately come to grief in the corresponding north latitude ; **and it is these same qualities, and the ability at their back that makes the Pères Blancs such rankling thorns in the side of the unfortunate British Public administrators who have to do with them. Sleek-skinned Jesuitical adders in the grass, that is what they are ; there is no getting away from the fact ; and indi-**

CHARLES STOKES (1852-1895) vidually the most delightful men imaginable ; but their calling and nationality make them sacred in the eyes of the thick-skulled, thin skinned British Public, without whose ignorance-begotten approbation, experience-taught administrators are powerless to act. What would their reception be in Madagascar ? " Git and quick ", in the words of the prophet. That missionary work is a means of developing (I purposely refrain from saying civilizing) a country, there can be no doubt ; then why not divert the vast sums of money that the Fathers always seem to have at their control into those boundless tracts of Africa so much more in need of salvation than the people of Nigeria and the West ? And if their need is so desperate, why waste the precious hours in political meddling, trump-

¹¹¹ R. CAMBIER, « Stokes (Charles Henry) », op.cit., Tome I, 1948, col. 895-898.

ing-up of ridiculous grievances, of which the sufferers themselves are found on inquiry to be ignorant, and buying women with contraband gunpowder, all of which time-devouring occupations I have myself witnessed them pursuing ? By the way, I would be very sorry, as a Britisher, to be caught selling powder to natives either in the British or other spheres of influence. Rather a pretty combination : powder-running and slaving! Poor Stokes was hanged on the first charge ; and yet, speaking at a venture, I would undertake to say that he priest, to whom in my presence both these charges were brought home, escaped with a polite request not to do it again ?

But this is mild compared with the audacity of the principal of Kyambi [ou Kayambi], who, hearing of the death of the biggest chief in the neighborhood, promptly marched in and claimed the chieftainship and the deceased's cattle, a move that was checkmated by the prompt measures of Mr. Mackinnon, the Collector. For two reasons I think it unlikely that they will ever succeed in plunging this country into war as they did Uganda ; first because, unlike the Waganda [les habitants du Buganda] and Watoro [les habitants de Toro], the people are not worked into religious enthusiasm by the presentation of little medals and chains, to which they attach very little value, but which work wonders amongst the exquisites of the North ; and secondly, because both the French and English missions in searching for healthy and convenient sites for their spacious and comfortable residences, have selected districts where there are very few natives, their respective parties being consequently insignificant. Nevertheless as was humorously pointed out to me by one sufferer, their neighborhoods make excellent training-grounds for rising administrators, as their aptitude at snatching at and distorting any incautious word of lack of a word is amazing ; and they never let the ball stop rolling, with their weary reiteration of grievances and miscarriages' of justice, a word on which with priestly subtlety they never cease playing, backing their opinion by superfluous, and, in view of recent legal expositions, untimely references to French law¹¹². »

Les militaires allemands

Le journal d'Ewart nous donne des informations intéressantes sur le capitaine Bethe, qui réside à Udjiji et sur le lieutenant von Grawert (1867-1918), qui réside à Bujumbura (Usambara). Mgr Hirth rencontrera ces deux militaires allemands quelques mois plus tard. Ils l'aideront à installer une Mission au Rwanda en forçant la main de la Cour du *Mwami* Musinga¹¹³.

¹¹² E. GROGAN – A.H. SHARP, *op.cit.*, pp. 86-87.

¹¹³ S. MINNAERT, « Musinga et les Pères Blancs. Rapport politique confidentiel du 24 mars 1918 », in *Dialogue*, Kigali, Janvier-Mars 2013, N° 201, pp. 223-252.

Le **capitaine Bethe** déconseille à Ewart de passer par le Rwanda. Il avance des raisons de sécurité. Des rebelles congolais préparent une attaque contre les soldats de Léopold II. Le capitaine est au courant de cette attaque puisque ces rebelles lui ont demandé refuge en cas de défaite! Apparemment, cette permission leur a été accordée. Cela illustre comment les rivalités entre puissances occidentales ont été vécues en Afrique équatoriale. La question se pose : dans quelle mesure les royaumes africains ont-ils été au courant de ces rivalités ? En fin de compte, Ewart ne se laisse pas décourager par le capitaine Bethe. Il décide de continuer son voyage en passant par les bords du lac Kivu.

Retenons qu'Ewart est fort impressionné par le style de vie des militaires allemands. Ceux-ci se soulaient comme des Polonais pour se protéger contre les maladies tropicales. « L'ignorance vaut mieux qu'un savoir affecté (Nicolas Boileau) ». Ewart écrit :



LE CAPITAINE BETHE

« Having fixed up our loads, we crawled up to the Government house to pay our respects to Hauptmann Bethe, the German chief of the station ; he is a most delightful specimen of a German officer. He treated us with every kindness and showered the most lavish hospitality upon us. Without his cordial co-operation, we should never have been able to take the route via Kivu, on which we had set our hearts. **He strongly advised us to go by the hackneyed route by Tabora and the Victoria Nyanza, the road by which Decle went from Ujiji to Uganda, and which is the high-road for all the caravans that ply between the Victoria Nyanza and Tabora, and Ujiji and Tabora.** He informed us that it would be most risky to take the route, which we intended, without at least a hundred armed men. He also told us that the Congolese rebels had sent a deputation to him to tell him that they intended once more to attack the Belgians, and if they should fail, to know whether they would be allowed to hand their guns in to him, and to come over and settle in German territory. This is an indication of the natives' feeling towards the Congo Free State Administration ; a mixture of contempt and distrust. Unfortunately both Sharp and I were too ill to see much of Ujiji and its interesting people. Many charming old Arabs, clad in gorgeous array, came and paid their respects, and sent us many presents, such as fruit, eggs, and vegetables. It was sad to see these venerable old gentlemen in their then condition, and to think of how, in the good old days gone by, they had held undisputed sway over many, many thousand square miles. The day after our arrival we lunched with Hauptmann Bethe and his confreres ; in the course of which we were plied with the most bewildering succession of drinks ; starting with port, then through successive courses of champagne, brandy, beer, Vermouth, and claret, we slowly wended our way, with the temperature

110° in the shade. This diet, the Germans informed us, was absolutely essential to avoid fever. They protested that no teetotaler who had arrived in Ujiji had ever left Ujiji for any other place in this world ; and certainly the Germans who were there were living examples of the efficacy of their treatment¹¹⁴. »

Lors de son passage à Bujumbura, Ewart nous fait savoir comment il a été impressionné par la méthode de colonisation des Allemands, appliquée dans leur colonie « Deutsch-Ostafrika ». Selon lui, ils obtiennent des résultats excellents malgré le fait que cette colonie n'est pas riche. Il donne comme raison : une grande liberté d'action et des moyens suffisants¹¹⁵. C'est précisément ce qui manque aux agents coloniaux britanniques. A l'époque, une grande partie des Britanniques avait de la sympathie pour les Allemands à cause des origines allemandes de leurs souverains. Cela changera à partir de 1914. La Grande Guerre provoquera un sentiment anti-allemand. La famille royale de Grande-Bretagne sera obligée de changer son nom en « Windsor » pour cacher ses origines allemandes.

Ewart constate que les Allemands profitent de la situation chaotique dans laquelle se trouve l'Etat Indépendant du Congo pour réajuster la frontière de leur colonie. Ils veulent abandonner celle qui avait été convenue en 1885.

Lors de son passage au Rwanda, Ewart nous apprend que la présence de l'explorateur Kandt a un objectif à la fois scientifique et militaire. Il doit répondre à la question de savoir si cette partie de la colonie Deutsch-Ostafrika a de la valeur. Il doit aussi justifier si le

¹¹⁴ E. GROGAN – A. H. SHARP, *op.cit.*, p. 92.

¹¹⁵ Stanley se dit être d'accord avec la critique exprimée par Decle sur la méthode coloniale des Allemands : « During this journey Mr. Decle had opportunities of viewing the German military stations at Muanza, Bukoba and Ukerewe, and reflects severely on the German methods of civilizing as pursued by the non-commissioned officers. He cites several instances of excessive abuse of authority, and according to him the worst practices of the aboriginal chiefs, or slave-trading Arabs, were innocent compared to the barbarities perpetrated by Germans intoxicated with power. » (L. DECLE, *op. cit.*, p. xxi). Lors de sa visite dans l'île d'Ukerewe, Decle écrit : « **I also spent two days at Ukerewe, another post of the Anti-Slavery Society. The Germans had built a magnificent station there, but it is not difficult to build magnificent stations if you have four or five hundred men always at forced labour. If a man tries to escape he is fired upon. Such were the proceedings of the agents of a society which professed to be suppressing slavery.** I could make allowances for a black chief who condemns to death a man accused of sorcery : at least the chief lets the accused take " muavi ", in which the man places the same faith as an Englishman does in the intelligence of a jury : both may be mistaken, but they are satisfied that justice has been rendered to them. I can even make allowances for the Arabs, whom it is the delight of every philanthropist in Europe to abuse ; at any rate, I never saw them treat the blacks so badly as the German Anti-Slavery Society does. For the agents of that Society it is certainly difficult to make any allowance whatever. It must of course be understood that I am not including all German officers in Africa in one condemnation. » (L. DECLE, *op. cit.*, p. 382).

gouvernement de Berlin doit éventuellement intervenir militairement pour défendre ses intérêts.

Ewart attire notre attention sur la présence des Africains dans l'armée coloniale allemande. Notons que ces militaires africains, sans oublier les porteurs et les convertis catholiques et protestants, ont facilité la colonisation de l'Afrique par les Occidentaux. Plus tard, Ewart y ajoute les chefs africains qui, d'après lui, sont indispensables pour administrer les colonies.

Lors de son passage à Bujumbura, il écrit :

« At last, after several days of intolerable misery, we eventually arrived at Usambara [Bujumbura], where the German official, Lieutenant von Gravert, took us in hand. Under his care we recovered slightly. Usambara [Bujumbura], with characteristic German thoroughness, has been well laid out. Substantial buildings have been put up, good gardens made, and an immense avenue of pawpaws and bananas planted from the Government House to the lake shore. A small sailing-boat adds materially to the comfort and efficiency of the commanding officer. Every morning a large market is held, and the natives bring in enormous supplies of fish, bananas, beans, grains of different sort (even rice), and fowls. **The German black troops keep splendid order**, and the station has the most flourishing air. I am a great believer in the Germans' African methods. Of course they are severely handicapped by having such a poor country to work upon. But their methods are thorough and eminently practical, and not characterized by the penurious stinginess which paralyzes most of our African efforts. The men selected for the work are given a practically free hand, and are not restricted by the ignorant babblings of the professional philanthropist, who now appears to be an accepted British institution. Fortunately for other countries he is our uncontested monopoly¹¹⁶. »

(...)

« The following morning, after crossing some very broken country, and fording a deep stream called the Nyamgana, we arrived at the first of the three Soudanese forts, established by the Germans on the Rusisi to prevent raids of the Congolese rebels. The treaty boundary, between the Congo and German East Africa of 1885, runs from the mouth of the Rusisi to cut the 30th degree east longitude, at a point 1° 20' south of the equator. Hence all these three posts are well within the Congo Free State. The Germans have cleverly availed themselves of the Congolese chaos, and having placed these advance posts for the plausible object of defending their country, by occupying the natural line of defence afforded by the river, are now pleading effective occupation. In the meanwhile Dr. Kandt, under the auspices of the German Government, is investigating the possibilities of the country. On his report, the Germans will know whether the country is worth a struggle¹¹⁷. »

Ewart critique la politique coloniale allemande au Rwanda sur deux points. D'abord, les Allemands surestiment le pouvoir de la

¹¹⁶ E. GROGAN – A. H. SHARP, *op.cit.*, p. 104.

¹¹⁷ E. GROGAN – A. H. SHARP, *op.cit.*, p. 106.

Cour, ce qui est mauvais pour leur prestige. Et puis il pense que leur intention d'envoyer des émigrants ne sera pas rentable vu que le pays n'est pas assez accessible :

« The Germans, over-estimating the power of the Ruanda kingdom, had weakened the white's man prestige by subsidizing Ngenzi with extravagant gifts of cloth ; and he imagined that he could bleed anyone who came into his country¹¹⁸. »

(...)

« The Germans, who have a favourable opinion of the possibilities of the Ruanda country, are talking of sending emigrants there. The soil is very rich, but the country is so inaccessible that I fail to see how they could be self-supporting — a desirable condition for emigrants — or how they could cultivate anything for export that would bear the cost of transport¹¹⁹. »

La rencontre avec l'explorateur Dr Kandt (1867-1918)

Ewart quitte Bujumbura le 7 mai (1899)¹²⁰. Il est accompagné de douze porteurs prêtés par von Grawert ; ils ont reçu l'ordre de le conduire chez l'explorateur Kandt¹²¹. Effectivement, la rencontre entre Ewart et Kandt a eu lieu. Malheureusement, ni l'un ni l'autre ne précisent la date exacte. D'après la lettre de Kandt, adressée à Mgr Gerboin, elle a eu lieu avant le 7 juin 1899.

A propos de l'endroit, Ewart parle d'Ishangi, tandis que Kandt écrit qu'ils se sont rencontrés dans la vallée de la Rusisi. Nous pensons qu'ils ont passé quelques jours ensemble à Bergfrieden, la résidence de Kandt, située au bord du lac Kivu, non loin de la station militaire belge de Lubengera et de la station militaire allemande d'Ishangi. Kandt y gardait ses collections de plantes, de pierres, de peaux d'animaux, etc. Il y gardait aussi deux énormes défenses d'un éléphant qu'il avait tué.



LE DR KANDT (1897)

¹¹⁸ E. GROGAN – A. H. SHARP, *op.cit.*, p. 117.

¹¹⁹ *Ibid.*, p. 120.

¹²⁰ *Ibid.*, p. 102. Ewart commence la traversée de la vallée de Rutshuru le 26 juin 1899, c'est-à-dire 3 mois après avoir quitté Bujumbura.

¹²¹ E. PAICE, *op.cit.*, p. 78

A l'occasion de cette rencontre, Ewart exprime son admiration pour Kandt. Il le qualifie de scientifique méticuleux et précis. Il reçoit de lui beaucoup d'informations sur le pays ; probablement pas les plus importantes :

« After a day's rest we marched to Ishangi, the base of Dr. Kandt, who is making an exhaustive study of all the " ologies. " He was most kind, and gave us much useful information and advice.

His work is being done with characteristic German thoroughness. In a recent surveying expedition, in the course of which he travelled 560 miles, he found his error on rounding up the trip amounted to less than a quarter of a mile. This astounding result was obtained by counting every step, and taking three bearings a minute. It is this amazing attention to detail which makes the Teuton our most formidable competitor. Amongst many most interesting specimens, he had the finest pair of tusks that it has ever been my fortune to see. Unfortunately we had no scales, and it was impossible to judge of their weight. The elephant had been shot in Mushari, the country where I afterwards narrowly escaped being eaten. Hearing from the natives that the beast was in a small gulley close to camp, Dr. Kandt sallied forth with four soldiers ; only the back of the elephant was visible over the scrub, and they fired a volley at four hundred yards. One lucky shot hit the knee and disabled the beast, when the gallant doctor established a valid claim to having killed an elephant, as he naively remarked, by finishing it off. Close to Ishangi is Lubengera, the site of a former Congo Free State station, where a few black troops had been posted to raid cattle from the rich cattle districts of Lubengera and Bugoie¹²². »

(...)

« Dr. Kandt warned us about the thieving propensities and light-fingered ability of the Wa Ruanda, and told us how he had suffered from their depredations. One thief had entered his closed tent under the nose of the sentry, and abstracted a pair of trousers from under the pillow on which the doctor was lying. Another had removed the fly of his headman's tent. Consequently, the following night we took the precaution of carefully closing our tents, and of placing all the loads in the third tent, with men sleeping at each end. Notwithstanding, the following morning a tin box weighing 60 lbs. had been taken from my tent and had completely vanished, while two canvas kit-bags had been abstracted, cut open, and the desirable contents removed. Thus, at one fell swoop, we lost our sextant, artificial horizon, boiling-point thermometers, a bag of one hundred sovereigns, all my trousers, stockings, and socks, and many valuable papers, books, and photographs¹²³. »

¹²² E. GROGAN – A. H. SHARP, *op.cit.*, p. 115.

¹²³ *Ibid.* pp. 115-116.

La société rwandaise

Dans le journal d'Ewart, nous trouvons une description de la société rwandaise. Elle ressemble grosso modo à celle des autres explorateurs. Il faut dire qu'elle manque de précision, Ewart n'étant pas un scientifique. En plus, elle n'est pas complète par le fait que l'auteur n'a séjourné que très peu de temps au pays et seulement dans deux régions. Bref, elle est basée sur ce qu'il a lu chez d'autres explorateurs, sur ce qu'il a appris chez Kandt et sur ses propres observations dans les régions du Kivu et du Bugoyi¹²⁴.

Cependant, il est important de savoir ce qu'Ewart a écrit à propos la société rwandaise. N'a-t-il pas contribué à la formation de l'opinion publique britannique sur ce sujet ? Nous devons remarquer que ses jugements sont parfois pénibles¹²⁵ :

« The Ruanda people are even more superstitious than most Central African natives. They wear medicine (native name dazva) to guard them against every conceivable ill, such as pains in the stomach, leopards, death, etc. etc. It is curious that the natives, like the lower animals, seem to be unable to grasp the fact that they will die ; such a thing as a natural death they cannot understand, and always attribute the event to some form of violence, which, if not obvious, they describe as the effect of the " evil eye. " The tip of a cow's-horn, in- laid with ivory, is considered particularly efficacious against a pain in the side ; and if a man wears two small leather bottles round his neck, he can never die. A large red bean is a sure preventive against leopards. One native wore an extra- ordinary bracelet ; it was made of wood and beautifully worked with various metals ; the total weight must have been at least two lbs. He promised to come into camp and sell it to me ; but, having promised, naturally did not come. Of all the liars in Africa, I believe the people of Ruanda are by far the most thorough. I have pointed to a mountain 13,000 ft. high, at a distance of three miles, and asked my native guide whether there was a mountain there : he would say " No ! " On the march, if I asked whether there was water near, and he told me " yes," I knew that it would take at least six hours to find the next stream, and therefore camped where I was ; if, however, he said that there was no water, one could be perfectly certain of finding several streams within the course of the next ten minutes. Even amongst themselves they appear to talk in the same way, and many of the instances, such as I have mentioned, are so extraordinary that I cannot help thinking that it is a custom. I believe at one place on the coast, there is a form of Swahili which is spoken backwards, or rather the end of the word is put first. It seems to me to be just conceivable that the same train of reasoning may affect the habits of speech of the Wa Ruanda. The natives assured

¹²⁴ Le nom Bugoyi (ou Bugoye) est emprunté au nom d'une plaine dont le sol très riche est issu de la décomposition de coulées de lave des volcans voisins. Située dans le Nord-Est du lac Kivu. Cette plaine (Bugoyi) était réputée pour la culture du tabac.

¹²⁵ *Ibid*, p. 128.

me that there were a tremendous number of elephant on the north side of the volcanoes and also to the west, in the countries of Mushari and Gishari ; for this reason I was sorely tempted to doubt their existence ; however, from Dr. Kandt's remarks we thought it would be worthwhile, later on, to go and see

(...)

The far-famed unity and power of the Ruanda people have deterred the Arabs from making slave raids into their country, and with the exception of one or two Belgian looting expeditions, which fortunately met with no success, they have been left in peace¹²⁶. »

Ewart utilise la notion de caste et reprend l'hypothèse hamite, d'ailleurs jamais prouvée, pour décrire la société rwandaise. Sa description est très limitée. En plus, il avoue que ses informations ne sont pas toujours fiables, par exemple celles à propos de la mort du *Mwami* Musinga :

« Society in Ruanda is divided into two castes, the Watusi and the Wahutu. The Watusi, who are practically identical with the Wahuma, are the descendants of a great wave of Galla invasion that reached even to Tanganyika. They still retain their pastoral instincts, and refuse to do any work other than the tending of cattle ; and so great is their affection for their beasts, that rather than sever company they will become slaves, and do the menial work of their beloved cattle for the benefit of their conquerors. This is all the more remarkable when one takes into consideration their inherent pride of race and contempt for other peoples, even for the white man. They are most jealous of their descent, and no Mtusi woman ever marries any one but a Mtusi. A Mtusi man will take another woman as a working wife, but his true wife is invariably of his own stock, and her children alone can succeed to his position.

The half-castes, and individuals with any trace of Mtusi blood, form a medium between the full-blooded Watusi and the aborigines, whom they call Wahutu, but associate only with the upper class, or are the paramount chiefs of insignificant districts. Many signs of superior civilization, observable in the peoples with whom the Watusi have come into contact, are traceable to this Galla influence.

The hills are terraced, thus increasing the area of cultivation, and obviating the denudation of the fertile slopes by torrential rains. In many places irrigation is carried out on a sufficiently extensive scale, and the swamps are drained by ditches. Artificial reservoirs are built with side troughs for watering cattle. The fields are in many instances fenced in by planted hedges of euphorbia and thorn, and similar fences are planted along the narrow parts of the main cattle tracks, to prevent the beasts from straying or trampling down the cultivation.

There is also an exceptional diversity of plants cultivated, such as hungry rice, maize, red and white millet, several kinds of beans, peas, bananas, and the edible arum. Some of the higher-growing beans are even trained on

¹²⁶ *Ibid*, p. 114.

sticks planted for the purpose. Pumpkins and sweet potatoes are also common ; and the Watusi own and tend enormous herds of cattle, goats, and sheep. Owing to the magnificent pasturage, the milk is of excellent quality, and they make large quantities of butter. They are exceedingly clever with their beasts, and have many calls which the cattle understand. At milking time they light smoke-fires to keep the flies from irritating the beasts.

All the dairy utensils are of wood, and are kept scrupulously clean ; but they have an unpleasant method of repairing cracked jars by filling up the crevices with cow-dung, and of using the urine as the cleansing medium.

They are tall, slightly-built men, of graceful, nonchalant carriage, and their features are delicate and refined. I noticed many faces that, bleached and set in a white collar, would have been conspicuous for character in a London drawingroom. The legal type was especially pronounced.

Centuries of undisputed sway have left their mark in the blase, supercilious manner of the majority ; and in many ways they are a remarkable and far from unattractive people.

The Wahutu are their absolute antithesis. They are the aborigines of the country, and any pristine originality or character has been effectually stamped out of them. Hewers of wood and drawers of water, they do all the hard work, and unquestioning, in abject servility, give up the proceeds on demand. Their numerical proportion to the Watusi must be at least a hundred to one, yet they defer to them without protest ; and in spite of the obvious hatred in which they hold their over-lords, there seems to be no friction. Formerly there was a far-reaching and effective feudal system, which constituted the proverbial strength of the kingdom of Ruanda. The king was supreme, and the sole owner of all the cattle in the country ; the large provinces were administered by prominent Watusi, usually blood-relations of his Majesty, whose power locally was absolute, but who were directly responsible to him for the acts of the subordinate chiefs and for the loss of cattle. Each subordinate, again, had the use of a portion of the cattle, for which he was directly responsible to the satrap of the district. The king's title is " Kigeri " ; " Ntwala " is the title of the satraps, and the term " Sultani " is usually applied to the smaller chiefs. The old Kigeri died, and the rule passed to his son Musinga, who appears to have been a mere child.

There is a native superstition against the Kigeri being seen by strangers, and consequently a substitute, an individual known to the natives as Pamba Rugamba¹²⁷, has been presented to the Germans who have visited the Residence. The child appears also to have died, and the power now is divided between Kisunga and Gwamu or Mwami ; Mwami was the name told to me by many natives, but it appears to be merely a title, as other natives addressed me as " Mwami. " These two men were described as the sons of the old Kigeri, possibly by another wife than the mother of Musinga ; but son is such an elastic term with natives that they may have been nephews. This division has materially weakened the strength of the Ruanda kingdom.

¹²⁷ Le Prince Mpamarugamba était le petit fils du *Mwami* Yuhi IV Gahindiro. Il remplaça le *Mwami* Musinga lors des réceptions avec les Européens. Kandt força le *Mwami* de se montrer aux Européens pour la première fois en juillet 1900 (R. HEREMANS – E. NTEZIMANA, *Journal de la Mission de Save (1899-1905)*, Ruhengeri, 1987, p. 31).

In Africa, almost every kingdom is divided against itself, as well as against every other, so that unity is indeed strength. And it was this unity which constituted the power of Ruanda and of the Zulus, just as at the present day it constitutes¹²⁸. »



DES JEUNES FILLES DU BUGOYI

Ewart est très impressionné par la région du Bugoyi, une région très fertile et très peuplée. D'après lui, sa population est menacée par une invasion des « Bareka »¹²⁹, des anthropophages, venant du Maniëma¹³⁰ :

« After crossing the Kashale, we entered the populous and fertile district of Bugoie. The chief is variously called Gwamu or Mwami, and is now, as I have before stated, one of the joint kings of Ruanda. All the way up this cast the scenery is exquisite ; nowhere, except in the sounds of New Zealand, have I ever seen anything so fine, and the nearer we approached to the mighty volcanoes, the more dazzlingly beautiful and the more imposing it became¹³¹. »

(...)

« This was the site of Gwamu's village. Gwamu himself, following the traditions of the Ruanda kings, retired to the mountains, but left his headman to receive us with a handsome present of goats and necessities. **The population here was enormous, every available inch of country was cultivated, and this portion of Bugoie is undoubtedly the most prosperous, the most densely populated, and the most fertile spot that I have seen in Africa**¹³². »

(...)

« **Such was the country that had been described to me by Dr. Kandt, who had visited it six months before, as a beautiful district teeming with peaceful agricultural folk. The natives informed me that of all that flourishing community but sixty remained... Here too the path was strewn with skulls, showing the desperate efforts that the Baleka had made to force an entry into Bugoie. Late in the afternoon we arrived at an old volcanic cone. This was the outpost of Bugoie, and the few wretched survivors, seeing us approaching through the forest, naturally mistook us for**

¹²⁸ E. GROGAN – A. H. SHARP, *op.cit.*, pp. 118-119.

¹²⁹ Il s'agit des Balega ou des Barega.

¹³⁰ *Ibid.*, p. 161.

¹³¹ *Ibid.*, p. 127.

¹³² *Ibid.*, p. 137.

Baleka and quickly prepared for battle. It was only after an hour's shouting that we allayed their fears¹³³. »

Les Blancs dépendent de l'aide des Noirs ou la justification de la colonisation par Ewart

Dans le dernier chapitre de son journal, Ewart justifie la colonisation de l'Afrique. Il le fait d'une manière audacieuse qui commence par une dépréciation des Noirs. Il s'agit là d'un exemple du racisme pur et dur du siècle dernier.

Ewart rejette la vision de la Bible qui défend l'égalité des hommes au-delà de leurs différences. L'homme noir, selon lui, est fondamentalement inférieur à l'homme blanc. Il est un mélange entre un enfant et une bête des champs. Dans le domaine de l'imitation, il est doué comme un singe. Malheureusement, il n'applique jamais les méthodes qu'il a observées chez les Blancs. Il est incapable d'exécuter ce qu'on lui demande. C'est un homme sans caractère qui manque de constance dans la poursuite des buts. Pourtant, il lui arrive d'être tenace là où le Blanc ne l'est pas. Devant des questions de peu d'importance, il se montre impatient, devant d'autres, il peut discuter pendant une semaine. Il est extrêmement subtil lors des discussions. Dans les débats politiques, il sait tenir sa langue plus que le Blanc. Jamais, il ne dit la vérité et par conséquent, il n'aime pas l'entendre non plus. Il est extrêmement soupçonneux et méfiant. Seul un rire judicieux peut lui inspirer de la confiance. La notion du temps lui échappe complètement.

Le comportement du Noir, d'après Ewart, est lié à son développement. Celui-ci est légèrement supérieur au développement des insectes mais inférieur à celui d'un éléphant. Pour cette raison, le Noir ne croit pas à une mort naturelle. Une société africaine, d'après Ewart, fonctionne selon les règles du communisme. Elle partage tout ce qu'elle possède avec ses membres. Par contre, elle ne s'occupe pas des étrangers. Ewart a constaté ce manque de cohésion chez les peuples africains, exceptés chez les Zoulous et chez les *Banyarwanda*. Les Arabes se sont servis de cette faiblesse ; ils l'ont même encouragée, ce qui explique, selon Ewart, leur succès politique. Les puissances coloniales pourraient bien suivre cet exemple.

Les Noirs ne connaissent ni la gratitude ni la pitié, qu'on trouve chez le Blanc. Ils se méfient de la bonté et considèrent la clémence comme une faiblesse. Leur justice est basée sur le principe : œil pour œil, dent pour dent. D'après Ewart, les Noirs sont plus à l'aise au

¹³³ *Ibid.*, p. 161.

service des Arabes qu'au service des Anglais ; ils aiment être gouvernés par un bras de fer.

Ewart défend l'idée qu'il faut garder les chefs en place pour se servir d'eux. Et le pouvoir de chaque chef doit être contrebalancé par celui d'un autre. Il est souhaitable que la grande masse, victime de ses superstitions et de ses traditions, soit gouvernée par ses propres chefs. Ces derniers sont tenus responsables devant l'administration coloniale. A propos des chefs, deux questions se posent, à savoir comment les placer sous l'autorité coloniale sans toucher à leur prestige. Et puis, comment créer un esprit de compétition entre eux. Voyons ce qu'Ewart écrit sur ce sujet :

« The enormous extent of Africa, and the consequent infinity of tribes widely divergent in origin, character, and habits, makes it almost impossible to generalize on this most abstruse subject. Still some principles may be laid down for the great negroid population of Africa which, as far as my experience goes, apply in most instances. I will ignore Biblical platitudes as to the equality of men irrespective of colour and progress, and take as an hypothesis what is patent to all who have observed the African native, that he is fundamentally inferior in mental development and ethical possibilities (call it soul' if you will) to the white man. He approaches everything from an entirely different standpoint to us. What that standpoint is, what his point of view is, by what mental refraction things are distorted to his receptive faculty, I cannot pretend to explain. I have failed to find anyone who could. But the fact remains, that if a native is told to do anything, and it is within the bounds of diabolical ingenuity to do it wrong, he will do it wrong ; and if he cannot do it wrong, he will not do it right. I can but suggest as an explanation that he is left-minded as he is generally left-handed

(...)

His character is made up of contending elements, and is best explained by saying that he has no character at all. It is a blend of the child and the beast of the field. He is swayed by every wind that blows, yet may seize upon an idea and stick to it with remarkable tenacity, in spite of the most cogent arguments to and obvious advantages involved in the contrary. He is as imitative as a monkey, and consequently is very apt at picking up crafts, gestures and styles that are new to him, but is so bound down by tradition and custom that he never applies the improved methods of the white man to anything that he is accustomed to do in his own way.

His mind is so inactive and blank that he can carry for miles loads that he cannot pick up from the ground, by merely sinking his entity. He becomes mentally torpid, with the result that the effort is solely physical. A white man, though physically stronger, would fret himself into a state of utter fatigue in a quarter of the time.

In trifles he is impatient, yet will argue a question for a week till it is threshed out to the bitter end, and will accomplish with unceasing thoroughness a piece of carving or basket-work that takes months to perfect.

In debate he is extremely subtle, and in politics differs materially from the white man in that he can hold his tongue. On principle he never tells the truth, and consequently never expects to hear it. He is extremely

suspicious, and his maxim is, " mistrust every one. " Yet a judicious laugh will inspire him with complete confidence. " When in doubt laugh, " I have found a safe maxim in dealing with natives, and a well-timed laugh saved many ugly situations during our sojourn in the land. He hates to be hurried ; with him there is no idea of time. " Do not the days succeed one another ? — then why hurry ? " is his idea. He cannot understand at all the hurrying man.

His stage of evolution, which is but slightly superior to the lower animals, is the explanation of many of the seemingly inexplicable traits in his character, traits which are conspicuous in the bees and ants, and in varying degrees remarkable in other animals that have attained to some more or less complete communism. For instance, a native will share as a matter of course the last bite with any one of the same clan (a relationship that is expressed by the word " ndugu "), yet he will watch starve with the most perfect equanimity another native who, even though of the same tribe, does not come within that mystic denomination. Should, however, even his " ndugu " become very sick or otherwise incapable of taking his part in the battle of life, he is left to take care of himself as best he can, and everything is devoted to the sustenance of those who are still capable. In this respect the native is inferior to the elephant, who will at considerable risk to themselves endeavour to assist a wounded comrade from the field of battle. **The fundamental basis of native society is local communism and disregard for all outside that commune ;** though at times the various communes that constitute a tribe will combine for some object of equal benefit to all. The rarity, however, of this combination for a purpose is what constitutes the essential weakness of all African peoples. **The old Zulu regime, and the till recently remarkable cohesion of the Ruanda people, are the conspicuous exceptions, and are proof of what possibilities lie to the hand of dusky Napoleons in Africa. The Arabs fully realized and availed themselves of this inherent lack of combination amongst the tribes. The success of their policy of disintegration should serve as a useful example for our African statesmen.** Many of our failures are to be attributed to our not having grasped the dominant fact that every chief who is left in possession of his power is a source of strength to ourselves, to be used as a counterpoise to every other chief similarly placed. It stands to reason that several definite units, to wit clans consolidated under the aegis of responsible men, can be more easily brought to focus than a heterogeneous mass, incomplete in itself, and which will be bound to gravitate to any adventurer who may acquire a temporary hearing. The great mass, strangled as it is by innate superstition, hidebound by tradition, and so situated as to be incapable of enlightenment other than the most microscopically gradual, can never be brought thoroughly under white rule. It must be ruled by its constituted and therefore accepted chiefs, who alone can be made responsible to the Administration. How to bring these chiefs under our influence without lessening their local prestige, and how to infuse the necessary element of competition inter se, are the problems the solution of which will materially facilitate the thorny path of African administration. A curious quality, and one in some degree referable to this low stage of evolution, is their inability to grasp the idea of a natural death. If a man's head is smashed, they can associate

the obvious cause and effect, but any death less easily explained is attributed to some such factor as the "evil eye."

(...)

Another very essential factor has to be taken into consideration in an endeavour to grasp the native character. That is the lack of the two sentiments, gratitude and pity, which enter so largely into the workings of the European mind. The failure to grasp elementary facts such as these, renders possible much of the well-intentioned "rot" that is talked by the untravelled theorist, and which in its treacly flow so seriously clogs the wheels of well-informed African endeavour. As far as I am aware, in all the Bantu dialects there is no word that remotely suggested either of these virtues. In the Swahili tongue the word *asanti* (thank you) has been borrowed from another language for the benefit of the mixed Hindu-Persian and Arab elements who constitute Swahili society.

(...)

Gratitude or pity in others they attribute to fear, or the desire to get the better of them. They look upon kindness as a thing suspicious, a move to cloak some ulterior design. Nor can they understand leniency, but consider it weakness. They themselves are either abject grovellers or blustering bullies. **The Arab understands this, and rules with a rod of iron**; the natural result of which is that natives prefer Arab service to British, the philanthropy of which they do not understand, and either mistrust or despise. Strict justice they do understand, but it must be based on the "eye for an eye, tooth for a tooth" school. The sickly unreasoning philanthropy which is the latest phase of our "unctuous rectitude" is as pearls before swine, and as with other nations, so with natives, merely renders us objects of pity¹³⁴.

Ensuite, Ewart explique sa méthode pour civiliser les Noirs en peu de temps. Il croit fermement au système du travail forcé. Ce système lui semble plus efficace que les millions dépensés par les missionnaires durant les cinquante dernières années. Malheureusement, l'application du travail forcé rencontre trop d'opposition chez ses concitoyens, qui sont très sensibles à la question de l'esclavage. Les Britanniques ne voient pas comment eux-mêmes vivent une sorte d'esclavage organisée par leur propre société. Elle se situe au niveau de l'éducation, des impôts et taxes à payer sous peine de prison. Alors pourquoi ne pas obliger les Noirs à travailler pour un salaire fixe et raisonnable ? Par cette argumentation, Ewart veut tranquilliser la conscience britannique. Le travail forcé améliorera la vie des Noirs au point de vue moral et matériel. Ainsi ils acquerront le goût du travail et augmenteront la prospérité de leur continent. Ils apprendront à connaître l'homme blanc et ses manières de faire. Ils fourniront en abondance une main d'œuvre bon marché. La prospérité de leur continent en sera assurée, ce qui favorisera en même temps leur propre sécurité ainsi que leurs droits individuels. Il faudra encourager leurs chefs à créer des plantations de blé, de riz, de

¹³⁴ *Ibid.*, p. 351-358.

café, etc. En récompense, un bon nombre de leurs hommes seront exempts de certains travaux en proportion des terres cultivées par leurs sujets.

Il est temps, selon Ewart, de se libérer d'une fausse conception de l'esclavage. Celle-ci est utilisée par les missionnaires pour empêcher toute discussion sur la question du travail forcé. Ewart fait la distinction entre le régime d'esclavage ordinaire et l'esclavagisme des Arabes, qui est une malédiction. D'après lui, le régime de l'esclavage ordinaire est encore très répandu chez beaucoup de peuples ; il est bénéfique et nécessaire. Ewart défend la thèse que la ligne entre esclavage et liberté n'est pas toujours très claire. Et il pense que le bien commun, ou mieux le progrès, est supérieur au bien individuel. Alors pourquoi hésiter à forcer les peuples africains à travailler au service du progrès ?

A travers l'Afrique, Ewart entend la supplication des Noirs qui crient pour avoir du travail. Il se rappelle la règle : « Ce qui n'est pas utilisé doit être éliminé ». Un jour, l'homme noir devrait accepter cette règle. Ce n'est pas parce qu'il est noir et qu'il a une âme, qu'il échappe à cette règle. Avec un peu de fermeté le Blanc pourrait le transformer en source de progrès économique qui sera pour lui une source de satisfaction personnelle. Le travail forcé est une réalité incontournable pour que le Noir évolue dans le bon sens.

En Afrique, il y a une quantité inépuisable de main d'œuvre bon marché. Malheureusement, ce marché est mal géré pour toutes sortes de raisons. En plus, la loi de l'offre et de la demande ne fonctionne pas en Afrique. Le Noir qui a reçu un certain salaire, ne travaillera plus pour un autre plus bas. Dans ce cas, il préfère mourir de faim. L'administration coloniale a donc intérêt à fixer les salaires le plus vite et le plus bas possible. Sans l'intervention de l'administration coloniale, les salaires seraient trop élevés. Un salaire de trois shillings donnera au Noir autant de satisfaction qu'un salaire de trois livres. Malheureusement, les fonctionnaires britanniques donnent aux indigènes plus que ce qu'ils exigent, probablement pour l'unique raison qu'ils sont indigènes. Apparemment, Ewart se contredit quand il parle ailleurs d'un salaire raisonnable.

En Afrique, dans l'ensemble, les Anglais ont une bonne réputation, et leur drapeau y est le passeport le plus sûr. Voilà la réponse qu'Ewart donne à tous ceux qui pensent que l'Afrique transforme un homme blanc en brute, peu importe son statut social, son éducation ou son état mental précédent. Les Blancs qui vivent parmi les « sauvages », savent mieux choisir les moyens appropriés pour commander ces « hordes » afin qu'ils respectent la justice qui engendre la paix. Ewart illustre sa pensée avec ce qui se passe au Haut-Congo. Les indigènes s'y révoltent continuellement depuis que les fonction-

naires britanniques et américains y ont été remplacés par des fonctionnaires belges incompétents :

« A good sound system of compulsory labour would do more to raise the native in five years than all the millions that have been sunk in missionary efforts for the last fifty ; but at the very sound of " compulsory labour, " the whole of stay-at-home England stops its ears, and yells " slavery ! " and not knowing what " slavery " is, yells " slavery " again, nor ever looks at home nor realizes that we are all slaves. Have we not compulsory education, taxes, poor-rates, compulsory this and compulsory that, with " jail " as the alternative ? Nor are we paid by the State for being educated. **Then let the native be compelled to work so many months in the year at a fixed and reasonable rate, and call it compulsory education, as we call our weekly bonnet parades church. Under such a title, surely the most delicate British conscience may be at rest. Thereby the native will be morally and physically improved ; he will acquire tastes and wants which will increase the trade of the country ; he will learn to know the white man and his ways, and will, by providing a plentiful and cheap supply of labour, counterbalance the physical disadvantages under which the greater part of Africa labours, and thus ensure the future prosperity of the land, whereby, with the attendant security of tenure and of the rights of the individual, he will have that chance of progressive evolution which centuries of strife and bloodshed have denied him. Inducements might be offered to chiefs to make plantations of wheat, rice, coffee, and other suitable products, by exempting a number of their men, proportionate to the area cultivated, from the annual educational course.**

This perpetual wail of " slavery ", which, like the platitudes of the missionaries, is always raised to combat legitimate and reasonable discussion, is due to ignorance, to the inability to discriminate between the status of slavery and slave-raiding. **Slave-raiding was a curse beyond belief, and is now, happily, to all intents a nightmare of the past, but the status of slavery is still widespread, and with many peoples is necessary and beneficent. The line between slavery and freedom is a very nice distinction.** We can all be called upon to fight or to give up our goods for the common weal, or, as we phrase it, for the cause of progress. Then why should not other peoples be called upon to work for the cause of progress ?

Throughout Africa the cry is, " Give me labour ". There is a sound maxim in the progress of the world : " What cannot be utilized must be eliminated. " And drivel as we will for a while, the time will come when the negro must bow to this as to the inevitable. Why, because he is black and is supposed to possess a soul, we should consider him, on account of that combination, exempt, is difficult to understand, when a little firmness would transform him from a useless and dangerous brute into a source of benefit to the country and of satisfaction to himself.

I invariably had trouble with my natives when they were not occupied. The native has no means of amusing himself, nor idea of making occupation, and consequently, like women similarly situated, has recourse to chatter and the hatching of mischief. Work, I am convinced, is the keynote to the betterment of the African ; and he will not work for the asking. No amount of ex-

ample will assist him. What are the results of several hundred years' communication with the Portuguese ?

A few natives wear hats, and the women's morals have deteriorated. Africa labours under many disadvantages — remoteness from markets, inaccessibility, dearth of water-ways, and a pestilential climate ; but it has one great advantage in an inexhaustible supply of cheap labour, which, if properly handled, should place it on terms of equality with countries more favourably endowed by Nature. Up till now this mine of wealth has been squandered at the bidding of the noxious faddist, or by the supineness of British Colonial administration. The Chartered Company alone endeavoured to tackle the problem in a statesmanlike manner, but was shouted down by the howls of Labbydom.

A phenomenon little understood at home, or even in Africa, is that with the African native the laws of supply and demand have no mutual sequence. A native who has once sold an egg for six pence, will expect six pence apiece when one cannot walk for eggs, nor will he accept less, but will rather watch them rot. Similarly, if he has once been paid a certain sum for labour, he will rather starve than accept less. The highest price ever obtained, and always that price to the last gasp, is what regulates trade amongst these peoples. I will here give an interesting example to illustrate this point, which came under my own personal observation.

(...)

The first essential in opening up new country in Africa is for the Administration to fix a rate of pay, and to make that rate a very low one. If it is left to competition the rate is bound to be forced up by contending trading companies. The first profits from new country are usually large, and the difficulty of obtaining labour very great before the native has gained confidence. Hence the rate dependent on competition is a fictitious one, and cannot be sustained under the conditions that will prevail subsequent to the harvesting of the first-fruits of the land. But it will be well-nigh impossible ever to lower the rate to meet diminishing profits. At first sight this seems severe on the native, but in reality it is not so. As he is, he has every necessary of life, and every-thing that we give him is a luxury. The taste for pay is a cultivated taste, and three shillings really gives him as much satisfaction as three pounds. The native on the Tanganyika plateau works more cheerfully for his three shillings a month than the Rhodesian native does for his two pounds, and yet beads and cloth are much more costly on the plateau than in Rhodesia. **There is a short-sighted inclination amongst British officials to give the native more than he requires or even asks for, presumably simply because he is a native.**

At one station I required a certain amount of labour, and as there was no precedent to go upon, we called up some of the local natives, and asked them for what sum they would be willing to do the work in question. They mentioned a figure which they evidently considered preposterous, but which, as a matter of fact, was very small. The official there-upon told them that they would get more. This naturally aroused their suspicions, and some of those who had at first been willing failed to turn up. It was a typical instance of Gladstonianphilanthropy¹³⁵ as distinct from statesmanship. It must al-

¹³⁵ Voir la note (88).

ways be remembered that the untutored native will work as readily for three shillings as he will for three pounds ; and if he does not want to work, he will not do so for thirty pounds. The actual rate of pay carries no weight with him. It is merely a matter of whether he is in the mood. But of course if he has once received a certain figure he will never work for less, even if he is in the mood to do so. Were he to do so he would imagine that he had been swindled.

(...)

The name of Englishman is held high throughout Africa, and the Union Jack is the surest passport in the land. Let this be the answer to those who casually assume that because a man goes to Africa he necessarily becomes a brute, no matter what his social status, education, or previous mental condition. It is obviously to the interest of men who live as an infinitesimal minority amongst hordes of savages, to find out what means are most conducive to the proper control of those hordes, and to inspire them with that respect and assurance of justice, without which they will be in continual revolt, as has been the case with the natives of the Upper Congo since the substitution of Belgian and polyglot officials for the original staff of British and Americans. However, the damage is done, and I think the proposed remedy of importing " the teeming millions " of Lake Tanganyika (who, by the way, do not exist) a false and dangerous one. The imported natives, finding that they obtain less pay than the natives of the country, although they have come far from their own homes, break out in discontent and, maybe, open revolt (as did the Angoni police, recruited and sent to Salisbury by Major Harding, C.M.G.), and when they return home spread the feeling of dissatisfaction far and wide¹³⁶. »

Malgré le manque d'expérience dû à son âge, Ewart se sent appelé à donner des conseils à l'administration coloniale britannique. Il les résume en quelques mots. Premièrement, seuls les agents de l'administration coloniale doivent organiser le marché du travail. Deuxièmement, il est important de gouverner la population en passant par ses chefs traditionnels dont il faut respecter l'autorité. Troisièmement, sauvegarder coûte que coûte le prestige de tout homme blanc. Quatrièmement, les fonctionnaires doivent apprendre les différentes langues des indigènes pour mieux gagner leur confiance. Les Allemands donnent un bon exemple dans ce domaine. Cinquièmement, éviter de muter trop souvent les fonctionnaires. La confiance de la population envers eux pourrait en souffrir. Sixièmement, encourager les fonctionnaires à voyager dans leur territoire :

« To summarize ; the questions of paramount importance are :

1. To make the Administration the sole labour agents.

By this means the supply of labour can be evenly distributed through the year, or according to the country's requirements. The rate of pay can be fixed

¹³⁶ *Ibid.*, pp. 360-363.

and maintained at a rational level. Undesirable people can be prevented from obtaining labour, and thereby adversely influencing the native. The native is protected against the employer, and guaranteed proper treatment by knowing that he has a court of appeal where he can obtain information and air his grievances.

2. To rule through the chiefs, and refrain from injuring their prestige.

Centuries cannot give the white man the power over the individual native that the recognized chief holds without question. The substitution of one chief for another is of no use unless the original chief is killed and his rightful heir instated. These matters are religion with natives. " Once a chief always a chief, even when dead, " is their belief. To get a grip on an important chief and yet leave him his power is a difficult matter ; and as these preliminary questions will affect the whole future of the country, the first step in administration should be entrusted to really able men, and not, as is too often the case, to any trader, hunter, or out-of-a-job who happens to be in the neighbourhood and to know a little of the language. By leaving the chiefs their power, administration is greatly facilitated by the resulting concentration of responsibility. All the petty questions and difficulties (which are often such dangerous ground, until the local customs are fully understood) devolve on the chief, and if there is any serious trouble the responsibility can be instantly located. The prestige of the chiefs should be maintained in every possible way, such as exempting them from the hut-tax, allowing them a small armed escort, etc.

(...)

3. More attention must be paid to maintaining the prestige of the white man.

This is of paramount importance. There is rather a tendency amongst the officials to lower the non-official in the eyes of the native. This is fatal. The prestige must be maintained at all costs, as it is the sole hold that we have over the native. The rabble that is inseparable from a mining community is a great difficulty. But still much harm is caused by the ignorance of the youthful officials who are in positions for which they are in no wise fitted.

4. Officials should be forced to acquire a knowledge of the language.

The Germans set us a good example in their East Coast Protectorate, where a man must go through a preliminary course at the coast before being admitted to any position in the interior. I have seen much harm done by the employment of interpreters who are invariably bribed, and only say what they wish to be said. This destroys the confidence of the native. I have always remarked the eagerness with which the native appeals to the white man who can converse direct with him.

5. The constant moving of officials from place to place should be avoided.

The native requires a long time to learn to know a white man and to feel confidence in him. In many places a game of general post with the officials seems to be the chief occupation of the Administration.

(...)

6. The official should be enabled and encouraged to travel round his district.

This is the surest means of inspiring confidence. At present most of the officials whom I met were tied to their stations by such statesmanlike duties as

weighing out beads, measuring cloth, and copying out orders ; all of which might be cheaply and effectually done by an Indian clerk. Travelling round and learning the natives is usually severely repressed at headquarters (...)»¹³⁷.

Vers la fin du chapitre, Ewart se rend compte que son appréciation des Africains a été un peu trop sévère. Il s'explique en disant qu'il regarde les Noirs de deux manières différentes, d'abord comme spectateur et étudiant, et puis comme homme d'expérience vivant en Afrique.

En tant que spectateur et étudiant, il perçoit les Africains infiniment plus sages, infiniment plus décents, infiniment plus raisonnables que les Blancs. La logique absolue de leur vie déconcerte l'esprit tordu des Blancs. Selon Ewart, il est impossible de vouloir comprendre les Noirs. Les Blancs pensent que les Noirs sont des imbéciles. Eux, ils pensent que les Blancs sont des fous. Les Noirs sont heureux. Ils ne veulent rien, en plus ils tiennent compte de leurs frères qui vivent dans la misère. Aucun homme noir ne prendra du ventre quand un de ses frères est en train de mourir de faim. Dans cette perspective scientifique, Ewart affirme aimer les Noirs. Il pleure sur eux en se demandant pourquoi les Blancs ont croisé leur chemin.

En tant qu'homme d'expérience vivant en Afrique, Ewart voit qu'il y a du travail à faire. **Selon lui, les Blancs se trouvent dans une situation qui nécessite l'aide des Noirs !** Pour que ces derniers soient utiles, il faut les mouler aux manières des Blancs. Il n'y a que deux solutions : ou bien les Blancs abandonnent l'Afrique, ou bien ils obligent les Noirs à travailler pour eux et comme eux. Une décision s'impose. Sinon, les hommes blancs de l'Afrique du Sud décideront à leur place.

Maintenant que les Blancs ont « volé » le continent africain, ils doivent encore soumettre ses habitants à leur service. Ewart pense que la création de réserves pour indigènes est envisageable mais, à long terme, cela n'arrangera pas la question. A un certain moment, l'homme blanc possèdera tout. Il se réfère à ce qui est déjà arrivé en Nouvelle Zélande et aux Etats-Unis. Un jour, cela se produira aussi en Afrique. Bref, l'esclavagisme des Arabes est remplacé par le colonialisme des Blancs. Dans ce cas-là, peut-on parler d'esclavagisme à l'européenne?

« Let my radical critics not misunderstand me on my feelings towards the negro. There are two distinct standpoints from which I view the African. **As a spectator and student of social evolution, I see a people infinitely more wise, infinitely more decent, infinitely more sane than we. The absolute**

¹³⁷ *Ibid.*, pp. 364-366.

logic of their life bewilders our distorted minds. We can never learn to understand them. They soon see through us. We think them fools. They think us mad ; and there is little question who is nearer the mark. They are happy. They want nothing. No man grows fat while his brothers starve. In absolute content they doze along their dreamy path of life.

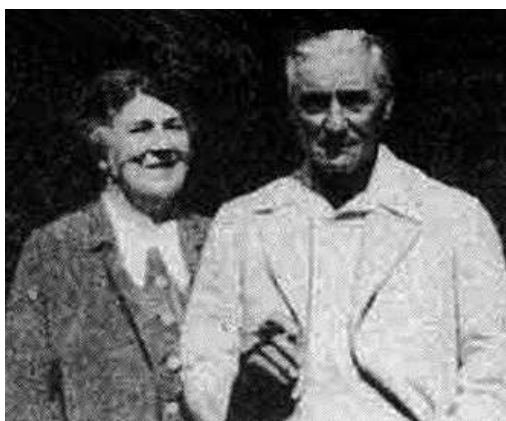
In this light I love them and weep to think that we, the strenuous, the snob-ridden, the crude dross-hunting victims of a hideous mesh of blatant greed and misery meek, have ever crossed their path.

The other point of view is that of the man in their midst with work to do. We are dependent upon their aid. To assist us they must be moulded to our ways. But they do not want to be, and yet they must. Either we give up the country commercially or we must make them work ; and mere abuse of those who point out this impasse can never change the fact. We must decide and soon. Or rather the white men of South Africa will decide. May History (the philosophy, which teaches by example) teach us at last to be discreet. I have seen too much of the world to have any lingering beliefs that Western civilization benefits native races. Socially, physically and morally its advent is their death-knell. Still we have taken up the task. Let us see with open eyes the issues which that task entails. For sure as the tide, comes the moment when there is no longer room for both peoples to live their own individual lives ; at that moment one must bow or leave the path.

I have small sympathy with the capitalist regime, and am convinced that the immediate future of South Africa is already nipped by the frost of land monopoly. But it is the regime in which we live as yet, and till it top-heavy crumbles to the ground the native too must fall in line. **We have stolen his land. Now we must steal his limbs. The setting apart of native reserves does but defers the issue. In time the white man will have all. It is happening in New Zealand ; it is happening in the United States ; it will happen in Africa none the less.**

Were the African other than he is, a form of state socialism similar to the old-time Jesuit missions in Paraguay might meet the case. But the African wants even less than the Indian of Paraguay. Lack of incentive therefore precludes any voluntary development from the existing communism into progressive state socialism in which he (the negro) would reap the fruits. There remains a possible alternative. It is the organization of African society on the lines of the Incas of Peru

that is, the division of society into two strata, of which the lower does the menial work and draws sufficient of the proceeds to meet all simple wants, while the upper organizes, directs, and takes all the surplus produce. This in



GERTRUDE ET EWART (à un âge avancé)

effect would be the situation in Africa if the Government assumed the sole agency of labour. There is in reality nothing revolutionary in this. It is but anticipating the inevitable time when the majority of the African natives will be forced by destitution to work or subjected to the " slavery " of the work-house and of the prison when convicted of the heinous offence of " sleeping out. " Compulsory labour in some form is the corollary of our occupation of the country, and the sooner we grasp this essential fact the better chance there will be that South Africa will settle down contented in the shadow of the flag. It is pathetic, but it is History. The immediate cause can be explained by simple measurements of skulls. The primary cause lies hid in those great words of Rhodes : " Tread me down ! Pass on ! I have done my work"¹³⁸. »

Les revues coloniales

La presse Occidentale s'est intéressée à la traversée de l'Afrique par Ewart et son compagnon Harry. Ewart lui-même a publié un article dans le *New York Times* du 18 novembre 1900¹³⁹. Pour satisfaire le public américain, l'auteur insiste sur les aspects sensationnels de son voyage. Il suffit de lire les sous-titres de son article : « *Explorer and suveyor – Met many cannibals – Big snakes harmless – Natives were unfriendly – Natives must be bluffed* ».

Les revues scientifiques se sont surtout intéressées aux découvertes géographiques d'Ewart. Pour nous, l'importance de ces découvertes paraît insignifiante. Mais à l'époque, elles ont été indispensables pour partager et exploiter le continent africain. Curieusement, les revues n'en parlent pas. S'agit-il d'un sujet tabou ?

Nous devons remarquer que c'est grâce à ces articles¹⁴⁰ que nous avons pu identifier les deux Anglais dont Kandt parle dans sa lettre à

¹³⁸ E. GROGAN – A. H. SHARP, *op.cit.*, pp. 376-378.

¹³⁹ E. GROGAN, « Ewart W. Grogan tells from His Journey from South to North », in *New York Times*, 18 November 1900.

¹⁴⁰ « Un autre voyageur anglais, **M. Sharp[e]**, vient d'explorer le lac Kivou, ou Kivu d'après l'orthographe qu'adoptent les Belges. Nous rappelons que ce lac, qui se déverse dans le Tanganyika par le Rousiji, a été aperçu pour la première fois par le lieutenant allemand von Goetzen, en 1894. Depuis cette époque, il a été exploré par d'autres Allemands et par des Belges ; ces derniers ont fondé des postes sur ses bords. La rive occidentale seule appartient au Congo belge; les rives septentrionale, orientale et méridionale sont dans l'Afrique orientale allemande. Le Kivou s'étend au pied du versant méridional du massif volcanique des Virungo. C'est l'officier allemand Ramsay qui a reconnu l'émissaire qui sort de son extrémité méridionale et le fait communiquer avec le Tanganyika. Les eaux du Rousiji forment la chute de Pemba, puis se dirigent vers le sud. Le niveau du Kivou est à la cote 1490, c'est-à-dire qu'il est plus élevé que le Tanganyika de 678 mètres. Au milieu du lac, est une grande île nommée Kouijou ; il existe quelques autres îlots au nord et au sud. Les riverains du lac sont les Rouandas dans la partie orientale, les Ouroundis au sud. M. Sharp[e] a ajouté encore à ses con-

Mgr Gerboin. A titre d'exemple, nous publions l'un de ces articles, paru dans la *Revue de Géographie, dirigée par M. Ludovic Drapeyron* :

**« EXPEDITION DE M. GROGAN, DU CAP AU CAIRE :
EXPLORATION DE LA REGION DU LAC KIVOU AVEC M. SHARP.**

En même temps que le major Gibbons, un autre voyageur anglais, **M. E.-S. Grogan**, traversait également toute l'Afrique du sud au nord. Parti du Cap au début de 1898, c'est aussi par le Nil qu'il a effectué son retour. M. Grogan fut rejoint dans la Rhodésie par **M. A. Sharp**. De là, les voyageurs se rendirent à Chindé, à l'embouchure du Zambèze, où ils arrivèrent en octobre 1898. Ils suivirent ce fleuve, puis le Chiré qui les conduisit au lac Nyassa. En passant, ils avaient visité le massif du Chipéroni, et poussé une pointe jusqu'au Tchambézi qui, d'après M. Grogan, est la véritable source du Congo. Du lac Nyassa, MM. Grogan et Sharp atteignirent Oudjidji, sur le lac Tanganyika, et explorèrent l'Ousambara, au nord de ce dernier lac. **La vallée du Roussisi les conduisit du Tanganyika au lac Kivou où ils rencontrèrent le Dr allemand Kandt. MM. Grogan et Sharp ont donné de nombreux renseignements sur le lac Kivou.** Le Roussisi déverse les eaux du lac Kivou dans le Tanganyika par cinq embouchures qui forment des deltas marécageux que recouvre en partie la forêt tropicale et où vivent de nombreux éléphants. La vallée du Roussisi remonte doucement jusqu'à environ 35 kilomètres au sud du lac Kivou, puis là, subitement, elle se redresse, et c'est par une succession de rapides et de cascades que la rivière descend dans un chenal qu'elle paraît s'être creusé à une époque relativement récente, car elle a dû couler antérieurement dans une autre vallée située plus à l'est. Le lac Kivou est couvert d'îles dans sa partie méridionale. Plus au nord est la grande île de Kouidjoui. Du côté de l'est, deux longues baies s'enfoncent de plusieurs kilomètres dans les terres. Le développement de la

naissances dues aux précédents voyageurs. Il est parti d'Oudjidji, et a traversé l'Ousoumbourou, au nord de l'extrémité septentrionale du lac Tanganyika, puis il a suivi la vallée du Roussisi jusqu'au lac Kivou. Sur les rives de ce lac, il a rencontré le docteur allemand Kandt, qui explorait la même région. Ce savant avait fait la circumnavigation du Kivou, ce qui représentait un trajet de 865 kilomètres. Longeant la côte orientale du Kivou jusqu'à son extrémité septentrionale, M. Sharp[e] atteignit les volcans de Virungo. Après avoir exploré ces parages pendant trois à quatre semaines, il gagna le lac Albert-Edouard ; ce sont la plupart du temps des régions inexplorées qu'il parcourut. Il longea ensuite la rive orientale du lac Albert-Edouard pour arriver enfin à Toro, dans l'Ouganda, en août 1899. Il avait l'intention de gagner le Caire, en passant par Khartoum, mais ne trouvant pas de route libre, il décida de retourner immédiatement en Europe. M. Sharp[e] a laissé à Toro son compagnon, **M. Grogan**, qui se proposait de se rendre à Ouadelaï par l'Albert-Nyanza, pour essayer ensuite de descendre le Nil. Le voyageur anglais déclare que le lac Kivou est très mal dressé sur les cartes. Ses conclusions à ce sujet correspondent, dit-il, entièrement avec celles du **Dr Kandt**. La rive orientale de l'Albert-Edouard est aussi, d'après M. Sharp[e], reproduite d'une façon erronée sur les cartes. » (« Le lac Kivou », in *Revue de Géographie, dirigée par M. Ludovic Drapeyron*. 1877-1924. Janvier-Juin 1900, TOME XLVI, Vingt-troisième année. pp. 42-43).

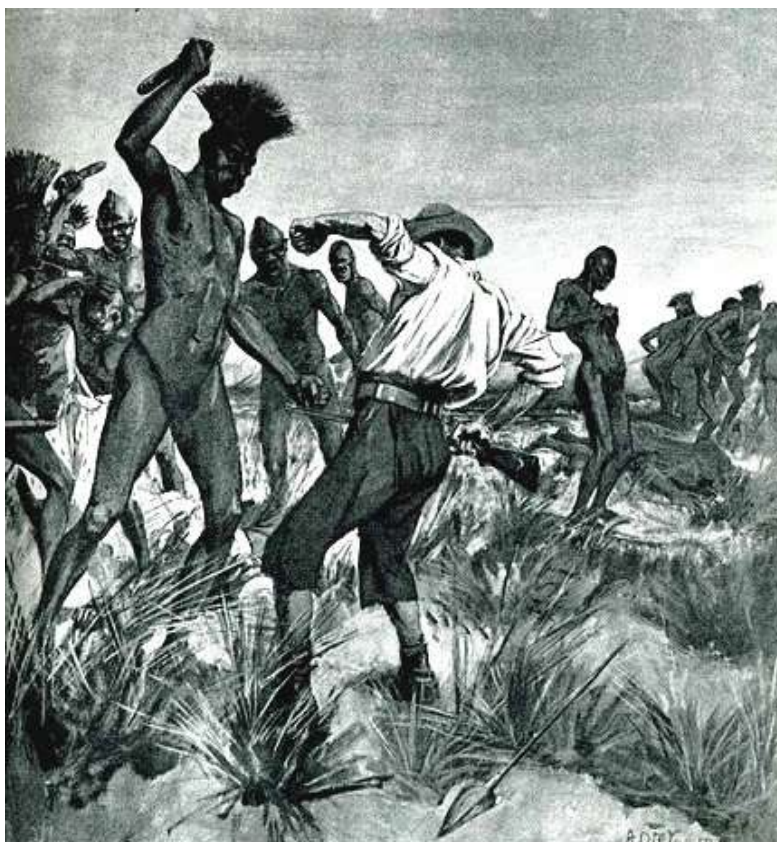
ligne des côtes est considérable, car elles sont découpées en une infinité de criques, parsemées d'îles. Le lac est très profond et poissonneux; on n'y voit ni crocodiles ni hippopotames, mais on trouve sur ses bords beaucoup de loutres et de grues. Tout autour du lac s'élèvent de petites collines isolées et couvertes de pâturages ; les vallées qui les séparent sont étroites et souvent remplies de marais de papyrus. Les Ouatousi, peuple pasteur qui habite les rives du lac, forment la classe la plus élevée des Ouaroouanda, et paraissent descendre des Gallas qui s'avancèrent jadis jusqu'au Tanganyika. Au nord-est du lac, les collines cessent, et l'on commence à rencontrer des cônes volcaniques d'une forme encore très nette. Tout le nord du Kivou est une région volcanique où l'on distingue six volcans principaux, dont deux sont encore actifs. M. Grogan a donné aux deux pics occidentaux les noms de Götzen (ancien Kirounga) et de Sharp, et aux quatre autres ceux de Eyres, Kandt, Watt et Chamberlain. **Quant au mont Mfoumbiro, il est établi par les observations de MM. Grogan et Sharp qu'il n'existe pas, à moins que ce nom n'appartienne à l'un des volcans précités ; l'expédition Moore avait fait la même constatation.** Toute cette région volcanique est recouverte de forêts, qui se rattachent à celle de l'Arouhouimi, et est habitée par des peuplades naines. M. Grogan aurait voulu visiter deux autres petits lacs qu'il avait vus vers l'ouest, mais l'hostilité des Baleka et l'insuffisance de ses approvisionnements ne le lui permirent pas. Il se dirigea alors vers le nord, et descendit la vallée du Kako ou Routchourou, cours d'eau qui sort du versant septentrional de l'un des volcans et, se jetant dans le lac Albert-Edouard, constitue ainsi le cours supérieur du Nil-Albert. A son embouchure, le Routchourou forme un vaste marais couvert de roseaux où vit une population de pêcheurs analogue à celle qui habite le Semliki à l'entrée du lac Albert. Le lac Albert-Edouard est beaucoup plus étendu à l'est que ne l'indiquent les cartes. L'expédition, longeant la côte orientale de l'Albert-Edouard, parvint au port Gerry, dans le Toro. Là, M. Sharp se sépara de la caravane, traversa l'Ouganda et se dirigea vers Mombasa, sur la côte. M. Grogan continua seul son voyage par le Semliki, le lac Albert et le Nil. Il passa à Ouadelaï et à Bôr et traversa les immenses marais qu'habitent les Dinkas ; puis il atteignit le Bahr-el-Zeraf, où il rencontra le major anglais Peake qui étudiait les barrages du Nil, et descendit le fleuve jusqu'à Khartoum où il atteignit la voie ferrée qui le conduisit à Alexandrie¹⁴¹. »

Conclusion

Nous constatons que des événements apparemment ordinaires ont leur importance dans le domaine de l'histoire, à tel point qu'ils méritent notre attention. Aidé par le hasard, nous avons découvert que les débuts de l'histoire coloniale au Rwanda ont été marqués par

¹⁴¹ Expédition de M. Grogan, du Cap au Caire; exploration de la région du lac Kivou avec M. Sharp, in Revue de Géographie, dirigée par M. Ludovic Drapeyron. Institut Géographique de Paris, 1877-1924. 1900-07, Vingt-quatrième Année, Juillet – Décembre 1900, pp. 430- 432.

une histoire d'amour entre une Néo-Zélandaise et un Britannique. Pour un simple spectateur de l'histoire, c'est un fait inimaginable ayant des conséquences imprévisibles ... Sans cette histoire d'amour, il est bien possible que les Pères Blancs ne se seraient jamais installés au Rwanda ! Aujourd'hui, nous ne nous rendons pas assez compte que ce même phénomène est toujours à l'œuvre. Nos gestes et nos paroles personnels, même banals, ont un impact sur l'histoire.



UNE ILLUSTRATION DU JOURNAL D'EWART GROGAN

Une fois de plus, nous voyons que le Rwanda a suscité la convoitise de trois puissances coloniales, celle de Léopold II, de l'Allemagne et de la Grande-Bretagne. Nous oublions trop facilement que le pays a été partagé finalement entre ces trois puissances. L'Allemagne a réussi à se réserver le plus grand morceau qui a conservé le nom du pays. Cet esprit de compétition a joué en faveur des Pères Blancs qui appartenaient à une société mis-

sionnaire, réputée française à l'époque. Cette présence française deviendra gênante à partir de 1907, quand les Allemands sont bien installés. A cette époque, les nationalismes européens dominent de plus en plus la politique internationale ; elles conduiront à la Grande Guerre de 1914-1918. Il est curieux de constater que la partie du Rwanda précolonial annexée par la Grande-Bretagne n'a jamais réclaté son retour à la patrie. Il s'agit du Sud de l'Ouganda qui touche le Nord du Rwanda. Cette région est habitée principalement par des *Bakiga*.

La présentation des Pères Blancs par Ewart fait réfléchir. Elle est bien différente de celle que nous trouvons dans leurs revues. Celles-ci mettent davantage en lumière leur action évangélisatrice. C'est normal. Il s'agit de revues de propagande dans lesquelles les Pères Blancs ne parlent pas de leurs interventions politiques. N'oublions pas, que les missionnaires, comme les militaires et les explorateurs, ont été des agents de la colonisation de l'Afrique dont la lutte anti-esclavagiste a été le cheval de Troie. Aujourd'hui, les Pères Blancs manifestent une certaine pudeur à ce sujet. Pourquoi ? Ont-ils mauvaise conscience d'avoir contribué au Rwanda à la destruction de la société traditionnelle qui a conduit finalement à la tragédie de 1994 ?

Au premier abord, l'approche britannique de la colonisation de l'Afrique semble différente de celle des autres puissances coloniales. Elle paraît plus économique et plus pacifique. Ewart veut nous faire croire que les armes sont utilisées uniquement pour défendre les intérêts britanniques. Plus intéressante encore est sa manière de voir la colonisation. Pour lui, c'est une solution pour canaliser la surpopulation en Europe. Mais Ewart va encore plus loin en argumentant que les Blancs dépendent de l'aide des Africains. Il souligne l'importance de leur éducation qui devrait les transformer en Européens. Quel malheur pour ceux qui devaient subir cette humiliation inadmissible ! Selon Ewart, l'occidentalisation des Africains est nécessaire pour rentabiliser l'économie coloniale basée sur le travail forcé. Au fond, il veut introduire en Afrique le système d'un capitalisme libéral. Il propose de payer aux Africains un petit salaire et de créer chez eux le besoin de produits venant de l'Occident. Ce système économique soutenu et propagé par les missionnaires a contribué à détruire les fondements des sociétés africaines traditionnelles, basées sur une vie de communauté intense et un esprit de partage, encadrée par une autorité forte sous la protection des ancêtres. A cette époque, les Africains ne connaissaient pas encore la notion de progrès économique, fruit d'un travail rénuméré personnel. Ils ne connais-

saient pas non plus la propriété individuelle. En fin de compte, Ewart nous ouvre les yeux sur l'existence d'une réflexion concernant la colonisation et ses conséquences pour les populations africaines. Cette réflexion met en évidence un certain malaise chez les Occidentaux, qui éprouvent le besoin de justifier leur action coloniale. Une meilleure connaissance de cette réflexion peut aider les Africains à se libérer enfin d'une période douloureuse de leur histoire et de prendre en main leur destin d'une manière responsable.

Malgré les limites de notre article, nous avons pu ajouter une pièce au grand puzzle de l'histoire du Rwanda. Lentement mais sûrement, le passé colonial de ce pays nous livre ses secrets. En même temps, nous constatons que l'intégration des derniers résultats des recherches dans le domaine de l'histoire coloniale se réalise avec une certaine lenteur. C'est dommage, mais tout à fait compréhensible¹⁴².



LA CHASSE A L'ELEPHANT AU RWANDA

¹⁴² Les instituts et sociétés fondés durant l'époque coloniale continuent à imposer leur vision de l'histoire pour leur plus grande gloire. Il y a une dizaine d'années, lors d'une réunion à Kigali, le délégué des Pères Blancs affirmait que l'histoire du Rwanda a été écrite une fois pour toute. Aucun de ses confrères présents n'osait le contredire craignant d'être sanctionné. Une telle attitude est étonnante pour des personnes qui aiment faire la leçon aux autres. Voyant qu'ils ne veulent pas connaître les déboires de leur histoire, faut-il laisser les *Banyarwanda* dans l'ignorance, source d'injustice et de violence ?

LA VISITE DE MONSIEUR HIRTH A SAVE EN JUILLET 1903 :

l'évangélisation des Banyarwanda par eux-mêmes



MGR HIRTH (1903)

Dans cet article, nous présentons la réorientation pastorale de la Mission de Save de juillet 1903 par **Mgr Hirth (1854-1931)**. Elle mérite notre attention à cause de son importance pour l'évangélisation de la population de cette Mission. En effet, elle introduit **le principe de l'évangélisation des Banyarwanda par eux-mêmes**. Et en même temps, elle met fin à la méthode pastorale du **P. Brard (1858-1918)**.

La Mission de Save avait été fondée en février 1900. C'était la première Mission des Pères Blancs au Rwanda. Le P. Brard en était le fondateur et le premier supérieur. Contre son gré, Mgr Hirth l'avait nommé pour cette tâche difficile tout simplement parce qu'il n'y avait pas d'autres candidats disponibles¹⁴³.

En avril 1903, le P. Brard, très enthousiaste, avait baptisé les premiers catéchumènes¹⁴⁴. Et il avait même accueilli les premières filles qui aimeraient devenir religieuses. Et voilà qu'en arrivant à Save, Mgr Hirth n'est pas du tout content du P. Brard et de sa manière d'évangéliser. Nous lisons dans le diaire :

¹⁴³ Lettre de Mgr Hirth du 31 décembre 1901 à Mgr Livinhac, A.G.M.Afr., N° 095065-095067.

¹⁴⁴ Le P. Smoor, un confrère du P. Brard, composa à l'occasion des premiers baptêmes un chant de joie en kinyarwanda (R. HEREMANS – E. NTEZIMANA, *Journal de la Mission de Save (1899-1905)*, Ruhengeri, 1987, pp. 88-90, pp. 96-100).

« **JUILLET [1903]** »

7 – Arrivée de Mgr Hirth qui vient faire la visite du poste. 14, 15, 16, 17, jours de grand conseil pour régler les intérêts de la mission ? (Voir le cahier des cartes de visite). Une nouvelle direction est donnée à la mission ou plutôt elle est uniformisée comme la mission de Kiziba : **plus de catéchistes étrangers ; les Banyarwanda s'instruiront entre eux ; plus d'écoles ; plus de réunions sur les collines ; plus de réunions du dimanche ; plus de réunions sur semaine. Le moins de bruit possible pour ne pas éveiller et blesser les susceptibles du roi et des Batutsi, en un mot, imiter les premiers chrétiens aux catacombes.**

27 – Départ de Sa Grandeur pour Bugoyé. Le dimanche 19, nous avons eu la première confirmation : 26 confirmés (...).

AOÛT

28 – Cinq jeunes filles qui avaient demandé la permission de Sa Grandeur d'aller faire leur éducation chez les Sœurs du Kiziba partent aujourd'hui, après avoir obtenu l'autorisation de leurs parents (...).



SEPTEMBRE (...)

LE. P. CLASSE (mars 1900 ?)

5 – Départ du P. Lecoindre, qui va, pendant un mois, tenir compagnie au P. Wekerly, à Bugoyé, pendant que le **P. Classe est parti pour le Kiziba avec Mgr Hirth**, et que le P. Barthélémy va à Usumbura régler les affaires de propriétés de nos 3 stations (...).

Il y a un grand mouvement d'arrêt dans la marche de notre mission, depuis que nous appliquons la méthode imposée par Sa Grandeur le vicaire apostolique : plus ou peu de catéchistes étrangers ; plus de réunion de dimanche, si ce n'est pour ceux qui ont fini le catéchisme ; plus de réunion pour s'instruire pour faire les prières sur les collines ; plus de classe ni à la station ni sur la colline ; les indigènes doivent s'instruire entre eux, en famille. D'abord ce changement subit les bouleverse, puis nous n'avons pas encore de vrais néophytes capables de soutenir les nonchalants, si ce n'est que quelques enfants ; alors, tous ceux qui avaient commencé, médailles ou autres, ne se sentant plus soutenus et encouragés, par les catéchistes, puis moqués et traqués par les infidèles, montrent beaucoup moins d'empressement ou ne paraissent plus, ce qui était à prévoir. Ensuite, le démon parle, agit ; le bruit court que le roi a dit qu'il n'y aurait plus que les habitants d'Isavi à se faire instruire ; d'autres disent que nous partirons bientôt et que nous emmènerons tous les médaillés, que Mgr Hirth va conduire toutes les jeunes filles au Kiziba, etc. etc. Tout cela n'est pas fait pour encourager. Ajoutons que nous sommes dans le « mu ki [grande saison sèche] ou saison morte pour le travail, et où le pombé coule à flots¹⁴⁵... »

¹⁴⁵ *Ibid.*, pp. 96-100.



SAVE (1905 ?) : LE P. BRARD ASSIS DANS SON FAUTEUIL

Le P. Brard, dans le diaire, exprime sa déception devant la réorientation pastorale de sa Mission. Toutefois, il reste discret sur le contenu de cette réorientation. Pour en savoir plus, il nous renvoie au *Cahier des Cartes de Visite* de Save. Malheureusement, ce *Cahier*, conservé aux archives du diocèse de Butare, est par hasard introuvable¹⁴⁶. Faute de mieux, nous devons nous contenter de la **lettre de Mgr Hirth du 20 juillet 1903**. Elle est adressée à Mgr Livinhac (1846-1922), Supérieur Général des Pères Blancs. Dans cette lettre, Monseigneur explique en quoi cette réorientation pastorale existe¹⁴⁷. Mais pour commencer, nous allons la situer dans son contexte historique.

¹⁴⁶ Le P. Blanchard nous a confié qu'il a donné le Cahier à feu Mgr Gahamanyi, évêque de Butare.

¹⁴⁷ Lettre de Mgr Hirth du 20 juillet 1903 à Mgr Livinhac, A.G.M.Afr., N° 095081-095083. F. MUVARA, présente une analyse de cette lettre d'une manière très brève dans sa *Monographie historique de la Mission de Save (1900-1950)*, mémoire de licence, Butare, 1981. 177 pp. Il avait à sa disposition seulement une partie de la lettre. Voir aussi R. KANYARWANDA, *L'apostolat des laïcs au Rwanda de 1900 à nos jours*, thèse de doctorat, Rome, 1988, 401 pp.

Le contexte de la réorientation pastorale à Save en 1903

Nous aimerions placer la réorientation pastorale à Save dans son contexte. Nous le faisons à partir de la lettre de Mgr Hirth du 27 juin 1903¹⁴⁸. Elle est adressée à son frère, l'Abbé Ernest Hirth (1868-1935) du diocèse de Strasbourg. Monseigneur l'a écrite pendant qu'il visitait son Vicariat du Nyanza méridional, un Vicariat qui était large de plus de 800 km, depuis les lacs Natron et Eyasi jusqu'au lac Kivu.

Mgr Hirth, dans cette lettre, raconte la situation pastorale de chaque Mission visitée. En même temps, il nous fait découvrir sa méthode d'évangéliser qui a, sans aucun doute, marqué la réorientation pastorale à Save. La lettre de 27 juin 1903 est accompagnée d'autres lettres explicatives qui méritent d'être citées :

« Vous voudrez bien remercier en mon nom les bienfaiteurs. Me voilà en route depuis bientôt deux mois, et il y en a pour 3 mois encore ; il n'y a guère moyen d'écrire. Cependant je songe à vous un peu tous les jours quand la fatigue n'est pas trop grande et le prochain courrier emportera une assez longue lettre pour vous¹⁴⁹. »

« Voici quelques pauvres pages dont vous ferez l'usage que vous pourrez : vous ne voulez jamais me spécifier sur quels sujets je devrais vous écrire et vous ne m'envoyez pas non plus les articles que vous faites imprimer ; de là vient mon grand embarras. Dans ce que vous livrez à la publicité, ne dites rien qui puisse allécher les protestants surtout. Les ministres ont les yeux sur nos belles missions du Ruanda et il est à craindre que bientôt nous les aurons. Soyez bien réservé aussi quand vous parlez de nos chefs militaires : le gouvernement leur fait toujours parvenir tout ce qui se publie sur leur compte. Mieux vaut encore n'imprimer que des éloges à leur adresse¹⁵⁰. »



L'ABBE ERNEST HIRTH

« Je viens de demander au P. Froberger¹⁵¹ de Trèves de ne pas manquer de m'envoyer les dernières cartes de Kandt¹⁵² et Hermann¹⁵³ sur le

¹⁴⁸ Récit de voyage de Mgr Hirth du 27 juin 1903 adressé à l'Abbé Ernest Hirth, A.G.M.Afr., O60, N° 095309.

¹⁴⁹ Lettre de Mgr Hirth du 18 juin 1903 à l'Abbé Ernest Hirth, A.G.M.Afr., Casier 303, N° 096189.

¹⁵⁰ Lettre de Mgr Hirth du 30 juin 1903 à l'Abbé Ernest Hirth, A.G.M.Afr., Casier 303, N° 096190.

¹⁵¹ Le Père Joseph Froberger (1871-1931), un Alsacien originaire du diocèse de Strasbourg, entra au noviciat des Missionnaires d'Afrique, le 7 octobre 1892. Il prononce son serment missionnaire en 1896 ; il est ordonné prêtre en 1898. En 1899, il est nommé supérieur de la maison des Pères Blancs à Trèves en Allemagne. Il est chargé de la revue *Afrika-Bote* et de la formation des jeunes Allemands qui désirent devenir missionnaires. Il est aussi chargé de développer des liens avec le gouvernement alle-

Ruanda¹⁵⁴ ; je lui ai dit qu'au besoin vous vous chargeriez des frais. Je lui ai dit aussi le vilain tour que nous joue son Afrikabote¹⁵⁵. **Par 2 lignes sur nos écoles d'Ukerewe, il va nous faire fermer toutes nos écoles si laborieusement conquises. Pour un autre article signé Pouget**¹⁵⁶, **c'est un chef de district von Beringe du Ruanda, notre ami jusqu'ici, qui promet de traduire un de nos missionnaires en justice.** Enfin par les « milliers de catéchumènes » qu'il place au Ruanda, il va nous arriver à bref délai les ministres protestants ; ceux-ci seront patronnés par le gouvernement et auront dès lors le roi et les grands pour eux, ce qui veut dire tout le pays¹⁵⁷. »

En novembre 1902, Mgr Hirth avait commencé sa tournée à Ukerewe. Cette Mission insulaire avait été fondée en 1895 par le P. Brard. Monseigneur avait gardé un mauvais souvenir de cette fondation ainsi que de celle de Katoke (1897). Ces deux Missions, selon lui, avaient mal commencé à cause du P. Brard. A propos d'Ukerewe, il écrivait en 1906 :

« Pour [Ukerewe] il faut rappeler que pendant cinq mois, sous le P. Brard, premier supérieur, les gens venaient au catéchisme par réquisition, en masse, le roi en tête ; on parlait alors déjà de 5 ou 6000 catéchumènes. Puis les Baganda à gages qui les amenaient furent licenciés sous le P. Hautteccœur¹⁵⁸. »

Voici maintenant le point de vue du P. Brard :

« Je fus envoyé à Ukéréwe par Mgr Hirth avec quatre confrères pour accompagner un officier qui allait venger le meurtre de seize esclaves libérés et le pillage de la station antiesclavagiste que nous avions achetée. Pendant mon séjour au Bukumbi, j'avais eu la visite de près de 200 jeunes gens bakéréwe qui étaient venus se faire instruire, j'avais fait le tour de l'île à deux reprises différentes, j'avais sur le désir de l'officier, désigné le nouveau roi de l'île : il était donc naturel qu'à mon arrivée ces pauvres insulaires d'abord effrayés par la vue des soldats vinssent en masse à la

mand et avec les autorités de l'Eglise catholique. En 1905, il est nommé vice-provincial des Pères Blancs en Allemagne **« pour favoriser le recrutement et la formation des sujets de langue allemande trop peu nombreux dans les trois vicariats de l'Afrique orientale. »** (Instruction de Mgr Livinhac du 14 février 1905, N° 57).

¹⁵² R. BINDSEIL, *Le Rwanda et l'Allemagne depuis le temps de Richard Kandt*, Berlin, 1988, 256 pp.

¹⁵³ Hermann Habenicht (1844-1917) est un cartographe renommé de nationalité allemande.

¹⁵⁴ En Deutsch-Ostafrika, le Gouvernement allemand surveillait les activités de Pères Blancs. De même, les Pères Blancs y surveillaient les activités du Gouvernement allemand.

¹⁵⁵ Revue d'animation missionnaire des Pères Blancs en Allemagne.

¹⁵⁶ Le P. Pouget était supérieur de la Mission de Zaza en 1903.

¹⁵⁷ Lettre de Mgr Hirth du 4 novembre 1903 à l'Abbé Ernest Hirth, A.G.M.Afr., Casier 303, N° 096195.

¹⁵⁸ Lettre de Mgr Hirth du 30 juin 1906 à Mgr Livinhac, A.G.M.Afr., N° 095114-095117.

mission. **J'envoyai quelques Baganda qui m'accompagnaient pour rassurer les indigènes dans les villages : plus tard on les accusa d'avoir instruit par force.** A mon départ le P. Hauttecoeur pria ces quelques jeunes gens de rentrer chez eux. Il ne resta pas un seul catéchiste ; d'autre part, les nouveaux confrères étaient inconnus et savaient peu la langue. Peu à peu les indigènes cessèrent de venir à la mission. Je suis resté cinq mois à Ukéréwé de décembre 1895 à Pâques 1896 (...) ¹⁵⁹. »

A Ukerewe, Monseigneur explique la situation pastorale de cette Mission non sans humour :

« Je ne manquai pas de consolation parmi nos chrétiens. D'abord ils avaient augmenté d'environ 150 adultes depuis mon dernier passage, et étaient arrivés au chiffre de plus de 1.100 en 7 ans. **Maintenant que tout est organisé, les baptêmes pourront être plus nombreux encore, car il y a bien 3.000 catéchumènes. C'est surtout la jeunesse qui court après le baptême : la preuve c'est que dans l'année, il y a eu environ 80 mariages.**

Arrivant précisément pour la Toussaint, il fallut bien se mettre au frais ; il y eut donc grand-messe pontificale ; un bon nombre des chrétiens n'avaient jamais vus ces cérémonies. Ce même jour eurent lieu 160 confirmations, et missionnaires et néophytes furent également édifiés de la journée. Nos néophytes se tiennent surtout bien à l'église depuis qu'ils en ont une si belle : celle d'Ukerewe en briques cuites bâties à la chaux est jusqu'ici la plus belle du Vicariat ; on l'a faite longue de près de 60 mètres ; nos fidèles ne la remplissent pas encore, mais cela ne tardera pas, et nous avons remarqué que depuis qu'elle est construite les baptêmes sont beaucoup plus nombreux. Bientôt aux adultes vont s'ajouter quantité d'enfants baptisés en bas âge et à qui leurs parents commencèrent à montrer le chemin de l'église.

Ce qui a progressé cette année surtout à Ukerewe, c'est l'œuvre des catéchistes et les écoles. Grâce au gouverneur de la colonie, Graf von Götzen¹⁶⁰, il est venu depuis quelques temps un bon souffle de la côte ; ce n'était pas trop tôt pour contrebalancer enfin un peu l'influence musulmane qui avait grandi beaucoup dans les dernières années. Presque partout, en 1902, les chefs de district nous ont prêté leur appui pour ouvrir de nouvelles écoles. A Ukerewe surtout, on pouvait aller vite en besogne ; la mission avait depuis plusieurs années des instituteurs tout préparés ; il n'y eut qu'à les installer. De 80, les enfants des écoles sont montés à 4.000 dans cette seule mission ; si on comptait tous les enfants qui viennent même un jour ou l'autre ce serait 8.000 qu'il faudrait dire. Mais les Nègres n'aiment pas trop ce qui les gêne un peu ; on conçoit qu'ils se contentent de venir à l'école quand cela leur plaît.

Dans ces écoles, le bon Dieu trouvera son compte et fera toujours son petit bénéfice.

¹⁵⁹ Extrait d'une lettre du P. Brard (1896), A.G.M.Afr., N° 098283.

¹⁶⁰ Voir R. BINDSEIL, *Le Rwanda vu à travers le portrait biographique de l'officier, explorateur de l'Afrique et gouverneur impérial Gustav Adolf von Götzen (1866-1910)*, Berlin, 1992, 261 pp.

En dehors de l'école, il y a aussi le catéchiste ; lui travaille directement pour la religion ; il instruit tous ceux qu'il peut accrocher ; il apprend la lettre du catéchisme aux jeunes gens et aux enfants, et quand ceux-ci sont arrivés à retenir par cœur toutes les prières du matin et du soir, avec les 30 pages de catéchisme des commençants, ils sont amenés à la mission où un Père leur fait passer l'examen, et il les décore de la médaille de la Sainte Vierge. Il faut voir comme tout le monde y tient ici à cette médaille ! **Ils ont une première arme déjà pour chasser le diable ;** en cas de danger, ils prennent la médaille qui ne quitte plus leur cou, entre les mains, comme encore ils font de leurs arcs et flèches, dans les dangers du corps. **Ceux qui ont la médaille, croient aussi avoir le privilège déjà de faire le signe de la croix, et on peut dire qu'ils usent largement de ce privilège.** Ils ne mangeront pas un petit fruit, ils ne boiront pas dans le creux de leur main, sans avoir fait auparavant leur signe de croix. Par ici, ils ont beaucoup l'habitude de mâcher des grains de café bouilli, et ordinairement, en voyage surtout, ils ont un petit sachet de ce café avec eux ; mais vous les verrez toujours faire respectueusement le signe de croix d'abord avant d'écosser leur grain. Nos gens ont souvent aussi l'habitude de se promener avec une bonne provision de vin de bananes dans leurs « Kurbisflasche »¹⁶¹ au long col de 30 à 40 centimètres ; ils sucent le contenu de leur bouteille au moyen d'un tuyau de la hauteur même de la bouteille ; là encore il faut faire le signe de croix avant.

Ce sont quelques petites pratiques qui vous font voir que nos braves Nègres nous croient bien à la lettre quand nous leurs expliquons les pratiques de la religion ; ajoutons que nous-mêmes nous imitons ces pratiques que nous n'avions pas dans notre enfance, pour la bonne raison que tous nos gens seraient fort scandalisés s'ils voyaient que nous ne sommes pas les premiers à faire ce que nous leur prêchons en catéchisme. N'allez pas croire surtout que nos Nègres ont du respect humain pour faire tout cela parmi les païens ; en général c'est un honneur encore d'être chrétien, et nos néophytes sont tous fiers de porter toujours le chapelet et la croix : plusieurs fois j'en ai même entendu qui s'accusaient d'avoir quitté leur chapelet la nuit.

Mais avec de pareilles pratiques, vous voyez déjà que nos baptêmes deviennent onéreux pour la mission ; les médailles, chapelets, croix, et même la chaînette qui est au bout de la croix, il faut donner tout cela gratis, et les chapelets surtout il faut les renouveler souvent ; c'est presque tous les six mois. Comptez alors ce que cela fait pour les 3.000 et quelques néophytes que nous avons pour le moment. Et c'est à partir de maintenant surtout que nous comptons faire beaucoup de baptêmes, car le Ruanda va commencer à en fournir.

Depuis Janvier 1903, je n'ai plus un seul chapelet à donner, et je n'ai pas fait de commande, comptant sur la Providence. Ils n'ont qu'un tort encore ces braves chrétiens, au moins beaucoup d'entre eux : le chapelet qu'ils récitent si fidèlement une fois le jour au moins quand ils en ont un, ils cessent de le réciter, si celui-ci vient à se perdre. Nous avons beau dire qu'il faut réciter le chapelet quand même que chacun d'eux a ses dix doigts (dans chaque village, il y en a bien 2 ou 3 qui en ont même douze) qu'il peut comp-

¹⁶¹ Il s'agit d'une calebasse.

ter ses Ave Maria sur ses doigts, rien n'y fait, cela ne vaut pas disent-ils. Ils comprennent bien un peu que des doigts de Nègres ne peuvent pas être indulgenciés.

Et surtout quand quelqu'un et surtout quelqu'une vient se confesser à vous, ayez soin d'abord de bien regarder s'il a son chapelet au cou ; si vous ne prenez pas cette précaution, vous vous exposez à donner comme pénitence quelques dizaines de chapelet à réciter à quelque pauvre chrétien qui, vite de ce chef, s'autorise à vous demander le chapelet qui lui manque, ou même qu'il a eu soin de cacher dans sa ceinture parce qu'il n'est plus assez beau.

Vous ferez bien de nous quêter aussi des scapulaires du Mont Carmel surtout et de l'Immaculée Conception. Je ne sais pas si la Sainte Vierge a bien prévu le cas des Nègres, en nous gratifiant de son scapulaire ? On pourrait croire que non, sans quoi certainement, elle ne l'aurait pas suspendu à un fil si fragile, ni donné surtout un petit bout d'étoffe si mesquin. Ah ! il nous faudrait voir comme cette petite étoffe qui se roule au bout de deux jours seulement en mince tire-bouchon, couvre mal les grandes épaules nues de nos Nègres et Négresses surtout.

Jusqu'ici nous n'avons même guère osé imposer le scapulaire à nos néophytes qui cependant le réclament souvent, tant ils aiment à s'accrocher à tout ce qui peut les préserver des poursuites du diable, et leur offrir quelque chances de salut.

Une fois déjà, je crois vous avoir parlé de la grande pauvreté des chers insulaires d'Ukerewe : celle-ci n'a pas diminué, et elle est un obstacle à la religion. Dans leur village ces gens vivent bien simplement ; un simple ficelle autour de reins suffit bien souvent pour habiller les garçons, même grands, et les filles ne suspendent à cette même ficelle qu'un petit carré d'écorce d'arbres, grand comme la main ; quand elles sont plus âgées et mariées, un lambeau de peau grasseuse de chevreau. Ce n'est pas un costume pour aller beaucoup en société. **Vers le moment du baptême, ils trouvent moyen de se procurer un bout d'étoffe pour se faire un pagne, soit en mendiant auprès de quelque ami un habit d'emprunt, soit en venant travailler à la mission.** Mais trop souvent après le baptême, les fonds nus réapparaissent bien vite, et alors on n'ose plus venir à l'église, ni pour la messe ni pour les sacrements. Si ces pauvres pouvaient passer avant la messe du dimanche dans un de vos grands magasins de Mulhouse pour y recevoir un mètre seulement de légère cotonnade, comme ils fréquenteraient bien mieux les offices ! Encore une œuvre à faire. Je ne dis pas que nos Nègres ne sont pas paresseux quelquefois, mais le bon Dieu qui les a fait naître comme l'oiseau sur la branche sait qu'ils sont encore plus misérables que paresseux.

Cette pauvreté éloigne même encore beaucoup des gens de l'île complètement du baptême quand on va dans les villages un peu éloignés de la mission, ils se cachent derrière les haies qui entourent leur maison, et croiraient nous faire injure en nous abordant dans leur pauvre état. Bon sentiment, mais auquel Dieu j'espère portera bientôt remède.

Ukerewe a maintenant une belle église, vous ai-je dit ; mais il faut ajouter qu'il n'y a que le bâtiment tout nu, même sans plafond ; on voit la charpente toute grossière recouverte de simples tuiles rondes. De tour (clocher), on n'en a point fait, on ne voyait alors, et on ne voit encore nulle cloche à l'horizon. Il n'y a aucune statue si minuscule qu'elle put être. Des ima-

ges en papier, clouées contre le mur, remplacent les deux autels latéraux qui manquent. Pas de grand Christ nul part. Au dessus du grand autel ; il a fallut simuler une grande croix avec des bandes d'étoffes de couleurs. Pas encore de lampe de Saint Sacrement. Les ornements pour la messe, nous les avons, mais ils sont en étoffe bien simple comme il convient à une pauvre mission. Pas de tableaux au reste. Il y a cependant 14 images du chemin de croix que nos chrétiens aiment toujours à suivre ; elles sont en papier aussi, simplement appendues au mur ; au-dessus, chaque fois, une petite croix en bois que les missionnaires ont fabriquée. Pas de bancs à l'église, nos gens savent s'asseoir par terre. Les murs sont blancs, sans peinture ; dans tout le bas seulement court une couche de terre grise, qui tranche un peu sur le fond blanc. Mais il y a un ornement dans l'église qui jusqu'ici n'a pas manqué, c'est la piété et la dévotion des fidèles jeunes et vieux, car il y a quelques vieux aussi. Souvent dans la journée, on en voit qui viennent faire la cour, comme ils disent au bon Sauveur qu'ils ont appris à connaître. Aucun ne passerait devant l'église sans entrer au moins quelque peu pour saluer notre Seigneur.

Allons, envoyez-nous quelque chose pour cette chère église, ne serait ce qu'un vieux Saint Michel que vous auriez fait rafraîchir quelque peu, et dont la toile vaudrait la peine encore de faire le voyage. Nous nous chargerions de lui trouver son encadrement. Mais il faudrait en roulant la toile avoir soin d'intercaler un papier spécial, afin que ni l'humidité ni le grand soleil n'abîme le tableau pendant le voyage¹⁶². »

En février 1903, Mgr Hirth séjourna à la Mission de Kome. Dans son récit, il parle à son frère du succès de ses confrères chez les jeunes insulaires. Il lui parle aussi des soins médicaux donnés aux malades. Ce moyen d'évangélisation était une des caractéristiques de la Société des Pères Blancs. Son fondateur, le Cardinal Lavigerie (1825-1892), voulait que chaque missionnaire apprenne « assez de médecine pour donner quelques soins aux malades¹⁶³. »

A Kome, Mgr Hirth écrit :

« Le 28 Janvier, je quitte le Bukumbi pour aller voir la mission de l'île de Kome, beau petit coin vers le Sud-Ouest du Nyanza. Cette mission date de 1900, mais nos catéchistes l'avaient préparée depuis longtemps. Aujourd'hui elle compte 145 néophytes et 5 à 600 catéchumènes. Les gens de l'île ont un petit défaut. Ce sont de terribles saoulards, et par suite ils sont vindicatifs et exercent la vendetta comme de vrais Siciliens. Ce n'est pas tout à fait leur faute peut-être si les hommes aiment à boire ; d'abord ils n'ont rien à faire du matin au soir qu'à fabriquer leurs flèches, et puis le bon Dieu fait mûrir autour de leurs huttes des bananes en quantités sans travail aucun. Comment résister au plaisir de presser simplement ces bananes pour en boire le jus ? Mais c'est que ce vin de ba-

¹⁶² Récit de voyage de Mgr Hirth du 27 juin 1903 adressé à l'Abbé Ernest Hirth, A.G.M.Afr., O60, N° 095309.

¹⁶³ S. MINNAERT, *Lavigerie nous parle de son œuvre missionnaire en 1869*, Rome, Mars 2009, http://www.maf.rome.org/lavigerie_oeuvre_missionnaire.htm.

nanas rend méchant ; et comme il y a toujours quelque vieille querelle de famille à vider, il ne se passe pas de semaine sans que même dans le voisinage des Pères, il y ait des tués. Il suffit d'ailleurs d'une seule flèche, bien vite décochée. Ces flèches sont longues et fortes ; leur fer est à crochets, et une fois que vous l'avez dans les intestins, mal vous en prend ... **Presque toute la jeunesse vient maintenant à la mission, et les parents eux-mêmes les envoient surtout depuis que l'année dernière les Pères se sont montrés les bienfaiteurs de l'île. Ils ont sauvé la population de l'épidémie de la vérole, terrible dans ces pays.** Un individu atteint de la maladie, est toujours condamné ; on le transporte dans la brousse et personne ne s'approche plus de lui. Il y a une 15^e d'années ; l'île fut ainsi ravagée, les enfants surtout disparurent presque tous ; et aujourd'hui on voit fort peu d'adultes de 15 à 25 ans. **L'été dernier, la maladie réapparut ; un de nos Pères se mit à vacciner à sa manière en donnant simplement, par inoculation du virus, une vérole bénigne à tous ceux qui venaient lui tendre le bras.** On prenait le virus sur les gens eux-mêmes, après avoir commencé à l'enlever sur un premier atteint de la vraie variole. **Plus de deux mille personnes, si je me souviens furent ainsi préservées de la maladie. Le comble pour nos braves gens fut que le missionnaire fit tout gratis, alors que les sorciers indigènes vendent leurs prétendues drogues un si bon prix toujours. On aime encore les missionnaires parce que depuis qu'ils sont là, la guerre n'est plus permise de village à village**¹⁶⁴. »

De mars à juin 1903, Monseigneur séjourna à Kyanja (1903) et à Katoke (1897). A l'occasion de ces deux visites, il s'exprime sur l'importance d'avoir de bonnes relations avec l'autorité autochtone pour démarrer une Mission :

« En Mars [1903] nous fondions notre « Immaculée Conception » du Kyanja non point encore à la belle chute d'eau dont je vous ai écrit, mais dans un petit coin abandonné en friche. Nous entrons modestement : Dieu fera le reste. **Le roi a refusé de nous céder même la moindre culture ; il refuse à ses hommes la liberté de venir nous louer leur travail, et préfère nous bâtir par ses esclaves mêmes nos premières huttes ; il refuse surtout à tous ses villages la permission de venir nous visiter pour entendre notre Bonne Nouvelle, et il fait poster des gardiens aux avenues pour surprendre ceux qui viendraient en cachette,**... Mais que sont tous ces moyens humains, si le bon Dieu de son côté nous trouve dignes de prêcher sa foi, et de souffrir pour lui (...). **Nous avons une 4^e station dans le district de Bukoba, malheureuse celle-là aussi et pour la même cause. Elle est dans l'Ussuwi et attend toujours ses premiers catéchumènes.** Pendant bien des années, contre tout droit, on lui a refusé même le terrain nécessaire pour bâtir ; on voulait réduire les missionnaires surtout par la famine. Aujourd'hui, nous avons le terrain, et les vivres nous arrivent, mais pour la religion pas de liberté encore. **Le roi de ce pays a mis aussi son veto.** Et dans ce pays, de 40, 60, ou 80.000 habitants seulement, hiérarchi-

¹⁶⁴ Récit de voyage de Mgr Hirth du 27 juin 1903 adressé à l'Abbé Ernest Hirth, A.G.M.Afr., O60, N° 095309.

quement assez bien constitué, aucun ne voulait aller contre la volonté du chef, que chaque chef de village doit rappeler à l'occasion à ses sujets¹⁶⁵. »

En juin 1903, Mgr Hirth arrive enfin au Rwanda. Il y visitera les trois Missions qui existent déjà : Save (1900), Zaza (1900), et Nyundo (1901)¹⁶⁶. Il commencera par Zaza. Cette Mission avait été fondée en novembre 1900 dans le Gissaka, un ancien royaume annexé par le Rwanda.

Lors de son séjour à Zaza, Monseigneur donne un aperçu de la situation de cette Mission et il envoie sa lettre à son frère prêtre, Ernest. C'est bien dommage qu'il ne l'a pas envoyée après sa visite à Save. Ainsi nous aurions su comment il aurait parlé à son frère de la réorientation de cette Mission. Quant à la Mission de Zaza, il écrit :

« Il fallut se hâter pour arriver à la « Toussaint [Zaza] » avant le dimanche 20 [Juin 1903]. On se fatigua donc encore un peu, et dans la soirée du samedi [19 Juin 1903], j'eus une réception enthousiaste dans cette chère mission du Kissaka que je n'avais jamais visitée encore.

Vous vous souvenez peut-être de ce que je vous écrivais de sa fondation, le jour du 1^{er} Novembre 1900, et quelle misère sous avions trouvée alors dans ce pays où régnait la sécheresse et la famine depuis plusieurs années. Le bon Dieu fit, je crois, un petit miracle. Cette fois-là, il nous conduisit d'abord, sans qu'il y eut aucune préméditation de notre part, dans le centre le plus peuplé du pays ; et surtout le jour même de notre entrée et les jours suivants, il fit tomber des pluies abondantes que les gens demandaient à grands cris depuis des années. Je vous disais alors quels squelettes nous avions trouvés partout sur notre passage, et comment aussi des villages entiers étaient abandonnés. Les survivants nous regardaient comme des anges venus du Ciel pour les visiter et les consoler ; je me rappelle encore des femmes qui à notre passage se jetèrent à genoux pour nous adorer littéralement et nous supplier de ne pas aller plus loin. Je n'avais jamais vu cela nulle part, des femmes levant ainsi leurs deux mains vers le ciel, et criant tout haut pour bénir les esprits du pays qui par pitié pour leurs descendants malheureux, nous avaient amenés dans ce pays pour les sauver.

Aujourd'hui, quelle joie et quelle allégresse dans la population ! Les émigrés dans les pays voisins sont revenus ; les bananeraies se repeuplent partout ; les troupeaux sont revenus partout, et surtout la confiance et l'affection la plus entière est gagnée depuis aux missionnaires. Aussi ceux-ci ont pu faire beaucoup déjà. **Ils ont bâti une résidence avec toutes ses dépendances ; ce n'est encore qu'en terre durcie au soleil et couvert en écorce de bananier ; le tout est entouré d'un bon mur d'enceinte de 100 mètres de côté. Cela peut durer 10 ans au moins. Des jardins sont créés, et beaucoup d'arbres fruitiers importés déjà de nos autres stations. On a planté aussi des arbres forestiers déjà, car dans ce pays complètement déboisé pour le besoin des troupeaux trop nombreux, il faut prévoir l'avenir, et soigner pour les futures cons-**

¹⁶⁵ *Ibid.*

¹⁶⁶ Mibirizi et Rwaza seront fondées fin 1903.

tructions. On songe maintenant à bâtir une église provisoire de 20 mètres de long, car la quatrième année d'épreuve va venir pour les premiers catéchumènes et ceux-ci se presseront nombreux au baptême.

Vous dirai-je que le premier dimanche passé ici, j'ai vu à la mission près de deux mille personnes au catéchisme. Il ne faut pas chanter cela trop haut dans les journaux car les ministres déjà menacent aussi de nous arriver. Oh ! la bonne population surtout ! Les chefs seuls, polygames comme tous les gens riches en ces pays, commencent par craindre notre influence, et voient avec quelque peine tout le monde courir après nous. C'est dans la nature des choses qu'ils se tournent contre nous. Mais nous faisons pour le mieux en attendant pour qu'on n'ait pas trop peur du bon Maître que nous prêchons.

Le pays au reste n'a rien de merveilleux comme beauté ; je vous ai dit qu'il était complètement déboisé, à tel point qu'en bien des endroits on fait la cuisine à la bouse de vache. Ajoutez à cette nudité des collines ; le fond des vallées qui est presque toujours couvert de marais et de papyrus. La terre elle-même produit des récoltes assez maigres, et souffre assez souvent de la sécheresse. Si les gens n'avaient pas les haricots, ils ne mangeraient pas souvent leur content. **On a beaucoup trop surfait la fécondité et la beauté du pays du Ruanda.** Il y passablement de troupeaux, de l'espèce de vaches qui portent des cornes mostres de 1 m. de long et plus ; mais ces vaches ont peu de lait, elles sont le monopole de quelques riches, 2 ou 3 dans chaque village, et surtout elles ne supportent pas l'exportation.

Ces bêtes à cornes n'ont donc pas grande valeur elles-mêmes pas plus que les chèvres qui sont d'une très petite espèce. La preuve, c'est que depuis que je suis ici, depuis une semaine, on m'en apporte 6 ou 7 en cadeau, des bœufs assez grands ; c'est dans l'espoir d'avoir un contre-cadeau en étoffes.

Cette habitude patriarcale de venir saluer en portant force cadeau devient un peu embarrassante : la politesse me défend de refuser, par ailleurs que faire avec toute cette nourriture : bananes, patates, gerbes de maïs, paniers de pois et de haricots, paquets de bois (passe encore pour le bois : c'est comme une conserve), cruches de vin de bananes, etc., etc... le sorgho n'est pas mûr, mais il y a cette année de pleins champs. N'oublions pas les cruches de miel, et du bon, une fois que l'on a extrait la cire (les indigènes pétrissent le tout ensemble et mangent le tout), il y a encore des cruches entières de beurre, mais celui-là comme il sent le rance !! il ne peut pas passer dans notre cuisine, mais il passera dans nos lampes.

Il y a bien aussi un petit ennui dans tous ces cadeaux ; chaque petit chef qui vous l'apporte veut aussi vous causer en particulier : c'est pour implorer notre protection contre tel autre avec qui il est en procès pour quelque vache ou quelque femme surtout. Il faut écouter toutes ces histoires qui ne finissent plus, et qui sont embrouillées à plaisir, faire semblant même de s'intéresser à toutes ces querelles d'enfants, donner à chacun de bonnes paroles, et essayer de mettre la paix, là même où l'on n'en veut nullement. Si la patience vous manque, vous n'aurez pas beaucoup de monde ensuite au catéchisme. Dans les séances un peu longues ne soyez pas délicat surtout pour l'adorat. Nos gens sont beurrés régulièrement par tout le corps du haut en bas ; et leurs étoffes, soit blanches, soit de couleurs, toutes également beurrées dès le premier jour ; ce graissage est souvent répété, comme par chez vous, on fait souvent toilette

quand on se respecte. Pensez donc quel bouquet de parfums cela doit faire après des mois et des années.

Ajoutez que dans ce pays où l'on a le culte de la vache, les maisons elles-mêmes sont crépies à l'intérieur, murs et cloisons, de belle fine bouse de vache ; le foyer installé au milieu de la maison, bâti aussi en bouse de vache ; le pavé, je ne l'ai jamais vu, je suppose que c'est de la simple terre, couvert d'herbe fine toujours, en guise de litière.

Nous n'avons pas de chrétiens encore ici, pour l'unique raison que je crois vous avoir donnée plus haut, mais si les missionnaires ici sont assez nombreux et qu'ils fassent de bonne besogne, dans 3 ou 4 ans, il pourrait y avoir autant de milliers d'adultes baptisés. Il y a en ce moment plus d'un millier, hommes et femmes, enfants surtout qui savent tout leur catéchisme et leurs prières, et qui ont reçu la médaille. On ne peut leur faire passer l'examen que le dimanche, mais chaque fois ils se battent pour arriver jusqu'au Père.

Il y aura bien des misères à guérir aussi. En voici encore une que nous venons de découvrir. **Toute fille qui s'est laissé surprendre avant d'avoir été régulièrement mariée, et qui accouche d'un enfant quel qu'il soit, l'enfant est saisi dès sa naissance par les parents de la fille et mis à mort.**

Il paraît que quelquefois chez des familles qui se respectent, c'est la fille elle-même qui est mise à mort : voilà qui est radical au moins pour maintenir la loi en vigueur et pour faire comprendre aux Nègres que les femmes ne sont pas tout à fait comme des chèvres. Aussi cette population a-t-elle l'air au moins d'avoir des mœurs assez bonnes. Il y a par-ci par-là d'assez belles familles. Cependant on voit souvent que celui qui se trouve assez riche pour avoir des vaches se croit assez riche aussi pour avoir plusieurs femmes. Tous ceux-là avant peu auront quelque peine à voir ici le missionnaire quoique celui-ci s'applique à ne pas trop le déranger pour le moment.

Nous commençons d'abord l'instruction par les mêmes disposés, il y en a tant, grâce à Dieu !

En ce moment, 40 catéchumènes les plus sérieux sont dispersés déjà dans les villages autour de la mission ; ils ont charge d'apprendre le peu qu'ils savent à ceux et celles qui n'ont pas eu l'occasion encore de fréquenter le missionnaire ; c'est une petite épreuve pour eux aussi ; s'ils la subissent bien ils auront le baptême ; sinon, ils attendront un peu. Je veux être modeste, en disant « le peu qu'ils savent » ; n'allez pas croire cependant que ce soit si peu déjà ! Nos gens d'ici ne sont pas du tout des plus



MATHIEU 19, 14 (BENZINGER)

idiots, et il y en a plus de 80 qui régulièrement depuis deux ans ont eu deux grands catéchismes par jour. Beaucoup savent lire ; quelques-uns écrivent... **Ils ont à leur usage une petite bible que Benzinger¹⁶⁷ nous a imprimée déjà en 4 langues différentes : c'est un joli petit volume de 136 pages, renfermant le résumé de l'Ancien et du Nouveau Testament : beaucoup l'apprennent par cœur¹⁶⁸.**



SAVE (1905 ?) : LE P. BRARD (avec parapluie) AU MILIEU DE SES CHRETIENS

La réorientation pastorale de juillet 1903 à Save

Mgr Hirth visita Save du 7 au 27 juillet 1903. Lors de sa visite, il écrit une longue lettre à Mgr Livinhac. Elle date du 20 juillet 1903¹⁶⁹. Dans cette lettre, il donne un compte-rendu des problèmes et difficultés rencontrés dans les différents postes de Mission de son Vicariat. Il évalue ensuite la situation à Save puis donne un résumé de sa nouvelle orientation pastorale :

¹⁶⁷ «Benziger Brothers » est une Maison d'Édition des livres catholiques. Elle fut fondée en 1792 à Einsiedeln en Suisse. Dans la dernière décennie du XIXe siècle, la maison d'édition prendra le nom « Benziger and Company ».

¹⁶⁸ Récit de voyage de Mgr Hirth du 27 juin 1903 adressé à l'Abbé Ernest Hirth, A.G.M.Afr., O60, N° 095309.

¹⁶⁹ Lettre de Mgr Hirth du 20 juillet 1903 à Mgr Livinhac, A.G.M.Afr., N° 095081-095083.

« **Sacré-Cœur d'Isavi, le 20 Juillet 1903**

Monseigneur et très Vénéré Père,

Le dernier courrier nous a apporté avec les nouvelles que Notre Grandeur a bien voulu nous donner sur le voyage de Rome, quelques lignes précieuses qui sont chaque fois pour nous le plus précieux encouragement. Par nos Sœurs de Marienberg, j'ai reçu aussi des explications satisfaisantes au sujet du contrat passé avec la maison-mère de Saint-Charles, et je remercie tout spécialement Votre Grandeur des quelques détails à ce sujet.

Ce courrier emporte le duplicata des Rapports à la Propagation de la Foi, à l'œuvre de la Sainte-Enfance, et à la Société expédiés de l'Ussuwi (aussi) le 11 juin.

Cette lettre-ci est un peu en retard, mais vous voudrez bien Vénéré Seigneur et Père, m'excuser ; je ne pouvais guère l'envoyer avant d'avoir vu les missions du Ruanda qui devaient en former le fond principal. Permettez que je suive l'ordre des stations visitées.

Buyango d'abord sur la Kagera. La station est rebâtie et le provisoire qu'on a fait est suffisant pour plusieurs années. Nous sommes là sous le successeur de Mutatembwa, Kartesigwa, chef toujours hostile et qui depuis 15 ans déjà est travaillé toujours par les ministres protestants de l'Uganda. Aussi pour l'œuvre des conversions, les missionnaires de cette station sont-ils toujours un peu découragés ; des confrères plus expérimentés auraient sans doute plus d'action, mais où les trouver. Il peut bien se faire que le déplacement du P. Backhove s'impose ; une certaine timidité semble être cause en partie de son peu de succès. **La mission a tout le long de la Kagera 13 ou 14 écoles, dans tous les plus gros villages ; les catéchistes s'ils s'y prenaient bien seraient bientôt maîtres de la position**, mais il faudrait avoir confiance dans l'œuvre et ne pas craindre la peine.

Marienberg [Mission près de Bukoba en Tanzanie] a gagné passablement de terrain depuis deux ans ; la mission commence à pénétrer dans les villages. Ce district possède, sous deux chefs toujours hostiles aussi, une vingtaine d'écoles. Les confrères travaillent beaucoup, et on peut espérer une augmentation de baptêmes dans un prochain avenir. C'est après deux ans de séjour seulement que j'ai pu comprendre que le malheur de Marienberg vient en bonne partie de ce que cette mission a été pendant cinq ans assez mal orientée. **Les missionnaires croient quelquefois qu'en faisant de la petite politique locale, ils gagnent plus qu'en faisant des catéchismes ; le résultat est qu'on finit par être mal avec tout le monde.** Votre Grandeur sait combien **je suis inhabile et lent à connaître les hommes et les choses** ; aussi chaque fois qu'il arrive une nouvelle caravane, je ne sais ce qui me domine davantage, ou de la joie de recevoir de nouveaux confrères, ou du souci de leur trouver la place qui leur convient.

Au Kyanja dans le pays de Kaïgi, je n'ai passé que cinq jours. Cette mission est dans ses débuts (fondée en Mars). **Le chef refuse à ses gens la liberté aussi**, nous le savions avant d'entrer, mais il m'a semblé qu'un si magnifique pays, à trois journées seulement de la côte par le lac et le chemin de fer ne devait pas tout entier tomber entre les mains des protestants. **Si nos missionnaires peuvent au reste être prudents dans l'exercice du zèle, la foi s'introduira vite.** Je voudrais fixer là ma résidence pendant les

quelques mois de l'année qui ne sont pas employés en courses. **Il faudrait là ouvrir enfin une école-séminaire, œuvre qui me paraît difficile, si la Providence ne me fait pas découvrir un confrère ayant spécialement le don d'éducateur.**

Une très belle route me mène dans l'Ussuwi. C'est ici la plus triste et la plus inféconde de nos stations. Elle a mal commencé et on a éloigné les gens de la mission, au lieu de les attirer ; on a blessé les chefs surtout, et il faudra maintenant du temps.

Depuis huit mois cependant les circonstances seraient assez favorables, grâce à Bukoba qui nous a donné des villages en propriété (60 familles) et ouvert huit écoles dans les plus gros villages du pays ; mais les missionnaires ont voulu faire à leur manière, malgré les indications les plus précises que j'ai multipliées et que la légèreté a fait négliger. Aussi serai-je obligé d'enlever de sa charge le P. Supérieur de la station pour lui trouver un autre emploi. La règle n'est pas assez observée, surtout le temps est perdu en causeries dont les confrères mêmes sont fatigués ; les relations sont assez mauvaises avec la station militaire voisine (à 1 h. $\frac{1}{2}$) ; des scandales même ont eu lieu – excès dans le boire – ce dont s'amuse les Européens du district ; les indigènes ne sont pas catéchistes, il n'y a pas dix catéchumènes un peu croyants. Il y a aussi la manie de juger les procès, et ils sont tranchés envers et contre le roi ; le matériel est dilapidé, comme il l'a été dans d'autres stations, il faut le dire, par excès de bonté de cœur. Le Fr. Joseph a dû être transféré au Kyanja, il faut ajouter, il est vrai que le Frère ne peut aller avec tout le monde. J'attends avec grande impatience le retour du P. Buisson, mais lui-même aura de la peine à créer la mission, car lui aussi, il semblait souffrir de sa première formation dans l'Ussuwi.

Au Kissaka, la Providence m'a ménagé au moins autant de consolations que j'ai trouvées d'ennuis ailleurs. *Quam bonum et quam jucundum*¹⁷⁰, quand on veut s'entendre et être simple comme l'est le bon P. Pouget ! Le Père se donne beaucoup de peine, et il réussira pleinement, surtout s'il peut devenir un peu moins colombe pour se faire un peu plus serpent ; cela à l'air de mal sonner, mais me paraît répondre à la chose. **Il y a au Kissaka près de 3000 catéchumènes, et le 1^{er} baptême aura lieu à Noël.**

Le P. Pouget ne demandant pas mieux que d'être éclairé a reconnu quelques erreurs dans sa manière de faire ; **pendant 18 mois passés à Isavi, il avait pris certaines habitudes qui ne sont conformes ni à la manière de faire l'Eglise, ni aux indications si précises des circulaires de Votre Grandeur.** Dans toutes nos stations, j'ai fait relire toute la série de ces circulaires à mon passage, et j'ai essayé dans les conseils laissés aux confrères de m'y attacher le plus possible. Je ne saurais assez remercier Votre Paternité de nous montrer aussi nettement le véritable esprit qui doit nous animer. Les constructions sont achevées sauf la chapelle qui se fera en 1904 : elle sera provisoire et pourra contenir 5 à 600 personnes. Le P. Zuembiehl m'a paru bien disposé, et je songe à lui pour la prochaine fondation au Kivu. Le Fr. Anselme est un excellent Frère qui a appris à faire un peu de tout. Si les relations avec les chefs sont bien conduites, le Kissaka pourra dépasser Isavi par ses succès ; les Pères s'y font aimer.

¹⁷⁰ « Comme c'est bon et joyeux ».

A Isavi la besogne a été difficile, et il m'est difficile aussi de juger tout à fait de l'avenir de cette mission ; il y a beaucoup de bien, et il y a du mal. Je voulais passer ici 15 jours comme dans les autres stations, et la Providence m'a allongé mon séjour d'une semaine pour permettre à ma pauvre lenteur de mieux voir. Le chef de la station militaire du Kivu, qu'il me faut voir pour plusieurs affaires assez graves, vient de disparaître, victime d'un accident de chasse à l'éléphant, d'autres disent, victime de la vengeance d'un soldat noir ; j'attends son remplaçant.

Il faut que je parle encore à Votre Grandeur du P. **Supérieur de la station ; ce cher confrère, tout en faisant une grande somme de travail, et gardant parfois une excellente humeur avec ses confrères, a trop souvent encore son esprit propre ; il est précipité dans ses démarches ; ses relations avec le gouvernement de la colonie sont assez mauvaises. Le chef d'Usumbura a passé huit jours à une journée de la mission, sans vouloir la visiter, et il a refusé toutes les demandes que lui a fait faire le Père ; le chef du Kivu vient de passer aussi, et est reparti assez mal disposé. Les relations avec le roi et les chefs du pays sont plus mauvaises encore, et cela est grave dans un pays où le régime est plus absolu que même jadis dans l'Uganda.** Depuis plus de 6 mois pas même de salutations échangées avec la cour ; défense à tous les chefs d'apporter des cadeaux, ce qui équivalait pour eux à leur interdire l'entrée à la mission : c'est ce qu'ils ont compris et ce qu'ils font. Il y a même quelques faits aussi qui me rendent plus perplexe encore vis-à-vis de mon devoir. **En ma présence, deux missionnaires et deux néophytes ont été scandalisés gravement à la suite d'une scène violente échappée au Père, avec cris et termes injurieux. Il y a eu plusieurs autres scènes violentes dont les indigènes ont été victimes, et les mesures de violence sont assez habituelles au Père envers ceux-ci.** Malgré des avertissements réitérés on continue de juger toutes sortes de procès, et trop souvent ceux qui suscitent de mauvais catéchistes ; **il y a des peines et des amendes imposées même à des chefs, ce qui est contre le gré des grands du pays, et contre le gré du gouvernement qui prétend avoir seul ce droit.** Il y a contravention formelle à des ordres précis et réitérés par écrit au sujet de la propriété d'Isavi. **En entrant dans le pays en 1900, il avait été convenu avec le roi, que les missionnaires ne prendraient aucun de ses villages, et malgré tout, on a mis la main, sans raison aucune, sur un terrain de près de 3.000 hectares avec environ 8.000 habitants ; on exerce sur ce terrain une autorité royale, non seulement en jugeant bien des procès, mais en commandant des corvées, exigeant par corvée aussi des matériaux de construction, chassant les polygames, faisant enlever les amulettes et démolir les petites huttes des sacrifices, remplaçant même un chef qu'on a expulsé ; imposant des chrétiens de l'armée roulante comme catéchistes contre le gré des chefs, et cela aussi dans des villages en dehors de la propriété prise, et à plus de 10 Kilom. de rayon ; c'est afin de réquisitionner les gens soit pour l'instruction dans le village même, soit pour la venue à la mission à certains jours, ce qui explique en partie l'affluence de 4.000 personnes et plus tous les dimanches, alors que le roi en réunit rarement 2.000...**

Je ne puis concevoir tant d'errements qui me paraissent graves, tant ils sont opposés à ce que pratiquait Notre Seigneur ; et voilà pourquoi je

suis si préoccupé de l'avenir non seulement d'Isavi, mais de nos futures fondations dans le pays. L'embarras augmente, quand je vois que le Père fait école et entraîne des confrères dans cette voie ; il y en a 3 ou 4 déjà.

En particulier, j'ai essayé de faire comprendre à ce cher confrère, en y mettant je crois tout le peu de charité que j'ai pu trouver qu'il fallait faire autrement. J'ai eu des promesses, mais la confiance et la paix ne me peuvent naître encore sur ce point. Pour les missionnaires de la station, j'ai écrit de longues pages d'instructions dont je résume les résolutions pratiques en ces quelques lignes :

1) il faut reprendre les relations avec les chefs, surtout en les visitant et en leur facilitant les visites à la mission ; il faut accepter leurs cadeaux, dût même le budget en souffrir un peu.

2) il faudra renvoyer dans les 3 mois, environ 23 sur 30 des auxiliaires étrangers qui depuis 3 ans ont travaillé à rendre la mission odieuse à tous les chefs et à tous les vieux. Plusieurs de ces auxiliaires ont à leur acquit des délits qui les exposent à tomber sous les coups de la justice, et ce serait un malheur pour la mission de voir des soldats du Fort venir saisir ces prétendus catéchistes. La mission a tout avantage à remplacer ces auxiliaires, qui ne se louaient que pour une année, par ses premiers néophytes et ses meilleurs catéchumènes.

3) Aucun indigène ne sera réquisitionné ni pour venir à la mission se faire instruire, ni pour des réunions dans les villages ; mais on insistera d'autant plus pour les faire venir librement.

4) Pour placer un catéchiste dans un village, on s'arrangera à l'aimable avec le chef de ce village.

5) A la mission, j'ai trouvé 157 garçons et 29 filles, dont beaucoup, peut-être le plus grand nombre, venus contre le gré de leurs parents et pour fuir les travaux de la maison ou les corvées du roi. On rendra peu à peu ces enfants à leurs familles et on ne gardera que les enfants de service et pour l'école des catéchistes une vingtaine d'enfants des villages éloignés qui ont le consentement de leurs parents. Outre ces 20, on pourra avoir beaucoup d'externes libres. Un plus grand nombre d'internes ne peut guère être bien élevé à la station.

6) Dans les villages et à la mission, 1 116 enfants recevaient un enseignement obligatoire sur des tableaux de lecture ; cet enseignement sera rendu libre ; c'est au gouvernement à le rendre obligatoire, s'il lui plaît, ce qui n'est nullement opportun au Ruanda.

On a fait une erreur assez grave aussi, il me semble, en conférant les premiers baptêmes uniquement à des enfants de 15 ans et au dessous, ces enfants, dans ce pays, ont une tendance spéciale à aller se faire boy de soldats. On devrait s'appliquer à attirer tout d'abord les jeunes gens jusqu'à 25 ans, pour trouver plus vite en eux des gens posés, et pouvant aider à propager notre Sainte Foi. Avec quelques bons procédés, cette classe de gens est facile à attirer ; et de fait, beaucoup ont commencé sous l'impression de la crainte qui maintenant pourront être amenés à venir librement. Il faut dire qu'à la mission même, le P. Supérieur fai-

sait beaucoup pour amuser les enfants, et donnait des cadeaux assez souvent.

D'après les listes, il y a à Isavi 4656 catéchumènes ; si on s'y prend bien, on pourra en avoir bientôt dix mille, sans que le roi s'en offusque ; il suffit de ne pas faire de bruit inutilement.

Si Votre Grandeur voit qu'il y a quelque chose de bon dans ces prescriptions elle voudra bien m'appuyer à l'occasion pour les faire accepter.

Ce Ruanda sera un merveilleux pays de grâces et de bénédiction si nous ne gâtons pas trop l'œuvre de Dieu ; il y aurait dès maintenant, dès 1904, plus de baptêmes à faire que dans l'Uganda même ; les gens viennent presque d'eux-mêmes, si nous ne les rebutons pas. **Si notre Grandeur voyait de ses yeux ce que c'est, elle nous enverrait immédiatement un supplé-**



ment de vingt missionnaires pour prendre au plus tôt possession du pays avant les protestants et les musulmans, sauf à nous retrancher ensuite les renforts les années suivantes. Combien je supplie le divin Cœur, à qui nous avons donné le Ruanda dès notre entrée dans le pays, d'inspirer à Votre Paternité et aux vénérés membres du Conseil, **le désir efficace de faire ce grand coup de filet !** Faut-il ajouter que c'est au Ruanda que les missionnaires sont le mieux placés au point de vue de la santé, et qu'ils pourront travailler de plus longues années : les grosses fièvres sont inconnues, et les petites santés suffisent ici. Les 2 uniques cas, Classe et Smoor, sont des accidents qui s'expliquent par leur voyage extraordinairement pénible au plus fort de la masika¹⁷¹ ; ces accidents

BISHOP TUCKER (1849-1914) peuvent être évités généralement. Il n'y a pas, je crois, pour le moment de champ plus fécond dans les Vicariats de la Société, si ce n'est l'Urundi, quand les païens voudront s'ébranler comme ici.

Ci-joint, et à l'appui de ma lettre, le diaire d'Isavi pour les six derniers mois.

Avant de me rendre au Bugoye, il me reste à voir le roi du pays et le commandant des stations militaires du Kivu. Sans leur bienveillante autorisation, pas de nouvelle fondation. En tout cas, le gouvernement déjà nous offre une place au Sud du Kivu, dans un endroit bien peuplé, et bien alléchant pour les ministres. **Le bishop Tucker¹⁷² a demandé officiellement aussi de fonder au Ruanda ; je crois qu'il a en vue le Mpororo, et la région du Mfumiro qui est des plus peuplées. Toute cette région même au Nord du Mfumiro appartient au Ruanda.**

¹⁷¹ « Saison de pluie ».

¹⁷² Bishop Alfred Tucker (1849-1914) fut évêque de l'Eglise anglicane au Buganda. Il soutint la politique du Capitaine Lugard, qui combattait les *Baganda* catholiques au désespoir de Mgr Hirth. Il œuvra à la constitution d'une Eglise ougandaise autonome, dotée de ses propres dirigeants. Il donna aussi beaucoup d'importance à l'éducation.

De nos missions d'Ukerewe, du Bukumbi et de Kome, je n'ai rien de bien particulier, sinon que les santés (celle du P. Loupias entre autres) ont souffert un peu plus qu'à l'ordinaire. Du Bukumbi, on me mentionne un heureux mouvement : les catéchismes préparatoires au baptême sont plus fréquentés que dans les deux dernières années.

Votre Grandeur voudra bien ne pas se blâmer si on lui dit que je fais ce voyage à pied : ce n'était pas mon intention ; mais j'ai perdu dès les premiers jours deux ânes qu'on croyait très bons. **J'ai un hamac ; et la santé est parfaite.** Si au moins la persécution que vous subissez pouvait avoir le bon effet de multiplier ici les grâces de conversion, nous serions heureux de vous offrir ce soulagement.

Daignez, très Vénéré Seigneur et Père, nous continuer le secours de vos prières, et agréer l'expression des sentiments de profond respect et d'affection filiale avec lesquels je suis

de Votre Grandeur
l'humble fils et obéissant serviteur en N.S.
Jean-Joseph
des P. Bl. Vic. ap. Ny. M.

Les confrères se joignent à moi pour vous offrir leurs humbles hommages de respectueuse et filiale soumission. Le prochain courrier nous apportera, si possible, un rapport signé [mot illisible] à la Sainte Congrégation de la Propagande. **J'ai cru devoir supprimer une 4^e feuille pour ne pas attirer trop l'attention sur ce pli trop chargé. »**

Conclusion

Jusqu'en 1912, Save fit partie de l'immense Vicariat du Nyanza méridional. Par ce fait, le développement de cette Mission a été influencé par les autres postes de ce Vicariat. Les missionnaires furent facilement nommés d'un poste à l'autre. Par conséquent, ils divulguaient leurs idées et leurs expériences un peu partout. Reste que les nouveaux arrivés suivaient l'exemple des anciens. Il est donc important d'étudier l'évangélisation à Save dans un cadre beaucoup plus large que celui de cette Mission, et même beaucoup plus large que celui du Rwanda.

A Save, Monseigneur demande au P. Brard de respecter davantage l'autorité civile. Et il introduit le principe de **l'évangélisation des Banyarwanda par eux-mêmes**, un principe déjà appliqué à Zaza bien avant Save. Aussi veut-il que l'évangélisation s'adresse en premier lieu aux jeunes adultes quand un poste de Mission commence. Par cette décision, il abandonne l'approche du Cardinal Lavigerie selon laquelle il fallait commencer plutôt avec des enfants étant plus maniables. Finalement il veut que les catéchistes *baganda* rétribués soient renvoyés. Ils avaient pratiqué une évangélisation basée sur la

force, la contrainte, la peur et la violence. Une étude supplémentaire pourrait montrer dans quelle mesure cette manière de faire a été imitée dans les autres Missions non seulement par des catéchistes étrangers mais aussi par des catéchistes rwandais, comme cela fut le cas à Save¹⁷³ et à Rwaza¹⁷⁴ :

« A Issavi, c'est le malheureux système de recrutement du catéchuménat qui met toujours encore un peu la mission en hostilité avec les chefs, ainsi que les exigences parfois des néophytes. Ceux-ci voudraient un peu trop vite être exemptés des corvées qui les ennuiant et sont trop arbitraires ; les pauvres le mériteraient bien, mais cela ne saurait se faire brusquement. **Et puis au sujet du recrutement, voici encore ce qu'écrit, le 21 Juin dernier, le P. Loupias, que j'avertis par chaque courrier : « Les catéchistes d'Issavi ont vu faire les Baganda, et ils font à peu près comme eux, quelques coups de bâton et quelques cruches de pombe en moins. (On n'a jamais écrit ce qu'ont fait ces Baganda).** Je fais remarquer sur remarques, *sed in vanum*¹⁷⁵... **Le P. Brard avait désigné quelques individus plus dévoués ou plus actifs pour surveiller la chrétienté de leur colline et y maintenir un peu de ferveur parmi les catéchumènes. Ces jeunes gens ont pris leur rôle au sérieux, trop au sérieux, à mon avis. La colline semble leur propriété exclusive**¹⁷⁶. »

La réorientation pastorale de Save par Mgr Hirth est une « révolution » par rapport à la pastorale du P. Brard. Elle aura des conséquences pour les autres Missions. Les instructions de Rwaza de 1905, par exemple, reflètent cette nouvelle orientation :

« (...) »

1. Interdire aux femmes la chambre et la cour intérieure.
2. Introduire le « Yambo Padiri »¹⁷⁷.

NEOPHYTES : viser à avoir au premier baptême un noyau d'au moins vingt chrétiens, et ne dépasser guère la trentaine ; puis, pendant deux ans ne procéder que par petits groupes de 10-15.

CATECHUMENES :

1. Qu'entend-on par catéchumènes ? C'est un homme qui a un commencement de Foi et un désir vrai du baptême. Cette définition exclut la définition du catéchumène qui n'avait appris que la lettre du catéchisme.

¹⁷³ S. MINNAERT, « Musinga et les Pères Blancs. Rapport politique confidentiel du 24 mars 1918 », in *Dialogue*, Kigali, Janvier-Mars 2013, N° 201, pp. 223-25.

¹⁷⁴ S. MINNAERT, « Les Pères Blancs et la société rwandaise durant l'époque coloniale allemande (1900-1916). Une rencontre entre cultures et religions », ..., *op.cit.*, pp. 53-101.

¹⁷⁵ « Mais c'est en vain ».

¹⁷⁶ Lettre de Mgr Hirth du 13 août 1906 à Mgr Livinhac, A.G.M.Afr., N° 095119-095121.

¹⁷⁷ C'est du kiswahili, ce qui veut dire « Bonjour Père ».

2. Quel mode de recrutement suivre ? Recrutement les uns par les autres. Recruter par les jeunes gens et les hommes et faire le moins possible recruter par les enfants qui ne seront que des répétiteurs.

3. Quelle catégorie de gens rechercher d'abord ? De 20 à 30 ans.

4. Où les prendre ? Dans les environs de la Mission, puis s'étendre.

5. Que leur enseigner ? La conviction, plutôt que la lettre des grandes vérités.

6. Comment entendre la règle des quatre ans ? Elle s'applique littéralement aux adultes. Pour les vieux (par exemple le père d'un bon chrétien de 25 ans) on peut baptiser au bout de 2 ans [mot illisible] comme après 6 ans.

7. Comment faire persévérer les catéchumènes ? En règle générale, après une année le texte du catéchisme et des prières, se faire amener le catéchumène par le catéchiste. La 2^e année au moins une fois par semaine, le catéchiste prendrait son thème de conversation dans la « Kufutula », Ancien Testament, et la 3^e année dans le Nouveau Testament. A ce propos, tout bon chrétien devrait savoir lire. En 4^e année de catéchuménat, le catéchumène demande lui-même le baptême, et assiste pendant 6 mois au catéchisme du dimanche, entre pendant 3 mois au catéchisme des commençants, puis pendant trois mois au catéchisme des sacrements. Durant la 2^e et la 3^e année, une fois par semaine, faire venir les catéchumènes à la Mission.

CATECHISTES : Comment les payer ? Une coudée de Bombay par conquête, se réservant la chaînette à ceux qui apprennent à lire à cinq individus. Ceci est à titre d'idée émise : voir plus tard la pratique.

ECOLE : Il y aurait 3 divisions. L'inférieure comprenant les enfants sous l'hangar ouvert. La deuxième et la première division marcheraient simultanément dans salle fermée en silence (...)

Nota : A l'école :

1. Récompenser la bonne volonté plutôt que le mérite.

2. Y admettre surtout les externes.

3. But de l'école : Préparer 2 ou 3 élèves chaque année pour l'école centrale, dans le but de former séminaristes, catéchistes pour les missions d'origine, et quelques chrétiens d'élite qui entraîneront la masse.

4. Age des élèves : A partir de douze ans jusqu'à 15 ans, préparation à l'Ecole centrale. Pour les catéchistes, choisir à partir de 15 ans.

5. Au pensionnat, admettre des garçons, et le moins possible.

6. Pas de pensionnat de filles, ni de refuge¹⁷⁸. »

La réorientation pastorale de 1903 apparaît aussi dans les deux directoires de Mgr Hirth pour le catéchuménat, l'un publié en 1908,

¹⁷⁸ Instructions de Mgr Hirth du 15 février 1905 pour le poste de Rwaza, A.G.M.Afr., N° 098016.

l'autre en 1909¹⁷⁹. Plus tard, le P. Lecoindre (1878-1960) dira que ces directoires n'ont pas été suivis¹⁸⁰.

Nous terminons en posant la question si la vision pastorale du P. Brard à Save n'a pas été inspirée par les « réductions » des Jésuites au Paraguay entre 1609 et 1763. Ceux-ci avaient créé un état théocratique avec une organisation originale retirant les autochtones au contrôle de l'autorité civile. De fait, la Mission de Save, à l'époque du P. Brard, se présente sous les traits d'une « réduction sud-américaine » certainement durant les premières années de son existence. La réorientation pastorale de 1903 mit fin à cette réalité en théorie. Mais en pratique, au Rwanda, l'Eglise catholique se développera comme un Etat dans l'Etat avec l'aide des autorités civiles.



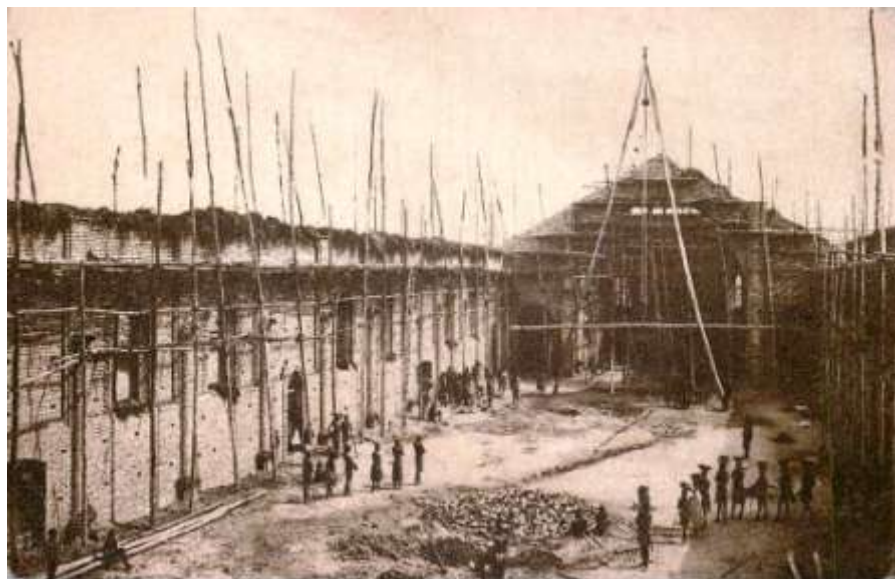
NYANZA (1905 ?) : LE P. BRARD A LA COUR DU MWAMI MUSINGA

¹⁷⁹ Mgr HIRTH, *Directoire pour le catéchuménat à l'usage des missionnaires du Nyanza méridional* (1^{ère} édition), Alger, 1908, 46 pp. Voir aussi Mgr HIRTH, *Directoire pour le catéchuménat à l'usage des missionnaires du Nyanza méridional* (2^{ème} édition), Alger, 1909, 78 pp.

¹⁸⁰ C. LECOINDRE : *Raisons qui ont nui beaucoup au développement de la mission au Ruanda*, A.G.M.Afr., N° 111459.



VUE SUR LA COLLINE DE BUTARE (HUYE)



LA CONSTRUCTION D'UNE EGLISE

DERNIER RAPPORT DU PERE BRARD

« Notes proposées à Mgr Livinhac à l'occasion du Chapitre Général de 1906 »

Dans cet article, nous voulons vous présenter le dernier rapport du P. Brard de la Société des Missionnaires d'Afrique (Pères Blancs)¹⁸¹. Ecrit au début de 1906, il porte le titre : « Notes proposées à Mgr Livinhac à l'occasion du Chapitre Général de 1906 ». En effet, le document a été rédigé à l'occasion d'un Chapitre Général, c'est-à-dire à un moment important de l'histoire de la Société des Missionnaires d'Afrique. Il est conservé dans les Archives Générales des Missionnaires d'Afrique à Rome (A.G.M.Afr.) et porte le N° 095349.

Son auteur, le **P. Brard (1858-1918)**, est un missionnaire bien connu. Il a marqué l'évangélisation de l'Afrique équatoriale par ses convictions fortes et par sa manière d'agir très personnelle ; elles mettaient ses supérieurs parfois au désespoir. Au Rwanda, il a fondé la première communauté chrétienne à Save en 1900. Les *Banyarwanda* l'ont appelé « Terebura » ; c'est la prononciation de « Brard » en *kinyar-*



LE P. BRARD (1905 ?)

¹⁸¹ Durant sa vie, le Père a écrit d'autres rapports intéressants entre autres, celui du 1902 sur le Rwanda. Malheureusement, ce rapport n'a jamais été publié (Lettre du Père Brard du 8 février 1902 adressé à Mgr Livinhac : O 2/1 et N° 098523 /48 pp.).

wanda d'après certains¹⁸². La renommée du P. Brard a été tellement grande que plus tard les *Banyarwanda* désigneront les Pères Blancs par le mot « Baterebura ».

Le P. Brard a séjourné au Rwanda de 1900 jusqu'à la fin de l'année 1905. Aidé par ses confrères, il a réussi à y faire naître l'Eglise Catholique dans des circonstances difficiles. Les moyens qu'il a utilisés n'étaient peut-être pas toujours très évangéliques. Ainsi il n'avait pas peur de forcer la nature humaine en appliquant le principe « compelle intrare¹⁸³ », qui était bien connu à l'époque. Sous pression de ses supérieurs et de ses bienfaiteurs, il a probablement voulu montrer des résultats consolants pour obtenir de l'aide financière et matérielle. Depuis lors, le P. Brard a été une personne controversée qui a suscité et qui suscite encore de la polémique. Certains l'admirent pour tout ce qu'il a pu réaliser, d'autres le condamnent pour son autoritarisme et son manque de respect vis-à-vis de la culture rwandaise. Dans ce débat, nous ne devons pas oublier que le P. Brard est un fils de son temps, un missionnaire animé par une foi et une générosité qui frôle parfois le fanatisme.

Le document de 1906 est unique en son genre. Il nous permet d'entrer dans le monde complexe des relations entre Pères Blancs et d'avoir une idée des divergences et des tensions qui ont existé entre eux. Ainsi nous pouvons voir comment les missionnaires fonctionnaient dans la réalité de la vie quotidienne. Vus de l'extérieur, les Pères Blancs constituent une société plutôt fermée, peu accessible aux non-initiés. La réalité missionnaire décrite par le P. Brard est très différente de celle des publications missionnaires qui font de la publicité auprès de leurs lecteurs. Celle décrite par le P. Brard est sans aucun doute plus vraie, plus honnête, plus humble, plus juste, et surtout plus réaliste.

Dans le présent article, nous souhaitons étudier le sujet de la manière suivante. D'abord, nous présentons le P. Brard à partir de sa biographie officielle. Celle-ci a été rédigée par le P. Vanneste de la Société des Missionnaires d'Afrique et publiée en 1957 dans la *Biographie Coloniale Belge*¹⁸⁴. Ensuite, nous examinons la correspondance de Mgr Hirth pour la période de 1900 à 1905. Elle nous fera connaître l'opinion de Mgr Hirth sur le P. Brard. Cette opinion peut choquer certains lecteurs. Puis nous regardons les notes du P. Brard de 1906, adressées à Mgr Livinhac. Le Père y exprime ce qu'il pensait de l'administration du vicariat « Nyanza méridional » sous Mgr Hirth.

¹⁸² D'autres prétendent que c'est la prononciation du mot « Père Blanc » en kinyarwanda.

¹⁸³ L'expression « compelle intrare – fais entrer les gens de force » se trouve dans la parabole évangélique : les invités du festin (Luc 14, 23).

¹⁸⁴ P. M. VANNESTE, « Brard (Alphonse) », in *Biographie Coloniale Belge*, Tome VI, 1968, col. 115-121.

Nous terminons notre article avec les conséquences du Chapitre Général de 1906. En effet, c'est à la suite de ce chapitre que le P. Brard décidera de se retirer de la Société des Missionnaires d'Afrique. Il entrera comme moine dans la grande chartreuse de Farneta près de la ville de Lucca (ou Lucques), en Toscane (Italie)¹⁸⁵. Il y mourut en 1918, à l'âge de 60 ans, après avoir mené une vie de solitude et d'abnégation, en terre étrangère, loin de tout ce qu'il avait aimé durant sa vie.

La vie du Père Brard racontée par le Père Vanneste

Le P. Marcel Vanneste de la Société des Missionnaires de l'Afrique a écrit la seule et unique biographie connue du P. Brard. Elle a été publiée en 1957 dans la *Biographie Coloniale Belge*¹⁸⁶. Il est curieux de voir un missionnaire français – et il n'est pas le seul – trouver une place dans une publication coloniale belge !

Nous savons du P. Vanneste qu'il a été rédacteur de deux revues missionnaires belges¹⁸⁷. Et qu'il a écrit de nombreuses biographies, entre autres celle du Cardinal Lavigerie (1825-1892), de Mgr Bridoux (1852-1890), de Mgr Charbonnier (1842-1888), de Mgr Hirth (1854-1931), de Mgr Classe (1874-1845), du P. Josset (1855-1891), du P. Loupias (1872-1910), du P. Barthélémy (1872-1843), et du Frère Baumeister (1831-1898). Toutes ont été publiées dans la *Biographie Coloniale Belge*. Elles sont accessibles depuis peu de temps sur l'internet¹⁸⁸.

Pour écrire la biographie du P. Brard, le P. Vanneste a consulté plusieurs publications des Pères Blancs. Il les cite d'ailleurs¹⁸⁹. Par contre, le Père n'a pas consulté les documents conservés dans les Archives Générales des Missionnaires d'Afrique ; il n'a probablement pas eu la permission de le faire. Cette manière de travailler a influen-

¹⁸⁵ Lucca (*Lucques* en français, *Luca* en latin) est actuellement une ville d'environ 85 000 habitants.

¹⁸⁶ En 2009, l'Académie Royale des Sciences d'Outre-Mer a mis le point final à la série *Biographie Coloniale Belge/Biographie Belge d'Outre-Mer*. L'Académie a décidé de mettre en chantier un nouvel ouvrage de référence, le Dictionnaire Biographique des Belges d'Outre-Mer. Cet outil de travail est encore en voie d'élaboration et ne peut être pour le moment consulté que par voie électronique.

¹⁸⁷ J. CASIER, *Le Bulletin Français en Belgique*, N° 065 ; *Le Bulletin Flamand*, N° 069.

¹⁸⁸ <http://www.kaowarsom.be/fr/moteur-de-recherche>.

¹⁸⁹ Publications : Missions d'Afrique des Pères Blancs, Paris. — 1892 : Lettre de Rubaga, p. 405. — La guerre entre catholiques et protestants, p. 505. — 1893 : Notre paroisse au Buddu, p. 95. — Notre Dame de l'Equateur, p. 217. — 1894 : La mission de l'Ukerewe, p. 382. — 1896 : Fondation de la mission à l'Ukerewe, p. 277, 351. — 1898 : La mission de l'Uswi, p. 371. — La fondation de Save, au Ruanda, p. 809. — 1901 : Le Ruanda et ses habitants, p. 7. — La Mission de Save, p. 121.

cé sérieusement les résultats de son travail. Les faits qu'il mentionne sont certainement exacts. Mais leurs interprétations ne le sont pas. L'auteur reste à la surface des événements. C'est ainsi qu'il arrive à la très belle conclusion : « **Le P. Brard fut presque continuellement un missionnaire d'avant-garde. Il avait les qualités du pionnier : le calme, la confiance, la patience, l'endurance, associés au zèle pour le bien spirituel et matériel du troupeau confié à ses soins. Il avait une vue claire sur les besoins de la mission et savait juger les événements à leur signification réelle** ». Cette conclusion, malheureusement, ne correspond pas à la réalité.

Ce genre de biographies est encore très populaire dans des milieux qui, par leur histoire, ont des liens étroits avec l'Afrique coloniale, car cela leur permet de justifier leur passé. Aujourd'hui, il est souhaitable que la vie du P. Brard fasse l'objet d'une étude approfondie, réalisée par un historien qui applique les règles de la critique historique.

Faute de mieux, nous publions ici la biographie du P. Brard écrite par le P. M. Vanneste¹⁹⁰ :



LE P. BRARD (1883)

« **BRARD (Alphonse), Missionnaire d'Afrique (Père Blanc)** (La Chapelle-Biche, 4.4.1858 – Lucques, Italie, 1918)¹⁹¹.

Le P. Brard prit l'habit chez les Pères Blancs à Maison-Carrée (Alger), le 26 juillet 1880; il prononça le serment missionnaire le 26 juillet 1881 et fut ordonné prêtre par Mgr Dusserre, le 21 septembre 1883.

Il était à Carthage et y aidait le P. Delattre dans ses fouilles et ses travaux archéologiques, lorsque, le 3 avril 1887, il fut informé qu'il était désigné

pour la mission du Nyanza. La caravane avec le P. Brard partit de Marseille, le 10 mai. Elle avait à sa tête le R.P. J. Hirth, futur vicaire apostolique du Nyanza et plus tard du Kivu. Le 7 juillet, les voyageurs quittaient Bagamoyo et le 17 septembre arrivaient à Kigua, près de Tabora. Le P. Brard fut affecté à la mission de Kipalapala, au nord de Tabora, dirigée par le P. Hauttecoeur. Le P. Brard y fut chargé de

¹⁹⁰ P. M. VANNESTE, « P. Brard (Alphonse) » in *Biographie Coloniale Belge / Biographie Belge d'Outre-Mer*, T. VI, 8 juin 1957, col. 115-12. Certaines phrases ont été maladroitement formulées ; l'auteur est probablement d'origine flamande.

¹⁹¹ Le P. Brard (Alphonse, Julien) était le fils de Gilles Brard et de Marie Déver. En 1906, quand il entra dans la Chartreuse de Farneta, il indiqua son oncle Victor Brard comme la personne à contacter en cas de décès (voir les Archives de la Chartreuse de Farneta).

l'instruction et de la surveillance des orphelins baganda, que les missionnaires, fuyant la persécution, avaient emmenés à Bukumbi, au sud du lac Victoria Nyanza et de là transportés à Kipalapala. Le P. Brard s'occupait aussi de la mission proprement dite aux indigènes du lieu. Il en signale les deux grandes difficultés. D'abord les absences durant une grande partie de l'année des habitants, qui volontiers se faisaient porteurs de caravane — c'était un dicton qu'un Munyamwezi mourait sous un arbre dans la brousse — et la multiplicité des langues à apprendre.



LE P. BRARD, LE JOUR DE SON ORDINATION SACERDOTALE (1883)

Depuis longtemps le P. Girault nourrissait le projet de fonder une mission chez Ruhoma, le roi de l'Usambiro, très bien disposé envers les missionnaires, et d'y transporter les orphelins de Kipalapala. La prédication de l'Évangile dans le Busambiro semblait destinée à de beaux succès. Quant aux orphelins, ils y seraient plus tranquilles que partout ailleurs et y trouveraient un moyen facile de vivre, dans la culture d'une terre fertile et le travail du fer, qui abondait dans la contrée. Lorsque le P. Couillaud eut élevé chez Ruhoma les logements provisoires, le P. Girault se rendit à Kipalapala et revint au Busambiro avec le P. Brard et les orphelins (8 décembre 1888). Cependant, le pays ne jouit pas longtemps du calme nécessaire au développement d'une mission. Nyagezi, au nord du Bukumbi, avait été fondée fin

janvier 1889 pour abriter les réfugiés baganda. Le P. Brard s'y transporta avec ses orphelins et en fut nommé supérieur.

Mwanga, le roi du Buganda, étant rentré dans son royaume et remonté sur le trône, demandait avec insistance le retour des Pères Blancs dans son pays. Mgr Hirth, devenu vicaire apostolique à la place de Mgr Livinhac, envoya le P. Brard avec deux confrères au Buganda (mars 1890). Ils abordèrent à l'île de Sese, le 1^{er} avril 1890, au moment où le P. Chantemerle succombait à la fièvre. Le P. Brard continua son voyage sur Rubaga, où il arriva le 28 avril. Ce fut pour assister le P. Lourdel à sa dernière heure (12 mai). Ce fut le P. Brard qui succéda au P. Lourdel comme supérieur de la mission de Rubaga. C'est pendant le séjour du P. Brard à Rubaga que le capitaine Lugard fit signer au roi Mwanga un traité, où celui-ci acceptait le protectorat britannique; la liberté religieuse était promise (28 décembre 1890).

Cependant le 21 février 1891, Mgr Hirth emmenait un renfort de neuf missionnaires à Rubaga. Parmi eux se trouvait le futur Mgr H. Streicher et deux Frères de nationalité belge, à savoir le Fr. Dominique (J.B. D'Hooge) et le Fr. Victor (L. Claes), tous les deux de Waasmunster. Le pays était troublé par les attaques continuelles des protestants contre les catholiques, préludant à l'écrasement de ceux-ci, en janvier 1892. Le 11 mars 1891, le P. Brard, accompagné des Pères Achte et Schmier et du Fr. Dominique, se mettait en route pour aller fonder une mission chez les Basoga. Le rapport du P. Brard décrit le pays et ses habitants, ceux-ci réputés grands voleurs, car « ils volent même les dames de la Cour. » Après deux mois passés sous la tente, les Pères purent entrer dans leur habitation provisoire, construite par Mtabingwa, un grand chef du pays. Le séjour au Busiga fut de courte durée : au 15 octobre 1891, Mgr Hirth donnait ordre à ses missionnaires de quitter le pays de Mtabingwa, « ne voulant pas plus longtemps exposer leur vie aux machinations des protestants. »

Le P. Brard se transporta au sud du Buganda, à Kasozi (Buddu). Il y remplaça le P. Streicher à la tête de la mission de l'Immaculée Conception. Il y était au 24 janvier 1892, date à laquelle les protestants, grâce aux fusils et munitions fournis par le fort anglais de la capitale du Buganda, purent attaquer et vaincre les catholiques, événements qui furent suivis des massacres par le capitaine Williams aux îles Bulungugwe et Sese. Mgr Hirth dut s'enfuir en territoire allemand, cependant que la mission de Rubaga était détruite et les missionnaires catholiques internés au fort de Kampala. Pour éviter le pire, Mgr Hirth rappela tous les missionnaires encore libres auprès de lui. Le P. Brard quitta donc le Buddu et se rendit auprès de son évêque à Bukoba. Peu de temps après, il quittait cette ville et alla s'établir avec la plupart de ses confrères au nord de Bukoba, chez le roitelet Kayoza.

Le roi Mwanga, qui s'était lui aussi retiré au sud du pays, en territoire allemand, accepta, sur le conseil des missionnaires, les dures conditions que lui imposèrent les vainqueurs et rentra dans sa capitale. Kimbugwe, représentant des catholiques, se rendit à Kampala pour y conclure le traité de paix. Mgr Hirth envoya le P. Brard avec le P. Roche à la capitale pour y recueillir les quelques effets sauvés de l'incendie du 24 janvier, soutenir le moral des chrétiens présents en ce lieu et essayer d'obtenir des vainqueurs une paix un peu équitable. Les deux missionnaires se mirent en route le 20 mars et arrivèrent le 28 au fort de Kampala. Le capitaine Lugard les reçut assez froidement et les conduisit à leur demeure provisoire. Peu de temps

après, les Pères se rendirent sur la colline de Rubaga. De la mission catholique il ne restait que quelques pans de mur : tout avait été brûlé ou détruit.

Les négociations entre les catholiques et Lugard commencèrent le 1^{er} avril. Mais les jeux étaient faits. Les catholiques ne purent obtenir, dans le partage du Buganda, que le Buddu, la septième partie du pays, pour y habiter. Ils étaient exclus de toutes les charges publiques. Défense leur était faite d'aller enseigner leur religion dans les pays voisins, sans l'autorisation du Résident; cependant on ajoutait, sans doute par ironie, que « le traité n'était nullement fait pour arrêter le progrès du catholicisme ! » Le P. Brard fit de son mieux pour défendre la cause des catholiques. Un jour, le capitaine lui fit entendre qu'il ferait bien de ne pas s'occuper du traité. Le P. Brard ne se laissa pas intimider. Tous ces efforts échouèrent devant l'intolérance des officiers anglais, travaillés par les ennemis du catholicisme. »

Le 1^{er} juillet, les P.P. Brard et Roche étaient remplacés à Rubaga par les PP. Guillermain et Gaudibert. Ils se rendirent à la mission de Bujaju (Sainte-Marie de l'Equateur), fondée peu de temps auparavant par le P. Guillermain. La mission de Bujaju s'occupait des Baganda émigrés en ce lieu et des Basese, qui avaient quitté leur grande île d'en face. « Le fort, le roi et tous les protestants venaient de nous accorder Bugoma et M. le capitaine Williams lui-même s'étonnait que nous n'y fussions pas encore réinstallés. J'y partis donc avec une vingtaine de Basese et six fusils, dans l'intention de voir notre propriété et d'y laisser un gardien. Mon arrivée ne fut pas plutôt connue dans l'île, que les tambours de guerre retentirent de tous côtés et en moins de deux heures, deux mille Basese en armes, conduits par leurs chefs protestants, se trouvaient autour de ma tente. J'essayais de parlementer, peine perdue : une dizaine de chefs des plus protestantisés sans doute voulaient à tout prix faire feu. Je repris donc la route de la mission de Bujaju, confiant au bon ange de Sese le soin de garder seul les brebis que nous comptons encore dans l'île. »

Au mois de mai 1893, les missionnaires purent définitivement reprendre possession de leur ancienne mission à l'île de Sese. Les Basese rentrèrent dans leur île et Bujaju fut rattaché comme succursale à la mission centrale du Buddu. Le P. Brard alla relever de ses ruines la station de N.D. de Bon Secours, à Sese. Il n'y resta que peu de temps, car le 14 octobre il débarquait à Bukumbi, où il remplaçait le P. Hauttecoeur. L'influence de la mission au Bukumbi ne se bornait pas aux Basukuma. Les relations avec les îles du sud du lac Victoria étaient faciles. A plusieurs reprises, des jeunes gens de l'île d'Ukerewe vinrent spontanément passer quelques jours à la mission de Bukumbi, pour se faire instruire de notre sainte religion. En 1892, Mgr Hirth avait confié à Cyrillo, un converti de la veille, la mission délicate de catéchiste à Ukerewe. Cyrillo, chef d'un village de 250 habitants et estimé de tous, y fit une excellente besogne : les catéchumènes devenaient de plus en plus nombreux. En janvier 1894, le P. Brard installa un catéchiste à l'île de Kome et un deuxième à Ukerewe, visita le sultan du Burima et passa par la station allemande de Mwanza. Faute d'argent, la Société anti esclavagiste allemande avait cessé d'exister : stations et matériel passaient au gouvernement, représenté par M. Langheld. La station d'Ukerewe fut vendue à M. Stokes, qui la revendit au P. Brard, au mois d'août. Ukerewe donnait les plus belles espérances aux missionnaires. Le diable devait s'en mêler. En

novembre 1895, Lukonge, roi du pays, attaqua la propriété de la mission, confiée à la garde de trois Baganda. Ces trois chrétiens, armés de fusil à piston et aidés de quelques catéchumènes bakerewe, soutinrent un siège de deux jours contre plusieurs milliers d'indigènes. Les défenseurs auraient été infailliblement massacrés sans l'arrivée providentielle du bateau allemand de Mwanza, qui prit les défenseurs à son bord et les débarqua à Mwanza. Mais les morts, parmi lesquels la femme de Cyrillo et son enfant, âgé de trois ans, étaient au nombre de vingt-huit. La station devenait la proie des flammes. Lukonge fut destitué et puni. Mais les néophytes et les catéchumènes ne se laissèrent pas décourager. Le P. Brard, accompagné du P. Schneider, s'établit sur le côté nord de l'île, au milieu d'une population de 20 à 30 000 habitants. Quelques jours après, le P. Hauttecoeur allait les rejoindre. Bientôt chaque dimanche, trois à quatre mille personnes se pressaient aux instructions. La Croix triomphait, comme d'habitude aux prix de grandes souffrances.

Après tant d'années de travaux et de luttes incessantes, le P. Brard avait droit à aller se reposer au pays natal. Il partit au mois de mai 1896. Mais avant de se mettre en route, il voulut préparer une nouvelle fondation à l'Uswi. C'était un pays qui le tentait, à cause de sa nombreuse population et de sa situation unique au milieu de plusieurs tribus. La mission devait y rencontrer de grandes difficultés. Le 10 juillet 1897, le P. Brard s'embarquait à Marseille. Dès son arrivée à Bukumbi, Mgr Hirth l'envoya avec le P. Buisson fonder la mission à l'Uswi : le chef Kasusulo lui-même en avait fait la demande au vicaire apostolique.

Le rapport du P. Brard relatif à cette fondation contient des détails très intéressants sur la vente des esclaves, qui se pratiquait dans ces contrées : «A deux reprises, écrit-il le 1^{er} mars 1899, j'ai envoyé saluer le roi du Ruanda Juhi : il est à dix jours d'ici seulement. Nos hommes ont toujours été bien traités. Nous avons eu ici pendant un mois une vingtaine de Banyaruanda, envoyés par le roi pour nous saluer. J'ai l'intention d'envoyer des catéchistes dans ce pays... J'espère, Monseigneur, que vous nous enverrez bientôt une légion de jeunes apôtres au cœur ardent pour aller évangéliser ces nombreuses populations. »

La Providence allait combler les vœux de cet excellent missionnaire, qui n'était plus jeune, mais qui avait toujours le cœur ardent. Le 14 novembre 1899 Mgr Hirth quitta sa résidence de Bukumbi et se mit en marche pour l'Uswi. Le P. Barthélémy l'avait précédé pour organiser la caravane du vicaire apostolique vers le Ruanda. Prenant avec lui les P.P. Brard et Barthélémy avec le Frère Anselme, Mgr Hirth quitta l'Uswi le 11 décembre. Il prit route par le Sud, visita les missions de Muyaga et de Mugeru au Burundi et arriva à Usumbura, sur le Tanganika, le 8 janvier. De là, la caravane se dirigea vers le lac Kivu et arriva à Ishangi, où Mgr Hirth fut accueilli très amicalement par le capitaine Bethe, qui lui donna son homme de confiance pour conduire la caravane à la capitale du Ruanda. En route, au sommet des montagnes s'élevant à 2 500 mètres, les voyageurs essuyèrent une violente tempête. La caravane y perdit la chapelle portative, destinée à permettre aux fondateurs de célébrer le Saint Sacrifice de la Messe. Enfin, le 2 février 1900, Mgr Hirth avec ses compagnons arriva à Kigeri, chez Yuhi Musinga, le jeune roi du Ruanda. Celui-ci les reçut très aimablement, fournissant largement à tous leurs besoins. Ce n'est que plus tard que les missionnaires apprirent qu'ils

n'avaient pas eu à faire avec le roi, mais « qu'un autre avait posé à sa place; car le Roi, nous dit-on aujourd'hui, était trop jeune encore. » Mgr Hirth aurait voulu s'installer aux environs de la capitale. Cette permission lui fut refusée, mais autorisation lui était accordée d'occuper le plateau de Save, à 20 km au sud de la capitale. Ils s'y transportèrent et s'installèrent à l'endroit même, où les sorciers présentaient leurs offrandes au grand esprit Lyan-gombe. « Enfin, écrit le P. Brard de Save, le 6 février 1900, enfin nous sommes arrivés ici; nous mettons la main à l'œuvre pour nous installer. » La mission fut dédiée au Sacré Cœur de Jésus. Elle est l'église-mère du Rwanda.

Les missionnaires eurent tôt fait de gagner la confiance et même l'amitié des Bahutu, qui les aidèrent dans leurs constructions et qui bientôt se présentèrent en grand nombre à l'instruction religieuse. Les Pères étaient grandement aidés pour l'enseignement de la doctrine chrétienne par une trentaine de catéchistes baganda, que le P. Brard avait emmenés de l'Uswi. Les Pères attiraient les âmes en soignant les corps. Le dispensaire était la spécialité du P. Barthélémy : « Il ne devait pas y avoir plus de presse autour de la piscine probatique, qu'il y en avait autour de la pharmacie du cher Père Barthélémy, quand il apparaissait avec sa mystérieuse boîte. » A côté des malades, il y avait « les pauvres, les affamés, les miséreux et les orphelins, qui viennent frapper à notre porte. » Il y avait aussi les enfants et les jeunes gens, qui écoutaient volontiers les instructions des Pères. Lorsque les Baganda furent rentrés dans leur pays, le P. Brard fit venir à la mission des jeunes gens des environs, une trentaine ou plus à la fois. Il leur inculquait pendant un mois les principales vérités de la foi et les renvoyait ensuite chez eux pour enseigner aux autres ce qu'ils avaient appris. C'est ainsi que la mission compta après quelques mois près de 250 de ces catéchistes, qui répandaient autour d'eux la connaissance des vérités divines. Au commencement de 1901, le P. Brard, sur l'ordre de son vicaire apostolique, entreprit un voyage au Bugoye, en vue d'une troisième fondation dans cette contrée. Dieu lui réserva une épreuve bien sensible dans l'assassinat de son fidèle Tobie, qui fut massacré par un chef muhutu. Etant entré avec un catéchumène dans la cour de ce chef, Tobie fut saisi et désarmé. Le catéchumène se sauva après avoir reçu plusieurs blessures, tandis que Tobie tombait baigné dans son sang. Le P. Brard alla aussitôt à la recherche de Tobie. Il le trouva tout couvert de sang, portant sur tout le corps de graves blessures. On transporta le malheureux au poste allemand de Kisenyi, où il mourut après deux jours de souffrances inouïes. C'est là aussi qu'il fut enseveli.

Au cours de l'année 1905, le P. Brard fut désigné par ses confrères pour aller les représenter au chapitre général de la Société des Pères Blancs. Il quitta Save après Noël. A son départ, les chrétiens avaient les larmes aux yeux, car ils l'aimaient vraiment. Il ne devait plus revoir son Rwanda. Durant sa carrière missionnaire de 22 ans, il changea fréquemment de poste, dut se faire à bien des usages, apprendre des langues nouvelles. Avec l'âge la mémoire s'affaiblit et souvent le temps manque au missionnaire, pour s'initier à de nouveaux idiomes. **Le P. Brard fut presque continuellement un missionnaire d'avant-garde. Il avait les qualités du pionnier : le calme, la confiance, la patience, l'endurance, associés au zèle pour le bien spirituel et matériel du troupeau confié à ses soins. Il avait une vue claire sur les besoins de la mission et savait juger les événements à leur signi-**

fication réelle. Après le chapitre de 1906, il obtint la permission d'entrer à la Chartreuse de Lucques (Italie). Il y fit sa profession solennelle le 17 août 1912¹⁹². Il mourut en 1918 et fut enterré au cimetière de la Chartreuse¹⁹³.

8 juin 1957
P. M. Vanneste »

Présentation du Père Brard par Mgr Hirth

C'est en 1887 que le P. Brard et Mgr Hirth sont arrivés en Afrique équatoriale comme jeunes missionnaires. Ils étaient membres de la 6^{ième} caravane. Depuis lors, ils ont travaillé ensemble pendant dix-neuf ans. Tous deux se connaissaient très bien, peut-être trop bien, chacun avec ses qualités et ses défauts.

La correspondance de Mgr Hirth avec son Supérieur Général, Mgr Livinhac, nous fait découvrir pourquoi le P. Brard a finalement quitté le Rwanda et ensuite les Pères Blancs. A partir de 1900, le Père est presque continuellement mis en question par ses supérieurs sans qu'il le sache. Cette manière de faire caractérise le système de contrôle chez les Pères Blancs. Les lettres de règles (ou lettres de mission) dans lesquelles les missionnaires « s'accusent » mutuellement en sont un exemple parlant.

Mgr Hirth écrit à Mgr Livinhac dans sa lettre du 31 décembre 1901 :

« Voici donc arrivé ce qui était à craindre avec le caractère du P. Brard. Nos missionnaires du Ruanda sont regardés comme voulant accaparer pour eux l'autorité dont le gouvernement est si jaloux ; d'ici longtemps ils seront mal vus, et auront à subir le mauvais vouloir des représentants européens de l'autorité, et l'hostilité des chefs nègres qu'on tâchera de détacher des missionnaires.

Si le P. Brard a été placé et maintenu jusqu'ici au Ruanda, c'est seulement parce qu'il n'y avait personne, et que je ne vois encore personne pour prendre sa place. Pour lui-même, s'il pouvait changer, je crois qu'il l'aurait fait ; il n'est presque pas d'occasion que je ne lui aie écrit et parlé en ce sens. Mais la manie de dominer et par suite les accès de violence viennent, je crois, de son état de santé. Cette année il vient d'avoir une crise assez forte de colique néphrétique, disent les confrères ; cela explique bien des choses. Mais comme je suis tout à fait embarrassé, et que je souhaite vivement que Votre Grandeur m'aide à trouver une bonne solution de la difficulté, je crois devoir indiquer encore quelques faits.

¹⁹² Le P. Brard fit sa profession solennelle le 17 novembre 1918 (voir les Archives de la Chartreuse de Farneta).

¹⁹³ Le P. Brard mourut le 19 février 1918 au monastère des Chartreuses de San Francesco près de Turin où il fut enterré (voir les Archives de la Chartreuse de Farneta).

Une des raisons qui jadis ont fait quitter au Père l'Uganda, ce sont les voies de fait contre de grands chefs pour des bagatelles. Au Bukumbi, le Père a envoyé sa porte au nez à deux pas, à deux sous-officiers qui venaient faire une visite à la mission ; ces Messieurs ont été obligés de rebrousser chemin de suite après avoir été insultés. C'est ce qui a amené une expédition militaire contre le pays du Bukumbi. Au Bukumbi encore, trois chefs indigènes au moins, ont été nommés et installés par le Père lui-même, en dehors du roi du pays ; on a dû les enlever après le départ du Père. Pour Ukerewe, on craint d'écrire certains détails. Il y a eu des violences, des injustices même telles que le P. Hauttecœur lui-même, sitôt qu'il a pu le faire les a arrêtées : comme troupeaux enlevés, étoffes prises sur le dos des gens, maisons pillées, et cela pendant plus de trois mois, sous prétexte de compensation. Cette mission souffre encore aujourd'hui de ce régime de crainte ; plusieurs alors ont demandé et reçu le baptême qui, la crainte passée, ont laissé s'en aller aussi leur religion.

Dans l'Usui, la mission souffre davantage encore des mauvaises relations établies par le Père avec le roi du pays qu'on voulait absolument dompter de haute lutte. Même les missionnaires restés là après le départ du Père, n'ont pas pu comprendre encore combien ce système est non seulement contraire à l'esprit de la mission, mais encore opposé à tout succès.

Du Ruanda, le Père ne communique rien sur sa manière de faire. Il a fallu que j'apprenne par d'autres par exemple : que pour un courrier pillé à quelques journées de la mission, le Père a réclamé au roi, 10 ou même 40 vaches (je ne puis me souvenir au juste) et parce que le roi tardait de payer, les missionnaires sont restés presque toute une année sans faire visite au roi. Pour une vache volée à la mission, un homme a été lié et battu par les Baganda de la mission au point qu'il en est mort dans les liens. Le Docteur Kandt qui était alors à la mission a fini par découvrir le fait et l'a divulgué. A Isvai encore, le Père a changé de sa propre autorité les chefs des villages qui avoisinent la mission. Jusque dans le Kissaka, le P. Supérieur d'Isavi a demandé à celui du Kissaka de faire enlever deux vaches à un chef ; pour quel motif ?... Le P. Smoor qui a vu pendant une année et demie la manière dont était conduite la mission d'Ukerewe sous le P. Hauttecœur jusque dans ces derniers temps a dit : « Si le P. Hauttecœur avait été jamais violent au même point qu'on l'est à Isavi, il n'aurait eu jamais personne à la mission, pas même pour travailler. » Pour qui connaît la manière du P. Hauttecœur, cela dit beaucoup. Il faut au P. Brard toujours un bon nombre de Baganda ; ce sont plutôt des askaris¹⁹⁴ que de catéchistes.

Si j'écris ces détails à Votre Grandeur, c'est que malgré tous mes efforts, le Père, avec le temps, semble devenir plus violent, et plus porté à brouiller le civil et le religieux. Sa conduite au reste est très inégale. J'ai placé à côté de lui le P. Pouget, qui pêcherait plutôt par l'excès contraire, mais le Père ne peut rien à la situation. Il est bien difficile aussi d'enlever le P. Brard du Ruanda, parce qu'il y a plusieurs confrères qui ne peuvent accepter de vivre

¹⁹⁴ Mgr Hirth compare les catéchistes baganda avec des soldats africains (askaris) de colonie « Deutsch-Ostafrika ».

sous lui. Dans une mission aussi où il y a des néophytes, beaucoup de ceux-ci se décourageraient avec le Père¹⁹⁵... »

Puis, il y a la lettre de Mgr Hirth du 20 Juillet 1903 adressée à Mgr Livinhac. Dans cette lettre, l'auteur nuance sa critique envers le P. Brard. Il reconnaît que la situation à Save n'est pas facile à gérer¹⁹⁶ :

¹⁹⁵ Lettre de Mgr Hirth du 31 décembre 1901 à Mgr Livinhac, A.G.M.Afr., N° 095065-095067. Plus tard, le P. Malet, le Père Visiteur des Pères Blancs en Afrique équatoriale, confirme la pensée de Mgr Hirth concernant le P. Brard : « Au Ruanda le P. Brard n'a jamais pu reconnaître pratiquement l'autorité du roi. La chose s'explique : 1) l'autorité allemande est encore assez mal établie, 2) les missionnaires sont témoins de beaucoup d'injustices, 3) d'autre part les chrétiens les trompent assez souvent et se plaignent à tort. 4) Beaucoup vont au missionnaire pour en recevoir protection et le délaisseront quand ils verront qu'il n'a aucune autorité temporelle. Pour tous ces motifs la tentation est vraiment très forte d'agir en chef temporel. Et cependant ce procédé a créé une situation très tendue au Ruanda, et avec la susceptibilité des Allemands peut amener de très fâcheuses conséquences. » (Lettre du P. Malet du 17 novembre 1906 à Mgr Livinhac, A.G.M.Afr., N° 096495-096499). Le même Père écrit à Mgr Livinhac : « Le P. Brard a fait beaucoup de mal à plusieurs ; les Allemands ne l'auraient plus souffert dans le Ruanda avec sa manie de faire la mission par la violence, de se poser en seigneur temporel. » (Lettre du P. Malet du 30 octobre 1907 à un membre du Conseil général, A.G.M.Afr., N° 096515-096517).

¹⁹⁶ Fin septembre 1903, Mgr Hirth, dans une lettre, informe son frère de ce que ses confrères font à Save ; leurs noms ne sont pas mentionnés. Le contenu de cette lettre est très positif en comparaison avec celui des lettres écrites à Mgr Livinhac. Pourquoi alors cette différence ? Voici ce que Mgr Hirth écrit : « Isavi est notre première station du Ruanda. Depuis Février 1900, les missionnaires n'y ont pas perdu leur temps. On a bâti là comme dans la plupart de nos postes en briques cuites au soleil ; c'est tout ce que l'on peut faire dans les commencements, et souvent il faut que cela suffise pendant bien des années. En effet il n'y a pas partout de la bonne argile, ni surtout de la chaux. Mais ce qui est beaucoup plus avancé encore que le matériel, c'est l'édifice spirituel. La population est bonne, mais un peu apathique et pas trop enthousiaste ; elle est aussi très timide ; la capitale du pays, n'est qu'à 25 Kilom. et le roi et les grands sont de terribles chefs pour les pauvres paysans. Nos Pères là se sont beaucoup remués ; non seulement ils ont beaucoup couru les villages, mais ils ont trouvé le moyen de faire venir les gens à la mission. Nulle part je n'ai trouvé tant de catéchismes établis ; il y en a bien six tous les jours à la mission, et tous les villages à 10 Kilom. aux environs en ont un chaque jour sur la place du village ; il est fait par les catéchistes qu'on a improvisés. Aussi en ce moment pouvons-nous dire qu'il y a une population de cinq mille âmes qui entend tous les jours parler de Dieu. Sur ce nombre, il y en a bien 2000 qui ont déjà reçus la médaille, marque distinctive de leur renonciation aux pratiques païennes. Là aussi, comme dans toutes nos missions, il faut savoir imperturbablement toutes ses prières et toute la lettre de son catéchisme pour pouvoir aspirer à la médaille.... Encore un souvenir d'Isavi ; je le rapporte parce que les oreilles m'en tintent encore. Un des dimanches que j'ai passés là, les voisins de la mission ont voulu sans doute se montrer plus fervents encore que de coutume. Ils sont venus tellement nombreux qu'il a fallu les partager en trois groupes différents pour leur faire le catéchisme. Chaque missionnaire en avait environ 2000, et tous les trois devaient finir en même temps. Pendant le catéchisme même, le silence est parfaitement gardé, mais sitôt qu'un des groupes a fini, cette masse de sauvages commence un tel vacarme qu'aucune conversation n'est plus possible, même à une bonne distance. J'ai vu un des confrères qui habituellement mettait pour cette instruction, sur la

« A Isavi la besogne a été difficile, et il m'est difficile aussi de juger tout à fait de l'avenir de cette mission ; il y a beaucoup de bien, et il y a du mal. Je voulais passer ici 15 jours comme dans les autres stations, et la Providence m'a allongé mon séjour d'une semaine pour permettre à ma pauvre lenteur de mieux voir...

Il faut que je parle encore à Votre Grandeur du P. Supérieur de la station ; ce cher confrère, tout en faisant une grande somme de travail, et gardant parfois une excellente humeur avec ses confrères, a trop souvent encore son esprit propre ; il est précipité dans ses démarches ; ses relations avec le gouvernement de la colonie sont assez mauvaises. Le chef d'Usumbura a passé huit jours à une journée de la mission, sans vouloir la visiter, et il a refusé toutes les demandes que lui a fait faire le Père ; le chef du Kivu vient de passer aussi, et est reparti assez mal disposé. Les relations avec le roi et les chefs du pays sont plus mauvaises encore, et cela est grave dans un pays où le régime est plus absolu que même jadis dans l'Uganda. Depuis plus de 6 mois pas même de salutations échangées avec la cour ; défense à tous les chefs d'apporter des cadeaux, ce qui équivaut pour eux à leur interdire l'entrée à la mission : c'est ce qu'ils ont compris et ce qu'ils font. Il y a même quelques faits aussi qui me rendent plus perplexe encore vis-à-vis de mon devoir. En ma présence, deux missionnaires et deux néophytes ont été scandalisés gravement à la suite d'une scène violente échappée au Père, avec cris et termes injurieux. Il y a eu plusieurs autres scènes violentes dont les indigènes ont été victimes, et les mesures de violence sont assez habituelles au Père envers ceux-ci. Malgré des avertissements réitérés on continue de juger toutes sortes de procès, et trop souvent ceux qui suscitent de mauvais catéchistes ; il y a des peines et des amendes imposées même à des chefs, ce qui est contre le gré des grands du pays, et contre le gré du gouvernement qui prétend avoir seul ce droit. Il y a contravention formelle à des ordres précis et réitérés par écrit au sujet de la propriété d'Isavi. En entrant dans le pays en 1900, il avait été convenu avec le roi, que les missionnaires ne prendraient aucun de ses villages, et malgré tout, on a mis la main, sans raison aucune, sur un terrain de près de 3.000 hectares avec environ 8.000 habitants ; on exerce sur ce terrain une autorité royale, non seulement en jugeant bien des procès, mais en commandant des corvées, exigeant par corvée aussi des matériaux de construction, chassant les polygames, faisant enlever les amulettes et démolir les petites huttes des sacrifices, remplaçant même un chef qu'on a expulsé ; imposant des chrétiens de l'armée roulante comme catéchistes contre le gré des chefs, et cela aussi dans des villages en dehors de la propriété prise, et à plus de 10 Kilom. de rayon ; c'est afin de réquisitionner les gens soit pour l'instruction dans le village même, soit pour la venue à la mission à certains jours, ce qui explique en partie l'affluence de 4.000 personnes et plus tous les dimanches,

grande cour où elle se fait, un habit de travail suffisamment sale déjà pour n'avoir plus rien à risquer des attouchements de plusieurs centaines de mains nègres. Certains jours après l'instruction, une grosse musique arrive encore à faire maintenir le silence un instant, mais souvent aussi le vacarme de la foule dure des heures jusqu'à ce que celle-ci soit complètement écoulée. Les Nègres aiment ces grands attroupements où l'on peut tapager à son aise ; ils ont les poumons solides... » (Lettre de Mgr Hirth de fin septembre 1903 à l'Abbé Ernest Hirth, A.G.M.Afr., O60, N° 095312).

alors que le roi en réunit rarement 2.000... Je ne puis concevoir tant d'errements qui me paraissent graves, tant ils sont opposés à ce que pratiquait Notre Seigneur ; et voilà pourquoi je suis si préoccupé de l'avenir non seulement d'Isavi, mais de nos futures fondations dans le pays. L'embarras augmente, quand je vois que le Père fait école et entraîne des confrères dans cette voie ; il y en a 3 ou 4 déjà. En particulier, j'ai essayé de faire comprendre à ce cher confrère, en y mettant je crois tout le peu de charité que j'ai pu trouver qu'il fallait faire autrement. J'ai eu des promesses, mais la confiance et la paix ne peuvent naître encore sur ce point...¹⁹⁷ ».

Dans sa lettre du 24 mars 1905, Mgr Hirth annonce à Mgr Livinhac qu'il a nommé le P. Brard comme son représentant au Rwanda. Apparemment le Père a quelques qualités. Au fond, il n'est qu'un simple pion d'un jeu d'échec missionnaire. Mgr Hirth parle aussi de l'état de santé du P. Brard :

« ...Ne pouvant me rendre au Ruanda dès Juin 1904, et nos cinq stations se trouvant elles-mêmes très dispersées, je crus devoir nommer le P. Supérieur d'Isavi, mon remplaçant au Ruanda, au cas où il faudrait une prompte décision... Il y aussi le P. Brard à Isavi ; il éprouve de plus en plus d'insomnies, et celles-ci ne l'empêchent pas seulement de se livrer à son travail, mais influent beaucoup aussi sur le caractère, dit-on¹⁹⁸ ... »

Suite à la lettre du 24 mars 1905, Mgr Livinhac demande des informations supplémentaires sur la santé du P. Brard. Il pense l'enlever du Rwanda et le nommer à la Procure de Mombassa. Mgr Hirth essaie de l'éclairer dans sa lettre du 12 septembre 1905 en disant qu'il espère que la Providence arrangera le problème :

« ... Le P. Brard dont parle Votre Grandeur, en reste toujours au même point pour la santé. Voyant que les remèdes ordinaires ne lui procurent plus le sommeil dont il a besoin, il essaie d'un nouveau, ce qui fait voir encore combien le Père est énervé ; un confrère m'écrit : « il doit boire chaque jour une demi cruche de pombe¹⁹⁹ pour pouvoir dormir la nuit. » Quant à la question si le Père serait à la Procure de Mombasa, je croyais devoir répondre d'abord que le Père ne paraît pas avoir les qualités, le P. Sweens de passage, à qui j'ai cru pouvoir communiquer votre demande, a opiné de la même manière. Après nouvelle réflexion, il me semble que le P. Brard pourrait cependant réussir ; j'hésite à répondre parce que cela me paraît dépendre beaucoup du caprice. Dans le Vicariat le Père n'a guère, il est vrai, de confrères parmi les supérieurs avec qui il soit en bonnes relations, et puis, autant que je sache, il a de la peine à dissimuler une certaine antipathie à ceux d'une autre nation que lui. Pour le moment aussi, je serais bien embarrassé

¹⁹⁷ Lettre de Mgr Hirth du 20 juillet 1903 à Mgr Livinhac, A.G.M.Afr., N° 095081-095083.

¹⁹⁸ Lettre de Mgr Hirth du 24 mars 1905 à Mgr Livinhac, A.G.M.Afr., N° 095098-095100.

¹⁹⁹ Il s'agit de la bière traditionnelle, fabriquée à partir de bananes ou de sorgho.

de prononcer, s'il est plus avantageux pour le Vicariat que le Père continue à y travailler, ou plus avantageux qu'il n'y travaille plus. La bonne Providence voudra bien tout arranger²⁰⁰... »

Et voilà, la Providence, aidée par un coup de main de Mgr Hirth, arrangera le problème « Brard ». Le Chapitre Général de 1906 se présente comme une belle occasion pour enlever le pauvre Père du Rwanda aux frais de la Société. Le P. Vanneste prétend que le P. Brard a été désigné par ses confrères pour aller au Chapitre. La réalité a été bien différente. Dans ses notes, le P. Brard nous fait comprendre qu'il a été victime d'une manœuvre de Mgr Hirth :

« Pour les votes des délégués les vicaires apostoliques désignent quelquefois ceux pour qu'il faut voter sous prétexte de maladie ; jadis notre Vicaire apostolique a fait ainsi nommer un malade et je sais que c'est encore arrivé ailleurs cette année. Il me semble qu'on doit laisser les Pères libres et que si le Vicaire apostolique a un malade, il peut toujours le renvoyer à ses frais²⁰¹. »

En tant qu'évêque, Mgr Hirth avait des difficultés pour s'entendre avec les supérieurs locaux de son vicariat ; il manquait de confiance. Le P. Malet (1872-1950), Visiteur délégué de Mgr Livinhac, en témoigne en 1908 :

« Au Ruanda, il me semble avoir trouvé de bons missionnaires. C'est précisément ce qui nous divise Mgr Hirth et moi. Monseigneur a la conviction que les supérieurs gâtent son œuvre ; j'ai la conviction contraire et je ne crois pas pouvoir sacrifier les quatre supérieurs qu'il voudrait dégommer. Ce serait le découragement général. **Les supérieurs dégommés ne se comptent plus dans le vicariat** : P.P. Brard, Hauttecoeur, Roussez, Bakhove, Buisson, Van Thiel, Brossard, Pouget, Riollier. Actuellement il faudrait y ajouter les Pères Joseph Barthélemy, Paul Barthélemy, Zuembiehl, Smoor. Je ne puis en conscience y consentir²⁰². »

²⁰⁰ Lettre de Mgr Hirth du 12 septembre 1905 à Mgr Livinhac, A.G.M.Afr., N° 095103-095104.

²⁰¹ Voir les notes du P. Brard.

²⁰² Lettre du P. Malet du 21 août 1908 à Mgr Livinhac, A.G.M.Afr., N° 096584-096586.

Notes du Père Brard pour le Chapitre Général de 1906²⁰³

Les notes du P. Brard de 1906 se présentent comme un rapport sur la situation du Vicariat de Nyanza méridional. Ecrit à l'occasion d'un Chapitre Général, il est adressé à Mgr Livinhac, le Supérieur Général. Son auteur, le P. Brard, semble être bien informé de la situation malgré le fait que ses moyens de communication étaient fort limités. Le Père parle de la vie spirituelle, de l'esprit de la Société, de la charité et l'obéissance, de la Mission, des ressources financières et du Rwanda. Ainsi nous découvrons son point de vue sur la réalité, qui se trouve à l'opposé de celui de Mgr Hirth. Mais chez les Pères Blancs, c'est le supérieur qui a d'office raison selon l'ancienne conception théologique que toute autorité vient de Dieu.



LE P. BRARD (1905 ?)

« NOTES RELATIVES AU VICARIAT DU NYANZA MERIDIONAL PROPOSEES A S. G. MONSEIGNEUR LE SUPERIEUR GENERAL A L'OCCASION DU CHAPITRE DE 1906²⁰⁴ :

I. – Vie surnaturelle – C'est pour sauver son âme qu'on se fait missionnaire ; la société doit à ses membres de veiller à leur santé surnaturelle plus encore qu'à leur santé corporelle ; ce doit être sa première préoccupation, celle de tous ceux qui détiennent l'autorité à quelque titre que ce soit, et celle de tous les missionnaires...

Dans toutes nos stations les néophytes et les catéchumènes augmentent ; les Noirs sont plus exposés ; le démon se remue davantage ; ils ont plus que jamais besoin de vrais missionnaires.

Le missionnaire est exposé plus que jadis peut-être ; il est plus connu ; on ne fait pas assez la distinction entre lui et les autres européens ; sans s'en apercevoir il suit les tendances matérialistes importées par les Européens. Il cherche le bien-être comme on peut le voir par toutes les commandes faites à Marseille et ailleurs, par la quantité de revues, journaux auxquels on s'abonne ; à la débilitation occasionnée par le climat s'ajoute l'énervement provenant des mille occupations, tracas, ennuis inconnus autrefois, de là le laisser aller, la paresse spirituelle etc. etc., le plus grand be-

²⁰³ A. BRARD : *Notes du P. Brard relatives au Vicariat du Nyanza méridional proposées à Sa Grandeur Monseigneur le Supérieur Général à l'occasion du Chapitre de 1906*, A.G.M.Afr., N° 095349.

²⁰⁴ *Ibid.*

soin de secours spirituels etc. etc. Inutile d'insister, tous peuvent se faire une idée de cette nouvelle situation qui ne fera désormais qu'augmenter.

Il me semble a) qu'un visiteur permanent rendrait des services inappréciables au point de vue de cette vie surnaturelle. Il serait un vrai père pour les missionnaires et il aiderait le Vicaire apostolique trop occupé de la mission, à veiller à la sanctification de tous par d'assez longues visites dans chaque station afin d'y édifier, de régulariser, de gagner la confiance etc.

b) On ne fait pas de retraite du mois, on se croit trop occupé ; on pourrait peut-être la faire en silence chacun son jour. Au moins l'on rentrerait en soi-même ce jour-là ; un vrai repos spirituel.

c) Sous prétexte d'apprivoiser les indigènes, l'on est continuellement dans sa chambre de réception à dire des riens avec eux ; on ne les édifie guère ; l'on est exposé soi-même à recevoir des femmes seules, porte ouverte il est vrai, etc. Il serait peut-être bon d'avoir des heures de réception ; de ne recevoir jamais les femmes en chambre : ce qui peut être quelquefois un sujet de scandale ; du reste c'est l'esprit de nos règles et cette manière d'agir faciliterait le recueillement et donnerait du temps pour étudier, préparer instructions, catéchisme.

d) Les Pères sont trop occupés aux travaux matériels et surtout le supérieur ; constructions, cultures, plantations, cuisine etc. etc. ; c'est un vrai désastre pour la vie surnaturelle et pour la mission car il faut bien faire marcher ses ouvriers, et comment les instruire, les confesser etc. etc. ensuite, il nous faudrait des Pères déjà âgés, capables de commander et qui puissent se charger de tout le matériel.

e) Des directeurs spirituels rendraient grand service, presque personne n'en use.

f) Des examens de théologie réglementaires forceraient à étudier et à employer convenablement un peu de temps.

g) Un repos d'un mois dans une station bien régulière du vicariat ferait beaucoup de bien pour se remettre au bout d'un certain nombre d'années, voire même si l'on est malade le séjour en Europe dans une maison fervente.

h) L'on permet à un missionnaire de passer une nuit seul, assez souvent pour aller faire la mission ; c'est assez dangereux il me semble vu les mœurs implantées par les Européens ; on permet même à un seul missionnaire une ou deux fois l'an de passer 45 jours hors de la station.

II. – Esprit de la société – Il me semble qu'il y en a peu ; chaque vicariat ou partie de vicariat a son esprit particulier parce qu'on n'est pas rattaché à la Maison-Mère.

Donc nécessité encore d'un visiteur ; peut-être aussi serait-il bon que les missionnaires eussent des relations épistolaires avec les supérieurs majeurs.

Il me semble que si l'on veut que le visiteur puisse atteindre son but, il est nécessaire de ne pas le charger de plus de 100 missionnaires. Il aura la correspondance et la visite des stations : il lui faudra vivre de la vie de chaque station pour bien en connaître les membres, les coutumes et pour y gagner la confiance etc. etc. il lui faudra au moins 10 à 15 jours dans chaque station, avec les voyages, il ne pourra visiter qu'une station par mois, et cependant il serait bon qu'il visite chaque station une fois l'an.

Un visiteur de la Maison-Mère avant chaque chapitre pourrait faire beaucoup de bien pour remettre au point bien des petits points de nos règles.

III. – Charité, Obéissance etc. – a) Il n'y a pas beaucoup d'entente, de station à station surtout ; on devient égoïstes, jaloux et, un peu je crois, parce qu'on ne se voit jamais ; il serait peut-être bon d'aller une fois l'an visiter les Confrères voisins. On manque souvent d'égards, de politesse, de bons procédés les uns envers les autres, ainsi dans la correspondance on envoie des chiffres de papier illisibles sans enveloppe souvent ; on ne se gêne nullement pour rendre service vu qu'on a peu de chose et que ce peu de chose est difficile à remplacer etc.

b) Nous sommes tous hommes sujets à errer ; tous plus ou moins susceptibles, tous nous voulons être traités en hommes. A ce point de vue il me semble, par ce que j'entends dire de différents côtés que Mgr Hirth soit par lettre, soit en conversation n'est pas toujours assez réservé pour donner ses appréciations sur les missionnaires, les stations, la manière de faire etc. et les « reporters » qui amplifient ne manquent pas. Quelques-uns se plaignent aussi de ce que Mgr Hirth fait quelquefois surveiller le supérieur par l'inférieur ; qu'il a plus de confiance dans l'inférieur ; qu'il met en fait deux supérieurs par poste ; le supérieur est chargé du matériel et l'inférieur de la mission, ou encore le supérieur et l'inférieur sont chargés d'un travail en commun de commander aux Frères par exemple. De là froissements dans les stations et le bien ne se fait pas ; la mission ne prospère pas.

Dans la forme aussi, on reproche à Mgr Hirth de n'être pas assez père s'il veut punir, reprendre, j'en connais plusieurs qui sont aigris et qui auront du mal à se remettre. D'autres disent qu'ils ne reçoivent jamais d'encouragements, que Mgr Hirth veut être le seul supérieur local dans son vicariat, qu'il distribue les charges réservées au supérieur local d'après le N° 24 de nos règles. On dit encore que Mgr Hirth rejette trop souvent sur les missionnaires et sans trop y réfléchir, le manque de succès d'une station lorsqu'il y a beaucoup d'autres causes d'insuccès venant des rois, des habitants, du gouvernement etc.

Tous nous sommes hommes encore une fois, tous veulent bien faire et ne demandent qu'à être dirigés ; qu'on s'entraide au lieu de se rebuter et qu'on ne se rende pas la vie impossible les uns aux autres ; ce sont encore des paroles de mes Confrères.

Tout ce qui précède relativement à notre Vénéré Vicaire apostolique m'a été en grande partie soumis par des Confrères ; de même pour ce qui suit.

IV. – Mission – a) Ce dont beaucoup se plaignent c'est de n'avoir pas de « Directoire » de la mission qui nous indique la manière de faire, de diriger par exemple néophytes, catéchumènes etc. ; les grandes lignes seulement. Le Vicaire apostolique dirige par lettre ; chaque lettre apporte de nouveaux changements ; il n'y a pas d'esprit de suite, pas d'unité.

b) les Missionnaires seraient heureux d'exposer leurs manières de voir sur bien des points et ils n'en ont jamais l'occasion ; jamais le Vicaire apostolique ne les consulte et cependant ils acquièrent de l'expérience avec le temps. Il serait peut-être bon d'avoir des réunions préparées d'avance tous

les deux ou trois ans pour traiter certaines questions plus importantes, du reste c'est l'esprit de l'Eglise comme on le voit dans le « Collectanea »²⁰⁵.

c) De même l'Eglise désire que le Vicaire apostolique ait deux conseillers, car après tout il n'est pas infallible et des conseillers qui ne craignent pas de dire ce qu'ils pensent ; chez nous il n'y en a pas.

d) L'on désirerait avoir un peu plus d'initiative tout en suivant les règles du Directoire ; que le supérieur lui-même en laisse à ses inférieurs et aux Frères. Ainsi le conseil hebdomadaire dans lequel, d'après les règles, on devrait s'occuper des intérêts de la mission, se réduit toujours à rien ; si le supérieur propose quelque chose, les inférieurs presque toujours jugent bon de s'en rapporter au Vicaire apostolique. Il ne peut pourtant diriger chaque détail dans chaque station.

e) Il me semble que l'on pourrait laisser les missionnaires plus stables ; cette année pas une station qui n'ait été bouleversée, surtout ce qu'il y a de regrettable c'est de mettre de nouveaux supérieurs qui ne connaissent rien à la mission dont ils sont nommés supérieurs. Comme il est arrivé pour trois stations cette année, et à Isavi il n'est même resté personne qui connaît la mission. Il serait bon quand le supérieur part de le remplacer par le second qui ordinairement est plus au courant et plus connu.

f) Catéchistes – Mgr le Vicaire apostolique n'en veut pas d'attitrés ; tous les néophytes sont catéchistes, dit-il, mais en pratique ils ne font rien et ne peuvent rien faire ; ils n'ont pas reçu la formation nécessaire. Nous voudrions donc des écoles de catéchistes ; car sous peu nous aurons les Protestants et alors l'on mettra partout des catéchistes improvisés qui ne feront rien de bon ; pourquoi ne pas en mettre maintenant que nous sommes seuls.

g) Catéchuménat – Il n'en existe nulle part si ce n'est sur le papier. Ainsi Mgr Hirth disait au Supérieur de Marienberg qu'il fallait faire autant d'exceptions aux quatre ans qu'il baptisait d'individus que maintenant qu'il avait reçu la visite du gouverneur, il en fallait baptiser coûte que coûte, 50 ou 60 par trimestre. C'est désastreux et fait de mauvais chrétiens pour l'avenir ; on ne connaît pas assez son monde, même avec quatre ans on nous trompe. On dit que c'est très difficile de faire attendre quatre ans ; qu'on laisse à chaque station l'initiative voulue pour organiser ce catéchuménat et qu'on n'impose pas à tous d'un seul coup la même manière de faire ; qu'on cherche ce qui sera le mieux.

h) Nous n'avons aucune œuvre faute d'argent, ni école, ni hôpitaux, ni léproserie, ni asile pour vieillards, pourtant cela ne manquerait pas d'attirer les bénédictions de Dieu et les sympathies des indigènes.

De même les Religieuses rendraient d'inappréciables services dans les stations où il y a déjà bon nombre de néophytes et de catéchumènes.

V. – Ressources – a) Il me semble que le Vicaire apostolique pourrait se passer de beaucoup de choses qu'il commande comme instruments de musique pour apostoliques, plusieurs harmoniums et le reste ; de même les missionnaires pourraient moins gaspiller leur argent.

²⁰⁵ Le P. Brard fait référence à un recueil de documents publiés par la Congrégation de la Propagation de la Foi. Ce recueil porte le nom « Collectanea S. Congregationis de Propaganda Fide seu decreta. »

b) Il faudrait les premières années construire les nouvelles stations comme il faut et ne pas toujours recommencer ; des stations ont été refaites entièrement quatre fois. Plus tard la main d'œuvre et les matériaux seront beaucoup plus coûteux.

c) Il serait bon aussi d'essayer des plantations sur une petite échelle, d'abord pour voir ce qui réussirait le mieux et surtout d'étudier cette question de se créer des ressources ; l'on ne fait rien. Monseigneur a bien écrit d'essayer mais il n'a pas envoyé une graine ni un centime pour en acheter. C'est une question capitale et qui devrait préoccuper davantage.

d) Les missionnaires désireraient avoir un budget fixé en argent par missionnaire afin de pouvoir faire leurs commandes, épargner pour créer des œuvres, faire des aumônes au besoin et des cadeaux. Nous recevons bien juste chaque année le budget en nature. Nous ne pouvons que payer très peu les ouvriers, les courriers. Nous n'avons pas même un cadeau à faire au roi ou aux chefs du Rwanda entre autre qui nous rendent service. Il est vrai que le Vicaire apostolique donne un cadeau de cinq ou six cents roupies au roi toutes les fois qu'il vient, c'est-à-dire tous les deux ans, mais les missionnaires qui habitent près de lui sont obligés eux aussi de gagner ses bonnes grâces et s'ils veulent faire des cadeaux ils doivent payer de leur poche, de même s'ils n'ont des domestiques plus serviables, il faut les payer de leur poche. A Isavi, l'on construit une grande église. Monseigneur dit que c'est aux missionnaires de trouver l'argent nécessaire ; il donne la valeur de 1 000 roupies d'objets d'échange comme les années précédentes, tandis que à Kasozi, sa résidence où il n'y a rien à construire, la station a 1 800 roupies de budget non compris la nourriture des missionnaires puisque les Sœurs touchent un budget spécial pour la nourriture. J'ai fait des réclamations plusieurs fois mais en vain. Il me semble qu'on pourrait faire quelque chose de plus équitable au point de vue du budget, ainsi au Tanganika chaque missionnaire reçoit 800 roupies de budget et s'il y a des constructions à entreprendre le Vicaire apostolique donne une allocation.

f) On pourrait aussi réunir les élèves clercs de plusieurs vicariats surtout pour les hautes études de latin, philosophie, théologie.

VI. – Rwanda – Le Rwanda est un pays exceptionnel par sa population 2 millions et demi, par **les bonnes dispositions de ses gouvernants**, par le désir de s'instruire de ses sujets. C'est un pays qui ne manquera pas d'attirer sous peu les protestants. A mon humble avis pendant que nous sommes seuls, il me semble que nous devrions nous emparer des principaux centres pour y fonder des stations ; il y a déjà 6 stations au Rwanda, mais il y a où en mettre 20 et 30. Augmenter les missionnaires dans les stations ne suffit pas ; les missionnaires en passant n'auront jamais la même influence qu'une station établie ; autant de centres même à deux missionnaires et un frère, autant de centres de chrétiens ; l'on pourrait aussi mettre des catéchistes et des écoles. Il faudrait aussi une station à la capitale qui compte environ 10 000 Batusi. Les principaux chefs ne sortent jamais de la capitale et nous n'avons aucune influence sur eux, la plus proche station Isavi est à cinq heures de là.

D'autres vicariats ont moins besoin de missionnaires ; ils sont moins peuplés ; pendant un ou deux ans on pourrait envoyer plus de missionnaires dans le Rwanda comme l'on a fait pour l'Uganda. Le pays en vaut la peine ;

je dirai de même de l'Urundi. Il serait bon aussi que Mgr le Vicaire apostolique habite une année entière le Rwanda et une année entière le reste de son Vicariat pour mieux connaître et mieux diriger cette mission ; jusqu'ici, il n'a fait que la visiter assez rapidement. Je me permets d'attirer l'attention de Mgr le Supérieur Général sur ce point d'une manière spéciale.

VII. – Varia – a) L'on parlait de faire un sanatorium sur les hauts plateaux, mais il est d'expérience que même sur les hauts plateaux on s'anémie peu à peu et qu'il est nécessaire de rentrer en Europe pour se refaire. Quand ? Aux médecins et aux supérieurs de juger.

b) L'on n'enseigne plus le kiswahili au scolasticat et maintenant que les missionnaires arrivent en quelques jours dans les missions ils n'ont plus occasion de parler cette langue qui rend de si grands services pour apprendre les autres. Aussi a-t-on remarqué que les nouveaux venus mettent longtemps à apprendre les langues.

c) Il transpire toujours beaucoup de choses qui se passent au chapitre, ce qui empêche certains missionnaires d'y dire ce qu'ils pensent dans la crainte que ce soit connu plus tard.

d) Pour les votes des délégués les vicaires apostoliques désignent quelquefois ceux pour qui il faut voter sous prétexte de maladie ; jadis notre Vicaire apostolique a fait ainsi nommer un malade et je sais que c'est encore arrivé ailleurs cette année. Il me semble qu'on doit laisser les Pères libres et que si le Vicaire apostolique a un malade, il peut toujours le renvoyer à ses frais.

e) La mission du Kiziba est paralysée par les milliers de Baganda jadis révoltés avec Mwanga ; la plupart sont des mauvais chrétiens, apostats et qui empêchent les Baziba de se faire instruire. Il me semble que les Vicaires apostoliques des deux Nyanza pourraient s'entendre, parler aux chefs baganda pour rapatrier bon nombre de ces révoltés. Ce serait purger le Kiziba et permettre à ces Baganda de rentrer dans le devoir.

A. Brard »

Le Chapitre Général de 1906

Le P. Ceillier, historien attitré des Pères Blancs, a étudié le Chapitre 1906, et publié le résultat de ses recherches dans un livret ayant pour titre : *Du 13ème au 17ème Chapitre Général (1906-1936) de la Société des Missionnaires d'Afrique*²⁰⁶. Le Chapitre de 1906 a été le 13ème depuis la fondation des Pères Blancs en 1868. Il a eu lieu à Alger entre le 23 avril et le 11 mai. Il y avait 29 participants, constituant trois groupes : les membres de droit tenus de participer, les

²⁰⁶ J.-C. CEILLIER : « Du 13ème au 17ème Chapitre Général (1906-1936) de la Société des Missionnaires d'Afrique (édition sans photos) », in *De Chapitre en Chapitre, Histoire des Chapitres généraux*, Série historique n° 10, Volume II, Rome, 2012, 64 pp. L'historien fut membre du Conseil Général des Pères Blancs lors du Génocide de 1994 au Rwanda.

membres de droit sans obligation de participer (les Vicaires apostoliques), et enfin les membres délégués.



Parmi les membres délégués il y avait le P. Brard ; il était le délégué du vicariat « Nyanza méridional ». D'après le P. Ceillier, Mgr Hirth aurait aussi participé à ce Chapitre parmi les Vicaires apostoliques²⁰⁷. Ici il faut opérer une rectification. Mgr Hirth ne s'est jamais présenté au Chapitre. A la dernière minute, son Supérieur Général, Mgr Livinhac, lui avait donné la permission de s'absenter. Cela est confirmé par deux lettres de Mgr Hirth du 28 janvier 1906, l'une écrite à l'Econome Général et l'autre à Mgr Livinhac. Au premier, il écrit : « Au moment de m'embarquer avec Mgr Gerboin, je reçois de Mgr Livinhac l'autorisation de rester, je suis heureux de le faire. J'aurais été heureux de vous revoir, mais il faudra renvoyer... au paradis sans doute²⁰⁸ ! » Au deuxième il écrit : « Par reconnaissance pour la grande faveur que vous avez daigné me faire, j'espère bien porter davantage encore votre souvenir au Saint Autel, et prier plus généreusement pour la chère Société au moment du Chapitre. Je me suis permis d'envoyer à ma place notre cher P. Roussez, sans avoir aucunement la prétention de le faire entrer au Chapitre²⁰⁹. » Et le 30 janvier, deux jours plus tard, il écrit à son frère, l'Abbé Ernest : « J'allais m'embarquer demain pour Mombassa et Marseille ; mais voici que le courrier me remet de notre Supérieur Général

²⁰⁷ *Ibid.*, p. 11.

²⁰⁸ Lettre de Mgr Hirth du 28 janvier 1906 à l'Econome Général, A.G.M.Afr., N° 095109.

²⁰⁹ Lettre de Mgr Hirth du 28 janvier 1906 à Mgr Livinhac, A.G.M.Afr., N° 095108. du 28 janvier 1906 à Mgr Livinhac, A.G.M.Afr., N° 095108.

l'autorisation de rester au Nyanza pour pourvoir à certains besoins urgents de nos stations. La bonne Providence fait toujours bien ce qu'elle fait ; bénissons-là²¹⁰... »

Lors du Chapitre, plusieurs questions sont examinées, entre autre celle des missionnaires en difficultés. Il s'agissait des missionnaires qui, d'une manière ou d'une autre, vivaient une période difficile et devaient se retirer, au moins pour un temps, de la Mission. Le Chapitre souhaitait ouvrir une maison de retraite pour eux :

« Une demande est faite en vue d'obtenir l'établissement d'une maison de retraite pour les missionnaires fatigués ou qui se sont rendus difficiles dans



LA CHARTREUSE DE FARNETA

les Missions. Ils se retremperaient par la prière, la pénitence, le travail manuel dans l'esprit de piété, de charité, de zèle. Au sujet de ce vœu, Mgr le Supérieur Général dit qu'en effet les supérieurs de la Société se trouvent dans l'embarras pour plusieurs de ces missionnaires. En établissant une maison de ce genre, on rendrait service à la Société et aux missionnaires, dont un certain nombre pourrait ensuite reprendre le travail des Missions. On n'obligerait pas les missionnaires à entrer dans cette maison, mais alors ils devraient trouver une Congrégation qui les accepte, ou s'agréger à un diocèse. A l'unanimité le Chapitre décide qu'il y a lieu de donner suite à un projet si utile²¹¹. »

C'est suite à cette décision du Chapitre que le P. Brard décidera de se retirer dans la Chartreuse de Farneta, située près de la ville de Lucca²¹². Il avait compris qu'il était devenu gênant pour ses supé-

²¹⁰ Lettre de Mgr Hirth du 30 janvier 1906 à l'Abbé Ernest Hirth, A.G.M.Afr., Casier 303, N° 096252.

²¹¹ J.-C. CEILLIER, *op. cit.*, p. 17.

²¹² Les moines de la Grande Chartreuse en France furent expulsés manu militari le 29 avril 1903. En fuyant leur pays, ils se partagèrent en deux groupes : l'un s'installa à Tarragone, en Espagne; l'autre, plus nombreux, se réfugia provisoirement au Monte Oliveto, en Italie. Non loin de là, entre Pise et Florence, à 5 kilomètres de Lucca, la vieille chartreuse de Farneta restait abandonnée depuis l'époque où Bonaparte, après en avoir fait un hôtel de passage pour ses généraux, la donna à la famille Bacciocchi, qui se borna à cultiver aux alentours une plantation d'olives considérée comme la plus délicate de la Péninsule. Les chartreux de France achetèrent l'immeuble avec ses dépendances et assurèrent, en quelques mois, la restauration de l'antique monastère

rieurs. En novembre 1906, le P. Malet, le Père Visiteur des Pères Blancs en Afrique équatoriale, écrivit à Mgr Livinhac :

« Le P. Brard, comme vous le savez Monseigneur, est tout à fait opposé aux manières de faire du Vicaire apostolique. Lui surtout pratique le système de violences et de réquisition. Les chrétiens doivent venir à jour fixe ; les catéchistes les ramassent de force pour ainsi dire ; il n'a aucun respect pour l'autorité du roi. Dans ces conditions, son retour au mois de mai [1907] pourrait faire du mal d'autant que les Allemands se plaignent de lui ; s'ils n'ont pas demandé son changement, comme ils ont demandé celui du P. Pouget, c'est que lui du moins s'en tirait bien. Son retour ne pourrait-il pas être retardé jusqu'au mois d'octobre, peut-être la situation serait un peu plus claire au Ruanda²¹³. »

Nous ne connaissons pas l'état d'esprit du P. Brard quand il a pris la décision de se retirer dans la Chartreuse de Farneta. En tout cas, il lui fallait du courage, étant donné qu'il n'avait plus une santé vigoureuse pour vivre cette vocation exigeante. Les Archives de la Chartreuse nous apprennent que le P. Brard a commencé son postulat le 6 octobre 1906. A cette occasion, il reçoit le nom de Pierre Claver²¹⁴. Dorénavant il vivra sa vocation missionnaire d'une manière spirituelle comme Chartreux. Son postulat durera un mois. Le 16 novembre 1906, il commencera son noviciat. Il fera ses premiers vœux le 17 novembre 1907. Quatre ans plus tard, le 17 novembre 1911, il fera ses vœux solennels. Le 29 novembre 1911, il quittera Farneta pour Florence où il résidera pendant 3 ans. Le 25 novembre 1914, il sera nommé aide-aumônier des Chartreuses de San Francesco près de Turin. Du 21 octobre 1915 jusqu'à sa mort en février 1918, il sera leur aumônier.

A Save, au Rwanda, ni les chrétiens, ni les confrères du P. Brard n'étaient au courant du sort de leur supérieur. Le jour de son départ nous pouvons lire dans le journal de la mission :

presque entièrement construit en marbre de Carrare, dont les fameuses carrières sont toutes proches.

²¹³ Lettre du P. Malet du 17 novembre 1906 à Mgr Livinhac, A.G.M.Afr., N° 096495-096499.

²¹⁴ Saint Pierre Claver (1580-1654) est un prêtre jésuite espagnol, missionnaire en Amérique du Sud. Il a travaillé particulièrement auprès des esclaves africains. Béatifié le 16 juillet 1850 par Pie IX, il est canonisé le 15 janvier 1888 par Léon XIII. Ce dernier le déclare « patron universel des missions auprès des Noirs » en 1896. Un siècle plus tard, en 1985 il est également déclaré « défenseur des droits de l'homme. Il est fêté le 9 septembre.

« Le 27 [décembre 1905] – A 5 h ½ le matin, le R.P. Brard quitte Issavi avec le R.P. Réant qui est destiné au Kissaka. Ils passent par la capitale pour faire leurs adieux au roi Musinga. Les regrets de nous tous et de tous les chrétiens l'accompagnent. En 5 ans de labeur incessant il a fait d'Issavi la plus florissante mission du Rwanda. Le P. Bard savait mener son monde avec fermeté et douceur et leur inspirer ainsi du respect et de l'amour. Lui, il connaissait les siens et les siens le connaissaient. Les larmes dans les yeux des chrétiens et surtout dans les siens disaient bien l'amour qu'il portait à Issavi et Issavi à lui. Les prières de nous tous l'accompagnent. Puisse-t-il surtout venir reprendre sa place²¹⁵ ! »

C'est cette dernière version du départ du P. Brard qui a été conservée par la population, par les Pères Blancs, et par l'Eglise catholique du Rwanda. Pendant plus d'un siècle, ils ont ignoré ce qui était vraiment arrivé au fondateur de Save. Aujourd'hui, il n'est pas évident de mettre en question cette version populaire, comme il n'est pas évident non plus de mettre en question l'historiographie de l'évangélisation du Rwanda du siècle dernier. Celle-ci a mis en lumière les réussites de cette évangélisation en passant sous silence les erreurs qui, à long terme, ont contribué au déclenchement du génocide en 1994. La tâche de l'historien n'est-elle pas de rapporter les faits du passé, puis d'en proposer une interprétation justifiée par des sources ? Finalement, il faut encore faire entrer le résultat de ces recherches dans le discours quotidien, ce qui ne va pas de soi.

Le P. Brard fut un homme de conviction et d'action qui est allé jusqu'au bout de lui-même pour sauver son âme, comme il le dit dans ses notes de 1906. Sans aucun doute, il a souffert physiquement et moralement pour atteindre son but. D'après nos critères, sa méthode pour évangéliser a été incontestablement marquée par un excès de zèle. Certes, il fut un ami des pauvres et des petits. Au Rwanda, les premières années, il se faisait aider par les catéchistes *baganda*, qui n'ont pas été des anges. Quant à la critique de son attitude envers l'autorité autochtone du Rwanda, le P. Lecoindre (1878-1960), écrira quelques années plus tard que ses confrères avaient exagéré. Et qu'il avait même « prêché un rapprochement » avec cette autorité qu'il n'appréciait guère²¹⁶. Désavoué par ses supérieurs, le Père Brard a finalement préféré se retirer dans la solitude et la prière.

²¹⁵ R. HEREMANS – E. NTEZIMANA, *Journal de la Mission de Save (1899-1905)*, Ruhengeri, 1987, p. 151.

²¹⁶ C. LECOINDRE, *Raisons qui ont nui beaucoup au développement de la mission au Ruanda*, A.G.M.Afr., Fonds Livinhac, N° 111459.

LA FICHE BIOGRAPHIQUE DU P. BRARD (ARCHIVES DE FARNETA)

J. M. J.

+

D. Pierre Claver Nom de famille : Brard

Prénoms comme sur l'état civil : Alphonse Julien

Né le 4 Avr. 1858 à La Chapelle Biche, canton de Flers et Ma

Diocèse de Sieg département de L'Orne

De (nom et prénoms des parents; indiquer s'ils sont morts) en son père Gilles
et sa mère Marie Biche, née Biche

Position avant d'entrer en religion Moine de la Trinité de Saint-Basile (Maison Brard)

Postulant à Farneta : Gde Chaireville le 6 octobre 1906

Novice à " le 16 novembre 1906

Profès des vœux simples à " le 17 id. 1907

Profès des vœux solennels à " le 17 id. 1911

Tonsuré à Sieg le decembre 1886

Misore à Alger le 18 septembre 1883

Sous-Diacre à id. le 19 sept. 1883

Diacre à id. le 21 sept. 1883

Ordonné Prêtre à S. Marie lazarée le 22 septembre 1883

Adresse de la personne à laquelle on devrait écrire en cas de mort : P. Victor Brard, curé
de L'Orne, du lycée, par Condé-sur-Noireau (Orne)

Indiquer les changements de Maison avec les dates (autant que possible) et en mentionnant, avec les dates
pareillement, les charges remplies dans chaque Maison.

Farneta jusqu'en 24 novembre 1911
29 nov. 1914 : Conf. S. France : 25 nov. 14 - 24 oct. 15
Florence - 1911 - vicario della Monache di San Francesco, il
24 ottobre 1915, fino alla morte.
+ a San Francisco, il 10 febbraio 1918

+

**LE RAPPORT DU PERE JOSEPH SWEENS (1905) ET
LA CARTE DE VISITE DU PERE JOSEPH MALET
(1908)
CONCERNANT LA MISSION DE RWAZA**

Le rapport du **P. Sweens (1858-1950)** de 1905 et la carte de visite de 1908 du **P. Malet (1872-1950)** sont deux documents qui parlent des débuts difficiles de Rwaza, une Mission fondée par les Pères Blancs fin 1903, dans le Mulera au Nord du Rwanda²¹⁷. Le rapport du P. Sweens est adressé à Mgr Livinhac, Supérieur Général des Pères Blancs²¹⁸, tandis que la carte de visite du P. Malet est adressée à la communauté de Rwaza.

Leurs auteurs appartenaient à la Société des Missionnaires d'Afrique (Pères Blancs). Le P. Sweens était de nationalité néerlandaise et le P. Malet de nationalité française. A l'époque, ils occupaient la fonction de « Pères Visiteurs » pour les Vicariats du Nyanza septentrional, du Nyanza méridional et du Vicariat de l'Unyanyembe.

Le rapport du P. Sweens et la carte de visite du P. Malet sont marqués par l'année 1904 qui fut un « Annus horribilis » pour les Pères Blancs au Rwanda. En résumé, cette année-là, le P. Classe (1874-1945), organisa plusieurs expéditions militaires pour affirmer son autorité sur la population de Rwaza. Il fut aidé par le P. Dufays (1877-1954) de Rwaza et les Pères Barthélémy (1872-1943) et Loupias (1872-1910) de Nyundo²¹⁹. Les expéditions du P. Classe avaient été accompagnées des repréailles des militaires allemands, toujours

²¹⁷ S. MINNAERT, « Les Pères Blancs et la société rwandaise durant l'époque coloniale allemande (1900-1916). Une rencontre entre cultures et religions », in *Les Religions au Rwanda, défis, convergences et compétitions*, Actes du Colloque International du 18-19 septembre 2008 à Butare/Huye, Editions de l'Université Nationale du Rwanda, Septembre 2009, pp. 53-101. Voir aussi S. MINNAERT, « Musinga et les Pères Blancs. Rapport politique confidentiel du 24 mars 1918 », in *Dialogue*, Kigali, Janvier-Mars 2013, N° 201, pp. 223-225.

²¹⁸ Mgr Livinhac (1846-1922) est un Père Blanc de nationalité française. Il fonda l'Eglise catholique au Buganda. En 1884, il fut ordonné évêque. Il dirigea les Pères Blancs comme Supérieur Général de 1889 à jusqu'à sa mort en 1922 (S. MINNAERT, *Léon Livinhac (1846-1922)*, 20 mars 2007, http://www.africamission-mafr.org/mgr_livinhac.htm).

²¹⁹ Rapport du P. Malet de 1909, A.G.M.Afr., Fonds Livinhac, N° 098414-098416.

au détriment d'une population terrifiée. Il y a eu des morts, des blessés, des huttes brûlées et du bétail volé, etc. Tout cela avait fait beaucoup de bruit dans la colonie « Deutsch-Ostafrika ». Il fallait donc l'étouffer²²⁰. Le P. Brard (1858-1918), entre autre, déclara au Capitaine von Grawert (1867-1918)²²¹ : « qu'il n'y avait rien eu, que ce n'était que des bruits de Nègres²²². » Pourtant, dans le diaire de Save, il avait écrit : « Le 1^{er} août 1904 : le P. Classe, au Muléra, est assiégé par les Balera ; les Pères Barthélémy et Loupias sont partis lui porter secours²²³. » Depuis nous savons que le P. Brard avait été mal informé sur la situation à Rwaza²²⁴ :

« En Septembre 1904, Von Grawert, résident d'Usumbura, arrivait au Ruanda pour secourir les Pères²²⁵. Sa présence était fort gênante : d'un côté il fallait lui avouer qu'on s'était alarmé trop vite, d'autre part, il fallait bien lui désigner certains coupables et empêcher à tout prix qu'il n'allât chez les tribus châtiées par les Pères. Il aurait vu les débris des cases brûlées, les bananeraies coupées. C'était l'expulsion des missionnaires du Ruanda. Le Père Barthélémy, très habile, et gardant toujours son sang-froid, s'offrit comme guide et fut accepté avec reconnaissance. Evidemment, il conduisit l'officier là où les missionnaires n'avaient pas été, mais d'autres pauvres nègres furent punis sans motifs²²⁶. »

²²⁰ En mars 1908, Mgr Hirth écrivit au P. Loupias : « Vos graves difficultés du commencement du Ruasa me préoccupent bien aussi ; cependant j'ai confiance en votre prudente réserve ; vous saurez vous bien entendre avec le P. Paul [Barthélémy], et vous arranger pour ne pas ébruiter ce qui doit rester pour toujours dans l'ombre. (Lettre de Mgr Hirth du 25 mars 1908 au P. Loupias, A.G.M.Afr. N° 098031).

²²¹ Le Capitaine Werner von Grawert était le fils d'un général allemand. En 1903, lors d'un duel, il tua un officier de réserve, Dr. Aye. Condamné à deux ans de prison, il ne remplira jamais sa peine. Il fut envoyé dans la colonie « Deutsch-Ostafrika. » De 1904 à 1906, il était Commandant du district de Bujumbura et de 1906 à 1907, Résident du Burundi et du Rwanda. Il mourut en France le 18 octobre 1918 quelques semaines avant la fin de la Première Guerre Mondiale (<http://www.ahnenforschung-grawert.de/familiengeschichte/index.php/die-von-grawert-s>).

²²² Rapport du P. Malet de 1909, A.G.M.Afr., N° 098414-098416.

²²³ R. HEREMANS – E. NTEZIMANA, *Journal de la Mission de Save (1899-1905)*, Ruhengeri, 1987, p. 111.

²²⁴ S. MINNAERT, « Les Pères Blancs et la société rwandaise durant l'époque coloniale allemande (1900-1916), Une rencontre entre cultures et religions », *op. cit.*, pp. 53-101.

²²⁵ « Le Ruanda était en réalité en fermentation. Le P. Brard était dans une situation critique à Issavi. Mgr Hirth voyant que 3 de ses courriers n'avaient pu arriver et étaient revenus, prévint Bukoba qui envoya des soldats. Le P. Zuembiel de son côté prévint Van Grawert qui partit aussitôt à Issavi. Là on lui dit qu'il n'y avait rien. Il revint à Bugoyé et se plaignit qu'on ait appelé au secours de Bukoba, de qui ne relevait pas ce district et que quand il venait on lui déclara qu'il n'y avait rien. C'est alors que le P. Barthélemy lui dit qu'il avait été attaqué et le conduisit sur les lieux, mais non où on avait incendié, etc. (...) » (Rapport du P. Malet de 1909, A.G.M.Afr., Fonds Livinhac, N° 098414-098416).

²²⁶ Rapport du P. Malet de 1909, A.G.M.Afr., Fonds Livinhac, N° 098414-098416.



NYUNDO (1901) : MISSION FONDÉE PAR LES P.P. BARTHELEMY, WECKERLE ET CLASSE

A l'époque, les Occidentaux considéraient « les Nègres » comme des êtres inférieurs. Ayant toujours tort, ils n'avaient aucun droit²²⁷. En septembre 1904, Mgr Hirth croyait encore aux mensonges du P. Classe, un manipulateur invétéré :

« La nouvelle mission du Mulera [Rwaza] surtout était en danger un moment ; mais les confrères du Kivu-Nord sont allés au secours, et pendant 20 jours ont pu avancer suffisamment les constructions pour que les missionnaires fussent à l'abri d'une solide maison en briques et d'un bon mur d'enceinte. Le danger venait en partie des haines de famille. Le P. Classe cependant avait fait presque merveille au milieu des tentatives continuelles de vol, en trouvant moyen dans l'espace de huit mois à peine de se faire aimer de toute la population dans un rayon de 4 Kilom. : ça a été le salut de cette mission²²⁸. »

Ce n'est qu'en 1908 que Mgr Livinhac et Mgr Hirth apprendront les événements de 1904 dans toutes leurs horreurs. Mais entre-temps, ils avaient nommé le P. Classe Vicaire général des Pères Blancs au Rwanda. Était-il trop tard pour faire marche ?

²²⁷ Carte de visite du P. Malet pour Rwaza, faite le 1^{er} janvier 1908, A.G.M.Afr., N° 098003-099005.

²²⁸ Lettre de Mgr Hirth du 30 septembre 1904 à Mgr Livinhac, A.G.M.Afr., N° 095095-095096.

« Je crois que les Pères Classe et **Embil** [1875-1938] par leurs lettres et leurs appréciations ont fait, sans le savoir, beaucoup de mal. Aussi **je regarde comme une faute dont je suis responsable, la nomination du P. Classe comme vicaire général. J'ai dû constater que ce Père n'a nullement la confiance de ses confrères ; qu'il a commis beaucoup de fautes dans la fondation du Mulera (Les faits racontés par le Frère Hermenegilde sont exacts) et qu'il n'a pu s'entendre presque avec aucun de ses confrères (...)**²²⁹. »



LE P. EMBIL (1903)

« Vos graves difficultés du commencement du Ruasa me préoccupent bien aussi ; cependant j'ai confiance en votre prudente réserve ; vous saurez vous bien entendre avec le P. Paul, et vous arranger pour ne pas ébruiter ce qui doit rester pour toujours dans l'ombre. Dirigez en même temps vos conversions elles-mêmes de manière à amadouer peu à peu les gens qui seraient plus exposés à porter plainte contre vous. Je sais que tout cela est plus facile à dire en théorie qu'à exécuter en pratique. A partir de maintenant au moins, n'ayez jamais à sévir et ne vous créez que des amis. Ne faites pas de mécontents avec les bois de votre église²³⁰. »



LE P. BARTHELEMY (1899)

Les événements de 1904, ont certainement contribué à déstabiliser la place des Pères Blancs au Rwanda :

« La mort du P. Loupias n'a excité curieusement aucun commentaire dans la presse allemande ; c'est passé presque inaperçu. **Il est important d'en parler le moins possible dans nos bulletins afin que le Gouvernement n'en profite pas comme d'un prétexte pour faire évacuer le Rwanda par les Missionnaires ; ce n'est pas l'envie qui lui manque**²³¹. »

²²⁹ Lettre du P. Malet du 21 août 1908 à Mgr Livinhac, A.G.M.Afr., N° 096584-096586.

²³⁰ Lettre de Mgr Hirth du 25 mars 1908 au P. Loupias, supérieur de Rwaza, A.G.M.Afr. N° 098031.

²³¹ Lettre du P. Froberger du 2 mai 1910 à un membre du Conseil Général, A.G.M.Afr., N° 098441. En 1912, Mgr Hirth écrira à l'occasion de sa nomination de Vicaire apostolique du Kivu : « (...) **le Conseil de la Société [des Pères Blancs], si exclusivement français et surtout anti-allemand, me rendent bien difficile la responsabilité et la direction de ce nouveau Vicariat.** » (Lettre de Mgr Hirth du 15 septembre 1912 à son frère, l'Abbe Ernest, A.G.M. Afr., Casier 303, N° 096453-096454).



MGR SWEENS (1858-1950)

Le rapport du Père Sweens de juin 1905

Le P. Sweens visita Rwaza au cours de l'année 1905. Il nous a laissé un rapport de cette visite dans lequel il donne un aperçu de la situation de cette Mission²³². La communauté de Rwaza, à ce moment-là, était composée des Pères Classe (1874-1945), Dufays (1877-1954) et Réant (1878-1908) et du Frère Herménégilde (1876-1962). Malheureusement, les quatre ne

s'entendaient pas. Les événements de 1904 les avaient divisés en deux camps : les Pères Classe et Dufays d'un côté, le Père Réant et le Frère Herménégilde de l'autre côté²³³. Face à cette situation délicate, le P. Sweens, un homme très prudent²³⁴, choisit le camp du Père supérieur, le P. Classe. Ainsi, il se cachait derrière la règle générale des Pères Blancs selon laquelle le supérieur a toujours raison même s'il a tort. Toute autorité ne venait-elle pas de Dieu. Par conséquent, le P. Sweens désavoua le P. Réant et le Frère Herménégilde. Le premier sera nommé à Save chez le P. Brard et puis à Zaza, au Gisaka, où il mourra en 1908 dans des circonstances bizarres²³⁵. Le deuxième, le Frère Herménégilde, qui eut le malheur de révéler les méfaits de 1904, sera puni

²³² Rapport sur les stations du Vicariat du Nyanza-Sud : 1^{er} Mai – 1^{er} Octobre 1905, A.G.M.Afr., N° 095347. Le rapport de Rwaza fait partie d'un grand rapport concernant toutes les Postes de Mission du Vicariat de Mgr Hirth.

²³³ Rapport du P. Malet de 1909, A.G.M.Afr., N° 098414-098416.

²³⁴ Le P. Sweens, d'origine néerlandaise, était un homme têtue montrant une prudence qui ne méritait aucune confiance. Il n'écoutait personne excepté lui-même (F. NOLAN, Les Pères Blancs entre les deux guerres mondiales, Histoire des Missionnaires d'Afrique (1919-1939), Paris, 2015, p. 289).

²³⁵ A l'occasion de sa mort, le P. Classe écrivait à Mgr Livinhac : « Le cher P. Réant, que le bon Dieu vient de rappeler à Lui, quelques jours seulement après la retraite commune à laquelle il avait pris part à Kabgaye, est le premier tombé. Cette mort nous vaudra à nos chrétiens et à nous, des grâces précieuses. » (Lettre du P. Classe du 27 octobre 1902 à Mgr Livinhac, A.G.M.Afr., N° 11110 (095209-095211)). Et Mgr Hirth écrivait au P. Loupias : « Je vous écris sous l'impression de tristesse que m'a causé la mort de ce cher P. Réant. Nous nous y attendions si peu ! Mais Dieu qui sait ce qu'il nous faut, veut sans doute nous faire de nouvelles grâces à cette occasion. » (Lettre de Mgr Hirth du 13 Octobre 1908 au P. Loupias, A.G.M.Afr., N° 098055-098056). En réalité, le P. Réant était tombé en disgrâce chez Mgr Livinhac qui regretta de l'avoir ordonné (voir le dossier personnel du P. Réant).

pour son soi-disant mauvais caractère et nommé à Mibirizi au Kinyaga, à l'autre bout du Rwanda²³⁶ :

« Pourquoi m'a-t-on renseigné ? En 1906, le Frère Herménégilde, à cause des rapports des Pères du Muléra, n'avait pas été admis au serment par Monseigneur [Hirth]. Il reste ainsi sans serment durant un an. Je suis arrivé au Ruanda en 1907. Les Pères étaient certains que le Frère raconterait tout et que je l'écouterais. D'autre part, ils craignaient que le Frère, renvoyé de la société, ne fasse connaître toutes ces affaires aux Allemands. Ils votèrent donc pour lui au serment. Jusqu'ici on n'a pas à s'en plaindre, malgré ses bizarreries et sa nervosité ; c'est un travailleur émérite et un homme très pieux. Le Frère, de fait, m'écrivit tout et me certifia la vérité des faits par serment. Les Pères Barthélemy, Loupias et Dufays m'ont confirmé tous les faits. Le Père Classe ne m'a rien dit et je ne lui ai rien demandé²³⁷. »



LE P. CLASSE (1900)

« Il n'y a pas beaucoup d'entente, de station à station surtout ; on devient égoïstes, jaloux et, un peu je crois, parce qu'on ne se voit jamais ; il serait peut-être bon d'aller une fois l'an visiter les Confrères voisins. On manque souvent d'égards, de politesse, de bons procédés les uns envers les autres, ainsi dans la correspondance on envoie des chiffres de papier illisibles sans enveloppe souvent ; on ne se gêne nullement pour rendre service vu qu'on a peu de chose et que ce peu de chose est difficile à remplacer etc.²³⁸ »

Les extraits de lettres qui suivent nous donnent une idée de la vie de communauté à Rwaza. La charité n'y était pas toujours à l'ordre du jour. L'évangélisation du Rwanda a été réalisée par des personnes avec leurs qualités et défauts dans un contexte historique bien particulier :

²³⁶ Rapport du P. Malet de 1909, A.G.M.Afr., N° 098414-098416.

²³⁷ *Ibid.*

²³⁸ Notes du P. Brard relatives au Vicariat du Nyanza méridional proposées à S. G. Monseigneur le Supérieur Général à l'occasion du chapitre de 1906, A.G.M.Afr., Fonds Linvinhac, N° 095349.

« Dans ses démêlés qu'il [P. Classe] eut en son temps avec le P. Réant et le Fr. Herménégilde au poste [1904-1905], il ferait bien aussi de témoigner que j'ai été toujours de son côté, et que j'ai autant que j'ai pu jouer le tampon entre eux au risque de recevoir les avatars à sa place. Il n'avait pas toujours raison non plus avec ses chicanes, mais par principe je tenais pour le Supérieur. J'en ai eu de pauvres remerciements (...). Que nos mésintelligences durent depuis des années, je ne le nie pas. Mais il a tort de les présenter sous un faux-jour. **Elles ont commencé le jour où j'ai eu la certitude absolue fondée sur des raisons et de faits fréquents que cet homme était un politique, sans franchise, rusant toujours.** Notre première altercation [différend] date de Septembre 1904. Jusque là j'avais regardé, vu, souffert en silence. Il s'agissait de faire une baraza à la face sud de notre maison. Il s'y opposa parce que a) Mgr ne voulait pas de baraza dans la cour intérieure ; b) en faisant la baraza, il fallait hausser la maison de 4 rangs de briques et cela serait un danger pour la foudre. **Là-dessus je lui dis : « Vous résonnez [ou raisonnez]²³⁹ comme un seau » ce qui le vexa terriblement et il rompit là.** Quand Monseigneur vint en 1905 il fut très étonné de ne pas trouver de baraza au sud. Je lui dis : « Il paraît que vous n'en voulez pas. » Voici sa réponse : « Mon cher Père, quand on vous dira Mgr veut ceci, Mgr ne veut pas cela, demandez-le-moi. On me colle tant d'opinions sur le dos dont je n'en ai même pas une idée ! » (...) Ce qui en fin de compte fait croire au P. Classe que je lui en voulais, ce fut son départ de Rwaza. Au moment de son départ, il s'en alla sans même me dire adieu. Nous avions travaillé ensemble trois dures années, les plus dures qu'aucun missionnaire au Rwanda n'a eu à supporter. Il savait qu'il me laissait dans des difficultés immenses, et il partit sans un mot, sans me connaître. Celle-là me fut dure. Et cependant je n'avais fait que mon devoir en parlant à Monseigneur de l'aveu du Résident que le P. Classe serait la persona grata auprès du Gouvernement. Ce n'est que quelques mois plus tard, quand à Isavi il fut nommé Vicaire général pour le Rwanda qu'il voulut se faire pardonner ce coup en m'appelant à la bénédiction de l'église à la place du P. Loupias qui avait travaillé à sa construction (...). **Voilà les griefs que j'ai eus contre lui et qui ont influencé nos relations. Lui aime les détours, la politique, la ruse, les dessous ; j'aurais souhaité dans la vie de la franchise et une direction dont on prend ses responsabilités²⁴⁰.** »

« J'estime beaucoup le Père Classe à cause de sa vertu, de son intelligence, de son esprit de foi, mais il me semble que de plus en plus ces rapports à ses supérieurs ne sont pas assez objectifs ; il a peur, semble-t-il, de leur faire de la peine. Je ne crois pas du tout que ce soit mauvaise intention de sa part, c'est une délicatesse mal placée. J'avais remarqué cela, et c'est pourquoi j'ai dit dans une de mes lettres précédentes à Votre Grandeur, que Monseigneur Hirth ne connaissait pas suffisam-

²³⁹ Nous n'avons pas pu vérifier si le P. Dufays, de nationalité luxembourgeoise, a employé l'expression « raisonner comme un seau » ou bien l'expression « résonner comme un seau ». Dans un avenir prochain, un autre pourra le faire avec la permission de l'archiviste des Pères Blancs. En tout cas, le P. Classe se sentit ridiculisé par le P. Dufays.

²⁴⁰ Rapport du P. Dufays du 15 novembre 1919 adressé au P. Voillard, A.G.M.Afr., N° 0191115.

ment les faits qui se sont passés à Rwasa aux commencements de cette mission²⁴¹. »

« ...le P. Classe ne met pas ses supérieurs suffisamment au courant de ce qui les regarde. Il a l'air de supposer qu'ils sont déjà au courant ; il se contente d'exprimer des appréciations, des jugements, au lieu de donner les faits et de laisser aux supérieurs le soin d'apprécier et de juger. D'autres plus méchants diraient peut-être qu'il cherche à mener ses supérieurs par où il lui plaît²⁴². »

« A Rwasa du Mulera, le P. Classe a eu de nouvelles difficultés avec un de ses confrères : cette fois c'est le P. Dufays qui semble avoir cédé à l'esprit de contradiction, et entêté quelquefois à vouloir faire la mission à sa manière. Je n'ai pas eu de reproche à faire en cela au P. Classe²⁴³. »

« A Nsasa du Kissaka, le P. Réant qu'il a fallu enlever en Septembre 1905 de Ruasa, donne de nouvelles inquiétudes ; il est cause en partie que la charité ne va guère dans la communauté ; il tournera la tête, je crois au P. Tribout [1876-1950], qui avait du mal déjà à vivre avec le P. Pouget [1858-1937]. Le P. Réant ne peut arriver à aimer les Nègres qu'il traite parfois à coups de pied au catéchisme ; lui-même aurait dit qu'il ne pensait pas passer plus de 2 ou 3 ans dans ces missions ; il ne veut s'imposer aucune fatigue pour le ministère. Avec cela, lorsque m'écrit son supérieur, [il va] jusqu'à s'égarer gravement à conseiller par exemple à des fiancés d'essayer le mariage avant de demander qu'on les unisse²⁴⁴. »

« Monseigneur est beaucoup trop pessimiste dans l'appréciation de ses missionnaires. Ils sont bien peu nombreux ceux en qui il a confiance. Aux autres il dira facilement qu'ils ne font rien, qu'ils perdent la mission, qu'ils n'obéissent pas. Il n'écouterà pas leurs raisons et explications. De ceux en qui il a confiance il écouterait tout ; ainsi parmi ceux du Ruanda il n'écoute guère que le Père Classe, lequel est loin d'être ce que je croyais et contre lequel il y a beaucoup de griefs²⁴⁵. »

Le P. Sweens, dans son rapport, se manifeste comme une personne qui évite de prendre ses responsabilités face aux difficultés. Il se contente des explications du P. Classe. Et il termine en disant que le Père supérieur a maintenant une grande influence sur la population et que la confiance a été restaurée. Tout est donc rentré dans l'ordre, ce qui est important pour lui :

²⁴¹ Lettre du P. Léonard du 24 Juin 1910 à Mgr Livinhac, A.G.M.Afr., N° 096663.

²⁴² Note du P. Léonard du 5 Juillet 1910 concernant le directoire du P. Hurel, A.G.M.Afr., N° 096623.

²⁴³ Lettre de Mgr Hirth du 30 juin 1906 à Mgr Livinhac, A.G.M.Afr., N° 095114-095117.

²⁴⁴ Lettre de Mgr Hirth du 30 juin 1906 à Mgr Livinhac, A.G.M.Afr., N° 095114-095117.

²⁴⁵ Lettre du P. Malet du 20 juin 1908 à Mgr Livinhac, A.G.M.Afr., N° 096578-N° 096579. En marge de la lettre : « Répondue le 8 Août. »

« MULERA (RWAZA) : 26 JUIN 1905²⁴⁶

Personnel : R.P. Classe, Dufays, Réant, Fr. Herménégilde.

Le poste situé sur les frontières de Muléra, au Sud du lac Luhondo. Les missionnaires ont eu à souffrir de la part des indigènes dans le mois d'Août 1904. Les gens, selon le dire du R.P. Classe, étaient exaspérés par le séjour des deux Commissions, belge et allemande, dont les soldats réquisitionnaient le pays. L'affaire a fait beaucoup de bruit, dans le temps et à Usumbura et à Bukoba et même à la côte. Les P.P. Barthélémy et Loupias, accompagnés d'une grande suite de leurs gens, armées de 16 fusils sont venus au secours. Ces gens ont pillé et pris du bétail. En retournant à Bugoyé, le P. Barthélémy, à peine parti de la mission, a subi une attaque en règle de la part des indigènes, qui étaient fort nombreux. Le Père n'a pu s'en tirer, qu'en se défendant à coups de fusils ; il a tué plusieurs attaquants. Actuellement les missionnaires font leurs œuvres dans le calme. Beaucoup d'indigènes fréquentent la mission. Le P. Supérieur a une grande influence.

A. Œuvres :

- Ecole : 20 écoliers. Le P. Réant est chargé de l'école. **On dit qu'il n'en fait pas grand cas. Actuellement elle ne se fait pas, car beaucoup d'enfants sont employés à surveiller les travailleurs.**
- Orphelinat : 20 – **Quelques Basukuma, Baziba, Baganda, assistent les Pères dans leurs travaux matériels et serviront, au besoin, pour les défendre.**
- Néophytes. Chrétiens d'ailleurs : 20. – Catéchumènes se préparent au Baptême prochain : 12. – Autres : une vingtaine chaque jour, de villages environnants.
- Pharmacie : bien tenue : grande affluence de malades.

B. Vie commune :

- Les exercices de piété se font régulièrement, mais ils ne sont pas exacts pour arriver à l'heure précise. La retraite du mois, réunions du conseil, conférence ont lieu. Le silence et le recueillement sont peu observés.
 - **Obéissance : le P. Supérieur se plaint de la conduite du P. Réant et du Frère ; ce dernier est sous l'influence du premier. Le P. Classe a demandé à Mgr le Vicaire apostolique le changement du Frère.**
 - **Charité : Les missionnaires ne s'entendent pas entre eux. Le P. Classe et le P. Dufays d'un côté, et le P. Réant avec le Frère de l'autre, font cause commune.** Le Supérieur du Scolasticat a envoyé aux deux Pères, de mauvaises notes sur le P. Réant.
- Zèle : Les Pères à cette époque de l'année, sont trop occupés du matériel. Ils construisent une église, un réfectoire etc. **Le P. Classe semble avoir la confiance des indigènes. Le P. Réant et le Frères sont brusques envers eux.**

²⁴⁶ Mulera : 26 Juin 1905. Rapport sur les stations du Vicariat du Nyanza-Sud : 1^{er} Mai – 1^{er} Octobre 1905, A.G.M.Afr., Fonds Livinhac, N° 095347.

L'orphelinat est négligé.

Diaire, livre de conseil, inventaires, comptes exactement tenus.

Sacristie et petite chapelle bien tenues.

L'habitation des missionnaires est bonne. La cour intérieure est entourée d'un mur. Le terrain, assez considérable n'est pas encore délimité, parce qu'il se trouve en pays contesté. Ce terrain est très fertile. **Les relations avec l'autorité allemande sont bonnes. »**

La carte de visite du Père Malet de janvier 1908

Le P. Malet visita Rwaza fin 1907 début 1908²⁴⁷. Lors de sa visite, il découvre l'histoire des débuts de cette Mission selon un scénario



LE P. LOUPIAS (1900)

qui dépasse son imagination. Effrayé, il informe ses supérieurs. Mais ont-ils apprécié sa découverte ? Nous savons seulement que le P. Malet, après avoir terminé sa mission de « Visiteur », ne retournera plus en Afrique équatoriale. Sa correspondance avec Mgr Livinhac, Supérieur Général des Pères Blancs, montre qu'il connaissait trop bien la situation. Et par ce fait, il était sans aucun

doute devenu un témoin gênant.

La communauté de Rwaza, à l'époque de la visite du P. Malet, était composée des Pères Loupias (1872-1910)²⁴⁸, Dufays (1877-1954) et Gilli (1882-1955). Le P. Loupias, le Supérieur de la communauté, avait commencé sa vie missionnaire au Rwanda à Nyundo en 1904. A peine arrivé, il avait participé aux expéditions militaires du P. Classe à Rwaza. Ainsi il s'était compromis chez une population où la vendetta était en honneur. A Nyundo, le P. Loupias avait écrit :

²⁴⁷ Nyanza méridional. – Incidents de voyage : Extrait d'une lettre du P. J. Durand à Mgr Livinhac : « Le R.P. Malet, Visiteur, est arrivé à Issavi le 11 février (1908). Il a failli mourir de faim dans la forêt pendant quatre jours, ses porteurs n'ont eu pour toute nourriture que la viande d'une vache que le P. Classe compagnon du R.P. Malet avait eu l'heureuse idée d'emmener. Les cinq guides se perdirent, et ce fut le P. Classe qui, grâce à sa boussole, retrouva la vraie direction. Le R.P. Visiteur, frappé en pleine poitrine par un bambou qu'il ne voyait pas, fut désarçonné. Par bonheur, l'âne s'arrêta court et ne lit aucun mal au cavalier, qui avait encore les pieds dans les étriers. Puis la foudre faillit les tuer tous ils reçurent du moins une forte décharge, qui paralysa le P. Classe pendant une heure. Enfin un taureau furieux attaqua le R.P. Malet, qui, dans sa fuite, tomba à la renverse. Des vachers arrivèrent alors à son secours, il était grand temps. Néanmoins, le vénérable voyageur est enchanté du Ruanda. » (Missions d'Afrique des Pères Blancs, Mars- Avril 1908, N° 188, p. 349.).

²⁴⁸ Le P. Loupias avait séjourné à Ukerewe, Nyundo et Save avant d'arriver à Rwaza pour remplacer le P. Classe en décembre 1906.

« (...) Nous ne sommes pas, nous missionnaires, du tempérament des explorateurs-phénomènes, dont chaque pas est illustré par d'intéressantes découvertes. Ils ont du flair, et nous n'en avons pas ! Qu'ils ont du flair, ceux qui ont senti dans les nombreuses grottes du Bugoyi et du Mulera un peuple de troglodytes. Nous pensions que les indigènes d'ici habitaient comme tous les nègres à la face de la terre, dans des huttes, qui ne sont pas trop mal construites. Ils en ont du flair ceux qui font de nos paroissiens de cruels anthropophages. Ils ne sont certes pas civilisés outre mesure ; au contraire, ils gagneraient à être un peu moins ivrognes et beaucoup moins irascibles et vindicatifs. **Mais nous n'avons pas à craindre d'être un jour mis à la broche ou cuits à la sauce blanche**²⁴⁹. »

Le P. Loupias souffrait d'une mauvaise santé aggravée par ses nombreuses nominations dans des endroits difficiles. Le P. Brard y fait allusion dans son rapport de 1906 :

« Il me semble que l'on pourrait laisser les missionnaires plus stables ; cette année pas une station qui n'ait été bouleversée, surtout ce qu'il y a de regrettable c'est de mettre de nouveaux supérieurs qui ne connaissent rien à la mission dont ils sont nommés supérieurs. Comme il est arrivé pour trois stations cette année, et à Isavi il n'est même resté personne qui connaît la mission. Il serait bon quand le supérieur part de le remplacer par le second qui ordinairement est plus au courant et plus connu²⁵⁰. »



RWAZA (1909) : MISSION FONDÉE EN NOVEMBRE 1903 PAR LES P.P. CLASSE, CUNRATH, DUFAYS ET LE FRÈRE HERMENEGILDE

Le P. Dufays connaissait très bien la Mission de Rwaza dont il était le co-fondateur. Il nous a laissé un livret intitulé *Pages d'épopée africaine. Jours troublés*²⁵¹ dans lequel il témoigne de son séjour à

²⁴⁹ P. M VANNESTE, « Loupias (Paulin) », in *Biographie Coloniale Belge*, T. V, 1958, col. 563-566.

²⁵⁰ *Notes du P. Brard relatives au Vicariat du Nyanza méridional proposées à S. G. Monseigneur le Supérieur Général à l'occasion du chapitre de 1906*, A.G.M.Afr., Fonds Livinhac, N° 095349.

²⁵¹ P. DUFAYS, *Pages d'épopée africaine. Jours troublés*, Ixelles, 1928, 80 pp.

Rwaza. Beaucoup d'historiens ont utilisé ce document sans se poser trop de questions. Aujourd'hui, il serait intéressant de comparer le témoignage du P. Dufays avec les découvertes récentes qui mettent en question l'histoire de l'évangélisation de Rwaza telle qu'elle est racontée par les Pères Blancs.

Le P. Dufays occupait une place clé dans la communauté de Rwaza de 1903 à 1909. En janvier 1909, il fut nommé à Rulindo (janvier), puis à Murunda en juin, et finalement à Mibirizi en septembre, toujours au courant de cette même année. Son éloignement de Rwaza, voulu par le P. Classe, aurait, selon lui, mis en danger la vie de ses confrères dont celle du P. Loupias, tué en avril 1910²⁵² :

« Un autre fait qui me révéla de nouveau son esprit retors [du P. Classe], ce fut ma nomination pour la fondation de Rulindo. Il mit en avant que le P. Malet m'avait nommé là. J'en écrivis à celui-ci en Europe, et il me répondit qu'il n'avait jamais été question de moi pour Rulindo mais bien pour Murunda. **Si au lieu d'écouter la passion et la rancune, on avait considéré les circonstances difficiles et écouté les remarques du P. Loupias, le P. Gilli n'aurait pas failli être tué, et nous n'aurions pas eu à déplorer l'assassinat du P. Loupias. Au moment de mon départ, celui-ci a écrit aux autorités pour leur faire part de ses craintes et il disait ceci : 'Vous m'enlevez le P. Dufays, eh bien, j'ai le pressentiment que dans le courant de l'année nous aurons ici un missionnaire tué.' Ce fut lui-même la victime. Le P. Classe savait très bien l'influence que j'avais sur les gens, chefs et bahutus, et qu'en partant je serais cause de l'anarchie ; il était dûment averti par ceux qui restaient. Mais il a aussi inauguré son système de ne pas laisser surnager un nom quelconque, ni un talent quelconque**²⁵³. »

Le P. Gilli, de nationalité italienne, était arrivé à Rwaza en novembre 1907 à l'âge de 25 ans. Ses formateurs le présentent comme un homme simple qui pourrait rendre beaucoup de service²⁵⁴ :

« Le Fr. Gilli (de Turin) est un brave jeune homme tout entier à ce qu'il fait, plein du désir de sa sanctification, animé de la meilleure bonne volonté pour tout. D'une intelligence très ordinaire, satisfera en toute branche dans les études mais ne brillera en rien. **Ce qui indique que le Fr. Gilli est un homme de devoir avant tout.** Il y a peut-être un peu d'étroitesse dans l'esprit non préjudiciable au bon jugement. **La conduite est d'une régularité parfaite. Le caractère est très docile, très souple, énergique**, un peu fruste et rude en apparence. **La piété est très bonne, très édifiante. La santé est suffisante.** Ajourné son service militaire (italien). A part l'esprit qui est d'une lenteur désespérante pour certaines études, le sujet est bon et

²⁵² Les bionotes du P. Dufays Félix, A.G.M.Afr.

²⁵³ Rapport du P. Dufays du 15 novembre 1919 adressé au P. Voillard, A.G.M.Afr., N° 0191115.

²⁵⁴ Lettre du P. Durand du 22 décembre 1909 au P. Léonard, A.G.M.Afr., N° 096616-096617.

pourra faire beaucoup de bien en mission, prêchant par ses vertus et ses bons exemples tout autant que par la parole²⁵⁵. »

Le P. Malet, après son passage à Rwaza, laisse aux Pères une série d'observations²⁵⁶. Il leur reproche ce que Mgr Hirth avait reproché au P. Brard à Save en 1903 : l'utilisation de la crainte et de la violence²⁵⁷. Et il leur explique comment il faut comprendre le *compelle entrare* c.-à.-d. employer « les moyens naturels légitimes » qui font naître la confiance, l'amour et non pas la crainte. Il souhaitait que les Pères restent en dehors de la politique locale. Trente jours plus tard, il dira le contraire, aux Pères de Mibirizi :

« Il me semble que vous ne connaissez pas assez les petits chefs qui sont autour de vous. Certes vous voyez les chrétiens et les catéchumènes mais je serais porté à croire que vous prenez trop à la lettre la recommandation de ne parler que de religion pendant ces entretiens. **Il faut à tout prix que vous connaissiez les intrigues, la petite politique locale.** D'autant que ces petits chefs peuvent vous nuire beaucoup²⁵⁸. »

Le rapport du P. Malet comporte sept chapitres : les relations avec la population autochtone, la vie en communauté, l'éconamat, l'apostolat, la charité fraternelle, les relations avec les Occidentaux et finalement les archives de la Mission. Chaque petit chapitre a son importance pour comprendre la complexité de la vie missionnaire à Rwaza en 1908 :

« CARTE DE VISITE POUR LE POSTE DE RWAZA

du 20 Décembre 1907 au 2 Janvier 1908²⁵⁹

Personnel : le R.P. Loupias, P.P. Dufays et Gilli

Votre mission ne date que de quatre ans ; elle s'est développée rapidement avec la grâce du Bon Dieu ; elle continuera sa marche en avant. Suivez bien exactement les instructions qui vous ont été données par Votre Vénéré Vicaire apostolique et rendez-vous dignes de plus en plus des bénédictions

²⁵⁵ Le P. Gilli (Guiseppe), A.G.M.Afr., N° 0280619.

²⁵⁶ Carte de visite du P. Malet pour Rwaza, faite le 1^{er} janvier 1908, A.G.M.Afr., N° 098003-099005.

²⁵⁷ Lettre de Mgr Hirth du 31 décembre 1901 à Mgr Livinhac, A.G.M.Afr., N° 095065-095067.

²⁵⁸ Carte de visite du P. Malet pour Mibirizi, faite le 31 janvier 1908, A.G.M.Afr., N° 097409-097412.

²⁵⁹ Carte de visite du P. Malet pour Rwaza, faite le 1^{er} janvier 1908, A.G.M.Afr., N° 098003-099005.

du divin Maître. Souvenez-vous que les moyens surnaturels sont les premiers à employer : prières ferventes, mortification constante. Je vous laisse quelques observations qui vous aideront à obtenir les secours nécessaires pour vous et votre chère mission.

I. Relations avec les indigènes

Vous êtes dans un pays d'anarchie où en fait aucune autorité sérieuse ne s'exerce. De plus dans ce pays les inimitiés de famille ne cessent pas ; si on y joint l'habitude de vivre à sa guise, l'habitude de l'ivrognerie on doit convenir que vos relations avec les indigènes présentent de graves difficultés.

1. – Il faut aux missionnaires beaucoup de sang-froid et de prudence. Tout doit être apprécié froidement. Il faut prendre garde surtout de se fier aux mille et mille racontars des Nègres. **L'expérience prouve combien souvent on est trompé par eux.** Il faut aussi prendre garde de vouloir soutenir son honneur « per fas et nefas »²⁶⁰ au risque de commettre des injustices. **Instinctivement on considérait les Nègres comme des êtres inférieurs qui n'ont aucun droit et qui ne peuvent qu'avoir tort.**

2 – **Il est certain que les lois ecclésiastiques n'autorisent pas des expéditions faites loin de la station. Expéditions où l'on brûle les cases, où l'on détruit des bananeraies, où l'on tue des hommes, où l'on fait un butin considérable que l'on s'approprie où que l'on distribue.**

Tout ce qui est permis aux missionnaires c'est : a) De se défendre quand ils sont véritablement attaqués ; encore s'il s'agit de la station, faut-il que les ennemis soient aux environs immédiats du poste ; on ne peut admettre que les missionnaires aillent au loin faire la guerre sous prétexte de prévenir les attaques. b) **Même dans le cas de légitime défense, le missionnaire doit éviter autant que possible de se servir lui-même des armes,** il ne le peut légitimement qu'à défaut d'auxiliaires capables de se défendre. Si on ne se tient dans ces limites, on risque d'encourir l'irrégularité pour cause d'homicide.



LE P. DUFAYS (1877-1954)

²⁶⁰ « A tort et à raison ».

3 – **Les missionnaires ont un peu partout une tendance trop prononcée à infliger des amendes et à s'approprier : vaches, chèvres, moutons sous différents prétextes.** Au seul point de vue de la justice on peut facilement exagérer et se rendre coupable de vol. Mais ces actes doivent être considérés d'un autre point de vue : Comment ces actes nous font-ils considérer par les indigènes ? Peut-être ils inspirent la crainte, nous font-ils aimer ? Comment ces actes seront-ils appréciés par les autorités européennes ? N'y verront-ils pas des immixtions dans le gouvernement du pays ? On doit à tout prix éviter d'entretenir cette idée que les missionnaires s'ingèrent dans les affaires du pays.

4 – **Si on commet des injustices vis-à-vis de la mission qu'on agisse par tous les moyens légaux et qu'on use de son influence morale pour obtenir réparation.** Nous n'avons pas le droit d'employer d'autres moyens de nous faire rendre justice. **Mieux vaut cent fois souffrir quelques pertes que d'user de répressions violentes.** Dans ce cas le recours aux autorités européennes doit être rare.

5 – Nous ne sommes pas les juges des indigènes. Se mêler de leurs procès autrement qu'à titre de conseiller serait se créer beaucoup de difficultés et se faire des ennemis, d'autant plus facilement que souvent les inimitiés de familles sont au fond de toutes les disputes. La plupart du temps il sera plus prudent de laisser les indigènes arranger entre eux leur différends.

6 – Nous ne sommes pas les vengeurs de nos chrétiens. Prenons garde de les croire innocents sans aucun examen. Souvent ils auront leur tort, et pour apprécier leur conduite on doit prendre comme règle les us et coutumes du pays, quand elles n'ont rien de contraire à la loi naturelle et à la loi divine. Il faut écouter les chrétiens, les encourager s'ils sont dans leur droit. Pour leur faire rendre justice user de son influence morale. Mais petit à petit leur faire comprendre qu'ils doivent eux-mêmes arranger leurs affaires sans recourir sans cesse à la mission.

7 – **Ce n'est pas non plus aux missionnaires à redresser « manu militari » les torts et les injustices qui se commettent un peu partout.** Quand même il y aurait aux environs de la mission un marché d'esclaves, ils ne devraient pas partir en expédition pour faire cesser ce scandale. Le Fondateur en 1888, époque de sa campagne antiesclavagiste écrivait à Mgr Livinhac : « vous pouvez et devez dire que vous êtes seulement des hommes de paix et de prière ». **Les indigènes ne doivent pas venir à nous parce qu'ils nous craignent ou nous supposent puissants, un tel motif qui apparaîtra bientôt sans fondement ne saurait être une base solide pour édifier l'édifice du christianisme.**

8 – **Il faudrait me semble-t-il se tenir en dehors de toutes les questions de politique locale.** Qu'on laisse les Batutsi lever l'impôt sans se mêler de cette question. Que ces chefs soient traités avec bonté. De grâce ne leur infligeons jamais ces humiliations qui n'aboutissent à rien sinon à les aigrir contre nous. Qu'on engage les chrétiens à payer l'impôt selon les usages du pays.

9 – **Dans un pays d'ivrognerie, de vendetta, d'anarchie comme le Mule-ra, très souvent il y aura des rixes dont seront victimes les hommes de la mission. Dans ce cas on doit évidemment empêcher les malfaiteurs de nuire, mais puisque les missionnaires connaissent le caractère de**

leurs gens qui se livrent à toutes sortes d'excès qu'ils prennent toute les précautions pour les prévenir.

10 – Les missionnaires devraient réprimer très sévèrement l'abus de réquisitionner en leur nom. Que ceux qui à un titre quelconque se disent leurs hommes ne se permettent pas toutes sortes de vexation à l'endroit des autres indigènes.

11 – Les missionnaires devront bientôt construire une plus grande église. Qu'ils préparent petit à petit les matériaux nécessaires pour éviter au moment de la construction les levées en masse. Quand il s'agit d'amener à la mission les arbres achetés qu'un missionnaire aille sur les lieux, afin d'éviter les excès, les réquisitions et autres injustices commises en votre nom. Coûte que coûte les corvées doivent être abolies dans nos stations, mieux vaut cent fois dépenser davantage. En général nos stations ne sont pas un bienfait d'ordre matériel et c'est un malheur.

II. Vie commune

N'omettez jamais les exercices de règle. Vous y êtes fidèles, je vous rends ce témoignage, mes bien chers confrères, mais en d'autre temps sous prétexte de travail on a omis souvent tel ou tel exercice ; surtout l'examen particulier.

Désormais vous ferez la lecture spirituelle à l'Eglise ; cet exercice aura de la sorte davantage le caractère religieux qu'il doit avoir.

Parmi les points d'ordre et de discipline, je vous recommande de veiller tout particulièrement au silence.

N'allez pas dans les chambres des confrères vous informer de ce qu'ils font ou de ce qu'ils disent, ou de ce qu'on leur dit. Que chacun s'occupe de l'œuvre qui lui est confiée. Evitez les conversations inutiles avec les indigènes. Certaines causeries n'ont d'autre résultat que de faire perdre le temps.

Evitez également ces autres conversations inutiles lorsque vous vous rencontrez en allant et venant. Nos missions doivent être des maisons de recueillement. Prenez chaque jour pour l'étude le temps qui a été fixé. Je constate qu'un grand nombre de missionnaires éprouvent beaucoup de difficultés à consacrer quelques moments à l'étude et cela uniquement par manque de goût. Il serait très bien de lire au réfectoire le jour de la retraite du mois pour se rappeler que ce jour est un jour de recueillement. Dès que vous pourrez réaliser le vœu exprimé à Rubia que tous les domestiques soient établis dans les bananeraies. **N'ayez pas à côté de vous une sorte d'internat qui n'est le plus souvent qu'une école de corruption.**

III. Vie matérielle

1. – Comme le demandent les chapitres de 1900 et 1906, précisez en conseil tous les mois ou tous les trois mois ce que vous emploierez pour les dépenses extraordinaires, constructions etc., et pour les dépenses ordinaires. Dans celle-ci indiquez encore ce qui servira pour l'entretien des missionnaires et pour les œuvres.

2. – Il me semble que tout le monde s'occupe plus ou moins de l'économat à un titre ou à un autre. Il serait plus conforme aux constitutions que le même fût chargé de tout le matériel. Mais peut-être y aurait-il des inconvénients

dont je ne puis me rendre compte, aussi je vous laisse libre de modifier le statu quo ou de le conserver.

En tout cas je voudrais :

a) qu'on contrôle les achats faits par le nyampara, il suffirait d'un moment.

b) Que tout le matériel fût confié à l'un ou à l'autre des missionnaires, que certains objets ne soient pas pour ainsi dire en dehors de toute surveillance.

c) Il me semble toujours que les vols de vivres sont très [fréquents ?] dans votre cour de la cuisine. Puisque votre pays est un pays de voleurs, il faudrait me semble-t-il que vos provisions fussent dans un lieu plus sûr.

3. – Prenez grand soin des instruments de menuiserie, il faudrait les placer en ordre dans un endroit spécial, les graisser pour éviter la rouille et prendre toutes précautions pour éviter les détériorations.

4. – **Il faut à tout prix interdire à tout indigène l'entrée du petit réduit où sont les cartouches, il faudrait compter ces cartouches et tenir bien propres les fusils qui sont à la station. Il m'a semblé qu'on n'était pas assez prudent avec ces armes. On ne doit pas par exemple confier à n'importe quel indigène un fusil ou un revolver chargé.**

5. – A cause des multiples échanges, il vous est difficile de noter toutes les recettes, cependant il faut arriver à une comptabilité plus exacte, surtout il faut noter les recettes diverses, dans ce but, surtout les projets de budget mentionner :

a) ce qui reste au magasin ;

b) les dons en nature et en argent reçus des Européens ;

c) l'état des troupeaux, de vaches, de chèvres, de moutons ;

d) fixer un prix moyen pour les différents objets d'échange du pays : vaches, chèvres etc., ... Il est impossible de déterminer ce prix pour tout le Rwanda, mais dans chaque poste on peut connaître la valeur approximative de ces objets et se servir de ce prix pour indiquer les recettes et les dépenses.

6. – **Punissez sévèrement les chefs auxquels vous auriez confié les vaches et qui en votre nom commettraient des injustices, punissez-les comme vous pouvez les punir en les leur enlevant.**

7. – **Mais en même temps surveillez comme vous le faites vos deux troupeaux de vaches, de chèvres et de moutons puisque ces troupeaux peuvent devenir une source de revenus.**

8. – Je vous recommande la bonne tenue et la propreté des chambres particulières.

9. – Ne faites que les travaux matériels indispensables, réservez les autres jusqu'au moment où l'on pourra vous donner un Frère.

IV. L'apostolat

1. – **Essayez de toute manière de faire disparaître ces motifs de crainte qui vous amènent souvent les catéchumènes.** Soyez pleins de bonté pour eux, sortez souvent pour voir les païens entrer en relation avec eux et leur inspirer la confiance.

Inspirer la confiance c'est convertir à moitié. Aux indigènes nous devons apparaître uniquement comme des hommes de prière, de paix qui ne cher-

chent que le bien des âmes. Peut-être nos pauvres Noirs ont-ils des idées et des sentiments trop bas pour comprendre ce but de notre apostolat, et n'avoir pas des motifs d'ordre naturel quand ils viennent à nous. Mais du moins par notre conduite par nos paroles et surtout les moyens surnaturels de conversion, la prière, la mortification, le bon exemple, la charité. Toutes les industries humaines ne serviront à rien sans ces moyens surnaturels.

Employons aussi les moyens naturels légitimes, mais ceux qui font naître la confiance, l'amour et non ceux qui provoquent et entretiennent la crainte. Le « compelle intrare »²⁶¹ ne doit pas s'entendre autrement.

2. – Vous avez fixé une heure pour entendre les confessions. C'était nécessaire. Soyez fidèle d'une part à vous rendre au Saint Tribunal à l'heure indiquée, d'autre part sans nécessité, n'y allez pas à d'autres moments. Vous devez habituer vos chrétiens à se préparer un peu pour recevoir les Sacrements. De plus tout en étant très exacts pour les confessions il ne faut pas négliger les autres devoirs d'état. Souvenez-vous toujours que le ministère des confessions est le plus important de tous, qu'il faut tout laisser pour ce ministère.

3. – Ne recevez pas les femmes dans les chambres sous aucun prétexte. Dans vos relations avec elles, évitez tout ce qui pourrait être mal interprété et scandaleux. Vous savez que les indigènes sont très soupçonneux.

4. – Veillez sur l'œuvre de l'Ecole, tachez d'y attirer les enfants chrétiens, c'est l'unique moyen de les former puisque cette formation est totalement négligée dans la famille. **Fournissez-leur le soir le travail manuel qui leur permettra de se procurer leurs étoffes.** Insistez auprès des parents chrétiens pour qu'ils laissent leurs enfants fréquenter l'école. **Mais faites-leur comprendre que votre but est tout d'abord d'apprendre à leurs enfants la religion et de faire leur éducation. Mais n'imposez pas, ne réquisitionnez pas, je voudrais que certains travaux fussent réservés aux enfants de l'école.** J'insiste sur ce point car je ne vois pas comment vous arriverez autrement à former ces enfants baptisés avant l'usage de la raison.

Des catéchumènes au-dessous de 15 ans exigez la lecture pour le baptême. Bientôt vous aurez des livres en kinyarwanda. Or la lecture est un puissant moyen de conserver et de développer la foi.

5. – Tenez ferme à ne rien donner pour rien. Les cadeaux n'aboutissent à aucun résultat.

V. Charité fraternelle

Je remercie N.S. d'avoir conservé entre vous autres l'année dernière la plus cordiale charité. Mais puisque Rwaza n'a pas toujours joui de ce grand bienfait, laissez-moi vous dire un mot, mes biens chers confrères, pour vous supplier de faire tous les sacrifices afin de conserver entre vous cette charité, tant recommandée par le divin Maître à ses disciples.

²⁶¹ « Forcez-les d'entrer ». Paroles tirées de la parabole du festin et des invités qui refusent : « Le maître lui dit : Allez dans les chemins et le long des haies, et **forcez les gens d'entrer**, afin que ma maison soit remplie ; car je vous déclare que nul de ceux que j'avais invités ne sera de mon festin. »

Notre Vénéré Fondateur disait aux premiers missionnaires d'employer tout d'abord la prière dans l'œuvre de la conversion des âmes et il ajoutait :

« **Après la prière ce qui agira le plus sur les Noirs c'est l'exemple et particulièrement l'exemple de la charité.** Les Missionnaires rappelleront que c'est le signe spécial auquel les païens reconnaissaient la divinité de la mission des premiers apôtres : 'Voyez comme ils s'aiment'. Je recommande par les entrailles de la miséricorde de N.S.J.C. à tous mes enfants et si je pouvais le faire, je me mettrais à genoux devant chacun d'eux en particulier pour lui adresser cette prière de conserver entre eux intérieurement et extérieurement la charité fraternelle. Ils feraient un mal horrible et empêcheraient certainement la conversion des infidèles si on les voyait brouillés ou divisés entre eux et si à plus forte raison on les entendait se disputer les uns avec les autres. »

Une des causes qui amènent souvent des discussions et des manquements à la charité, c'est la manière de comprendre les instructions données, soit pour faire la mission soit pour la vie de communauté. Cette divergence d'idées se comprend. Un texte n'est jamais assez clair pour couper court aux diverses interprétations. Dans ce cas le seul moyen de garder l'entente, c'est d'exposer loyalement aux supérieurs majeurs les diverses manières d'entendre leurs instructions. Je dis loyalement c.-à.-d. pas en cachette et à l'insu des autres confrères, c.-à.-d. encore en faisant connaître bien clairement les raisons qui sont pour ou contre. Sans cet exposé loyal le supérieur ne peut juger en connaissance de cause. En attendant la solution, on se soumet à la manière de voir du supérieur local.

VI. Relations avec les Européens²⁶²

Vous êtes exposés à de nombreuses visites d'Européens. Prenez garde à deux choses :

- 1) de manquer à la discrétion.
- 2) de leur faire croire que nous sommes riches et que notre nourriture de chaque jour a quelque chose de luxueux.

Voici quelques règles :

- 1) A moins qu'il ne s'agisse de Mr le Résident, un Père seul ira recevoir les Européens soit le Supérieur soit un autre Père s'il faut parler en allemand. Les autres missionnaires les salueront à leur arrivée.
- 2) On servira le repas dans une salle à part. Tout doit être bien propre.
- 3) On ne doit servir que d'une sorte de vin, du vin rouge autant que possible et à un seul repas.
- 4) Durant la journée un Père seul tiendra compagnie à ces Visiteurs, autant que ce sera nécessaire.

Si les Européens doivent rester plusieurs jours à la station, qu'on prenne garde de ne pas négliger les exercices de piété et les devoirs d'état. Il faut très rarement consentir à des promenades faites avec eux. On leur donne des guides, des renseignements. **Cependant on doit éviter de réquisition-**

²⁶² En marge : « je laisse au supérieur le soin d'appliquer prudemment ces règles en temps opportun. »

ner pour eux porteurs et vivres. Il va sans dire qu'on doit leur rendre tous les petits services qu'on peut leur rendre.

VII. Diaire et cahiers de conseil

Dans le diaire, contentez-vous de mentionner les faits sans donner d'appréciation de ces faits, on ne sait entre les mains de qui peuvent tomber ces cahiers.

Dans les conseils passez en revue vos chrétiens au moins trois fois par an, pour vous instruire mutuellement de leur conduite. Consultez-vous sur la manière de diriger les diverses œuvres. Notez les décisions prises et des raisons. A la séance suivante lisez le procès verbal.

Que votre chère chrétienté de Rwaza se développe. C'est votre vœu, c'est le vœu de vos Supérieurs, c'est surtout le vœu de Notre Seigneur et de Marie votre céleste protectrice.

Vous vous donnerez mes biens chers confrères, comme par le passé. Vous vous souviendrez toujours que la sainteté de l'apôtre est la condition du succès de son apostolat, et vous emploierez avant tout dans cette œuvre toute surnaturelle de la conversion des âmes, les moyens surnaturels comme le divin Maître le recommandait à ses apôtres : « Sicut palmes non potest ferre fructum nisi manserit in vite, sic nec vos nisi in me manseritis »²⁶³ (Jean XV, 4).

Cette carte de visite sera lue en lecture spirituelle tous les trois mois.

Ruasa, le 1^{er} Janvier 1908

J. Malet »

Est-ce que les conseils du Père Malet ont été suivis ?

Les événements qui ont suivi la visite du P. Malet montrent que ses conseils n'ont pas eu leurs effets voulus. Apparemment, le Père Visiteur ignorait la gravité de la situation à Rwaza. Nous constatons que le P. Dufyas échappera à la mort au courant de l'année 1908, de même le P. Gilli au courant de l'année 1909 (lundi, le 19 avril). Ont-ils provoqué une population traumatisée ? Un sujet à examiner :

« Sans lui [Paolo] j'aurais [P. Dufays] eu, il y a un an et demi, ma caravane massacrée alors que j'étais seul à l'écart ; il abattit trois assaillants et maintint l'ordre jusqu'à ce que je sus gagner le théâtre de l'action. L'an dernier il sauva d'un guet-apens le P. Gilli au péril de sa vie. Deux heures durant il lutta comme un fou pour couvrir la retraite du Père qui n'avait pas d'armes et qui, fatigué, ne pouvait marcher que traîné aux deux bras par deux chrétiens. Ceux-ci se relayaient de temps

²⁶³ « Demeurez en moi, et je demeurerai en vous. Comme le sarment ne peut de lui-même porter du fruit, s'il ne demeure attaché au cep, ainsi vous ne le pouvez non plus, si vous ne demeurez en moi. »

en temps avec les deux autres qui recevaient et donnaient des coups de lances et de flèches. Paolo, ce jour-là, abîma 3 assaillants et reçut deux flèches et une lance dans son pantalon sans autre mal²⁶⁴. »

« Le 19 [Avril] de ce mois je célébrai l'anniversaire mémorable de très grande action de grâces à la Vierge Immaculée de m'avoir sauvé de la mort ; les lances et les flèches étaient tombées à mes côtés sans me toucher. Vous aussi, mon Père, vous direz un grand merci à la Bonne Mère de m'avoir protégé le 19 Avril, Lundi 1909²⁶⁵. »

Le P. Loupias aura moins de chance en 1910. Le 1^{er} avril de cette année, il sera tué par deux coups de lance. Aurait-il pu l'être autrement ? Fin 1909, il avait encore organisé le meurtre d'un sorcier²⁶⁶.



**KIGALI (1911) : CAMP MILITAIRE DES ALLEMANDS
AVEC LA RESIDENCE DU DR KANDT**

²⁶⁴ Lettre du P. Dufays du 15 avril 1910 à Mgr Livinhac A.G.M.Afr., N° 097441. En marge de la lettre : « Répondue le 17 Juin. »

²⁶⁵ Lettre P. Gilli du 22 avril 1910, A.G.M.Afr., N° 098429.

²⁶⁶ Lettre du P. Durand du 22 décembre 1909 au P. Léonard, A.G.M.Afr., N° 096616-096617.



DES BALERA (1908 ?)



**LE PERE LOUPIAS (1872-1910) :
VICTIME
D'UN ASSASSINAT OU D'UNE IMPRUDENCE ?**



LE PERE LOUPIAS, SURNOMME « RUGIGANA » (1900)

Le 1^{er} avril 1910 est un jour qui a marqué l'histoire du Rwanda. Ce jour-là, le P. Loupias (1872-1910)²⁶⁷ de la Société des Missionnaires d'Afrique (Pères Blancs) subit une mort violente à Rwaza. Chez les *Banyarwanda*, elle mit fin au mythe que le Blanc est invincible.

La version officielle des faits affirme que le Père a été tué par Rukara, chef des Barashi²⁶⁸. Cette version est mise en question par quelques historiens²⁶⁹. Ils se demandent si le P. Loupias n'a pas été la victime de son imprudence. Dans cet article, nous présentons les écrits des Pères Blancs pour les mois qui ont suivi la mort du Père. Certains font partie d'une enquête demandée par leur Supérieur Général, Mgr Livinhac. Celui-ci conclut le dossier en 1911 avec une seule phrase : « **Le P. Loupias (1^{er} avril 1910) : tombait au Rwanda, percé par les lances des hommes de Lukara²⁷⁰, chef révolté auquel il avait eu l'imprudence d'aller faire de justes mais intempestives remontrances et réclamations²⁷¹.** » Autrement dit, pour Mgr Livinhac, Rukara n'est pas l'homme qui a tué le P. Loupias.

²⁶⁷ Le P. Paulin Loupias est un Père Blanc, originaire du diocèse de Rodez en France. Il avait commencé sa vie missionnaire à Ukerewe (en Tanzanie) en 1901. Trois ans plus tard, en 1904, il fut envoyé au Rwanda, à Nyundo (dans le Bugoyi) pour des raisons de santé. Fin 1905, il remplaça le P. Brard (1858-1918) comme supérieur de Save (dans le Bwanamukali). L'année suivante, en décembre 1906, il fut nommé supérieur de Rwaza (dans le Mulera) à la place du P. Classe (1874-1945). Agé de 38 ans seulement, il mourra à Rwaza le vendredi 1^{er} avril 1910, quelques jours après la fête de Pâques (27 mars), suite à des blessures infligées par deux coups de lance de la part des hommes du chef Rukara. Le P. Loupias a impressionné son entourage par son tempérament de chef, sa bonhomie mais aussi par sa taille et son poids. Il aurait mesuré deux mètres et pesé 120 kilos (A. Van Overschelde, *Un audacieux pacifique*, Monseigneur Léon-Paul Classe, Apôtre du Ruanda, Namur, 1948, p. 55). Les gens l'appelaient « Rugigana ». Certains traduisent ce mot par « le bagarreur », d'autres par « le fort », « celui qui n'a point son pareil ». Depuis sa mort, le surnom du Père est donné à toute personne ayant une peau blanche pour dire qu'un *Munyarwanda* est plus fort qu'un *Muzungu* (homme blanc).

²⁶⁸ JOURNAL (ou Diaire) DE RWAZA, A.G.M.Afr., 1910, pp. 153-163.

²⁶⁹ P. RUTAYISIRE, *La christianisation du Rwanda. Méthodes missionnaires et Politique selon Mgr Classe, 1900 à 1945*, Presses Universitaires, Fribourg, 1988, pp. 47-49.

²⁷⁰ Dans les documents, le nom de ce chef est écrit de manières différentes : **Lukara ou Rukara ou encore Lukala.**

²⁷¹ Mgr LIVINHAC, *Lettres circulaires adressées aux Missionnaires d'Afrique (Pères Blancs) : 1889-1912. Recueil de 97 lettres (n° 1 – n° 97)*, Lettre du 11 février 1911, A.G.M.Afr., N° 92.



RWAZA (1909)

Les écrits publiés se trouvent dans les Archives Générales des Missionnaires d'Afrique (A.G.M.Afr). Leurs auteurs sont Mgr Hirth (1854-1931)²⁷², Allemand, Vicaire apostolique de Nyanza méridional, P. Classe (1874-1945), Français, Vicaire Général de Mgr Hirth au Rwanda, Mgr Sweens (1858-1950), Hollandais, Coadjuteur et Auxiliaire de Mgr Hirth, le P. Léonard (1869-1953), Allemand, Régional des Vicariats du Nyanza méridional et de l'Unyanyembe, le P. Dufays (1877-1954), Luxembourgeois, le P. Gilli (1882-1955), Italien, et les Pères français Soubielle (1883-1973), Pagès (1883-1951) et Delmas (1879-1950). Tous connaissaient la victime et la Mission de Rwaza. Mais aucun parmi eux n'était présent au moment des faits. Leurs témoignages sont donc de seconde main. Encore faut-il les comparer

²⁷² Mgr Hirth écrit en 1909 : « Epreuves. – Nous devrions dire plutôt triomphes, puisqu'il s'agit de deux missionnaires que Dieu a appelés à la récompense. Le P. Pierron d'abord, est décédé dans l'Ussuwi ; il entra à peine dans la carrière. Et le 1^{er} avril est tombé frappé de deux coups mortels, le P. Loupias, supérieur de Ruasa. C'était un des ouvriers les plus généreux de ce Vicariat et des plus entreprenants. Le cher confrère venait de faire dans sa jeune station, pour cette année seulement, une moisson de 263 baptêmes d'adultes et d'enfants de chrétiens, plus 419 baptêmes in extremis. » (Rapport Annuel de 1909-1910, N° 5, p. 263). Notons en passant que Mgr Hirth utilise un procédé du Cardinal Lavigerie. Celui-ci, très habile, présentait les échecs de ses missionnaires comme des victoires spirituelles.

avec les témoignages des *Banyarwanda* en lien avec les résultats de l'enquête de l'Administration coloniale allemande. Certes, ils contribueront à une meilleure compréhension d'un événement tragique qui connaît plusieurs lectures. Reste la présentation de la mort du P. Loupias dans le journal (ou diaire) de Rwaza qui passe pour la version officielle. Vu son importance, elle est prévue dans l'article suivant.

1. Lettre du Père Classe du 3 avril 1910 à ses confrères de Rwaza²⁷³

« Kabgaye, le 3 Avril 1910

Mes bien chers Confrères,

Nous n'avons qu'une chose à faire : adorer Dieu qui nous frappe et prier pour le pauvre Père Loupias. Je voudrais cependant encore espérer. Que Notre Mère au Ciel vous aide et nous aide ! **Je vous demande en grâce de demeurer calme ; vous le devez à vos œuvres, à vos chrétiens. Que nos œuvres ne soient pas les œuvres d'un homme de telle sorte que si l'un de nous tombe ceux qui ne sont pas nos amis ne croient pas que pour nous tout est perdu.**

A tous, Pères et Frères, je demande donc le plus grand calme. **P. Gilli restera momentanément votre Supérieur.** Demeurez parfaitement unis, d'autant plus unis que le malheur que nous pleurons est plus grand.

Surtout n'exercez aucune représaille et empêchez vos gens d'en exercer. La Résidence est avertie que nous devons donc attendre.

A bientôt, que Marie Immaculée vous garde tous !

Léon Classe

Adressez-moi de suite les renseignements détaillés »

2. Lettre de Mgr Hirth du 5 avril 1910 à ses confrères de Rwaza²⁷⁴

« Le 5 Avril 1910

Mes bien chers Confrères,

Le retard considérable qu'ont éprouvé certaines lettres de la Maison-Mère, ne m'a pas permis, il y a quelques semaines de vous annoncer moi-même en premier lieu, le choix que le Saint-Siège a daigné faire de la personne de Mgr Jos. Sweens, comme auxiliaire et coadjuteur pour cette mission du Nyanza méridional.

²⁷³ Lettre du P. Classe du 3 avril 1910 à ses confrères, A.G.M.Afr., N° 098083. Parmi les supérieurs majeurs, le P. Classe a été le premier à recevoir la nouvelle de la mort du P. Loupias.

²⁷⁴ Lettre de Mgr Hirth du 5 avril 1910 à ses confrères de Rwaza, A.G.M.Afr., N° 098085. Mgr Hirth n'a pas encore appris la nouvelle quand il écrit cette lettre. Il est alors très occupé par la nomination de son coadjuteur tant souhaité.

J'ai du moins aujourd'hui la consolation de vous annoncer son heureuse arrivée à Marienberg.

Vous voudrez bien, mes chers confrères, remercier le bon Dieu de cette faveur et en priant pour votre nouveau Père et Seigneur, et en faisant prier les fidèles.

Vous voudrez bien ainsi annoncer dimanche prochain, un Salut spécial du Très Saint Sacrement, à cette intention, pour le jour que vous désignerez dans la semaine.

Veuillez agréer encore, mes bien chers confrères, mes sentiments bien affectueusement dévoués en N.S.

Jean Joseph

Mgr Sweens vient d'abord à Bukoba ce soir 2 Avril avec P. van Baer [1881-1941] et 3 Sœurs. Demain matin entrée solennelle à Marienberg.

H. Léonard

Bukoba, 5 Avril 1910 »



LE P. LEONARD (1895)

3. Lettre de Mgr Sweens²⁷⁵ du 10 avril 1910 à ses confrères de Rwaza

« Marienberg, le 10 Avril 1910

Mes bien chers Confrères,
(...)

En second lieu, je vous adresse volontiers ces lignes pour vous faire part de la reconnaissance qui m'anime envers S.G. Monseigneur Hirth, Mon élévation à la dignité épiscopale, à la plénitude du sacerdoce, je la dois à Dieu, à nos Vénérés Supérieurs, et à Celui qui a bien voulu me prendre comme coadjuteur. Où pourrai-je mieux qu'à son école, apprendre les vertus apostoliques ? De toutes parts, je n'ai entendu qu'une voix pour vanter la belle organisation du Vicariat. Le nombre et la valeur des fidèles qui entrent sans interruption dans le bercail sont la preuve que Dieu bénit l'apostolat de Mgr le Vicaire apostolique.

+ Jos. Sweens
Coadj. du N.M. ²⁷⁶. »

²⁷⁵ Mgr Sweens, né en 1858 à Bois-le-Duc (Pays Bas), est ordonné prêtre en 1889. Il s'engage chez les Pères Blancs en 1889. Deux ans plus tard, il s'embarque pour le Vicariat de l'Unyanyembe chez Mgr Gerboin. En 1905, Mgr Livinhac le nomme visiteur régional pour les Vicariats du Nyanza méridional, du Nyanza septentrional et de l'Unyanyembe. Le 17 décembre 1909, il devient évêque auxiliaire de Mgr Hirth pour le Vicariat du Nyanza méridional. Il prend la direction du Vicariat « Nyanza méridional » en 1912. Il meurt à Rubya en 1950 (Notices Nécrologiques, 1951, pp. 5-13).

²⁷⁶ Lettre de Mgr Sweens du 10 avril 1910 à ses confrères de Rwaza, A.G.M.Afr., N° 098086. Mgr Sweens avait visité les postes de mission au Rwanda en 1904. Lors de cette visite, il avait été mis au courant des expéditions militaires organisées par le P. Classe à Rwaza. En mars 1910, le P. Sweens proposa au P. Loupias de punir ceux qui refusaient les ordres de la Mission : « Bukoba, le 2 Mars 1910, Bien cher Confrère,

4. Lettre du Père Pagès du 28 avril 1910 à Mgr Livinhac²⁷⁷

« Nyundo (Rouanda), le 28 Avril 1910

Monseigneur,

Je ne vous raconterai pas au détail tout ce qui s'est passé lors du meurtre du P. Loupias, ce serait trop long, mais ce que je vous dirai, c'est qu'on aimerait que cela fût arrivé dans de toutes autres circonstances. **La mission de Rwaza, comme vous le savez, a eu des débuts très pénibles, et après sa fondation, elle a eu affaire à pas mal de mauvaise volonté de la part de bien des gens. On a eu, peut-être, un peu tort de se mêler des affaires du pays, affaires qui ne concernaient pas directement la mission.** Mais chose digne de remarque, le coup qui nous a tous plongés dans la désolation, est venu du côté où on s'y attendait le moins de la part d'un homme dont le P. Loupias ne se défiait pas assez (Je me porte garant de ce dernier point). C'est de Lukara, un chef qui réside aux environs de la mission, aux pieds du Muhavura que le coup est parti.



MGR LIVINHAC

Or, ce chef-là, il y a quelques années à peine, avait été sauvé d'une mort certaine par les P.P. Dufays et Classe, qui l'ont fait donner pour guide à un Allemand, et l'ont ainsi arraché aux griffes du roi Musinga qui le retenait à la capitale pour le faire mourir.

Mais voici l'affaire. Il y avait eu une querelle entre Lukara et quelques autres petits chefs de son voisinage. L'affaire fut portée à la capitale, c'est-à-dire à Nyanza où réside le roi Musinga. Le procès une fois jugé, un messenger fut envoyé par le roi pour signifier la chose à Lukara. Mais comme il ne faisait pas bon avoir affaire avec ce dernier qui était redouté de tous, le roi Musinga avait fait dire au P. Loupias de se porter lui-même sur les lieux, afin de protéger l'envoyé par sa présence.

C'est ce qui eut lieu. Le 1^{er} Avril 1910, le P. Loupias se mit en route de grand matin, avec 4 chrétiens et un fusil. Le messenger royal signifia à Lukara les décisions de la capitale, et il n'eut pas d'incident.

Vous aurez déjà expliqué dans votre charité le retard qu'éprouve votre lettre du mois de décembre à cette réponse. J'espère que le bon Dieu mettra le calme et la paix dans vos pays et surtout dans votre chrétienté. **Ceux qui ne veulent pas écouter parmi les habitants du village, faites leur imposer une punition par le nyampara du village. Ceux qui demeurent dehors doivent être jugés par leur chef : je ne les livrerais pas facilement au juge européen.** J'espère que vous vous portez bien tous et que l'œuvre de Dieu se fait malgré les difficultés (...). Je vois ici qu'une caisse de munitions part pour le Muléra. Mort aux canards (...) ! (Lettre du P. Sweens du 2 mars 1910 au P. Loupias, A.G.M.Afr., N° 098079).

²⁷⁷ Lettre du P. Pagès du 28 avril 1910 à Mgr Livinhac, A.G.M.Afr., N° 097541-097542.



Mais hélas ! le Père voulut profiter de l'occasion pour plaider une affaire de vaches. Un des gens de Lukara nous avait, en effet, volé une vache, qui avait été ensuite tuée et mangée. Il y avait de cela environ un an. D'où les réclamations du P. Loupias qui voulait obliger Luakara à une restitution. Devant le mauvais vouloir de ce dernier, le Père l'avait pris par le bras. Mais Luakara s'étant dégagé de son étreinte, **le P. Loupias prononce les mots fatals de « Prenez-le ». Ce fut son arrêt de mort.** Car au même instant, en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, alors que Lukara se trouvait saisi par le Père et les chrétiens qui l'accompagnaient, une grêle de lances s'abattit sur le lieu de la scène. Les Nègres qui avaient saisi Lukara, s'étaient instinctivement baissés, comme ce dernier, habitués qu'ils sont au bruit de lances ou de flèches, mais le pauvre Père était roulé à terre, une lance fixée un peu au dessus de l'œil gauche.

Lukara avait profité de l'émotion pour s'enfuir avec ses gens. Le Père était tombé sans connaissance. Seule sa respiration oppressée montrait qu'il vivait encore. C'était sur les 11 heures. La nouvelle se répandit bientôt, comme la foudre, que Lugegana²⁷⁸ (le nom indigène du Père) était mort. Ce fut une avalanche, tous les chrétiens se précipitent, c'est à qui arrivera le premier. Le P. Soubielle et les deux Frères (j'étais malheureusement absent) se mettent en route. Ils avaient été devancés pour le sous-officier du camp allemand établi à 2 heures de la mission.

Le cortège se trouvait déjà en route pour la mission. Une fois arrivé, on essaya de donner un vomitif au pauvre agonisant. Mais il était écrit que tout serait inutile, le sacrifice devait être complet. L'absolution in extremis et l'Extrême-Onction lui avaient été données à la hâte. A 8 heures du soir, il rendait le dernier soupir.

C'est alors qu'on aperçut, en dépouillant le corps, une deuxième blessure, un peu sur le flanc, qui avait dû transpercer le foie. Nul ne s'en était douté jusque-là. C'est probablement au moment où la première lance avait renversé le Père, qu'il reçut la deuxième, alors qu'il gisait à terre. Les deux coups étaient mortels.

Pour en revenir à Lukara, le chef révolté, comme on l'appelait, ce malheureux, blessé comme il avait été dans son orgueil qui était profond, puis aigri et défiant, comme il était, avait dû prévoir le cas où on voudrait lui faire violence et lui jouer un mauvais parti. Sans nul doute, le pauvre Père Loupias en prononçant les mots fatals de « Prenez-le » n'avait pas l'intention de le faire arrêter. Il voulait seulement lui faire peur... mais hélas ! un terrible malheur a suivi.

Durant ces malheureux jours, les chrétiens m'ont bien impressionné. Je n'aurais jamais cru que les Nègres eussent autant d'attachement pour leurs prêtres. La nouvelle s'était répandue vite ; les nouvelles vont vite en pays nègre. Tout le pays s'est ébranlé, c'était une véritable avalanche humaine. Quelle ne fut pas leur tristesse, quand ils perçurent gisant sur une claie d'osier (une porte indigène) celui qu'ils avaient vu partir dans la matinée plein de vie et de santé. Mais ce fut bien autre chose quand le triste cortège pénétra dans la cour de la mission. Jusqu'alors contenus, les sanglots éclatèrent. Toute la soirée de vendredi, la cour ne désemplit pas. C'était à chaque instant, des questions comme celles-ci : « Comment va-t-il ? Est-ce qu'il

²⁷⁸ Autre orthographe de « Lugegana ».

va mieux ? Est-ce que le bon Dieu va nous enlever notre père » ? On en a vu plusieurs se glisser, tout en pleurs, à la chapelle pour y réciter le chapelet.

Mais le bon Dieu voulut que le sacrifice fût complet. A 8 heures du soir, le pauvre blessé s'endormait de son dernier sommeil. On le revêtit immédiatement de ses plus beaux habits et le corps fut exposé par les chrétiens qui se succédèrent sans interruption autour de la couche funèbre. La messe de requiem fut célébrée le lendemain ; la chapelle était comble, nul ne manquait à la cérémonie. Les funérailles eurent lieu dans l'après-midi. Les chrétiens rangés en deux files, s'avancèrent lentement vers le cimetière, récitant le chapelet qu'interrompait plus d'un sanglot. La fosse avait été creusée aux pieds de la grande croix qui domine le cimetière et c'est là qu'il fut déposé, au milieu des nombreuses victimes de la cholérine qui a ravagé le Rwanda tout dernièrement.

Le P. Loupias était réellement aimé des chrétiens, auxquels plaisait beaucoup sa bonhomie. Il avait également su se faire estimer des païens qui fréquentaient la mission.

« Le roi qui nous aimait, on nous l'a tué », s'écriait un païen après les funérailles, et au ton de voix on sentait bien que ce n'était pas une flatterie qu'il nous adressait.

Voilà, Monseigneur, lesquels détails que je me suis permis de vous adresser à l'occasion de ce malheur. Espérons que la mission n'en sera pas arrêtée dans sa marche.

Je vous prie, Monseigneur, de vouloir bien agréer mes respectueux hommages.

A. Pagès

Le P. Classe ayant désigné le P. Delmas comme supérieur provisoire de la mission de Rwaza, a jugé à propos de m'envoyer prendre sa place à Nyundo. Je ne vous cacherai pas la peine que j'en ai éprouvée. J'en fais néanmoins volontiers le sacrifice surtout en de pareilles circonstances, où le bien public doit passer avant le bien privé²⁷⁹. »

²⁷⁹ En marge de la lettre : « Répondue le 17 Juin – Circonstances du meurtre du P. Loupias. » Le P. Albert Pagès naquit à Monastier en Haute-Loire, le 23 septembre 1883. Ordonné prêtre à Carthage le 28 juin 1908, il atteint le Rwanda en décembre de la même année. On le trouve tout d'abord à Rwaza où il demeure un an et demi, avant d'effectuer un premier séjour à Nyundo. En 1913, il va à Rulindo pour passer l'année suivante à Save. Ses pérégrinations le conduisent à Kansi en 1916 et à Miribizi quatre ans plus tard. En 1922, il rejoint l'Europe d'où il repart pour Zaza cette fois. Après quelques mois dans ce poste, il est nommé professeur au petit séminaire de Kabgayi. De 1924 à 1927 il est aumônier du Noviciat des Sœurs *Benebikira* à Save. C'est là qu'il apprend sa nomination comme supérieur de la mission de Nyundo, poste qu'il occupera jusqu'à sa mort, le 9 janvier 1951. Il est l'auteur de nombreux livres et articles sur l'histoire et la culture rwandaise. Certains voyaient en lui « l'Hérodote du Rwanda. »

5. Rapport du Père Pagès sur la mort du Père Loupias²⁸⁰

« La scène du meurtre »

Dès le 28 Mars déjà, le P. Loupias avait manifesté à Paolo l'un de nos nyampara, son dessein d'aller chez Lukara, sans arrêter le jour. La suite du récit montrera ce qu'il voulait aller faire. Le 31 mars, arrive dans la matinée un envoyé du roi, un Mutusi du nom de Shingamyeto, accompagné d'un certain nombre de Bakaza (une fraction séparée de la famille des Balashi) qui étaient allés plaider à la capitale contre Lukara. « Le roi m'envoie te dire, dit l'envoyé Shingamyeto, s'adressant au P. Loupias, de venir assister au débat, car nous craignons que Lukara ne nous tue ».

Le P. Loupias qui connaissait le procès depuis longtemps, et avait manifesté le désir d'aller chez Lukara ne se fit pas prier. On convint d'y aller dès le lendemain 1^{er} Avril. Sur ce, le Père fait avertir par un homme le Mutsi Luhanga, le gardeur de notre troupeau de vaches, de venir le rejoindre chez Lukara, car il voulait en même temps profiter de l'occasion pour s'occuper d'une affaire de vaches. En même temps, il fait prévenir Lukara, en lui envoyant un homme auquel il a remis un bout de papier, afin que Lukara reconnaisse à ce signe que c'est bien là un envoyé du Muzungu (du P. Loupias).

Le 1^{er} Avril, le Père se lève donc de grand matin, dit la messe à 5 heures et se met en route avec quatre chrétiens qu'il avait fait avertir la veille, Paolo, Max Ukilehehe son frère et Paolo, l'un de nos nyampara. Ce dernier lui avait remarqué la veille qu'il serait bon de n'aller chez Lukara qu'avec deux fusils : « Nous ne risquons rien, répond le Père, car c'est Musinga (le roi) qui nous envoie ». On part donc. Le Père avait fait prendre avec lui sa chaise pliante, un parapluie, un imperméable et un fusil à 10 coups. Un peu avant d'arriver chez Sebuyange, un petit chef que commandait autrefois Lukara, le Père rencontre les envoyés de ce dernier au nombre de 5. « Où allez-vous, leur dit le Père ? Chez toi, répondent les envoyés de Lukara. Mais, répond le Père, je suis venu à la rencontre de Lukara ». Presque au même instant, Sebuyange dont on vient de parler, vient rejoindre le Père avec son père et ses gens, puis Shingamyeto, l'envoyé du roi, qui avait passé la nuit chez Sebugyange, accompagné d'un homme, puis Luhanga, notre grand vacher, avec ses gens. Le Père parlant à tous ces gens dit qu'il ne veut aller dans le lugo (maison) de personne, qu'il est seulement venu écouter sur la colline. Prenant ensuite un des envoyés de Lukara, il l'envoie lui dire de venir écouter la parole que Musinga a envoyée. On s'assied et on cause. Lukara se fait longtemps désirer. Il s'annonce enfin suivi de deux troupes de gens bien armés, qui s'assoient derrière leur maître, un peu au dessus de lui. Le Père assis sur sa chaise, se trouve en face de Lukara. « Je suis venu voir, dit-il, ce que l'envoyé de Musinga dira ». C'est alors que l'envoyé, le Mutusi Shingamyeto commence ainsi : « Musinga veut que Sebuyange commande les Bakaza, que Kamana (un

²⁸⁰ Rapport du P. Pagès sur la mort du P. Loupias (sans date), A.G.M.Afr., N° 098430-098435. Le P. Pagès était arrivé au Rwanda en 1909. C'est à Nyundo qu'il écrira son rapport. Par ce fait, il n'a pas pu demander des explications supplémentaires.

autre petit chef) commande les Intabga (autre fraction de la grande famille des Balashi), que Lukara enfin commande les Abakemba (autres Balashi) ».

L'envoyé à peine a-t-il fini de parler qu'un des gens de Lukara, qui était allé à la capitale se lève et dit : « Tu mens, ce n'est pas ce que le roi a dit, il a dit que Lukara commanderait comme précédemment tous les Balashi ». Lukara méchant, reprend sur un ton moqueur : « Musinga m'a dépouillé, toi Sebuyange tu me commanderas comme je t'ai commandé autrefois ». Et Sebuyange, qui connaissait fort bien son interlocuteur, de répondre aussitôt : « Je ne veux pas te commander, car tu tues mes hommes ».

L'envoyé Shingamyeto reprend : « Allons à Nyanza (à la capitale), toi Lukara, toi Sebuyange, toi Kamana et que le Père envoie également un homme, nous verrons ce que le roi commande ». Et Lukara de dire : « Je ne veux pas y aller, parce que je n'ai pas assez de gens pour porter les cadeaux du roi » ; « Mais, reprend l'envoyé, n'emporte rien, ne fais que partir, viens avec moi ». On discute encore. Après diverses réponses où se lit son astuce et son mauvais vouloir, Lukara finit par dire : « C'est bien, j'accepte, j'irai à la capitale », ce qui n'était encore qu'une tromperie, à laquelle personne ne se laissait prendre. Mais comme on était fatigué de la séance, le Père s'empresse de dire : « C'est bien, vos affaires sont terminées ». Et tous les autres de répéter à leur tour : « C'est bien, c'est fini ».

C'est alors que commence une 2^{ème} séance qui devait hélas se terminer par une tragédie. La première affaire terminée, le Père s'adresse à Luhanga, notre grand vacher Mutusi : « Et ma vache » ? Il s'agissait, en effet d'une vache, qu'un des gens de Lukara nous avait volée quelques mois auparavant, et qu'on avait tuée et mangée. Le Mutusi Luhanga répond : « C'est un des gens de Lukara qui en est le voleur ». – « Plaide avec Lukara, répond le Père ». – « Tu m'as volé six vaches, dit Luhanga, et tu en as volé une au Père ». – « Je connais fort bien le voleur, dit Lukara ». – « Donne-moi ses vaches, reprend alors le Père ». « Elles sont parties dans le Bufumbira (Congo belge)²⁸¹. – « Mais ajoute, le Père, tu lui as pris deux vaches, je le sais, donne-les moi ; et puis je sais que le voleur a épousé ta sœur et qu'il t'a donné deux vaches pour la payer, ces vaches, donne-les moi ». – « Elles sont crevées, dit Lukara, mais je poursuivrai le voleur, et si je ne t'amène le voleur ou les vaches, tu viendras me brûler ». C'était une manière de répondre, car on savait bien que Lukara n'en ferait jamais rien. Aussi le Père, ajoute-t-il aussitôt : « Tu ne fais que mentir, mais si vous voulez combattre, bien que vous soyez nombreux, nous combattons ». Et en même temps il prenait le fusil à 10 coups qu'il ouvrait, pour montrer les nombreuses balles qu'il contenait : « Voyez mon fusil, il y a beaucoup de balles ».

C'est à ce moment que Lukara se serait un peu retourné en arrière et aurait dit à ses gens, ces trois mots : « Nonaha bahungu, murabyemye » (Eh bien, jeunes gens, est-ce que vous avez bien compris, est-ce entendu)²⁸², ce qui fait supposer qu'il y avait eu entente entre lui et ses gens, dans le cas où on lui jouerait un mauvais parti, car Lukara était très défiant.

Après avoir répondu au Père qu'il lui amènerait ou le voleur ou les vaches, Lukara faisait mine de se lever et de partir quand le Père le prend par

²⁸¹ Il s'agit probablement d'une erreur de l'auteur. Le Bufumbira est une province du Rwanda précolonial. Cette province fait maintenant partie de l'Ouganda.

²⁸² Ou encore : « Eh bien, jeunes hommes, est-ce que vous êtes bien d'accord ».

le bras : « Nous ne partirons pas d'ici, que tu ne nous aies amené des vaches ». **Lukara fait un mouvement violent et se dégage de l'étreinte du Père, qui crie à ses gens : « Prenez-le ». Immédiatement on le reprend ; le Père le tient par le bras droit, Luhanga par le bras gauche, et deux chrétiens par les épaules, faisant dos aux gens de Lukara, qui étaient en arrière et un peu plus haut, comme je l'ai déjà dit. A ce même moment, racontent nos gens, témoins oculaires, nous entendons comme un bruit de lances qui vibrent dans l'air, nous nous courbons instinctivement ainsi que Luhanga et Lukara.** Je sens qu'une lance a passé sur mon épaule. Je me retourne pour voir les ennemis, dit Paolo, le nyampara, puis je regarde du côté du Père. Il gît à terre, une lance fixée un peu au-dessus de l'œil gauche. Il n'a pas prononcé une seule parole. Je retire la lance qui avait pénétré jusqu'à moitié, et il en sort avec un assez gros morceau de cervelle, et je la dirige sur les ennemis, mais sans attraper personne. **Au moment où le Père avait prononcé le mot fatal de « Prenez-le » on avait entendu un certain Munyaruhara de la suite de Lukara, prononcer ces paroles « Est-ce que vous abandonnez le roi, c'est-à-dire Lukara » et immédiatement les lances avaient fait leur œuvre de mort.**

Le Père avait reçu un second coup de lance un peu sur le côté, qui avait transpercé le foie, mais on ne s'est aperçu de cette deuxième blessure qu'en dépouillant le cadavre, le soir. Nos gens ont su après coup que ce coup lui avait été donné par un nommé Lubashumukore, genre de Rwobaka, fils de Biranboneye²⁸³. Cet homme se trouvant auprès du Père, a dû profiter du moment où le premier coup de lance a étendu le Père à terre, lui a plongé sa lance dans le flanc et s'est enfui aussitôt, sans être vu. Aucune tâche de sang sur la gandoura n'a dévoilé la blessure, et ce n'est qu'en dépouillant le cadavre qu'on a vu les linges de dessous imbibés de sang, et qu'on a découvert une petite déchirure dans la gandoura. Le Père était tombé frappé à mort, les deux blessures étaient mortelles et lui avaient enlevé toute connaissance. La perte de la connaissance avait dû être instantanée comme les coups de lance. Seule sa respiration oppressée indiquait qu'il lui restait encore un souffle de vie qu'il devait garder jusqu'à environ 8 heures du soir.

Le nyampara Paolo ayant retiré la lance qui s'était fixée un peu au-dessus de l'œil gauche, avait repris le fusil tombé des mains du Père. Mais il ne peut faire manœuvrer le mécanisme qu'il ignore ; il y avait 10 balles dans le fusil. Il prend alors des balles de la cartouchière, il les met une à une dans le fusil et tire d'abord trois coups sur les gens de Lukara qui s'étaient enfuis aussitôt le coup fait. Puis s'adressant aux Bakaza qui étaient demeurés tout interdits : « Mais aidez-nous donc, portons le Père et amenons-le dans le lugo²⁸⁴ de Sebuyange. C'est là que le Père fut porté et laissé sous la garde d'un nommé Kazamarande. Après avoir versé un peu d'eau sur la blessure, les trois chrétiens (car le 4^{ième} s'était enfui à toute jambe pour porter la nouvelle) avec les Bakaza, se dirigent vers les cases de Lukara et de ses gens, auxquelles ils mettent le feu. Paolo, le nyampara, reprend le fusil et tire un certain nombre de coups, environ une quinzaine, sur les fuyards. Il en tue deux et

²⁸³ « N.B. : Quant au premier meurtrier, c'est un certain Manuka, fils de ce même Rwoboka ».

²⁸⁴ Une maison avec son enclos.

en blesse un autre sur le bras. Un autre chrétien prend à son tour le fusil et tue un homme.

La conduite de Luhanga, notre vacher, a paru très louche dans cette affaire. Lukara, ayant pu se dégager, se met à fuir, pendant que les chrétiens regardent avec stupeur le Père étendu à terre. Luhanga le poursuit, feignant de vouloir l'atteindre et de le tuer avec sa lance. Or voilà précisément que Lukara, dans sa fuite, trébuche et roule à terre. Que fait Luhanga ? Terriblement gêné, il fait demi-tour pour voir ce qu'il en est advenu du Père. Ajoutons que Luhanga a fait le pacte de sang avec Lukara. Etait-il du complot ? Qui le sait. Peut-être que le complot, si complot il y a eu de la part de Lukara, n'était que conditionnel, comme semblerait l'indiquer ces trois mots ! Nonaha, bahungu, murabyemeye, traduits plus haut. Si Luhanga n'était pas du complot, du moins a-t-il eu peur de s'attirer une vengeance en tuant Lukara qui est fort redouté des Batusi. L'avenir dira peut-être ce qu'il en est au juste de la conduite de Luhanga. Toujours est-il encore qu'il a refusé le ngobyé (sorte de chaise à porteur) qu'on lui a demandé pour transporter le Père. Pourquoi a-t-il refusé ??? Il n'a pas osé se présenter à la mission les jours suivants. Il a fait dire qu'il avait quelque chose à nous raconter, mais qu'il avait peur des chrétiens.

Après avoir brûlé les maisons de Lukara et de ses gens, les trois chrétiens reviennent avec les Bakaza chez Sebuyange dans le lugo (cour) duquel on avait déposé le Père. Ils trouvent deux soldats qu'un indigène du pays parti pour Luhengeli avertir le sous-officier, avait trouvé en route coupant du bois. On met le Père sur une claie (en roseaux) et on se dirige du côté de la mission. Ils ont à peine fait 200 mètres que survient à son tour le sous-officier, un sergent major, accompagné de ses soldats. Il fait arrêter le cortège, examine attentivement la blessure de l'œil, essaye vainement de faire prendre au moribond quelques gouttes de vin mêlé à de l'eau. Il est occupé à lui mettre sur la blessure un linge imbibé d'eau, quand survient à son tour le P. Soubielle.

Sur les 11 heures, on se transmet de colline en colline que le Père est attaqué, qu'on l'a blessé, qu'il est (sic) mort. Immédiatement le P. Soubielle, et les deux Frères se mettent en route avec leurs fusils. Une foule de chrétiens et de catéchumènes se mettent à leur suite. C'est à qui arrivera le plus vite. Devançant les Frères, le P. Soubielle arrive le premier. Il trouve le sous-officier. A son tour, il veut voir si le Père a conservé quelque connaissance, il lui parle à l'oreille, mais tous ces essais sont inutiles ; il lui donne l'absolution in extremis.

Le cortège se remet en marche, tandis que le sergent major renvient en arrière, avec un des témoins oculaires de la scène auquel il fait demander quelques explications par le moyen de son interprète. Il se fait montrer l'endroit où est tombé le Père, puis il va brûler ce qui était encore debout. Il remet ensuite au chrétien la montre du Père, qu'il avait prise craignant qu'elle tentât les indigènes, pour qu'il la rapporte à la mission, et revient bientôt après lui-même pour avoir des nouvelles de la malheureuse victime.

Je ne vous raconterai pas au détail, tout ce qui s'est ensuite passé à la maison, à l'arrivée du cortège, absent que j'étais. **Les Pères Gilli et Soubielle pourront vous le dire, ainsi que les Frères Alfred et Pancrace, qui ont pris les dimensions des blessures.** Tout ce que je sais, c'est que le Père a reçu à la maison le sacrement de l'Extrême Onction. **Le P. Gilli a ensuite**

essayé de donner de l'émétique au Père... Mais il était écrit que le sacrifice devait être complet. Environ vers les huit heures du soir, le pauvre P. Loupias s'endormait de son dernier sommeil et son âme paraissait devant le bon Dieu.

Le corps a été immédiatement revêtu d'habits neufs. C'est pendant qu'on procédait au dépouillement qu'on s'est aperçu de la seconde blessure. On l'a ensuite exposé à l'Eglise où les chrétiens sont venus le veiller toute la nuit. Le lendemain samedi, à midi, le corps commençant à se décomposer, il fallut songer à le porter au cimetière. On le mit dans un cercueil que les Frères avaient fait à la hâte, et au milieu des larmes et des prières de tous les chrétiens, on le conduisit à sa dernière demeure. Il repose maintenant aux pieds de la grande croix qui domine le cimetière, entouré de tombes récemment creusées lors du terrible fléau qui a fait tant de victimes à Rwaza.

Le sergent-major s'est fort bien conduit dans ces circonstances ; il a montré beaucoup de sympathie à la mission et a assisté aux funérailles. Il a prié la mission de lui fournir tous les renseignements qu'on pourrait lui donner, et des guides sûrs qui pourraient l'aider dans ses recherches.

A. Pagès

Avec ce rapport un avocat se chargerait de faire acquitter le pauvre Lukara, en prouvant qu'il se croyait très sincèrement dans le cas de légitime défense. Je ne sais ce qui se passe en ce moment au Mulera, mais je m' imagine que beaucoup de gens innocents paieront la sauce, peut-être de leur vie. Le devoir de la mission ne serait-il pas de faire tout ce qu'elle peut pour éviter toutes représailles²⁸⁵.

Sur les antécédents de Lukara

Quelques mots sur les antécédents de Lukara et sur ses relations avec la mission de Rwaza me semblent nécessaires pour expliquer la scène du meurtre. Lukara, était le petit-fils d'un homme, qui sans être de race Mutusi, a joui de quelque faveur sous le roi Lwabugri prédécesseur de Musinga. Son grand-père Sekitandi avait pour fonction de fournir le miel à la capitale. Ajoutons en passant que le Muhavura, aux pieds duquel réside Lukara, est riche en miel. Sekitandi fut tué par Lwabugri qui fit couper les deux pieds, et le fit ensuite attacher sur une fourmilière d'intozi (fourmis noires dont la piqure est très vive) où il mourut après quatre jours d'atroces souffrances. Bishingwe, le père de Lukara continua néanmoins à jouir de quelque faveur à la cour et à fournir le miel de la capitale. Il dut mener une vie assez tranquille, car, disent les Nègres, il finit tranquillement ses jours dans son lit. Quant à Lukara, il succéda à son père dans la même charge auprès du roi Musinga, et se trouvait assez bien en cour quand survint un incident. Un procès s'étant élevé entre lui et le Mutusi Luzirampuwe pour une affaire de vaches et de champs, il fut tranché en faveur de ce dernier (Luzirampuwe) et cela grâce à la mère du roi qui était intervenue dans le procès. C'est alors que Lukara aurait prononcé les paroles restées célèbres : « A-t-on jamais vu des procès tranchés par des femmes. Pas de femmes pour juge, sinon c'est

²⁸⁵ Note du 24 juin du P. Léonard à un membre du Conseil Général, A.G.M.Afr., N° 098431.

encore ma mère qui serait le plus apte à trancher des procès ». C'était offensant pour le roi Musinga qui ne sait pas ce que c'est le pardon des injures. Lukara comprit bien vite la grandeur de son crime ; il s'attendait tous les jours à être tué ; le sol de la capitale lui brûlait les pieds. C'en était fait de lui quand survinrent successivement à la capitale les P.P. Classe et Dufays²⁸⁶, puis le jeune Docteur polonais M. Czekanovski. Le P. Dufays chez qui Lukara allait souvent pleurer, eut une idée lumineuse. Il raconta l'histoire à M. Czekanovski qui se préparait à aller au Mulera, et lui conseilla de le demander pour guide au roi. La chose fut acceptée. Le roi qui voulait tuer Lukara, voulait donner un autre guide, mais devant l'insistance de M. Czekanovski, il dut le laisser partir. C'est ainsi que Lukara s'éloigne de ce lieu fatal, où il se promet bien de ne plus mettre les pieds. Hélas ! Il devait en récompenser bien mal ses bienfaiteurs.

C'est ce même Lukara qui fit un jour attaquer la caravane de M. Kirstein. Pour se débarrasser de ces hôtes gênants, ce Monsieur dut lui-même prendre un fusil et faire le coup de feu. Ce ne fut qu'après avoir vu l'un des leurs frappé en pleine poitrine, que les gens de Lukara abandonnaient la partie. Pour vous montrer combien le P. Loupias se défiait assez peu de Lukara, je me permettrai de vous citer un fait dont je garantis l'authenticité. **A M. Kandt qui lui avait demandé des détails sur cette dernière attaque, le P. Loupias répond en défendant Lukara, en disant qu'il n'est pas aussi révolté qu'on le croit. C'est dans un brouillon de lettre, trouvé parmi les papiers du Père que j'ai puisé ces renseignements.**

Non, le Père ne se défiait pas assez de Lukara, et pourtant il le savait fourbe. Certes, il y a eu de temps en temps de bonnes relations entre lui et la mission, mais il y a eu aussi de petites querelles. Comme je l'ai déjà raconté dans la scène du meurtre, l'un des gens de Lukara nous avait volé une vache, qui avait été tuée et mangée. Devant les réclamations du P. Loupias, il n'avait répondu que par des dénégations ou des tromperies, disant tout d'abord qu'il n'était pour rien dans l'affaire, disant ensuite que son oncle lui avait pris toutes ses vaches, etc... **Le P. Loupias de guerre lasse, un beau jour, lui fit envoyer un kiboko²⁸⁷ et une balle [de fusil], en ayant l'air de lui dire par là que ce qu'il méritait c'était le kiboko, et que bien que**

²⁸⁶ Le Père Félix Dufays (1877-1954), originaire d'Hollerich, rejoignit des Pères Blancs en 1890. Il intégra leur Petit Séminaire de Saint-Eugène (Alger) en 1892. Là, il y rencontra le Cardinal Lavignerie. Il fut ordonné prêtre en 1903. La même année, il arriva au Rwanda où il fonda, sous la direction du P. Classe, la mission de Rwaza. En 1913, il fut nommé économiste au Burundi. Il y demeura jusqu'en 1927. Après avoir travaillé à Heston (UK), il suivit une formation de cinéaste aux studios d'Épinay. Il tourna des films documentaires comme *De Dakar à Gao* (1930) et *Sahara, terre féconde* (1933). Il publia des études ethnologiques et linguistiques sur son séjour en Afrique. En 1938, il publie *Les Enchaînés. Au Kinyaga* en collaboration avec Vincent de Moor. Il est l'auteur du roman *Le Calvaire de Cosma-Benda* qui se déroule au Rwanda. Le récit illustre la notion de pardon chrétien. En 1953, ce roman a servi de base au scénario du film « Vendetta » du Père De Vloo. Le P. Dufays mourra à Mariental en 1954.

²⁸⁷ Un fouet en cuir fait de lanières de peau d'hippopotame ou de rhinocéros séchées. Il servait à punir les Noirs qui outrepassaient le règlement colonial. Au Rwanda, la loi du 5 octobre 1943 avait limité à huit le nombre de coups pouvant réprimer une infraction à la coutume. Cette peine a été abrogée en 1951 (R. BOURGEOIS, *Banyarwanda et Barundi*, Tome II, Bruxelles, 1954, p. 399).

loin, il pourrait l'attraper avec son fusil. Que fit Lukara ? Il nous fit parvenir par le même courrier cinq œufs pourris. Quelle signification attachait-il à cet envoi, je l'ignore. Plus tard encore, je me souviens qu'un de ses gens venu nous saluer en son nom à la mission, avait également apporté une douzaine d'œufs pourris. Ces deux derniers traits m'en rappellent un autre qui remonte à un peu plus haut. Un jour, il nous avait fait amener en cadeau une vieille vache, que nos gens disaient avoir été ensorcelée, pour nous attirer des malheurs. Le P. Loupias, pour montrer qu'il n'avait nullement peur des mauvais sorts, lui fit dire qu'il acceptait et la lui paya en étoffes, comme on paie pour les cadeaux.



Après l'incident du kiboko et de la balle, Lukara cessa de faire parler de lui à la mission, et ses gens ne venaient plus nous saluer en son nom, quand tout à coup il nous fit demander du remède pour un de ses parents, un frère je crois, malade de la dysenterie. On lui fit parvenir de l'acide phénique mélangée à de l'eau. Que fit-il du remède ? Nous jugeant à sa taille probablement, il pensa que nous profitions de l'occasion pour envoyer du poison et mit le remède de côté. Nous apprîmes que son malade mourut. Puis, le P. Loupias, quelques temps après ayant donné à un envoyé du roi (envoyé en mission chez Lukara et qui craignait d'y trouver la mort), nos deux nyampara pour l'accompagner chez ce terrible sire, nous sûmes qu'il leur fit boire du pombé dans lequel il avait au préalable versé le fameux remède. Il voulait sans doute voir si notre poison était de quelque valeur.

Que le P. Loupias ne soit pas assez défié de Lukara, c'est qu'il pensait que ce triste sire avait conservé quelque reste de reconnaissance pour ceux qui l'avaient retiré des griffes du roi. Et puis, disons-le aussi, malgré les

quelques nuages qui s'étaient élevés entre lui et la mission, Lukara semblait nous avoir donné quelques marques de confiance. Lors de la fondation du camp allemand au Luhengeri, à environ 2 petites heures de la mission de Rwaza, M. le Résident Godovius, puis après son départ M. le Major (Commandant) Joanes, avaient successivement invité Lukara à venir les trouver au camp, lui promettant d'arranger son affaire avec le roi²⁸⁸. Celui-ci excessivement défiant, différait de jour en jour, puis se disait malade. Entre-temps, il envoyait gens sur gens nous faire demander à la mission, si les Blancs du Luhengeli ne lui tendaient pas un piège, s'il n'y avait pas de danger pour lui, si les Blancs ne le livreraient pas au roi, etc... **Nous eûmes beau lui faire dire, que les Blancs n'étaient pas comme les Nègres, qu'ils ne trompaient pas ainsi les gens**, il ne voulut pas s'y rendre. Mais par là, il semblait avoir montré qu'il avait en nous quelque confiance. Le P. Loupias s'y était laissé prendre, bien d'autres l'auraient fait comme lui. Bien plus encore, Lukara vint ensuite lui-même en personne à la mission, à deux reprises, et hélas ! tout récemment. Le P. Classe, qui était venu voir où en étaient les travaux de l'Eglise, se trouvait à Rwaza lors d'une de ses visites.

J'avais entendu dire par le P. Loupias que Lukara était très orgueilleux et très infatué de lui-même. A la maison ou sous la tente, quand il lui est arrivé de se trouver avec le P. Loupias, il ne s'asseyait pas n'importe où, mais sur une caisse ou bien sur une chaise. Je ne garantis pas l'authenticité du détail parce que je n'ai pas eu le temps de le contrôler, mais voici ce que j'ai entendu dire par les Nègres. Je ne sais plus à quelle occasion, Lukara s'était rencontré avec le P. Loupias sous la tente. Ce dernier s'étant écarté un instant, trouve à son retour Lukara installé dans sa chaise pliante. Et le Père de le prier en langage nègre bien entendu de quitter la chaise. Lukara paraît-il, aurait répondu que son... (je n'ose dire le nom, mais vous le devinez) valait bien celui des Bazungu (Blancs).

Sur les antécédents de Lukara (suite)

Que Lukara soit tout infatué de lui-même, en voici une autre preuve. Dans le cours d'une de ses visites à la mission, c'était peut-être à la fin de Janvier 1910, Lukara avait parlé d'aller voler des vaches chez un tel. Et comme on cherchait à l'en dissuader, Lukara continuait à exposer ses desseins tout comme s'il n'avait rien entendu, ne pouvant comprendre que d'autres puissent lui imposer une nouvelle manière de faire. Le P. Classe peut vous le dire, il se trouvait alors à Rwaza.

Ces visites successives de Lukara avaient été un peu déterminées, je crois par un premier voyage que le P. Loupias en quête de bois pour l'Eglise, avait été faire aux pieds du Muhavura. Lukara qui sentait son influence lui échapper, à la suite de ses démêlés avec les Bakaza qui s'étaient soustraits à son autorité, comme nous le verrons plus loin, voulait être en bons termes avec nous, pensant que nous pourrions lui être de quelque secours. D'où ses

²⁸⁸ « N.B. : Cela se passait fin de décembre 1909. »

visites successives à la mission, déterminées comme je viens de le dire par le premier voyage du P. Loupias, ce qui l'avait ensuite encouragé à venir nous voir.

Ce n'était pas la sympathie qui nous l'amenait, c'était plutôt l'intérêt. Dans cet homme tout infatué de lui-même et de plus aigri, qu'était Lukara, il n'y avait de place que pour la haine et la défiance. Sa disgrâce à la capitale, où il n'y avait plus rien à espérer, avait dû aviver fortement sa susceptibilité. Les manières de faire du P. Loupias à son égard, avaient dû également gravement l'offenser. Puisqu'il s'agit d'expliquer le meurtre, il n'est pas inutile, ce me semble, de rechercher les causes qui remontent à plus haut.

Les gens de Lukara qui savaient fort bien que le Père était en quête de bois, lui avaient dit qu'il en trouverait beaucoup chez eux. Le Père se rendit donc chez Lukara, c'était je me rappelle bien vers le commencement de Décembre 1909. Mais il se trouva déçu ; les arbres étaient rares. Dans son mécontentement, il se permit de porter la main sur la figure de Lukara. Le coup ne fut peut-être pas très violent, toujours est-il que la pipe de Lukara se brisa en deux. Le fait est certain ; je l'ai entendu de la bouche du P. Loupias et des chrétiens qui l'accompagnaient. Hélas ! C'était une imprudence dont on ne pouvait soupçonner les conséquences. J'ai ensuite entendu les chrétiens raconter que les gens de Lukara vexés a) de l'humiliation qu'on avait fait subir à leur chef, voulaient en venir aux mains, mais que devant la contenance des chrétiens au nombre d'une trentaine, tous bien armés, ils se seraient enfouis, activés dans leur fuite par le bruit d'un coup de fusil que l'on aurait tiré pour leur faire peur. b) Lukara, paraît-il, ensuite, aurait dit à ses familiers qu'il s'habillerait un jour de l'étoffe du Blanc. Mais je ne puis me porter garant de l'authenticité de ces deux derniers détails (a et b), n'ayant pas eu le temps de les contrôler. Je les cite néanmoins, parce qu'il est quelquefois bon de connaître ce que les Nègres pensent de leurs semblables en de pareilles circonstances. Les sentiments qu'ils leur prêtent ne sont pas toujours gratuits. Toujours est-il que Lukara n'en a rien laissé paraître, car quelques mois après, il venait à la mission, suivi d'un nombreux cortège, et nous faisait cadeau d'un joli taureau.

Après un second voyage fait par le Père, toujours en quête de bois sur les bords du lac supérieur (le lac Mulera qui domine le lac Ruhondo, ce dernier le plus rapproché de la mission), j'ai entendu ses porteurs rapporter un nouvel incident. Le Père aurait commandé à l'un de ses chrétiens du nom de Pancrace, d'aller faire la cuisine dans un des lugo de Lukara. Celui-ci paraît-il serait survenu à l'improviste, aurait pris le chrétien qu'il aurait renversé à terre en lui disant d'une voix terrible : « Je ne veux pas que tu viennes dans ma maison ». C'est alors que le Père serait intervenu ; il aurait à son tour empoigné Lukara, en lui enlevant sa lance qu'il aurait fixée en terre par le haut (par le fer de lance).

Ces procédés, dont je puis malheureusement garantir l'authenticité de quelques-uns, ont dû l'humilier beaucoup aux yeux de ses gens, lui qui se conduisait en roi, tout roitelet qu'il fut dans son coin de terre.

Nous voici arrivés à l'affaire des Bakaza, dont il faut tenir compte, puisqu'elle a fait l'objet de la première partie du débat dans la scène du meurtre, et aussi parce qu'elle n'a pas peu contribué à raviver la susceptibilité de Lukara. C'est le vol d'une vache qui a déchaîné toute l'affaire, qui en d'autres termes a mis le feu aux poudres. Un des gens de Lukara s'en fut un jour

voler la vache d'un Mukza, d'où procès et querelle entre les deux partis. Lukara mécontent de ce que les Bakaza fussent venus attaquer ses bagaragu (c'est-à-dire les gens qui ont le plus de titres à sa familiarité et à sa protection) s'en alla à son tour les attaquer et leur tua deux hommes. Vexés de ce mauvais procédé, les Bakiza allèrent plaider à la capitale contre Lukara pour se soustraire à son autorité. Le P. Classe peut vous en dire quelque chose, car il a certainement été mis au courant de cette affaire par le P. Loupias. Les Bakaza qui sont allés, je crois deux fois à la capitale, sont passés par Rwaza et par Marangara, – et si mes souvenirs sont bien fidèles, ils ont été accompagnés par des gens, autrement dit par des chrétiens des deux missions qu'on leur avait donnés, – en vue de les protéger sur le parcours de la route qui n'est pas très sûre pour les étrangers, entre Rwaza et Marangara.

C'est après avoir perdu ce procès, où on enlevait à Lukara trois ou quatre cent vaches, que celui-ci se serait écrié : « Les autres vaches ne se traîront qu'avec du sang », c'est-à-dire que pour lui enlever ses autres vaches, il y aura du sang versé. Lukara savait fort bien qu'il n'avait plus rien à espérer de la capitale. Le roi lui avait tout d'abord fait un affront, en refusant d'accepter les cadeaux qu'il lui avait fait parvenir, puis il avait ravivé sa susceptibilité et sa défiance, en l'invitant à venir lui-même plaider l'affaire. Lukara comprenait fort bien la signification, le sens de cette invitation.

On comprend après cela, s'il était imprudent pour la mission de se mêler de cette affaire, un tant soit peu que ce soit. A fortiori cela a été une grande imprudence pour le pauvre P. Loupias qui ne se défiait pas assez de prononcer les mots fatals de : « Ni mumufate » (Prenez-le !). Ils ont été suivis d'un grand malheur. Lukara aigri et défiant comme il était avait dû prévoir le cas où on voudrait lui faire violence et lui jouer un mauvais parti.

Certes, le pauvre Père Loupias n'avait pas l'intention d'user de violence à son égard. Son intention était uniquement de lui faire peur pour avoir les vaches. Hélas !

Nul ne pense que le roi ait été du complot. Sans doute on ne sait pas au juste ce qui se passe dans cette mystérieuse capitale de Nyanza, mais vu les relations du roi avec Lukara, les preuves manquent pour le moment pour mettre Musinga en cause. Qu'on se soit réjoui à la capitale du coup fait, c'est vraisemblable, vu que depuis ce malheureux événement, on remarque un peu d'excitation chez pas mal de Batusi. Il n'est pas jusqu'au Kanaga où le contrecoup de cet événement ne se soit fait sentir. Depuis quelque temps déjà, un Mutusi du nom de Lutabagisha qui exerce quelque influence dans ce pays, menaçait les catéchistes que l'on a établis dans cette station abandonnée. Il avait cessé pour un temps, et on pensait que c'était le roi qui devant les réclamations du P. Classe, l'avait rappelé à l'ordre. Or ces jours-ci, il recommence ses menaces, et se dit ouvertement soutenu par Rudegembya, l'un des puissants du jour à la capitale²⁸⁹.

Il va sans dire que la mission de Rwaza s'est ressentie plus que tout autre du contrecoup de cet incident. Ce sont précisément les gens avec lesquels la mission a eu des démêlés dans le début, qui ont essayé de donner à la mission le coup de pied de l'âne. Telle a été la conduite d'un petit chef muhutu du Kirye, un nommé Ndibakunze qui habite à une heure de la mission. Il a

²⁸⁹ « Quant à ce dernier détail, nous venons d'apprendre que ce n'était qu'une rumeur ».

été de toutes les affaire dans le début de la mission, et c'est encore avec lui, comme avec bien d'autres aussi, qu'a eu affaire le P. Barthélemy quand il s'en retournait au Bugoye après être venu au secours du P. Classe. Le 4 Avril, au soir, on vint nous apprendre, qu'il venait de surprendre des chrétiens, dont il en blessait un très grièvement, et tuait ou blessait ensuite 4 autres de ses parents. Les Allemands mis au courant de l'incident promirent de faire justice. Il en est encore plusieurs autres qui ont manifesté leur joie à la nouvelle du meurtre. S'ils ne se sont pas portés à des voies de fait, c'est qu'ils se sont sentis trop faibles, ou bien encore c'est parce qu'ils prévoient qu'ils n'auront pas le dernier mot.

Et en effet les Allemands se montrent tout disposés à faire et à frapper un grand coup dans le pays. L'Oberlieutenant de Kissenye, M. Von Spaar, auquel nous avons annoncé la triste nouvelle (sans entrer dans des détails, puisque nous n'en avons pas) alors qu'il se trouvait en visite à Nyundo, le 2 Avril, se mit en route immédiatement avec 10 askaris pour le Luhengeli, dès le dimanche 3 Avril, ayant eu à revenir à Nyundo le 7 Avril, je repassais par le Luhengeli, M. Von Spaar lui dit que c'en était fini de la puissance de Lukara. Depuis nous avons appris que cent soldats étaient revenus de Rukoma (entre Marangara et Kigali) au Luhengeli avec M. le Résident. Belges et Allemands préparent de concert une expédition pour cerner Lukara dont la tête été mise à prix.

Voilà, Monseigneur, les quelques détails que je me permets de vous adresser, pour vous mettre un peu au courant de ce qui s'est passé. Espérons que de ce pénible événement, il n'en résultera que du bien, pour cette chère mission de Rwaza, si fortement éprouvée.

A. Pagès

Un autre détail qui me revient à la mémoire et qui montre encore que les relations de Lukara avec la mission n'étaient pas toujours empreintes de cordialité. C'était un peu avant notre départ pour la retraite de Marangara, dans le courant du mois d'Août, on vint un beau jour nous annoncer que le taureau de notre troupeau, et le taureau seul, avait été volé, puis tué et mangé. Il venait en effet, d'être pris par les gens de Lukara, mais il n'avait pas été tué, comme nous l'avaient tout d'abord annoncé les gardeurs du troupeau qui peut-être étaient du complot. Cette fois-là, on eut la sagesse de s'adresser à Kigali. J'ignore ce que la Résidence répondit. Ce que je sais c'est que M. Godovius répondit aussitôt, car je trouvais le courrier de Kigali en route pour Rwaza ; la réponse doit être dans les archives du poste. J'ignore ensuite comment M. Godovius s'y prit pour avoir le taureau. Toujours est-il que M. le Résident lors de son passage au Luhengeli où était établi le camp allemand, nous ramena lui-même la bête à la mission.

Si je me rappelle bien, ce que j'ai entendu c'est encore des gens de Lukara qui auraient dépouillé un léopard empoisonné à la strychnine par le P. Dufays. J'ignore si les réclamations que l'on fit à cet effet, pour avoir la peau furent couronnées de succès.

Personnages qui ont joué quelque rôle dans cette malheureuse affaire.

Lukara : le chef qui commande aux pieds du Muhavura.

Manuka : fils de Rwobaka, de la suite de Lukara, qui a atteint le Père un peu au-dessus de l'œil gauche.

Lubashumukore : fils de Biraboneye, genre de Rwobaka, également de la suite de Lukara, qui a donné le 2^{ième} coup de lance au Père.

Autres Balashi de la suite de Lukara

Sebuyange & Kamana : petits chefs que l'envoyé du roi venait de soustraire à l'autorité de Lukara. C'est chez Sebuyange que l'on a tout d'abord porté le Père, une fois frappé à mort.

Les Bakaza : branche détachée de la grande tribu des Balashi. Ce sont eux qui avaient été plaider (sic) à la capitale pour se soustraire à l'autorité de Lukara.

Shingamyeto : l'envoyé du roi, Mutusi.

Luhanga : notre grand vacher mutusi, que le Père avait invité à venir, et dont la conduite a été si louche.

Paolo & Musa & Max & Nkilehehe : les quatre chrétiens dont le Père s'était fait accompagner. Paolo, notre nyampara qui a fait le coup de feu, et Musa qui s'est enfui à toute jambe rapporter la nouvelle, à la mission. »



LE P. SOUBIELLE (1910)

teint clair. Sa démarche et son regard sont impérieux, pleins d'orgueil de cet orgueil nègre qui nous froisse parce qu'il n'est revêtu d'aucune de façons qui le rend un peu supportable en Europe. Il est riche car il a plus de 1 600 vaches et commande les Barashis, une des familles les plus nombreuses, les plus aisées et les plus belliqueuses du pays. Il est brave et cruel.

Pour lui la vie d'un homme ne compte pas. Il met dans le même sac et couvre du même mépris, Batutsis et Européens, envoyés des rois et des forts.

6. Rapport du Père Soubielle sur la mort du Père Loupias²⁹⁰

« Le cher P. Loupias est mort ce 1^{er} Avril, tué par Lukala bwa Bishingwe. Frappé de deux coups de lance, il a été transporté à la Mission sans connaissance. C'est là qu'il a rendu le dernier soupir à 8 h 35 du soir, muni des sacrements de l'Eglise.

Vous ne connaissez pas Lukala bwa Bishingwe ? Muhutu, d'une trentaine d'années ; il est gaillardement taillé, beau, d'un

²⁹⁰ Rapport du P. Soubielle sur la Mort du P. Loupias, A.G.M.Afr., N° 098422-098430. Le P. Soubielle était arrivé au Rwanda en 1908.

Il y a quelques temps, dans un combat livré aux Batutsis, il prit un grand chef proche parent du roi et le dépeça sur la lave après lui avoir enlevé la peau.

Il a attaqué les Européens de passage chez lui, à plusieurs reprises, et ces derniers temps à une réponse du P. Loupias, il répondait par un envoi d'œufs pourris.

Il appelait sa maison magnifiquement ornée de perles, son Nyanza (capitale du Ruanda), et alors que dans tout le reste du Ruanda on jure par Musinga, ses gens jurent : « bandoga bwa Bishingwe ».

Vous voilà bien édifié maintenant sur le compte de cet assassin qui vous voyez n'est pas un assassin vulgaire. Allons au fait.

En lutte depuis avant la fondation du poste de Rwaza avec Luziranpuwe, son voisin mututsi, de qui il prenait de temps en temps des bêtes et débouchait les gens, il a été cité maintes fois devant le roi et maintes fois le roi lui a donné tort sans pouvoir jamais faire exécuter ses sentences. « Me soumettrais-je, disait-il, à des jugements dictés par une femme ». La mère du roi en effet de par les coutumes du pays, est toute puissante à la cour et ses volontés, tant que son fils n'a pas d'enfant, sont d'un grand poids dans les conseils royaux.

Condamné à mort une première fois par Musinga à cause de ces insultes, il fut sauvé par Lwidgeembya, oncle et premier ministre du roi.

De nouveau pris et condamné, il fut de nouveau sauvé. Les Pères Classe et Dufays se trouvaient à la capitale avec Monsieur Csekanowski. Le P. Dufays et Monsieur Csekanowski allaient rentrer au Mulera. Trompés par ses promesses, les Pères proposèrent Lukala comme guide au jeune ethnologue. Mulera, chef d'une bande de Batwas, dégourdi, connaissant la forêt comme pas un, il pourra lui dirent-ils vous rendre service. Monsieur Csekanowski accepta. Il le demanda avec fermeté au roi qui se faisait tirer l'oreille et l'obtint.

Lukala ne devait plus remettre les pieds à la capitale. A partir de ce jour, il ne se conduisit plus qu'en révolté, travaillant semble-t-il par un réseau d'amitiés habilement tressé à faire du Mulera sinon tout entier du moins en partie, la partie qu'occupe sa famille une province indépendante qu'il régirait à sa guise malgré les Batutsis et le roi.

Malheureusement deux de ses parents, Sebuyangi et Kamana, chacun chef d'un groupe de Barashis et ses bergers se séparent de lui, emmenant dans leur défection près de six cents vaches prises dans les troupeaux de leur chef.

La cause de cette défection est bénigne. Un suivant de Lukala avait volé une vache à un homme de Sebuyangi pour le sien. De là séparation et lutte. Dans une première rencontre, Sebuyangi et Kamana furent battus et perdirent trois hommes.

Battus mais non découragés, les deux alliées distribuent des vaches, achètent des auxiliaires et reprennent la lutte. Cette fois Lukala est battu ; plusieurs de ses maisons sont brûlées. Sebuyangi et Kamana perdent huit hommes. Ce fut la dernière bataille.

Un ennemi redoutable plus à même de le tenir en échec que le roi et les Batutsis parce que plus près et plus mêlé à ses gens s'était levé dans son lugo même. Lukala ne l'ignorait pas, aussi à dater de ce jour tenta-t-il de se défaire de lui.

Pour arriver à ce but, il pensa le concours du P. Loupias lui être nécessaire ; aussi n'épargne-t-il rien pour se gagner les bonnes grâces du chef défunt : visites fréquentes, cadeaux de vaches, de miel, de petits pois...etc., que n'arriva-t-il pas en ce temps là ? Il essaya même souvent d'acheter le nyampara pour le servir auprès du Père. « Faisons le pacte de sang, lui répétait-il, sans cesse, et je te donnerai ce que tu voudras ».

Sebuyangi et Kamana de leur côté ne nous négligeaient pas. Lukara nous apportait-il un taureau ? Nous étions sûrs, le lendemain de voir Sebuyangi et Kamana nous en apporter un autre, et toujours la première visite était pour le nyampara. Était-ce Lukara ? – « On m'a dit que Sebuyangi t'a acheté, qu'il a fait le pacte de sang avec toi, est-ce vrai ? – Non – C'est bien, dis au P. Loupias de m'aider à réduire ces révoltés ; j'ai toujours commandé les Barashis que je continue à les commander tous ».

Était-ce Sebuyangi ? Le discours était le même tant l'idée qui les obsédait était la même : – « As-tu fait le pacte de sang avec Lukala ? – Non. – C'est biens, introduis-nous auprès de bwana mukulu, dis-lui que nous nous soumettrons au roi mais pas à Lukala. Aide-nous, et nous te récompenserons.

Le Père, lui, avait pour tous de bonnes paroles. A Sebuyangi, il conseillait d'aller faire des cadeaux au roi, afin que le roi régularise sa situation car il était d'une famille en révolte ouverte avec le roi, et de plus détenait des champs, des troupeaux et un commandement pour lesquels il n'avait pas reçu juridiction. Le roi l'accueillera bien, peut-être qu'il lui donnera de commander tous les Barashis.

A Lukara qui lui demandait d'envoyer notre nyampara aux gens de Sebuyangi pour les lui ramener, il disait : « Cela n'est pas mon affaire, je n'ai rien à voir dans les choses du roi. Ce que je puis faire c'est te donner un bon conseil. Ta situation n'est pas perdue. Apporte un grand cadeau au roi. Il acceptera ta soumission. Il aimera mieux gagner cela en refoulant son ressentiment que risquer de tout perdre en voulant s'entêter à poursuivre une vengeance qu'il lui sera difficile d'assouvir ».

Sebuyangi écouta le conseil. Il partit pour Nyanza avec des cadeaux et une feuille de route que le Père lui donna.

Lukala aussi voulut sa feuille de route, mais revenu chez lui, il eut peur et n'envoya au roi qu'un mince cadeau accompagné de quelques hommes.

Quelques temps après, Sebuyangi et Kamana étaient de retour. Le roi avait accepté leur soumission et leurs cadeaux tandis qu'il avait refusé ceux de Lukala. De plus il promettait aux deux alliés de leur envoyer un homme qui leur spécifierait ses volontés sur les lieux mêmes, à eux et à Lukala.

La situation devenait critique pour ce dernier. Il résolut de frapper un grand coup.

C'était à la fin de février, aux environs du vingt. Le P. Loupias cherchait des bois pour la charpente de l'église. Lukala lui envoie dire par un de ses hommes : « Il y a ici dans la forêt de grands et beaux arbres, viens les couper et je t'aiderai avec tout mon monde à les transporter à la mission ». Heureux de la nouvelle, car ces bois en ce moment lui donnaient beaucoup de soucis, le Père prit avec lui une vingtaine de chrétiens, le nyampara, des haches, des cordes, le passe-partout et partit pour la forêt.

Arrivé chez Lukala, il demande l'homme pour le conduire et lui montrer ces arbres.

– Je te donnerai cet homme, lui dit Lukala, mais avant, aide-moi à prendre Sebuyangi et Kamana.

– Je ne suis pas venu pour faire la guerre. Ton envoyé m’a dit qu’il y a de grands arbres à la forêt ; où est ton envoyé ?

– Je ne sais.

– Cherche-le. Je camperai ici et demain matin au premier chant du coq, je monterai avec lui à la forêt. Qu’on nous apporte des vivres.

Lukala envoie quelques hommes [pour] chercher des vivres. Ils reviennent peu après amenant une magnifique vache stérile.

Pendant que les chrétiens dressent la tente, Lukala s’entretient avec le Père. Ils parlent un peu de toutes choses, des haches, des forgerons d’Europe – Lukala est un forgeron – des fusils. Ils parlent surtout de Sebuyangi et de Kamana. Le Père tue la vache d’une seule balle, au grand étonnement de son entourage qui n’a pas vu passer le projectile. Vers quatre heures les Barashis viennent armés et nombreux du côté de la tente. Justement alarmés de cette affluence les chrétiens les tiennent au loin. Tout à coup le tambour sonne, les corners donnent l’alarme et au même temps, là-bas dans la plaine, une maison brûle. Les barashis se précipitent de ce côté, toute la tribu en un clin d’œil est sur le pied de guerre. Lukala donne ses ordres.

– Bwana, dit-il au Père, Sebuyangi vient m’attaquer sous tes yeux, que tes hommes viennent à mon secours, que je coupe les pieds à ces deux brutes.

– Si Sebuyangi t’attaque, défends-toi, c’est ton affaire. Pour moi, je te l’ai déjà dit, je ne suis pas venu pour me battre.

En un instant, le calme se fait. Les Barashis reviennent, le feu s’éteint. C’était une ruse de guerre. Pour décider le P. Loupias à se mettre de son côté, Lukala avait fait brûler une de ses maisons à lui. Si le Père l’avait suivi, il se serait jeté sur Sebuyangi, démoralisé par la présence des chrétiens dans les rangs ennemis, et l’aurait taillé en pièce. Au retour de la bataille, tout le monde alla se coucher.

Le lendemain dès l’aube, la tente était pliée et les chrétiens prêts à partir. Lukala se fait attendre un moment puis il vient.

– Où est l’homme qui doit me montrer les bois ?

– Je ne sais, je n’ai envoyé personne te dire qu’il y avait des bois ici.

Le Père se fâche et menace de frapper Lukala, puis apercevant dans la suite de Lukala celui qui était venu lui parler de bois à la Mission, il l’empoigne et dit aux chrétiens de le lier. L’opération finie, ils le mettent à la tête de la caravane pour servir de guide. Lukala reste dans son lugo.

En route ils rencontrent un Mutwa.

– Où sont les grands arbres, lui demande le Père, Lukala, l’a dit qu’il y en avait ici.

– Bwana, Lukala t’a menti, il n’y a pas un seul grand arbre ici, crois-moi je connais la forêt.

En effet, ils marchèrent toute la matinée sans trouver un seul arbre. L’après-midi, fatigués de leurs marches et contremarches inutiles, ils campèrent. A peine avaient-ils campé que Lukala vint avec une centaine de Barashis au moins. Il venait parler encore de Sebuyangi. Le Père exaspéré par la course inutile qu’il venait de faire, lui donna une gifle qui l’envoya rouler à quatre ou cinq pas dans les broussailles. Puis prenant son fusil et en faisant

manœuvrer le mécanisme, il effraya la suite de Lukala qui s'enfuit comme une bande de daims effarouchés.

J'ai demandé au nyampara si Lukala en se relevant n'avait pas proféré des paroles de vengeance. Non, m'a-t-il répondu. Lukala avait peur en ce moment. Il me dit : « Je t'en prie, le bwana est fâché, apaise-le ».

Après l'avoir frappé, le Père lui fit donner trois ou quatre étoffes pour sa vache stérile, puis le congédia, ainsi que le guide. Lukala s'en retourna chez lui heureux de n'avoir pas été lié ce jour-là et livré au roi ou aux officiers du Luhengeli.

Le lendemain, le P. Loupias descendait du côté des lacs. Là il trouvait quelques arbres, les coupait et après avoir distribué la besogne aux chefs pour le partage, revenait au poste avec un accès de bile qui le cloua au lit pendant deux jours.

Entre cette époque et celle où le Père a été tué, Lukala est revenu une seule fois pour reparler de Sebuyangi, son cauchemar. Cette fois-là, il n'apporta pas de cadeau.

Le Jeudi 31 Mars, arrivait Shingamiheto, l'envoyé du roi avec quelques hommes de Sebuyangi. Il exposa au Père ce pourquoi il venait. « Le roi m'a envoyé pour témoigner de ses volontés en présence de Lukala, de Sebuyangi et de Kamana, et le roi veut que Sebuyangi commande ses gens, que Kamana commande ses gens, que Lukala aussi commande les siens, et que tous cessent de se battre. Le roi m'a dit aussi de te prier de m'accompagner. Si tu viens Lukala ne me fera pas de mal, puis tu seras témoin que les volontés du roi auront été dictées, puis il saura que tu ne fais pas cause commune avec ce révolté que vous avez arraché des mains même du roi alors qu'il était condamné à mort ». L'envoyé du roi dit cela et bien d'autres choses, car venu le matin vers neuf heures, il ne repartit qu'à onze heures.

Le Père sortit de cet entretien fort ennuyé.

– Qu'en pensez-vous, me disait-il en sortant de dîner, l'envoyé du roi veut que je l'accompagne chez Lukala. C'est le roi qui l'a dit m'a-t-il assuré. Si Lukala s'est révolté c'est bien notre faute car c'est nous qui l'avons arraché au roi.

– Que voulez-vous que je pense ? Si vous croyez faire plaisir au roi en allant chez Lukala, allez-y, mais attention, il vous attaquera peut-être.

– Non, il n'attaquera pas. J'irai de très bonne heure, j'écouterai ce que l'envoyé dit, puis je reviendrai.

Le soir après la prière des chrétiens, il appela Paulo Banbanzi, Max Lutusi et Makari Kirihehe, tous trois sur la colline et leur dit, j'étais là : « Demain de très bonne heure, j'aurai chez Lukala, vous viendrez avec moi. »

– Père, lui dit Paulo, nous trois seulement ?

– J'ai dit à Musa aussi de venir, nous partirons avant le jour.

– Tu connais Lukala, amène deux ou trois fusils, il nous jouera un mauvais tour.

– Quel mauvais tour ? J'emporterai mon fusil à dix coups, il suffira. Max ! tu viendras me servir la messe de bonne heure. Allez, dormez bien.

Quand ils furent partis, il me dit : « J'amène peu de monde, cependant je prends les plus braves, ceux qui lorsqu'il vous arrive quelque chose ne perdent pas la tête et restent à côté de vous pour vous défendre. »

Le lendemain vendredi 1^{er} Avril, à 5 h $\frac{1}{4}$, le Père après avoir dit sa messe partait avec sa petite troupe : Paolo portait son fusil, Max son parapluie,

Makali son fauteuil et Musa son imperméable. J'emporte mon fauteuil pour dominer la situation, me disait-il en riant, la veille, alors qu'il faisait ses préparatifs.

En route, ils rencontrèrent des envoyés de Lukala.

– Où allez-vous ?

– Chez vous à la mission.

– Et moi, je m'en vais chez Lukala, venez, suivez-moi.

Aux environs du lugo de Sebuyangi, ils trouvèrent l'envoyé du roi, avec Luhanga, notre vacher, un de ses fils et quelques hommes. Sebuyangi vint ensuite avec un assez grand nombre d'hommes. Toute cette troupe suivit le Père, et l'on se dirigea du côté du lugo de Lukala.

Arrivé à quelque distance du lugo, à mi-pente, le Père s'arrêta, envoya chercher Lukala, puis s'assit. Lukala se fit attendre un long moment, le temps, disent les Nègres de fumer deux grandes pipes. Enfin Lukala vint. Les gens qui le suivaient formaient deux corps rangés comme pour la bataille : les lances et les boucliers en avant, chacun avait trois ou quatre lances, les arcs et les flèches en arrière.

A la vue de cette armée qui marchait sur lui, le Père se leva, fit signe aux Barashis de rester loin, fit porter en arrière les arcs de ses hommes et pria les assistants de s'asseoir. Le Père s'assit dans son fauteuil, Lukala s'assit un peu en avant du Père sur sa gauche, l'envoyé du roi un peu en avant du Père sur sa droite.

Paolo, Max, Makari et Musa autour de lui. Musa avait le fusil. Quand tout le monde se fut assis, le Père dit : « je suis venu entendre les décisions du roi, quand l'envoyé aura fini de parler je m'en irai ». Alors l'envoyé commença :

– Voici ce que le roi a dit : « Que Sebuyangi commande ses hommes à lui ; que Kamana commande les siens ; que Lukala commande les siens.

– Lukala réplique avec un sourire narquois en relevant la tête : « Quoi Sebuyangi nous commandera ? »

– Alors deux Batutsis qui ont accompagné l'envoyé du roi demandent la parole, contredisent la décision du premier envoyé et ne parlent qu'en faveur de Lukala. Qui croire ? Les envoyés du roi eux-mêmes ne s'entendent pas.

– Le Père leur dit : « Puisque les envoyés ne savent plus ce que le roi a décidé, il ne reste qu'une chose à faire : que Sebuyangi et Lukala aillent à la capitale entendre de leurs oreilles ce que le roi veut. »

– Je ne puis y aller moi, dit Lukala, puis se ravisant : et bien oui, j'irai à la capitale.

– C'est bien dit le Père, les affaires de Musinga sont réglées.

Et tous de répondre : Oui, elles sont réglées.

A ce moment Luhanga dit au Père : « Et les vaches qu'on nous a prises ? »

– Tu n'as qu'à les plaider avec Lukala.

– Un homme de Lukala m'a pris sept vaches, six sont à moi, la septième est à Lukigana²⁹¹ (surnom du Père qui veut dire « le fort »). Lukala connaît le voleur qu'il nous fasse rendre nos vaches.

²⁹¹ Ou « Rugigana ».

– Je ne nie pas que je connaisse le voleur, je le connais, mais je ne puis faire rendre les vaches.

– Pourquoi ?

– Elles ne sont plus.

– Rends-moi ma vache, lui dit le Père.

– je n'ai aucun pouvoir sur le voleur.

– Tu n'as aucun pouvoir sur lui ? Tu lui as donné ta sœur en mariage et vous habitez dans un même lugo. Amène-moi les deux vaches qu'il t'a donnés pour acheter ta sœur.

Lukala alors se lève et s'accroupit devant ces gens et leur dit : « Vous entendez ce qu'ils veulent ? Ils veulent que je livre un d'entre vous ou que je rende les vaches qu'on a données pour payer ma sœur, qu'en pensez-vous ? »

Pendant le temps que Lukala parlait à ses hommes, le P. Loupias dit à Paolo : « Attention, s'il refuse de nous rendre les vaches, nous le prendrons et alors les vaches viendront tout de suite ».

Quand Lukala eut repris sa place, le Père lui dit : « Et bien ces vaches ? »

– Je t'ai dit qu'elles sont mortes.

– Tu ne veux pas les rendre ?

– Je les chercherai, si je ne les trouve pas, tu viendras brûler mon lugo.

– Tu mens toujours, et en disant cela, il avait son fusil de la main droite, il saisit avec sa main gauche le bras de Lukala qui lui aussi s'était levé et voulait s'enfuir. Paolo et Max de leur côté le tenaient par l'étoffe, Luhanga et un homme de Sebuyangi par le bras droit.

A la prise de Lukala, un premier mouvement de frayeur courut dans les rangs des Barashis, quand une voix sortie de leurs rangs les rappela à leurs promesses : « Quoi, vous laissez prendre votre roi ? Vous ne souvenez plus de vos promesses ? Souvenez-vous. Alors tous à la fois lancent leur[s] lance[s] qui tombent en pluie serrée autour du Père. Une d'elle le frappe au front au-dessus de l'œil gauche, trois centimètres au-dessus des sourcils. Frappé mortellement, le Père tomba à la renverse sans connaissance, tenant son fusil dans la main droite et portant l'autre main au front. Il ne proféra pas une seule parole.

Lâché par le Père qui avait été frappé et par les autres qui s'étaient baissés pour éviter les lances, Lukala bondit. Après avoir fait six ou sept pas, lui aussi jeta sa lance mais n'attrapa personne. Il voulut se remettre à fuir, mais tomba par terre. A ce moment, Luhanga qui le poursuivait aurait pu le tuer mais il n'osa par superstition parce que Lukara était son ami de sang.

Des quatre chrétiens qui avaient accompagné le Père, un Musa, ayant vu le Père tomber et les autres se baisser crut que tous étaient morts. Pris de peur, il s'enfuit à perdre haleine et tomba sans force dans le lugo d'un chrétien qui cria de colline en colline la terrible nouvelle. C'est ainsi que nous l'apprîmes le P. Gilli et moi – le P. Pagès était à Nyundo – à onze heures moins vingt du matin, au moment où nous nous rendions à l'examen particulier.

Les trois autres chrétiens se conduisirent en braves. Monsieur Kandt les en a récompensés en donnant deux vaches à chacun.

Paulo, s'étant relevé après le premier jet de lances, vit le Père étendu, la lance au front. Il se précipite sur lui, appelle les hommes de Sebuyangi rivés sur place par l'effroi, arrache la lance du front qui en sortant entraîne de la

cervelle gros comme un œuf de poule, et la relance aux assassins. C'est au moment où il relançait la lance qu'un nommé Ruhasha Mukore, fils de Bira-boneye, voit sans lâcher sa lance percer le Père au foie. Nous ne nous aperçûmes de cette blessure qui était la plus grave, qu'au moment où on lava le cadavre. La lance était passée près d'une boutonnière et aucun sang révélateur n'était sorti de la blessure, avait coulé dans le ventre. Ayant confié le corps à Sebuyangi et pris le fusil du Père, Paulo poursuivit les Barashis, brûla leurs maisons y compris celles de Lukala.

Pendant ce temps, je courais au secours du Père. Nous savions la nouvelle à onze heures moins vingt, donc probablement le Père a été frappé entre dix heures moins le quart et dix heures et quart.

Aussitôt la nouvelle que le Père avait été attaqué fut connue, je pris mes souliers et mon fusil et dis à deux chrétiens qui travaillaient dans le lugo de me suivre. Les frères venaient aussi mais je les laissai bien vite loin derrière moi. En route des groupes nombreux se joignirent à moi pour aller au secours du Père, bientôt je comptai plus de mille hommes.

Au bout d'un quart d'heure de marche, je vis Musa, le chrétien, qui avait accompagné le Père, pris de peur il avait fui. – Et bien Musa, lui dis-je, le P. Supérieur comment va-t-il ?

– Il est mort, Paolo est mort, Max est mort, Makara est mort, tous sont morts.

– Ce n'est pas vrai, lui dis-je, tu as eu peur, tu n'as rien vu.

Nous continuâmes notre route. A une demi-heure delà, je rencontrai un païen qui venait de la forêt.

– Tu as vu le Père, lui demandai-je.

– Oui.

– Il est blessé ?

– Je ne sais pas s'il est blessé, mais ce que je sais c'est que Lukala et ses hommes sont en fuite, et que le fusil ne discontinue pas de tirer.

Cette nouvelle me donna des jambes et du cœur, si j'avais osé, j'aurais embrassé ce brave homme. Je dis aux chrétiens cependant de réciter le chapelet pour que le Bon Dieu nous garde notre Père. S'il n'est pas blessé, que le Bon Dieu détourne de lui toute lance ou toutes flèches homicides, s'il est blessé que le Bon Dieu fasse que sa plaie ne soit pas mortelle. Et tous les chrétiens se détachant des païens récitèrent le chapelet, les uns commençant les autres répondant.

A peine avions nous fini le chapelet que deux chrétiens venant du lieu de l'accident vinrent vers nous en courant. Ils avaient devancé les autres pour secourir le Père ; c'est eux qui, étant plus près, avaient su les premiers la nouvelle.

– Qu'y a-t-il ?

– Le Père est entre les mains de Lukala ; il est mort.

– Nous avons vu tout le monde fuir ; nous avons eu peur et nous nous sommes enfuis nous aussi.

En ce moment, je vous assure, j'aurais autant aimé un coup de couteau. Pensant au corps du Père abandonné entre les mains de Lukala, je pensai : « Que faire maintenant ? Je ne puis pas reprendre le corps tout seul, puis je suis fatigué de ma course, j'enverrai au Luhengeli, et aussitôt j'envoie deux chrétiens au camp avec ordre de courir partout, et de dire au sergent qui était au camp que le P. Loupias est mort, tué par Lukala ».

Je continue ma route ; près de l'endroit où le Père fut frappé, deux chrétiens vinrent à ma rencontre. Je leur demandai s'ils avaient des nouvelles du Père. Oui, il est chez Sebuyangi ; il avait été frappé mortellement d'une lance au front, mais son cœur bat encore.

Je me précipite dans le lugo de Sebuyangi, le Père en était parti ; Paolo de retour de l'expédition, deux soldats qui s'étaient trouvés là par hasard, les gens de Sebuyangi et les chrétiens qui nous avaient devancé le transportaient au Luhengeri.

Je l'eus bientôt atteint. Le Sergent qui venait d'arriver vint me saluer. Je [me] mis à genoux, embrassai le Père, et voyant qu'il n'avait aucune connaissance après m'être recueilli un instant, je lui donnai l'absolution, puis ordonnai aux chrétiens de soulever la civière dans laquelle on l'avait mis et de le transporter à la mission. Vous connaissez le reste. Nous arrivâmes à la mission vers six heures du soir. Le P. Gilli ne se possédait plus, il oublia cette nuit-là et de dormir et de manger ; moi aussi du reste.

Nous posâmes le Père sur son lit. Les vomitifs que nous lui donnâmes permirent au blessé de respirer plus facilement. Mais à 8 h 35 après avoir reçu l'Extrême-Onction, il se mourait doucement sans secousse. Mort, il était beau.

Nous venions de le laver et de l'habiller lorsque le sergent arriva. Nous exposâmes le corps dans le chœur, et pendant que le P. Gilli le veillait avec les chrétiens – toute la nuit les chrétiens veillèrent – j'allai jusqu'à minuit aider le sergent à faire son rapport.

Le lendemain à 4 h nous enterrions le Père au pied de la croix dans notre cimetière. Requiescat in pace.

A. Soubielle
pr. miss d'Afr. »

7. Lettre du Père Dufays du 15 avril 1910 à Mgr Livinhac²⁹²

« Mibirizi, le 15 Avril 1910

Monseigneur et Vénéré Père,

Si parmi tous vos enfants qui parleront de la mort horrible du cher Père Loupias, quelques-uns sont en droit d'en parler avec plus de détails, personne peut-être n'a été plus affecté de cette soudaine disparition. Trois ans durant nous avons travaillé et peiné ensemble dans une mission, qui de l'avis de tous, est la plus pénible de notre cher Ruanda. Nous avons vécu ensemble des jours heureux d'un ministère fécond et rempli de consolations, mais aussi nous avons ensemble soutenu de bien mauvais jours. Et c'est dans le souvenir de ces temps passés qui sont d'hier que je veux vous dire quelques mots sur le confrère défunt.

Le bon Dieu juge l'esprit de nos actes ; nous nous disons ce que nous voyons, et voilà pourquoi le cher P. Loupias était aimé de ceux qui ont travaillé avec lui, et je dirai, adoré des chrétiens. Et ce dernier résultat il ne l'a eu qu'à force de bonté et de dévouement.

²⁹² Lettre du P. Dufays du 15 avril 1910 à Mgr Livinhac, A.G.M.Afr., N° 097441.

Naturellement ardent, généreux, se dépensant même imprudemment, il dépassait facilement la mesure. C'était l'exubérance d'un cœur trop impressionnable. Et c'est précisément ce naturel qui attira les Balera si attachants, et brida leur mauvais vouloir, si intense dans ces montagnards frondeurs. C'était un homme de cœur et de poigne au milieu d'un peuple expansif et indompté. **Il a eu au milieu d'eux des journées angoissantes, où tout le poids de la responsabilité le déprenait parfois jusqu'au découragement passager et où d'autres fois la seule solution à la difficulté lui paraissait une action rapide et énergi-**

que. Mais aussi combien lui étaient chères les démonstrations et dévouement dont lui ou ses confrères furent l'objet dans certaines circonstances. Ce n'était pas là du dévouement en paroles, d'arrière saison, mais la fine fleur de l'attachement au prêtre. Et je suis sûr que dans le coup fatal qui le frappa, il a dû sentir au milieu de ses atroces douleurs une douce joie de voir le chrétien qui l'avait accompagné cette dernière marque de son attachement à toute épreuve. Brave chrétien ! Son nom devrait rester uni à toute l'histoire de Ruaza, car il était là à la fondation et a rendu aux missionnaires et à l'œuvre des services inappréciables. Sans lui, la mission de Ruaza serait peut-être à



LE P. DUFAYS (assis)

son troisième missionnaire tué. Sans lui j'aurais eu, il y a un an et demi, ma caravane massacrée alors que j'étais seul à l'écart ; il abattit trois assaillants et maintint l'ordre jusqu'à ce que je sus gagner le théâtre de l'action. L'an dernier il sauva d'un guet-apens le P. Gilli au péril de sa vie. Deux heures durant il lutta comme un fou pour couvrir la retraite du Père qui n'avait pas d'armes et qui, fatigué, ne pouvait marcher que traîné aux deux bras par deux chrétiens. Ceux-ci se relayaient de temps en temps avec les deux autres qui recevaient et donnaient des coups de lances et de flèches. Paolo, ce jour-là, abîma 3 assaillants et reçut deux flèches et une lance dans son pantalon sans autre mal.

Il n'a pu empêcher cette fois les tristes accidents, mais il a payé de sa personne sans compter et quoique blessé de deux lances sur le corps du P. Loupias, il l'a défendu comme un lion, tuant trois des meurtriers et battant les autres en fuite. Que Dieu lui garde sa récompense.

Si dans les relations extérieures avec le pays, le cher confrère traitait plus facilement d'énergie, vu le caractère indomptable des montagnards sans chefs, et aussi avait une autorité incontestée, il était tout cœur dans tout ce

qui était du ministère. Non pas que quelques récalcitrants n'auraient parfois senti l'impétuosité de son zèle offensé, mais jamais, que je sache, il n'a laissé personne de ceux-là même sous l'impression de l'humiliation. Il aimait à s'occuper de tous et de tout, et assumait parfois trop de travail au gré des confrères, qui auraient voulu une part plus grande à la mission elle-même. Il avait horreur du repos et quand la besogne lui manquait, il s'attelait à celle d'autrui.

Son attachement et son dévouement aux confrères sont d'ailleurs deux qualités dans lesquelles il n'a jamais failli et il y a été à plusieurs fois simplement héroïque. Ce sont deux souvenirs personnels que je devais conter.

Je ne ferai qu'indiquer les faits. Une première fois, il fit 16 heures de marche en 23 heures de temps avec le repos, une autrefois 13 heures de marche avec seulement 2 heures de sommeil en pleine montagne pour venir me tirer d'un mauvais pas, que d'ailleurs il ne connaissait que par la rumeur publique. Mais il était ainsi fait : tout d'une pièce.

C'est dire que la vie commune avec lui était heureuse.



LE P. DUFAYS A RWAZA (1908)

Voilà le missionnaire comme homme extérieur qu'une mort prématurée et cruelle a ravi à notre cher Ruanda et à la florissante mission du Mulera. Le bon Dieu a agréé toute sa générosité, toute son ardeur puisqu'il la lui a demandée sanglante ; de sorte que sa mort encore est l'image de sa vie.

L'esprit de sacrifice qui était intimement uni à son exubérante activité corrigeait les excès, maintenait l'endurance, surnaturalisait les motifs.

Au sujet de l'auteur et de l'occasion de l'assassinat, je voudrais ajouter quelques mots qui éclairciront cette catastrophe en faisant la part des responsabilités. J'ai personnellement bien connu l'auteur du crime et je ne puis guère le présenter que sous un jour défavorable. **Lukara bwa Bishingwe est le chef des Barashi dans la plaine des Volcans au Mulera, à 4-5 heures de la mission. De tout temps il fut un révolté. Son père Bishingwe a été tué par le roi ; en 1907, Lukara, prisonnier à la capitale, devait avoir le même sort.**

J'étais alors à la capitale où je bâtissais l'école, quand au moment du départ, Lukara vint me trouver en cachette demandant à ce que je l'obtienne du roi, soi-disant comme guide. Mr Czekanowsky [Czekanowski], de l'expédition du duc de Mecklenbourg ayant besoin d'un guide, je lui présente Lukara dont il accepte les services d'autant plus volontiers qu'il a des Batwa à son service. Par l'influence de trois Askari, ce monsieur vient à bout des refus du roi.

Rentré chez lui, Lukara ne reparut plus à la mission.

Quelques mois plus tard, Mr Kirschstein de la même expédition est attaqué sans aucune provocation de sa part par Lukara en personne. Ce monsieur lui tue trois hommes et à bout portant dont, je crois, le propre frère de Lukara, et son homme à tout faire.



DES JEUNES BALERA CHRETIENS PORTANT UN CHAPELET AUTOUR DU COU (1908 ?)

Là-dessus une campagne de l'officier de Kissenyi qui pendant 3 jours brûle sans rencontrer personne. Tous sont réfugiés dans les grottes de lave où il n'y a qu'un remède : la dynamite.

L'officier rentre sans rien faire que des menaces et l'affaire est classée.

A deux reprises depuis, je crois, le troupeau de la mission qui pâit dans la pleine du Mulera a été attaqué par Lukara. Avis en a été chaque fois à la résidence.

Dans un pays comme le Mulera, le silence est fatal. A la longue on devait se défier moins et alors le malheur devait arriver. Les Blancs ayant tué, des Blancs devaient payer ; c'est l'histoire continuellement neuve des pays à vendetta et le Mulera est une vraie Corse.

Monseigneur et Vénéré Père, en terminant ces lignes, je vous remercie de tout mon cœur des pages réconfortantes que avez bien voulu me faire écrire par le Révérend Père Michel à la date du 4 Février a. c.

Je demande encore votre meilleure bénédiction en toute soumission.

Félix Dufays
prêtre missionnaire ²⁹³ »

²⁹³ En marge de la lettre : « Répondue le 17 Juin. » Dans son livre *Pages d'épopée africaine* (1928), le P. Dufays présente le Chef Rukara comme l'assassin du P. Loupias : « Ce Lukara a une histoire, parce qu'il a fait beaucoup d'histoires ; et je dois le

8. Lettre du Père Gilli du 22 avril 1910 au Père Gobory²⁹⁴

« Ruasa, 22 Avril 1910

Mon très Révérend Père,

Accident très douloureux arrivé le 1^{er} Avril 1910, à 2 h ½ de la mission de Ruaza. Vous avez appris la mort du R.P. Loupias. C'était mon Supérieur (mon premier pays de Mission) ; on était ensemble depuis le 19 Novembre 1907. Sa mort fut calme mais l'accident qui le procura fut très violent. Le 1^{er} Avril, de bonne heure, mon vénéré Supérieur disait la Sainte Messe, à 5 h ¼, il se mettait en marche. Il allait assister à ce que le Roi Musinga (roi du Ruanda) faisait dire par son envoyé à un grand chef. Le Roi diminuait les vaches et l'autorité pour la donner à deux autres chefs. Le Père il y allait pour faire plaisir au Roi. A la fin de la discussion c'est le Père qui doit payer tout ce que le chef Lukara avait su défaire. A un mot donné les lances partent : une frappe le Père au-dessus de l'œil gauche et le renversa (c'était en plein air) :



LE P. GILLI (1910)

le père tomba à côté de son (fauteuil) pliant qu'il avait apporté : un autre homme en poussant avec sa lance lui transperça le foie. Alors seulement trois hommes, qui étaient avec le Père se relèvent, se sentent sans blessure. L'un prend le fusil de la main du Père et ne peut pas manœuvrer de suite (ne connaissant pas le mécanisme à répétition). Alors il retire la lance qui était entrée profondément : la cervelle en sort aussi. Alors il manœuvra le fusil en y mettant des balles mais tout le monde s'était enfui.

présenter plus spécialement, pour éclairer dans son vrai jour son caractère frondeur et vindicatif, qui fera de lui l'assassin du premier Européen, tombé sous une lance indigène au Rwanda... **C'était un beau Muhutu, élancé, bien proportionné, dépassant les 190 centimètres. Sa longue figure fine trahissait ses origines Mututsi, car sa mère était de la famille des chefs ; et ses manières étaient celles des Grands.** Son premier abord était réellement engageant, car c'était un causeur émérite, intelligent. Il avait dans son territoire une autorité sans conteste, hérité de son père Bishingwe, et ne reconnaissait même pas au roi Musinga le droit de commander quoi que ce soit chez lui. Il ne jurait que par son propre nom, signe peu équivoque qu'il se croyait son propre maître. A qui voulait l'entendre, il répétait qu'il était roi chez lui et traitait avec Musinga d'égal à égal : il était fils de Bishingwe comme Musinga fils de Lwabugiri, la seule différence ! Par héritage de famille, il était ennemi du roi, car ni son père ni lui, n'avaient pu pardonner au fils de Lwabugiri le supplice infamant infligé à leur père et grand-père : Sekitonde avait été pris par Lwabugiri pour ses prédations, avait eu les deux pieds coupés et était mort exposé sur une fourmilière grouillante. Pardonner, cela n'était pas le fait d'un brave (...). Lukara avait une haine farouche contre l'Européen... » (F. DUFAYS, *Pages d'épopée africaine. Jours troublés, Souvenirs d'une mission en fondation au Ruanda belge*, Ixelles, 1928).

²⁹⁴ Lettre du P. Gilli du 22 avril 1910 au P. Gobory, A.G.M.Afr., N° 098429. « Lettre du P. Gilli au P. Gobory – à conserver avec les autres lettres relatives au meurtre du P. Loupias. » Le P. Gilli était arrivé au Rwanda en 1907. Il commença sa vie missionnaire à Rwaza.

A l'annonce qui nous venait de sur les collines, le P. Soubielle et deux Bruders (Frères coadjuteurs) partirent. Je restais seul à la maison.

Vers 3 h ½ un homme qui était avec le Père arriva tout ruisselant de sueur, haletant. Eh bien quelle nouvelle ? Tout à fait mauvaise semble-t-il ? Oui... désespéré ! Le Père n'est plus ; je l'ai vu tomber et ne chercha aucunement à se relever. Je m'enfuis alors ; j'en arrive. **Vite j'expédiai des courriers : un a Marangara au R.P. Classe, Vicaire Général, au Bugoyé pour y rappeler le P. Pagès qui y était allé en visite.** Et 6 h ½ je vois le convoi ; quel ne fut pas mon étonnement d'entendre la respiration très forte du Père Loupias. On le mit sur son lit, le visage tout mouillé de sang ; je lui donnais une absolution mais aucun signe de reconnaissance ; les yeux fermés, le gauche enflammé et enflé. **Alors je lui administrai l'Extrême Onction.** J'attends quelques instants ; je mets des compresses d'eau froide sur la tête du patient ; la respiration devenait de plus en plus gênée et rauque. Les chrétiens (qui ne voulaient pas s'en départir de leur Père mourant) me disent : « C'est fini ; il va mourir ; les yeux ne trompent pas. » J'appelai vite les autres Confrères et commençais à réciter les prières des agonisants, au moment juste où je finissais le Père arrêta toute respiration et s'endormit doucement dans le Seigneur, ayant peut-être répété de cœur les quelques oraisons jaculatoires que je lui suggérai. Le visage était calme et serein, comme celui du martyr qui sait avoir versé glorieusement son sang pour Jésus-Christ. Sûrement cette vie qui depuis 10 ans était toute pour J.C., offerte en sacrifice au Seigneur est le gage pour un avenir très beau pour la chère mission de Ruaza. Deus vult !

Le 19 de ce mois je célébrai l'anniversaire mémorable de très grande action de grâces à la Vierge Immaculée de m'avoir sauvé de la mort ; les lances et les flèches étaient tombées à mes côtés sans me toucher.

Vous aussi, mon Père, vous direz un grand merci à la Bonne Mère de m'avoir protégé le 19 Avril, Lundi 1909.

Daïgnez offrir les respects aux Révérends Pères d'ici et recevoir l'assurance de mon affection filiale.

Père Joseph Gilli
Missionnaire d'Afrique – Pères Blancs
au Ruanda »

9. Lettre de Mgr Hirth du 23 avril 1910 à son frère, l'Abbé Ernest²⁹⁵

« Le 23 Avril 1910

Mon bien cher frère,

Nous avons perdu un de nos meilleurs missionnaires – voyez ci-joint – Peut-être aurez-vous lu déjà des rapports assez malveillants là-dessus. Ils ont pour source celui fait par le Résident du Ruanda au Gouverneur (Et ce Résident, ancien Israélite se dit l'ami de la mission)²⁹⁶.

²⁹⁵ Lettre de Mgr Hirth du 23 avril 1910 à l'Abbé Ernest Hirth, A.G.M.Afr., Casier 303, N° 096388.

²⁹⁶ Il s'agit du Docteur Kandt qui, en 1899, avait invité les Pères Blancs à s'installer au Rwanda.

Mgr Sweens part demain pour aller se fixer pour quelques temps au Ruanda.

Bien affectueusement à vous tous et me recommandant à vos prières.

Jean Joseph »

10. Lettre du Père Classe du 12 mai 1910 au Père Delmas²⁹⁷

« Kabgaye, le 12 Mai 1910

Mon bien cher Confrère,



LE P. DELMAS (1910)

(...)

Samedi dernier je m'étais mis en route pour Mibirisi. A Gashari un courrier de P. Schumacher me rejoint : « Revenez vite, Mgr Sweens arrive. » Pauvre Mibirisi ! Notre Seigneur veut nous le faire gagner par la patience !

Mgr Sweens arrive à Kabgaye demain Vendredi. Ce sera grande joie dans tout le Ruanda que cette visite inattendue. Dieu en soit béni ! Elle fera du bien à tous.

Profitez toujours des circonstances pour avoir du bois de chauffage. Plus tard ce sera difficile. Il faudrait faire provision pour 8 journées nécessaires à l'Eglise, puis pour 2 autres au moins pour pouvoir réparer et mettre en ordre l'eglise et la maison.

En voyant le bois s'entasser, nos bons Frères ne résisteront pas à l'envie de faire de la chaux. Il faudrait pour cela le bois de deux fournées. Vous savez mon principe : « D'abord ce qui est nécessaire ; l'utile ne doit passer qu'après. » Par suite, ne faites de chaux que lorsque vous aurez mis en réserve du bois pour dix ou onze fournées. Rien ne nous servira d'avoir une base à la chaux si nous ne pourrions couvrir l'église, ou nous loger.

Si des chefs s'offrent à vous apporter les bois du Bushuri – ou s'ils acceptent – sur notre proposition de nous les porter, c'est parfait. Faites-les venir. Vous avez déjà passablement de bois coupés là-bas. P. Durant et F. Alfred étaient restés près de trois semaines à la forêt.

Je préfère que vous n'alliez à la forêt vous et F. Pancrace qu'après l'arrivée de Mgr Sweens. Dès l'arrivée de Sa Grandeur, nous parlerons de Ruaza, car Ruaza me semble être le motif de ce voyage en pleine saison des pluies. Patience donc. En attendant faites venir tout ce que vous pourrez de bois et du Bushiru et d'ailleurs.

²⁹⁷ Lettre du P. Classe du 12 mai 1910 au P. Delmas, A.G.M.Afr., N° 098087-098089. Après la mort du P. Loupias, le P. Delmas devient l'homme de confiance du P. Classe à Ruaza. Apparemment le P. Classe n'est pas au courant des motifs de la visite de Mgr Sweens au Rwanda.

Il ne me semble pas que vous puissiez beaucoup compter sur Kakwandi. Serugi est rentré avec la plupart des nagbo²⁹⁸ et beaucoup de femmes et d'enfants pris au Bushiru.

Biraboneye est un individu tout à fait fourbe et qui hait les Européens, cela depuis dix ans. Tirez de lui du bois, des liens... il a beaucoup de monde. Mais ne vous y fiez pas. Sa vache il vaut mieux ne pas l'accepter. Jamais il ne vous dira où est Rubasha Mukore. Sa vache acceptée il se tiendrait car, proclamant qu'il vous a vaincu et acheté.

Les chefs ont reçu l'ordre de bâtir. C'est vrai ! Mais je ne crois guère à la réalisation. C'est la tête qui manque.

Mgr Sweens arrive avec P. van Baer, le Frère Robert. Donc ??? Que Dieu nous garde et nous aide. Et Il le fera si nous avons confiance. Aidez toujours les bons Frères à ne se pas se décourager. Ils auront de plus en plus des ouvriers et des matériaux.

Je pense au vin et aux perles.

Faites prendre vos dix charges d'étoffes, en plus des charges revenues il y a huit jours.

Les peaux seront envoyées à Kigari. Les couleurs sont annoncées.

Poussez les chrétiens à être bien avec leurs chefs, surtout Mushenyi. Ce serait une bonne chose qu'ils aillent avec lui à la capitale.

Bien reçu les ornements à réparer. Ils partiront Lundi pour Issavi.

Est-ce que vous ne pourriez réserver le 2^{ème} magasin comme chambre. Vos avez assez d'un magasin et des 2 dépenses de la cuisine avec la laiterie.

Peut-être auriez-vous besoin de chambres bientôt.

A bientôt des nouvelles. Courage toujours. Dieu nous aidera. Prions ensemble pour nos chères œuvres et ayons confiance. Plus nous ayons de difficultés, plus nous avons alors confiance en Dieu qui aime à se servir des tout petits moyens.

Je reste votre tout dévoué Confrère en N.S. et N.D.

Léon Classe



LE P. VAN BAER (1910)

Veuillez, je vous prie, insister beaucoup :

1. Sur la bonne tenue à l'Eglise. C'est un point que nous devons souvent rappeler aux chrétiens. Ils sont portés à l'oublier surtout au moment de leur préparation à la réception au Sacrement de Pénitence.
2. A cause des bons Frères que nous pouvons si facilement scandaliser, faites vous tous une règle de ne jamais parler à table de choses concernant de près ou de loin la confession. Laissons aussi de côté, à table, toute conversation concernant les filles ou les femmes, les questions de mariage...

²⁹⁸ « Armées ».

Pour nous il n'y a aucun mal, nous parlons de nos affaires, mais des bons Frères se scandalisent et sont peïnés. Mieux vaut nous gêner un peu et ne pas blesser ces âmes qui par leur vocation nous doivent être beaucoup plus chères que celles des indigènes et ont un véritable droit à tous nos soins.

L. C.

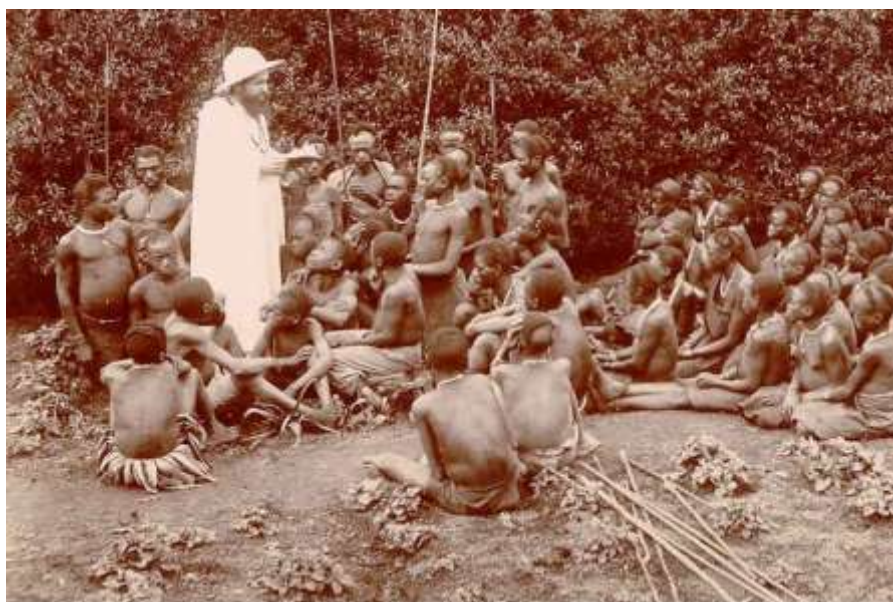
Le 15 Juin 1910²⁹⁹

Sa Grandeur Mgr Hirth prie tous les Confrères Prêtres du Ruanda de dire trois fois la Sainte Messe pour le repos de l'âme du cher P. Loupias (En dehors de la Messe de règle). Chacun pourra réclamer les honoraires au P. Econome Général qui est averti de la chose.

Léon Classe »

11. Lettre du Père Classe du 16 mai 1910 au Père Delmas³⁰⁰

« Kabgaye, le 16 Mai 1910



LE P. DELMAS A NYUNDO (septembre 1907)

²⁹⁹ Note du P. Classe, A.G.M.Afr., N° 098090.

³⁰⁰ Lettre du P. Classe du 16 mai 1910 au P. Delmas, A.G.M.Afr., N° 098091-098092.

Mon bien cher Confrère,

Notre Seigneur n'a pas jugé comme vous et il vous garde pour être son Vicaire à Ruasa ! Moins vous vous sentirez à la hauteur de la situation, plus vous aurez aussi confiance en Dieu qui vous aidera. D'ailleurs voyez : pour vous aider vous recevrez le P. van Baer. **Puis Mgr Sweens a décidé que j'irais à Rwaza passer quelque temps. Là Sa Grandeur me rejoindra et vous restera au moins trois semaines.**

Nous demandons quelques fundis [maçons] à Issavi ainsi qu'Abeli de Nyundo pour aider les bons Frères.

Je resterai encore une huitaine de jours ici avant de prendre le chemin de Ruaza. Vous voyez combien Monseigneur pense à vous et que Sa Grandeur ne veut nullement vous laisser en détresse.

Aux charges d'étoffes que je vous ai annoncées, j'en ajoute une pour les réparations urgentes. Je prends cela sur moi et avertirai Père Huwiler.

Je vous en prie, dites bien à tous vos confrères que le meilleur moyen de tout faire bien marcher c'est de travailler au jour le jour. La situation matérielle m'inquiète car nous allons accumuler les difficultés. Pour vous aider je joins cette petite note pour la communauté, et vous demande de vouloir bien faire passer ces travaux avant tout autre (tour travail d'ornementation ou autre peinera Mgr s'il est fait avec ces réparations). Vous vous abriterez derrière cet ordre).

Prenez donc confiance. Jamais dans vos difficultés vous ne serez seul. Notre Seigneur vous aidera bientôt. De ma part veuillez saluer les confrères. J'envoie un petit mot à Frère Alfred.

Je reste votre bien tout dévoué en N.S. et N.D.

Léon Classe

A mon arrivée, pour que vous soyez libre, je prendrai la direction de ce matériel. Voyez donc ce que vous désirez, mettez-le moi à l'avance par écrit et je ferai passer le tout.

Je crains le temps sinon je ferais ensuite recouvrir votre grande maison d'habitation. Si la proposition en est faite, laissez-la passer, car je veux vous voir à l'abri. Courage et à bientôt. Je tâcherai de vous trouver aussi un peu de perles mijijima³⁰¹.

Veuillez m'envoyer le bréviaire de P. Loupias pour le faire parvenir à la famille.

A la mission de Ruaza :

Les travaux de réparation urgents doivent passer avant l'église si nous ne voulons nous exposer à des inconvénients graves.

Au nom de Mgr Sweens, je prie les Frères de vouloir bien mettre en état la 2^{ème} maison d'habitation.

Veuillez ne garder qu'un seul magasin, et transformer en chambre d'habitation la chambre qui se trouve à côté du réfectoire.

Une dépense au moins à côté de la cuisine sera mise en état pour remiser ce qui ne pourrait aller dans le magasin, vg. blé...

³⁰¹ « Noirs ».

Mgr prendra la chambre des étrangers.

P. van Baer devant avoir une chambre où il puisse recevoir, je prendrai cette chambre qui se trouve à côté du réfectoire.

Veillez, je vous prie entretenir le mur d'enceinte. Les parties tombées devront être relevées (de suite une fois le magasin couvert). La première condition pour que tout demeure calme autour de vous c'est d'enlever toute occasion de vol et de cancanes en étant bien [béné ?] chez vous.

Kabgayé, le 16 Mai 1910

Léon Classe »

12. Lettre du Mgr Sweens du 16 mai 1910 à Mgr Livinhac³⁰²

« Kabgayé, le 16 Mai 1910

Monseigneur et bien aimé Père,

J'ai l'honneur d'informer Votre Grandeur que depuis quelques jours je suis arrivé sans trop de fatigue dans le centre du Rwanda. Le P. van Baer et le Fr. Robert sont également ici. Le dernier trouvera facilement de quoi s'occuper. Le poste n'est pas trop mal sous le rapport matériel et la mission, quoique petite, marche assez bien, il me semble.

Hier j'ai eu la visite du Résident le Docteur Kandt. Il retourna de l'expédition organisée pour venger la mort du P. Loupias. De l'entretien que j'ai eu avec ce Monsieur, ainsi de ce que j'ai appris par le R.P. Classe, le triste accident aurait été prévenu, si le missionnaire se serait borné de soutenir les envoyés du Roi Musinga dans leurs démarches pour pacifier le chef révolté.

Après que ce shauri³⁰³ était fini, il paraît que le Père a entamé la question d'un vol de vaches, commis il y a 8 mois par le chef révolté au détriment de la mission de Muléra. Le Père a voulu obliger le chef de rendre les animaux, séance tenante, d'où des paroles, peut-être aussi des mouvements brusques et voilà que le sauvage donne à ses hommes le signal de jeter des lances avec l'effet que Vous connaissez. Les chrétiens, compagnons du Père évitent les coups, celui-ci reste debout et deux lances l'une après l'autre le blessent mortellement.

La mission et celle de Nyundo ne sont nullement en danger, m'assure-t-on de tous les côtés. Les Allemands ont laissé dans la contrée un détachement de soldats.

Je tâche de profiter de ce désastre pour recommander aux missionnaires d'abandonner complètement le système trop suivi dans ces missions, d'employer leurs armes dans les cas où ce moyen extrême n'est pas absolument nécessaire. Sous ce rapport leur éducation est manquée ; ils l'avouent eux-mêmes maintenant.

³⁰² Lettre du P. Sweens du 16 mai 1910 à Mgr Livinhac, A.G.M.Afr., N° 095245.

³⁰³ « Séance du tribunal ».



PRESENTATION D'UN TROUPEAU DE VACHES

24 Mai. J'avais écrit les lignes précédentes lorsqu'une lettre de Nyundo, nous apprend que le P. Pagès, en retournant d'une succursale, a été attaqué par des indigènes. Ce qui en est au juste, est difficile à constater. Le Père est peureux – en route un porteur dit avoir vu une flèche lancée partant d'une troupe armée indigènes. Cela suffisait au Père pour tirer deux coups de fusils non dans l'air, mais sur la troupe d'où sortait la flèche. Un indigène tué, un blessé et le reste s'enfuit. Quelques jours après, les Pères de la station ont entendu le bruit, répandu dans le pays, que le mort serait vengé sur les chrétiens ou Européens à la 1^{ère} occasion.

En attendant le moment que je pourrai aller à Bugoye (dans un 14 de jours), j'ai chargé le P. Classe d'avertir de suite les confrères qu'ils ne se rendent pas dans ces contrées et qu'ils n'usent pas de leurs cartouches.

J'espère que cette histoire ne nous créera pas de difficultés ; je tenais cependant de tenir Votre Grandeur au courant. Dans quelques semaines j'aurai l'honneur d'écrire de nouveau à Votre Grandeur.

Le P. v. Baer est placé à Mulera.

Manquant des reliques nécessaires je n'ai pas pu consacrer la pierre d'autel dont j'avais besoin. Mgr Hirth n'en a pas non plus, j'ose m'adresser à vous, pour en obtenir. A l'occasion un missionnaire pourrait apporter ces reliques.

Daignez me bénir, Monseigneur et bien aimé Père, et croire aux sentiments de filiale obéissance et d'affection en N.S. avec lesquels je reste
de Votre Grandeur le très humble Serviteur

+ Jos. Sweens
Coadj. du N.M.³⁰⁴ »

13. Note explicative du Père Léonard (7 juillet 1910) concernant le rapport du Père Pagès³⁰⁵

« Quand le malheur est arrivé à Ruaza, le Père Pagès appartenait à ce poste, mais il était absent, en vérité au poste voisin de Nyundo. C'est là qu'il apprit le malheur. Aussitôt il se mit en route pour Ruasa, en compagnie des Pères Delmas et Huntzinger de Nyundo. **Père Classe arriva à Ruasa le 5, au soir. Il retint le Père Delmas comme Supérieur provisoire de Ruasa et envoya P. Pagès à sa place à Nyundo. C'est à Nyundo que P. Pagès écrivit son rapport.**

Ceci soit dit comme explication de certains passages du P. Pagès où il dit ne plus se rappeler bien les choses, n'étant pas sur les lieux pour demander des explications.

Père Classe prétend que P. Delmas est l'homme qu'il faut à Ruasa : je ne le crois pas, à cause des difficultés extraordinaires (tout le monde doit en convenir) inhérentes à ce poste. Je ne vois personne sinon P. Classe lui-même. C'est ce que j'ai dit à Mgr Hirth et à Mgr Sweens. Je ne sais pas ce qu'on aura fait, si le P. Delmas a été maintenu ou non.

Léonard (7 Juillet 1910) »

14. Lettre du Père Classe du 28 juillet 1910 à Mgr Livinhac³⁰⁶

« **Rwaza, 28 Juillet 1909**

Monseigneur et bien aimé Père,

Dès la nouvelle du malheur qui nous frappait dans notre cher Père Lou-pias, je m'étais rendu à Ruaza. A mon retour de Kabgayé, Monseigneur Sweens nous surprenait. C'était la consolation après l'épreuve ! Il y avait si longtemps que nous n'avions pu avoir la visite de notre Vénéré Vicaire Apostolique ! **Presque aussitôt Monseigneur Sweens m'a renvoyé à Ruaza pour tenir compagnie aux confrères et les aider un peu.**

Malgré les difficultés de frontières, le pays est bien calme. Notre chère mission de Ruaza n'a pas souffert de la perte qu'elle a faite – je veux dire au

³⁰⁴ En marge de la lettre : « Répondue le 8 août. Envoyé reliques pour consécration autel portatif. Confiées au R.P. Barthelemy. »

³⁰⁵ Note explicative du Père Léonard du 7 juillet 1910 concernant le rapport du P. Pagès ; note envoyée à Maison-Carrée, A.G.M.Afr., N° 096624.

³⁰⁶ Lettre du P. Classe du 28 juillet 1910 à Mgr Livinhac, A.G.M.Afr., N° 11110 (095221-095222).

point de vue de la chrétienté et du catéchuménat. Tous les catéchismes sont très nombreux ; ils comptent chacun de quatre-vingt à cent vingt individus. Un bon nombre ont fini leur épreuve de trois ans et nous ne les pouvons admettre aux catéchismes de dernière année, les confrères ne pouvant assurer leur formation.

Les pauvres gens ont les qualités de leurs défauts, colères et batailleurs à l'excès, ils sont aussi d'énergiques chrétiens ! Monseigneur Sweens a passé dix jours au milieu de nous. Sa présence a fait du bien à tous. **Puissions-nous profiter de la terrible leçon reçue et réparer davantage nos erreurs passées**³⁰⁷ !

L'an dernier, ces pays-ci ont été éprouvés à deux reprises par la guerre. C'est un peu le pays privilégié des révoltes. Le grand chef du pays, Kayondo, le beau-frère du Roi, a même, il y a six mois renoncé à toutes les collines. Il s'était fait chasser par ses gens et se souciait fort peu d'y revenir tomber un jour. Lui-même demanda à être remplacé. Ces difficultés avaient empêché notre cher P. Loupias de réunir tous les matériaux nécessaires à la construction de l'église que réclamait notre millier de chrétiens. Frère Alfred, très fatigué avait de son côté dû se reposer. Maintenant les travaux sont recommencés, puissent-ils se terminer sans trop de difficultés.

Nos autres stations marchent bien. La mission de Kissaka a été très bien remontée par le cher P. Lecoindre. Hélas ! pourquoi s'est-il découragé ? Nous y avons maintenant 992 néophytes, dont 597 au-dessus de 12 ans et 395 enfants au-dessous de 12 ans. 84 catéchumènes font leur dernière année, 120 sont à la 3^{ème}, 200 environ à la seconde. Cette année nous aurons donc de 15 à 20 baptêmes par trimestre, en moyenne. Le nombre ira chaque fois en augmentant. Dans deux ans, si aucun autre malheur ne nous survient, avec le secours de Dieu, le Kissaka aura repris son rang de grande mission. Issavi prospère, Nyundo marche aussi bien. Malheureusement Mibirisi, dans le Kinyaga, passe à son tour par une forte épreuve qui nous demandera au moins trois ou quatre années pour la surmonter.

De plusieurs côtés nous constatons actuellement l'hostilité de certains chefs. Jusqu'à présent le Roi nous est favorable et ne nous fait certes aucune difficulté. Quelques-uns par contre voient à regret le nombre des Européens aller croissant et le va et vient des marchands. Ce n'est pas encore grave.

Heureusement que partout la charité et l'union règnent entre les confrères. Cette unité nous aide beaucoup à développer nos œuvres. La visite de Monseigneur n'y aidera pas peu également.

La grande île d'Ijwi dans le Kivu est occupée – au moins en principe par nos Protestants qui y fondent leur quatrième mission.

Mgr Sweens en nous quittant s'est rendu à Nyundo et Mibirisi. Sa Grandeur semble satisfaite des résultats partout obtenus.

Avec la Résidence nos relations continuent d'être bonnes aussi que, et surtout avec les Officiers. Partout aussi les missionnaires font tous leurs

³⁰⁷ Le P. Classe reconnaît que lui et ses confrères ont commis des erreurs dans le passé, des erreurs connues de Mgr Livinhac, Supérieur Général.

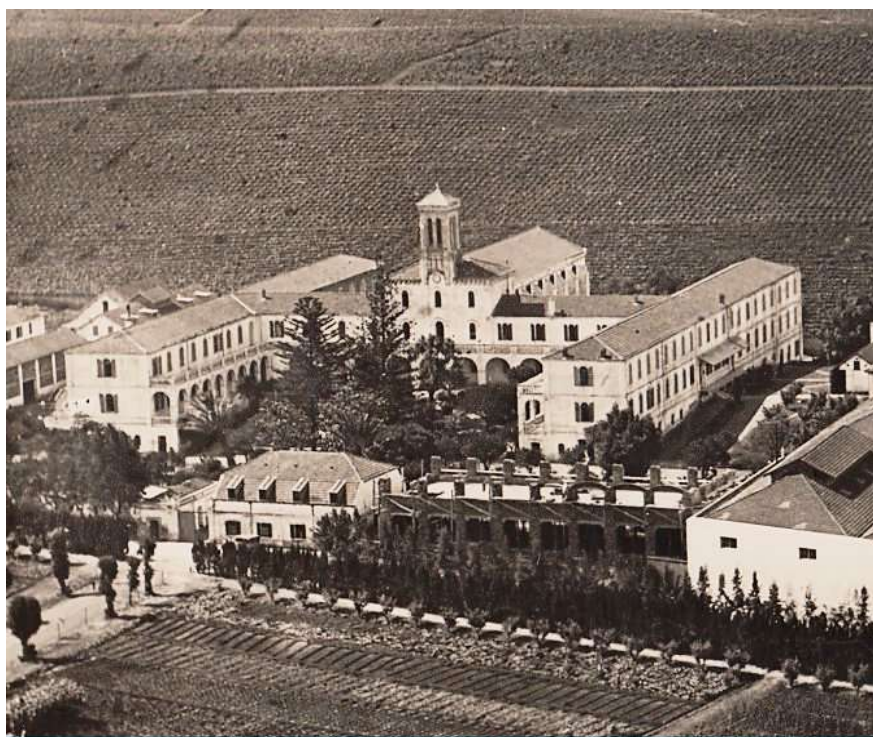
efforts pour être vraiment bons **avec tous leurs gens, et nulle part la mission ne se fait par contrainte**³⁰⁸.

A côté des souffrances, Notre Seigneur ne nous ménage donc pas ses consolations. Que notre bénédiction, Monseigneur et Vénéré Père, nous aide à faire mieux, en vrais missionnaires.

Veillez agréer, Monseigneur et Vénéré Père, l'expression de mes hommages respectueux et de mon dévouement tout filial en N.S. et N.D.

Léon Classe »

15. La mort du Père Loupias racontée dans Missions d'Alger, revue missionnaire des Pères Blancs, (septembre – octobre 1910)³⁰⁹



MAISON-CARREE PRES D'ALGER ENTOUREE DE VIGNOBLES (600 ha)

³⁰⁸ L'auteur a oublié qu'il avait organisé des expéditions militaires en 1904.

³⁰⁹ L. CLASSE., « Mort tragique d'un missionnaire », in *Les Missions d'Alger*, N° 203, Septembre-Octobre 1910, pp. 269-372. Le récit a été publié pour informer les bienfaiteurs et familles des Pères Blancs.

« MORT TRAGIQUE D'UN MISSIONNAIRE

Le 21 avril 1910, Mgr Livinhac recevait un télégramme annonçant que le P. Loupias, missionnaire à Rouaza, au nord-est du lac Kivou, avait été assassiné ; toutefois ce fut seulement dans le courant de juin que les lettres du R.P. Classe et de ses confrères, donnant les circonstances du meurtre, parvinrent à Maison-Carrée. Nous publions ici celle qui contient le plus de détails.

A trois heures et demie au nord de la station de Rouaza, habite un chef, Loukara rwa Bishingwé, qui est en révolte contre le roi Mousinga. Plusieurs fois, dans un but de conciliation, la Mission avait intercédé en faveur de ce chef, espérant toujours le ramener à de meilleurs sentiments. Récemment, Mousinga ayant enlevé à Loukara l'administration d'une partie de son pays, un envoyé arriva de la capitale pour faire connaître cette décision au révolté. Cet envoyé, craignant pour sa vie, demanda au P. Loupias de venir assister à l'entrevue. Le Père hésitait ; finalement, craignant que, s'il s'abstenait, les démarches antérieures ne donnassent prétexte à accuser la Mission d'hostilité et d'opposition à l'autorité du roi, il accepta. On prit jour.

Le vendredi 1^{er} avril, le Père partit de bonne heure, suivi seulement de quatre jeunes gens. A l'un d'eux qui lui disait : « Père, prenons des armes, on ne peut se fier à Loukara », il répondit : « Non. Nous allons seulement écouter ce que dira l'envoyé de Mousinga. D'ailleurs, nous resterons en dehors des villages. »

Comme c'était à prévoir, Loukara fut arrogant et dédaigneux, et ne voulut rien entendre. Déjà tous se levaient, mettant ainsi fin à la discussion. Le P. Loupias, qui était demeuré assis, se leva à son tour et prit Loukara par la main pour le faire rester encore. Alors du groupe des gens de celui-ci, qui se tenaient non loin de là, partirent plusieurs lances³¹⁰. L'une d'elles frappa le Père en plein front. Ses voisins, Loukara lui-même, voyant le mouvement s'étaient baissés.

Le chef opposé à Loukara, l'envoyé du roi et leurs hommes, n'avait chacun qu'une lance ; leurs arcs, à la demande de notre confrère, ils les avaient déposés plus loin. Parmi eux ce fut d'abord une vraie panique ; les ennemis en profitèrent pour frapper le P. Loupias d'un second coup dans la région du foie. Heureusement trois des jeunes gens venus avec lui rallièrent les fuyards et chassèrent les assaillants.

Moins de vingt minutes après le malheur, on était prévenu à la station. Le P. Soubielle part de suite, suivi par les Frères Alfred et Pancrace ; il était devancé par le sous-officier du camp de Rouhengéri, averti lui-même immédiatement. Le P. Loupias respire encore, mais il est sans connaissance ; il reçoit la sainte absolution. Les chrétiens accourus transportent le pauvre blessé, ne permettant même pas aux catéchumènes de l'approcher.

³¹⁰ Le P. Classe déculpabilise le P. Loupias d'une manière très subtile sans aucun doute avec l'accord de Mgr Livinhac.

Le soir, à 8 heures 35, le bon P. Loupias, après avoir reçu les derniers sacrements, rendait son âme à Dieu.

Toute la nuit et jusqu'au lendemain à trois heures de l'après-midi, les fidèles se succédèrent à la chapelle, priant pour leur Père.

C'est une grande perte que vient de faire la Mission du Rouanda. Arrivé dans le Vicariat du Nyanza méridional en février 1901, le P. Loupias passa d'abord trois ans à Oukéréwé. Miné par la fièvre, malgré sa robuste constitution, il fut envoyé au Rouanda (1904) qu'il ne devait plus quitter. A Nyundo, pendant deux ans, puis, comme supérieur, à Issavi et à Rouaza (il était arrivé dans ce dernier poste le 2 décembre 1906), il fut aimé de ses confrères et des indigènes.

Profondément bon, il s'ingéniait à faire plaisir aux missionnaires et à les aider. Il n'y a pas de station dans le Rouanda qui n'ait eu recours à sa charité. Il savait toujours trouver ce dont les autres manquaient, et de sa part l'envoi précédait d'ordinaire la demande.

Sous **son apparente bonhomie, il cachait un esprit vif qui se rendait vite compte des situations**. Nul mieux que lui ne savait mener les hommes dans cette difficile de mission de Rouaza.

C'est à ses chrétiens et catéchumènes surtout qu'il s'était donné sans réserve. **Très vif par nature, il était d'une bonté bourrue qui d'abord inspirait la crainte ; mais la crainte faisait bientôt place à la confiance. Il était aimé de tous et connaissait les petits secrets de tous.**

Abusant de ses forces, il s'employait à tous les labeurs. Il était bien, comme le lui écrivait dernièrement Mgr Hirth, « plus chargé de besogne que tous les autres missionnaires du Rouanda ». Lorsqu'on lui disait de se ménager un peu, il répondait invariablement : « Bah ! si je ne fais pas cela, il faudra qu'un confrère le fasse. Tous ont déjà assez de travail. »

Malade et souffrant beaucoup du foie, il se mettait en route pour chercher dans la montagne les bois nécessaires à la construction d'une église. Se fatiguer, c'était son unique remède. A table, en récréation, grelottant parfois de fièvre, il restait cependant à intéresser les confrères. Il voulait bien soigner les autres, mais n'admettait pas d'être soigné lui-même.

Cette activité et ce dévouement étaient vivifiés par un grand esprit de foi ; car le cher P. Loupias était un missionnaire vraiment pieux, ses notes de retraites annuelles et de retraites du mois le prouvent assez.

Tous les Européens se sont associés au malheur qui atteint notre Mission. Des lettres de condoléances nous sont venues des camps allemands, anglais et belges. D'une voix unanime, on reconnaît dans notre cher confrère l'excellent missionnaire et l'homme aimable qui faisait son bonheur de rendre service à tous, de servir sans réserve le pays qui lui donnait asile.

Dans le P. Loupias, nous perdons un ouvrier de bon accueil, et sur lequel, en toutes circonstances, nous pouvions compter. Notre Seigneur a bien choisi le serviteur vivant dans l'attente de son Maître et prêt à répondre à son appel.

Daigne Dieu, agréer ce sacrifice douloureux et accorder en échange à la chère Mission de Rouaza le calme et la paix nécessaires à sa prospérité ! Par là sera réalisé le vœu de notre regretté confrère : « Que d'autres moissonnent dans la joie ce que je sèmerai dans les larmes. Je ne demande qu'une chose : que Dieu soit connu, Jésus glorifié, Marie aimée et honorée !

L. Classe »



RWAZA (juillet 1910) : [1] LE FRERE ALFRED, [2] LE P. SOUBIELLE,
[3] LE P. VAN BAER, [4] LE FRERE PANCRACE, [5] LE P. DELMAS,
[6] LE P. CLASSE, [7] MGR SWEENS, [8] LE P. WECKERLE ET [9] LE P. GILLI

16. La mort du Père Loupias racontée dans les Annales de la Propagation de la Foi (septembre 1910)³¹¹

« MEURTRE D'UN PERE BLANC au Victoria Nyanza méridional (AFRIQUE EQUATORIALE)

Parmi les quinze grandes- stations du vicariat apostolique du Victoria Nyanza méridional, une des «plus- importantes est celle de Rouaza, dans le district de Rouanda, c'est-à- dans la partie la plus occidentale et la plus reculée de la grande mission que gouverne Mgr Hirth et que trente Pères Blancs évan-

³¹¹ Meurtre d'un Père Blanc au Victoria Nyanza méridional (Afrique Equatoriale), in *Annales de la Propagation de la Foi*, Lyon, September 1910, T. LXXXII, N° 492, pp. 317-319.

gélisent sous sa direction. C'est là que s'est produit le criminel attentat dont nous entretient la lettre suivante.

Le 21 avril, parvenait à Maison-Carrée un télégramme du Nyanza, méridional, annonçant à Mgr Livinhac l'assassinat du R.P. Loupias, missionnaire à Rouaza, au nord-est du lac Kivu. Mais la lettre donnant les circonstances du meurtre n'est arrivée que le 5 juin. Le vénéré supérieur général des Pères Blancs nous l'envoie, et nous nous empressons de la publier.

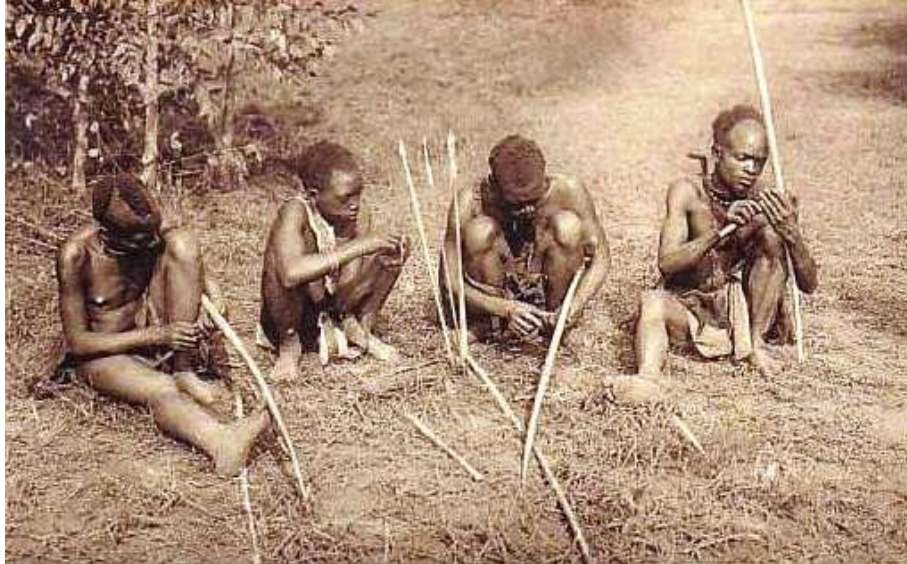
Lettre du R. P. CLASSE
DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONNAIRES D'AFRIQUE (D'ALGER)
à Mgr HIRTH, vicaire apostolique du Victoria Nyanza méridional.

Non loin de la mission de Rouaza, dont le P. Loupias était supérieur, habite un chef nommé Loukara, qui, depuis un certain temps, est en révolte contre le roi du pays. Les missionnaires qui, deux à la fois déjà, avaient sauvé ce chef, espéraient le ramener à de meilleurs sentiments. Le 1^{er} avril, un envoyé du roi se présenta à la mission de Rouaza et pria le Père Loupias de l'accompagner chez Loukara pour essayer de lui faire entendre raison. Craignant de ne pas réussir, le Père hésita d'abord, puis finalement se décida à faire la démarche proposée. Accompagné de quatre chrétiens et de l'envoyé, il se rendit donc chez Loukara, s'entretint avec lui et lui conseilla d'aller à la capitale et de s'en rapporter à la décision du roi.

C'est alors que, sans que rien le fit prévoir, et probablement par ordre de Loukara lui-même, le Père fut frappé au front d'un coup de lance qui l'étendit par terre, puis d'un second coup de lance qui le transperça de part en part.

Le sous-officier du camp de Rouhengéri, prévenu aussitôt, se hâta d'accourir ; en même temps arrivait le P. Soubielle. Le blessé sans connaissance fut transporté à la Mission, où il expira après avoir reçu les derniers sacrements.

Le P. Loupias était un missionnaire pieux et plein de zèle, qui est mort victime de son désir de voir régner la paix entre les chefs de son district et le roi du pays. »



LA FABRICATION DES ARMES



LA CONSTRUCTION D'UNE MAISON

LE RECIT DE LA MORT VIOLENTE DU PERE LOUPIAS DANS LE JOURNAL DE RWAZA

soumis à la critique historique

Dans cet article, nous aimerions jeter un regard sur le récit de la mort violente du P. Loupias (1^{er} avril 1910), rapporté par le journal (ou le diaire) de Rwaza³¹². Ce récit est considéré comme la version officielle d'un événement tragique qui a marqué l'histoire du Rwanda³¹³. Beaucoup d'historiens y font référence. Chose curieuse, jusqu'à maintenant, aucun parmi eux ne l'a soumis à la critique historique³¹⁴. Des questions se posent. Qui est l'auteur de ce récit ? Quel a été son objectif ? Et quelles ont été ses sources d'information ?

Rappelons-nous qu'un journal de Mission est un document officiel de la Société des Pères Blancs (Missionnaires d'Afrique)³¹⁵. Il est tenu par le supérieur du poste. Longtemps accessible aux seuls missionnaires du Cardinal Lavigerie, il était consulté par les nouveaux arrivés et les supérieurs majeurs pour se faire une idée du fonctionnement d'une mission. A Rwaza, le journal a été tenu par le P. Loupias de décembre 1906 jusqu'à sa mort en avril 1910. Nous avons montré, dans un autre article, que le contenu de ce journal n'est pas toujours fiable³¹⁶. Une raison de plus pour identifier l'auteur du récit en question.

³¹² JOURNAL (ou Diaire) DE RWAZA, A.G.M.Afr., 1910, pp. 153 -163.

³¹³ P. RUTAYISIRE, La christianisation du Rwanda. Méthodes missionnaires et Politique selon Mgr Classe, 1900 à 1945, Presses Universitaires, Fribourg, 1988, p. 47.

³¹⁴ Par exemple J.-P. CHRETIEN dans son livre *L'invention de l'Afrique des Grands Lacs, Une Histoire du XXe siècle* (Karthala, 2010, pp. 87- 92).

³¹⁵ I. PAGE, *Histoire des diaires*, 14 décembre 2006, <http://www.mafrome-org/diaires.htm>.

³¹⁶ S. MINNAERT, « Les Pères Blancs et la société rwandaise durant l'époque coloniale allemande (1900-1916) : Une rencontre entre cultures et religions », in *Les Religions au Rwanda, défis, convergences et compétitions*, Actes du Colloque International du 18-19 septembre 2008 à Butare/Huye, Editions de l'Université Nationale du Rwanda, Septembre 2009, pp. 53-101.

Nous avons examiné le journal en lien avec les textes publiés dans notre article *Le Père Paulin Loupias (1872-1910) : victime d'un meurtre ou d'une imprudence ?*³¹⁷ Et nous sommes arrivé à la conclusion que l'auteur du récit a copié, pour une grande partie, le rapport du P. Soubielle (1883-1973). Apparemment, il est d'accord avec son confrère qui présente Rukara (ou Lukala) comme un assassin : « **Le cher P. Loupias est mort ce 1^{er} Avril, tué par Lukala bwa Bishingwe**³¹⁸. » Son récit commence exactement avec les mêmes mots. Puis, il corrige le rapport du P. Soubielle. Il met en évidence la méchanceté de Rukara racontant, par exemple, comment celui-ci a envoyé des œufs pourris au P. Loupias. Mais il ne raconte pas que le P. Loupias, par la suite, a envoyé à Rakara une balle de fusil et un fouet pour lui faire peur. L'auteur réduit aussi la responsabilité du P. Loupias. Il enlève toute allusion à la situation tendue à Rwaza et au caractère violent du supérieur³¹⁹ dont le P. Durand témoigne en 1909 quand il écrit au Père Provincial³²⁰ :

« **Rulindo, 22 Décembre 1909,**

Très Révérend Père,

Vous désirez avoir q.q.s. renseignements plus détaillés à propos de l'histoire qui m'est arrivée en partant de Rwaza au mois d'Août, mais veuillez d'abord ne pas vous effrayer outre mesure. Le T.R.P. Classe croit qu'il n'y aura pas d'histoires, ce sorcier n'étant pas du pays aucun chef ne le soutenait.

Vous avez du apprendre lors de votre passage à Rwaza que **le T.R.P. Gilli avait trouvé ce sorcier dans un rugo**³²¹, **faisant des sortilèges pour découvrir qui avait jeté un mauvais sort. Le Père prit la vache qui devait être donnée au sorcier comme paiement.** Malgré cela il fit tuer 2 hommes qu'il accusa d'avoir jeté le mauvais sort, prétextant avoir acheté l'Européen. **Autrefois déjà des gens condamnés par les sortilèges de ce sorcier s'étaient réfugiés à la mission et le R.P. Loupias avait, m'a-t-on dit, essayé une fois de le prendre.** Nous étions de retour de la forêt dans la 4^e semaine d'Août, le mardi. Le lendemain le T.R.P. Supérieur (P. Loupias)

³¹⁷ Voir S. MINNAERT, *Le Père Paulin Loupias (1872-1910) : victime d'un assassinat ou d'une imprudence ?*

³¹⁸ Rapport du P. Soubielle sur la mort du P. Loupias, A.G.M.Afr., N° 098422-098430.

³¹⁹ En 1904, le P. accompagnait plus de 200 guerriers de Nyundo pour faire la guerre à Rwaza (J. B. RUSHATISI, *Monographie historique de la Mission de Rwaza (1903-1956)*, Mémoire de licence, Ruhengeri, 1985, pp. 83-85).

³²⁰ *Lettre du Père Durand du 22 décembre 1909 au Père Léonard*, N° 096616-096617. Le P. Loupias dit de la population de Rwaza qu'elle est violente : « [Nos Balera] sont braves et même batailleurs... Il y a en moyenne quatre ou cinq combats par mois aux environs de la mission... Je ne connais pas de pays plus barbare. Avoir tué quelqu'un, fût-ce son frère ou son père, n'est pas un déshonneur ; au contraire, on s'en vante. Parmi les hommes respectés, celui-ci a tué son père, celui-là quatre ou cinq de ses femmes, cet autre s'est rendu fils unique. Notre prestige à nous n'est pas grand : nous n'avons tué personne. » (P. M. VANNESTE, « Loupias (Paulin) », in *Biographie coloniale belge*, Tome V, 1958, col. 563-566).

³²¹ « Maison avec enclos ».

m'invita à l'accompagner au Nord du lac pour aller voir des gens qui malmenaient ses vachers rendus là, depuis peu. En cours de route ce confrère me dit : « **Demain je vous accompagnerai sur votre chemin ; je veux faire une visite à ce sorcier qui s'est autorisé du P. Gilli pour tuer 2 hommes** ». Arrivés au campement des vachers, j'ai vu sans peine que ce n'était pas de la peine de se déranger pour des riens. Il y eut même une histoire que je n'approuvai pas in petto comme je le dis au P. Gilli. **Nous étions d'ailleurs accompagnés par qui dirait un ramassis de voleurs et de brigands**³²². Je réussis à leur extorquer trois pioches qu'ils voulaient se faire donner pour une bagatelle. **Nous ramenâmes 6 bêtes de même bétail, mais très belles prises pour une bagatelle, qui furent données à 6 rameneurs** – avant d'arriver au poste, un homme gardant les vaches de la mission, vint raconter que le taureau de la mission, étant dans leur troupeau, avait été volé avec 40 de leurs bêtes. Remarquez s.v.p. que ce taureau n'était pas là où il aurait dû être. « **Que pourrait-on faire à ces voleurs, me demanda le R.P.L., aller chez eux ou les dénoncer au fort ?** » « Les dénoncer vaut mieux répondis-je, c'est ainsi que pense le T.R.P. Buisson. »

Le lendemain matin, vendredi, le T.R.P. Supérieur me dit : « Je n'irai pas avec vous chez le sorcier mais je vais envoyer q.q.s. hommes ; vous les accompagnerez. » Il les fit appeler chez lui et ils partirent sans que je les aie vus. Le R.P. Supérieur ne me dit rien de plus et je crus qu'il envoyait ses hommes pour le prendre et que je n'avais qu'à faire l'office de spectateur. **En route je crus que ces hommes étaient envoyés pour faire peur au sorcier qui serait, pensais-je, amené à la mission.** Je le croyais d'autant plus fortement qu'un chrétien nommé Abeli et vivant près de cet homme, me dit qu'il ne faisait plus de sortilèges. **Au pied du village je rencontrai les 4 ou 5 hommes envoyés par le R.P. Supérieur armés de pied en cap, ils me précédèrent de q.q.s. pas, puis je demandai si le sorcier serait secouru ; on me dit que probablement il le serait. Afin qu'il ne le soit pas je mis 2 cartouches dans mon fusil de chasse, les tirant les gens du village n'oseraient pas le secourir.** Les 5 envoyés le trouvèrent chez lui et arrivant un peu après, ils me dirent : « c'est le sorcier » ; il était à 2 ou 3 pas d'eux et venait de sortir de sa maison avec sa lance et sa serpette. **Dès qu'il les vit, il se sauva et je dis aux envoyés de le prendre, puis la poursuite commença ; je tirai 4 ou 5 coups de fusil pour que les poursuivants ne soient pas tués par les gens du village rempli de bananiers (cachés dans les).** Craignant q.q.s. coups fâcheux et ne voulant pas que ce sorcier une fois pris fût battu, je franchis moi aussi le village. Là il y avait un espace libre de 4 ou 500 m jusqu'au village le plus rapproché. Les habitants descendaient ; les poursuivants pourraient être attaqués, je tirai donc en l'air un autre coup ; je perdais d'ailleurs de vue le sorcier et 2 hommes qui le poursuivaient de près. Que se passa-t-il alors ? **Mattayo, le nyampara**³²³ **tira ses flèches puis lança sa lance en plein dos. Le sorcier tomba et il reçut encore 2 autres coups de lances.** Les envoyés me rejoignirent et dirent que le sorcier avait voulu se défendre et qu'ils avaient lancé leurs lances alors. **D'ailleurs m'a dit depuis un chrétien, ce sorcier n'était pas homme à se**

³²² En marge de la lettre, marqué au crayon : « chrétiens ? »

³²³ « Subalterne ou responsable ».

rendre à discrétion, s'il n'avait été tué, il aurait lui-même tué un des poursuivants.

J'écrivis, à l'arrivée au campement, au T.R.P. Loupias et lui contai la chose en ces termes, mais il ne m'a pas répondu.

Lors de la retraite (Sept 09), les T.R.P. Gilli et Pagès avaient été priés de taire cette affaire ; ils m'ont dit que le T.R.P. Supérieur avait envoyé ses hommes pour brûler les 2 maisons du sorcier. Je l'ignorais. Les hommes envoyés, après avoir bu toute la journée, sont retournés le soir à Rwsa et pourtant c'est à 1 h. de la mission. Voici les noms de 3 envoyés : Ndabagoragoye, 2^e vacher, Mattayo, le nyampara, **Caesari, le cuisinier qui jadis a frappé beaucoup sa 1^{re} femme, une chrétienne et occasionné sa mort,** au dire des confrères du Mulera. **Le T.R.P. Classe m'a dit qu'il écrirait au R.P. Supérieur pour lui dire de ne pas attirer ou plutôt occasionner des histoires désagréables.** Et de fait un chrétien de Mulera vient de m'apprendre qu'il n'y a plus de procès qui se débattent à la mission et le 1^{er} vacher proche parent du second, qui se faisait trop acheter, ne doit plus juger les procès. **J'ai ramené ici 10 bêtes à corne, entre autres cinq bêtes qui étaient gênantes là-bas parmi la vache prise par le R.P. Gilli à l'occasion du sorcier.** Cette dernière sera remboursée à l'ancien propriétaire par la mission de Rwsa, a dit le T.R.P. Vic. Gén., quant aux 4 autres, également gênantes, c'est-à-dire un peu douteuses, il a été tout comme nous mal impressionné de les voir adjugées au poste de Rulindo.

Cette lettre, vous le pensez bien, n'est pas à conserver pour divers motifs que vous devinez bien. Probablement il y aura un mot à ajouter après le passage du T.R.P. Classe, vous en serez informé.

Veuillez vous consoler pourtant car d'après ce que j'ai appris ces jours-ci par des chrétiens de Rwsa de passage à Rulindo, les choses y vont mieux que jamais. Et comme vous connaissez un peu le passé, cette nouvelle ne manquera pas de vous réjouir beaucoup.

[P. Durand]

Note du P. Léonard :

Lors de mon passage à Rwsa, fin Juillet 1909, je n'ai rien vu de bien clair dans toutes ces histoires, les diaires ne sont pas très clairs, et comme je vois, on a cherché à n'être pas très clair en paroles. Je m'étais proposé d'étudier peu à peu, bout par bout, ces histoires. L'histoire Durand s'est passée après mon passage. P. Classe y a passé en Janvier dernier : pas un mot sur tout cela, et jusqu'aujourd'hui pas un mot³²⁴. »

Finalement, l'auteur du récit corrige le style du P. Soubielle. Il l'embellit en le rendant plus vivant par des dialogues. On a l'impression que l'auteur a été présent sur le lieu du « crime » avec son cassetophone. Ainsi, il sait convaincre ses lecteurs en leur donnant de bonnes raisons pour croire que son récit est plausible.

³²⁴ En marge de la lettre : « C'est plus grave qu'ils n'ont l'air de croire – communiqué à Mgr Hirth. »

Au Rwanda, à cette époque, il n'y avait qu'une personne qui pouvait agir d'une telle manière, une personne qui avait l'autorité, la compétence et la connaissance du lieu et de la langue du pays. C'était le P. Classe³²⁵. Depuis 1904, il était l'ami, le confident, le conseiller et le complice du P. Loupias. En plus, il connaissait très bien les serviteurs de la victime, témoins privilégiés de la mort de leur curé. A part de cela, le P. Classe fut un homme sans scrupule qui savait manipuler son entourage³²⁶. Dans ce domaine, il n'avait pas d'égale parmi ses confrères. Les lettres du P. Classe, adressées au P. Loupias, montrent la connivence qui a existé entre les deux missionnaires³²⁷. Elles montrent aussi que le P. Classe était resté maître à Rwaza bien qu'il ait quitté cette mission depuis longtemps :



LE P. CLASSE (1900)

« Merci pour vos bons vœux, surtout pour le souvenir auprès de Notre Seigneur. Que N.S. vous rende cette charité en abondantes bénédictions pour notre cher Mulera.

Tant pis pour Lukara s'il attrape une volée de bois vert³²⁸ : c'est bien ce qu'il cherche depuis longtemps. La mission n'en souffrira guère je crois. **Demain je vais à Nyarugenge avec P. Schumacher chez le D. Kandt**³²⁹. Ne comptez pas sur le P. Schumacher pour Pâques, ce n'est pas possible pour le moment. Quant à moi, il ne me faut pas songer à faire une fugue vers Rwaza d'ici quelques mois (...). **Veillez envoyer de suite à Sa Grandeur le nombre des familles établies sur votre propriété. Veillez me faire tenir le double** (...). Léon Classe³³⁰. »

³²⁵ « Au noviciat... Le Fr Classe était certainement un novice qui tranchait sur la plupart des autres. Imberbe, teint rose, taille svelte et un peu délicate, je dirais presque type de jeune demoiselle... ». Un ancien confrère du même noviciat (A.G.M.Afr., B2, Divers 6, p. 4).

³²⁶ En 1948, Mgr Dellepiane présente Mgr Classe comme un homme ayant : « les qualités éminentes d'esprit et de cœur, l'intelligence, la culture, la largeur de vue, le zèle ardent et la générosité d'un apôtre que la Divine Providence avait choisi pour fonder et organiser l'Eglise au Ruanda. » (A. Van Overschelde, Un audacieux pacifique, Monseigneur Léon-Paul Classe, Apôtre du Ruanda, Namur, 1948, Préface).

³²⁷ En 1900, ils avaient voyagé dans la même caravane à destination l'Afrique Equatoriale (*Biographie coloniale Belge*, Institut Royal Colonial Belge, Tome IV 1958, col. 146-158).

³²⁸ « Recevoir une sévère correction ou des critiques violentes ».

³²⁹ Richard Kandt (1867-1918) est un médecin allemand, explorateur de l'Afrique équatoriale. Il est le fondateur de la ville de Kigali.

³³⁰ Lettre du P. Classe du 13 avril 1908 au P. Loupias, supérieur de Rwaza, A.G.M.Afr., N° 098035.

« Que Dieu vous garde au milieu de ces histoires. Achetez des vaches si vous le pouvez. Mais voyez si pour celles razziées tout près de vous il n'est pas prudent de s'abstenir malgré les avantages. Mais vous avez le droit (...) Léon Classe³³¹ »

« Ne donnez pas de vaches à garder à Lukara bwa Bishingwe. Monsieur Kandt veut le prendre et dans quelque temps il y aura chez lui une nouvelle expédition. Tenez-vous donc sur la réserve absolument.

Par ici on parle beaucoup que Akakwanda pourrait bien être soulagé de par le Roi et Nshosa Muhigo d'une partie de son pays. La femme de Nshoza Muhigo a dû se rendre au Lugeshi avec l'un de ses fils (...). **J'ai envoyé immédiatement à Kigari la lettre au Résident. Vous avez écrit à Sa Grandeur qu'à propos des affaires de Lukara vous aviez en à faire avec le Résident. Monseigneur m'en parle et sans doute à vous aussi. J'ai écrit à Sa Grandeur qu'ayant chez vous les soldats envoyés par le Résident, vous étiez bien obligé d'écrire, par conséquent, que vous n'étiez nullement en faute. C'est donc affaire réglée (...).** Léon Classe³³² »

« Si Luhanga vient, ou si le Roi m'en parle, je ferai d'après votre lettre. Actuellement l'ainé des oncles du Roi fait de plus belle la guerre aux chefs du parti opposé aux siens. Ils viennent d'en piller quatre ou cinq dans les environs et au Kingogo. Au besoin je soulèverai moi-même la question chez le Roi. Merci à l'avance pour les petits léopards. Envoyez-les donc. Je souhaite au P. Dufays de se bien rétablir (...). Léon Classe³³³ »

« Une compagnie d'Usumbura est allée à Kigari ; elle devait faire une promenade militaire au Ndorwa et Buberuka. Ce qu'on vous dit est peut-être vrai. Le plan du Frère Alfred, je le verrai demain en détail ; il partira pour Marienberg par les Baziba que nous attendons depuis quatre ou cinq jours. Je demanderai au P. Huwiler de le renvoyer vite (...). Léon Classe³³⁴ »

« Je regrette la double affaire de P. Durand et de Père Gilli. Vous aurez des guhoro³³⁵ à n'en plus finir. Nous devons passer absolument inaperçus, on a trop les yeux sur nous. Tachez d'arranger ces histoires, et donnez s'il le faut. Nous avons trop de difficultés actuellement sur les bras. La bête enlevée, je ne la voudrais pas à Rulindo, mais je voudrais que vous lui fissiez reprendre le chemin de chez elle, faisant naître vite une occasion. De même pour les autres. Faites donc naître les occasions, mais pas plus chez vous que dans la station voisine il nous faut garder [illisible] choses. De même p [illisible] Gahuru. Prenez aussi maintenant comme règle de ne plus intervenir dans les affaires mêmes de chrétiens. Il y va de l'intérêt général. Nous devons absolument pas-

³³¹ Lettre du P. Classe du 12 mai 1908 au P. Loupias, supérieur de Rwaza, A.G.M.Afr., N° 098038.

³³² Lettre du P. Classe du 8 juin 1908 au P. Loupias, supérieur de Rwaza, A.G.M.Afr., N° 098044-098046.

³³³ Lettre du P. Classe du 5 juillet 1908 au P. Loupias, supérieur de Rwaza, A.G.M.Afr., N° 098049.

³³⁴ Lettre du P. Classe du 28 mars 1909 au P. Loupias, supérieur de Rwaza, A.G.M.Afr., N° 098060-098062.

³³⁵ « Des vengeances ».

ser sous silence. Nous avons beaucoup à nous défier de ce que nous disons ou faisons avec les Bergers tout est dit. Pour Aka-kwande, rendez lui service si vous le pouvez nous avons besoin d'avoir aussi de bons états à leur renvoyer. Je voudrais que P. Gilli en plus de sa classe voie les chrétiens tous les jours. C'est l'intention du R.P. Léonard. ; c'est pour le Père le seul moyen de connaître les gens et d'arriver un peu à mieux confesser. De même je désirerais que vous chargiez des homélies du Dimanche uniquement P. Gilli et P. Pagès. Il faut qu'ils se lancent. (...). **Tachez que partout vous puissiez gagner l'esprit des gens doucement. Aux 70 hommes de Mr Von Stuemer se joint une compagnie d'Usumbura pour garder la frontière. A ce Monsieur rendez tous les services que vous pourrez. Prudence surtout maintenant.**Oremus pro invicem³³⁶. Je demeure votre tout dévoué en N.S. et N.D., Léon Classe³³⁷ »

« Merci pour les renseignements à propos des Bergers. Je vous assure que je ne recommencerai plus à donner des gens aux chefs de Kayondo et Lwangeyo pour les aider à lever l'impôt ! Il est vrai que nous savons l'habileté de ces menteurs. En 1905, 1906 l'impôt fut payé. En 1906, il y

avait tant de miel que Lwagitare et Compagnie n'avaient pas assez de monde pour le porter au Ndugga. Bah ! là-bas on dit que c'est moi, à Nyanza que c'est vous qui êtes cause que l'impôt ne rentre pas. Il faut bien que ces Messieurs trouvent une excuse pour cacher leurs vols et leur fourberie (...). Léon Classe³³⁸ »



L'ENDROIT OU LE P. LOUPIAS A TROUVE LA MORT (1910)

« Je suppose que l'on vous a envoyé Père Soubielle pour vous mettre à même de vous occuper un peu des matériaux. Monseigneur ne m'a rien dit. Bonne et Sainte année. Surtout de plus en plus prudence, c'est plus que nécessaire. **Laissez tous vos gens se casser la tête comme ils l'entendent ; ne vous entremettez dans aucune affaire. Monseigneur me demande renseignements précis sur le sorcier tué, dit-il. Veuillez me renseigner d'abord** (...). Léon Classe³³⁹ »

³³⁶ « Prions l'un pour l'autre ».

³³⁷ Lettre du P. Classe du 14 septembre 1909 au P. Loupias, supérieur de Rwaza, A.G.M.Afr., N° 098067.

³³⁸ Lettre du P. Classe du 24 décembre 1909 au P. Loupias, supérieur de Rwaza, A.G.M.Afr., N° 098068.

³³⁹ Lettre du P. Classe du 1^{er} janvier 1910 au P. Loupias, supérieur de Rwaza, A.G.M.Afr., N° 098071.

« Je ferai part au Roi de vos désirs pour les Nzirabwoba et pour les cadeaux de ces Messieurs. **Le Roi fera la grimace pour cette seconde question.** Merci pour les Rupies (...). **Nous sommes gênants et en ce moment ; on nous le fait sentir, et l'on serait fort aise de trouver des prétextes.** Les bonnes relations ne couvrent pas toujours suffisamment bien les pensées intimes. Avec les Anglais aussi prenez garde. Mieux vaut ne pas vous rapprocher d'eux mais nous tenir à distance pour éviter toute susceptibilité. **Rendons service au gouvernement ; laissons les étrangers de côté par principe, pour l'intérêt général. Nous ne faisons que de la politique d'intérêt dit-on. On chercherait une preuve là.** Mr Kandt est annoncé pour la semaine prochaine. **P. Soubielle vous sera arrivé mardi ou mercredi au plus tard. Déchargez-vous donc sur lui d'une partie de vos travaux de la mission. Il est bon mais jeune encore, par suite précipité dans les jugements. Dirigez-le et formez-le à la prudence. Vous pouvez lui donner votre district.** Mais de temps en temps voyez les catéchumènes qui se préparent au baptême. C'est nécessaire. Donnez-lui le catéchisme des sacrements également. Les catéchismes des catéchumènes de IIIe an doivent être divisés de manière que chaque Père (**P. Gilli, P. Soubielle, P. Pagès**) en ait chacun un ou deux par semaine (...). Léon Classe³⁴⁰ »

« **Avec Lukara je ne sais pas comment faire. Sans doute son liquide ne sera guère accepté et je vous l'ai dit aux environs de Kabgaye, il a beaucoup d'ennemis.** On verra. **J'envoie à P. Huwiler votre projet de budget pour l'église. Vous aurez le tout j'espère.** Dès maintenant je vous envoie les deux charges de rubura – avertissant le Père Huwiler. Vos 2 hommes en prendront une demain, l'autre est à votre disposition. **Frère Pancrace [1874-1964] a mal compris ; il croit qu'il doit faire toutes les charpentes. Nous avons dit qu'il aide Frère Alfred et voie au moins pour une ; qu'une il la fasse seul. Ensuite il a ses cadres, règles... à faire pour être prêt à bâtir dès la sécheresse. Ne comptez plus sur Frère Herménégilde ; il ne veut accepter en aucune manière (...).** Léon Classe³⁴¹ »

Le P. Léonard confirme indirectement notre conviction que le P. Classe est l'auteur du récit en question. Selon lui, le P. Classe est l'homme indiqué pour remplacer le P. Loupias comme supérieur à Rwaza, fonction qui lui permet de remplir le journal. C'est ce que le P. Léonard écrit début juillet 1910 à Mgr Sweens, à Mgr Hirth et à l'« Etat Major » des Pères Blancs à Maison-Carré à Alger³⁴² :

« Quand le malheur est arrivé à Ruaza, le Père Pagès appartenait à ce poste, mais il était absent, en vérité au poste voisin de Nyundo. C'est là qu'il apprit le malheur. Aussitôt il se mit en route pour Ruasa, en compagnie des Pères Delmas et Huntzinger de Nyundo. **Père Classe arriva à Ruasa le 5, au soir. Il retint le Père Delmas comme Supérieur provisoire de Ruasa et envoya P. Pagès à sa place à Nyundo. C'est à Nyundo que P. Pagès écri-**

³⁴⁰ Lettre du P. Classe du 16 janvier 1910 au P. Loupias, A.G.Mafr., N° 098073-74.

³⁴¹ Lettre du P. Classe du 16 mars 1910 au P. Loupias, A.G.M.Afr., N° 098081-82.

³⁴² Note explicative du P. Léonard du 7 juillet 1910 concernant le rapport du P. Pagès ; note envoyée à Maison-Carrée (Alger), A.G.M.Afr., N° 096624.

vit son rapport. Ceci soit dit comme explication de certains passages du P. Pagès où il dit ne plus se rappeler bien les choses, n'étant pas sur les lieux pour demander des explications. Père Classe prétend que P. Delmas est l'homme qu'il faut à Ruasa : je ne le crois pas, à cause des difficultés extraordinaires (tout le monde doit en convenir) inhérentes à ce poste. Je ne vois personne sinon P. Classe lui-même. C'est ce que j'ai dit à Mgr Hirth et à Mgr Sweens. »

Après la mort du P. Loupias, le P. Classe passera quelques semaines à Rwaza. Pendant son séjour, il avait assez de temps pour écrire son récit dans le diaire s'appuyant sur le rapport du P. Soubielle et sur les témoignages des serviteurs [des *bagaragu*] du P. Loupias. Nous constatons que le rapport du P. Pagès, qui défend un point de vue plus nuancé, n'avait pas droit d'être cité³⁴³.

Le P. Classe, par sa version des faits, sauve la réputation du P. Loupias et ainsi la sienne. Il y avait de quoi. C'est lui qui était responsable des erreurs commises



LE FRERE PANCRACE (1910)

lors de la fondation de Rwaza en 1904. Ses erreurs avaient coûté la vie à une centaine de personnes, hommes, femmes et enfants, ainsi que le pillage de leurs biens. A cette liste, il faut ajouter les victimes et les dégâts matériels dus aux représailles des Allemands organisées à cette occasion. Il est bien probable que tout cela avait traumatisé la population de Rwaza. En fin de compte, nous sommes d'avis que le P. Classe est indirectement responsable de la mort du P. Loupias en 1910. Il n'avait pas d'autre choix que de jeter la responsabilité de la mort du Père sur Rukara suivant le principe colonial selon lequel le Blanc a toujours raison et le Noir toujours tort. Nous avons des raisons à supposer que l'esprit machiavélique du P. Classe en est sorti grandi.

Reste à comparer l'écriture utilisée dans le journal Rwaza avec celle du P. Classe comme preuve ultime de notre conviction. Nous confions ce travail à un historien qui aura la permission de consulter l'original du journal. Nous nous sommes contenté de travailler avec la copie dactylographiée exactement comme les historiens qui nous ont précédés. Le récit du P. Classe n'est certainement pas un exemple d'objectivité. C'est plutôt un exemple de la littérature coloniale et missionnaire devant lequel l'historien est appelé à la prudence. Il nous montre comment, au siècle dernier, l'histoire du Rwanda, petit

³⁴³ P. RUTAYISIRE, *op.cit.*, p. 48.

à petit, a été orientée par l'historiographie missionnaire au service de sa propre gloire.

Suit maintenant le récit du P. Classe que nous présentons d'une manière inhabituelle pour montrer la genèse du récit dans le diaire. En ce qui concerne le rapport du P. Soubielle copié par le P. Classe, nous avons utilisé le même type de police que celui de notre article. Puis, nous avons rayé les mots et les phrases que le P. Classe a enlevées dans le rapport du P. Soubielle. En dernier lieu, nous avons mis en *lettres italiques (soulignées et mises en gras)* tout ce que le P. Classe a ajouté au rapport du P. Soubielle. Le résultat est très éclairant et fait réfléchir quant à l'utilisation des documents produit pas les missionnaires.

RECIT DE LA MORT DU PERE LOUPIAS DANS LE DIAIRE DE RWAZA

« Le cher P. Loupias est mort ce 1^{er} Avril, tué par Lukala bwa Bishingwe. Frappé de deux coups de lance, il a été transporté à la mission sans connaissance. C'est là qu'il [~~a rendu le dernier soupir~~] ***est mort*** à 8 h 35 du soir, muni des sacrements de l'Eglise.

~~[Vous ne connaissez pas Lukala bwa Bishingwe ?]~~ Muhutu, d'une trentaine d'années, Lukala est gaillardement taillé, beau, d'un teint clair. Sa démarche et son regard sont impérieux, pleins d'orgueil [~~de cet orgueil nègre qui nous froisse parce qu'il n'est revêtu d'aucune des façons qui le rend un peu supportable en Europe~~]. Il est riche car il a plus de 1 600 vaches et commande les Barashis, une des familles les plus nombreuses, les plus aisées et les plus belliqueuses du pays. Il est brave et cruel. Pour lui la vie d'un homme ne compte pas. Il met dans le même sac et couvre du même mépris, Batutsi et Européens, envoyés ***du Roi et du Fort.***

Il y a quelques temps, dans un combat livré aux Batutsi, il prit un grand chef proche parent du roi et le dépeça sur la lave après lui avoir enlevé la peau.

Il a attaqué ***plusieurs fois*** les Européens de passage chez lui, [~~à plusieurs reprises~~], et ces derniers temps, à une réponse du P. Loupias, il ***répliquait*** par un envoi d'œufs pourris.

Il appelait sa maison, magnifiquement ornée de perles, son Nyanza [capitale du Ruanda], et alors que dans tout le reste du Ruanda on jure par Musinga, ses gens ***disent : « Bando³⁴⁴ Lukala, mbandoga bwa Bishingwe. »***

³⁴⁴ « Mba ndoga Musinga » se traduit littéralement : « que j'empoisonne Musinga ». En utilisation ce juron Lukara se considérait roi. Le sens de ce juron est : « que malheur m'arrive quand j'ose faire une chose pareille ».

Vous voyez que cet assassin n'est pas un assassin vulgaire ~~[voilà bien édifié maintenant sur le compte de cet assassin qui vous voyez n'est pas un assassin vulgaire. Allons au fait].~~

En lutte ouverte depuis avant la fondation de notre poste ~~[de Rwaza]~~ avec Luziranpuwe, son voisin mututsi, de qui il prenait de temps en temps des bêtes et débauchait les gens, il a été cité maintes fois devant le roi et maintes fois le Roi lui a donné tort, sans pouvoir jamais faire exécuter ses sentences. Il ne pouvait pas, disait-il, se soumettre à des jugements dictés par une femme. ~~[« Me soumettrais-je, disait-il, à des jugements dictés par une femme »].~~ La mère du roi en effet de par les coutumes du pays, est toute puissante à la cour tant que le Roi n'a pas d'enfants, et ses volontés sont d'un grand poids dans les conseils royaux.

Condamné à mort une première fois à cause de ces insultes, il fut sauvé par Lwidgeembya, oncle et premier ministre du roi.

De nouveau pris et condamné, il fut de nouveau sauvé. Les Pères Classe et Dufays se trouvaient à la capitale avec Monsieur Czekanowski³⁴⁵. Le P. Dufays et ce Monsieur allaient rentrer au Mulera. Trompés par ses promesses, les Pères proposèrent Lukala comme guide au jeune ethnologue. Mulera, ayant des Batwa à son service, dégourdi, connaissant la forêt comme pas un, ce chef pourra vous rendre service, dirent-ils. Monsieur Czekanowski accepta. Il le demanda avec fermeté au Roi qui se faisait tirer l'oreille, puis consentit. Lukala ne devait plus remettre les pieds à la capitale. A partir de ce jour, il ne se conduisait plus qu'en révolté, travaillant semble-t-il par un réseau d'amitiés habilement tressé à faire du Mulera ~~[sinon tout entier du moins en partie, la partie qu'occupe sa famille]~~ une province indépendante qu'il régnerait à sa guise malgré ~~[les Batutsis et]~~ le Roi.

Malheureusement pour lui deux de ses parents : Sebuyangi et Kamana, chacun chef d'une partie des Barashis se séparent de Lukala, emmenant dans leur défection près de 600 vaches.

~~[La cause de cette défection est bénigne. Un suivant de Lukala avait volé une vache à un homme de Sebuyangi pour le sien. De là séparation et lutte. Dans une première rencontre, Sebuyangi et Kamana furent battus et perdirent trois hommes.]~~

~~Battus mais non découragés, les deux alliées distribuent des vaches, achètent des auxiliaires et reprennent la lutte. Cette fois Lukala est battu ; plusieurs de ses maisons sont brûlées. Sebuyangi et Kamana perdent huit hommes. Ce fut la dernière bataille.]~~

Un ennemi redoutable, plus fort que les Batutsis, plus à même de le tenir en échec parce que plus près et plus mêlé à ses gens, s'était levé. Lukala le savait bien ; aussi à dater de ce jour tenta-t-il de se débarrasser de lui. Pour arriver à ce but, il pensa le P. Loupias lui être nécessaire ; aus-

³⁴⁵ Jan Czekanowski (1882-1965) est un anthropologue et ethnographe polonais. Il fut membre d'une grande expédition allemande en Afrique centrale dans les années 1907-1909.

si n'épargne-t-il rien pour se gagner les bonnes grâces du chef défunt : visites fréquentes, cadeaux de toutes sortes. Combien de fois n'a-t-il pas essayé d'acheter notre nyampara disant : « Faisons le pacte de sang, **sers-moi auprès du P. Supérieur** et je te donnerai ce que tu veux ».

Sebuyangi et Kamana de leur côté ne nous négligeaient pas. Lukala nous apportait-il un taureau, le lendemain nous étions sûrs, que Sebuyangi et Kamana nous en apportaient un autre ; et toujours la première visite était pour le nyampara. Lukala lui disait : « On m'a dit que Sebuyangi t'a acheté, qu'il a fait le pacte de sang avec toi ; est-ce vrai ? – Non – C'est bien. Dis au P. Loupias de m'aider à réduire ces révoltés. J'ai toujours commandé les Barashis ; que je continue à les commander tous ». Sebuyangi lui disait de même : « As-tu fait le pacte de sang avec Lukala ? – Non. – C'est bien, introduis-moi auprès du bwana mukubwa (**mukulu**)³⁴⁶, dis-lui bien que nous serons au Roi, mais avec Lukala nous ne pouvons pas pactiser. Aide-nous, nous te récompenserons **bien**.

Le Père avait pour tous de bonnes paroles. A Sebuyangi, il conseillait d'aller faire des cadeaux au Roi, afin que le roi régularise sa situation. D'une famille en révolte contre le Roi, il détenait de plus des champs, des troupeaux et un commandement, qu'il ne tenait de personne. Le Roi l'accueillera bien, il obtiendra peut-être le commandement des Barashis.

A Lukala qui lui demandait d'envoyer notre nyampara avec des gens de Sebugyangi afin de lui débaucher ses gens et les lui rendre à lui, Lukala, il disait : « Cela ne me regarde pas ; je n'ai rien à voir dans vos querelles ; elles relèvent du Roi ; ce que je puis, c'est te donner un conseil : « ta situation n'est pas perdue ; fais un grand cadeau au Roi. Le Roi acceptera ta soumission ; **il préférera la gagner par sa bonté que le rendre impossible à tout jamais par une rigueur considérée** ». [~~Il aimera mieux gagner cela en refoulant sont ressentiment que risquer de tout perdre en voulant s'entêter à poursuivre une vengeance qu'il lui sera difficile d'assouvir.~~]

Sebuyangi accepta le conseil, partit avec des cadeaux et une feuille de route signée par le Père. – Lukala lui aussi en demanda une, **qui ne lui servit d'ailleurs pas ; car pris de** peur et n'envoya à Musinga roi qu'un **de ses hommes chargé d'un assez** mince cadeau... [~~accompagné de quelques hommes~~].

[~~Quelques temps après, Sebuyangi et Kamana étaient de retour. Le roi avait accepté leur soumission et leurs cadeaux tandis qu'il avait refusé ceux de Lukala. De plus il promettait aux deux alliés de leur envoyer un homme qui leur spécifierait ses volontés sur les lieux mêmes, à eux et à Lukala~~].

La situation devint critique pour ce dernier. Il résolut de faire un grand coup. C'était à la fin de **Janvier** [~~Février~~], vers les 20. Le P. Loupias cherchait des bois de charpente pour l'église. Lukala lui envoie dire par un de ses hommes : « Il y a ici dans la forêt de grands et beaux ar-

³⁴⁶ « Bwana mukubwa », du swahili, veut dire : « le grand chef ou le patron ». Parfois l'expression a un sens ironique. Cela dépend du contexte.

bres, viens les couper et je t'aiderai avec tout mon monde à les porter à la mission. » Heureux de la nouvelle, car ces bois en ce moment son grand souci, le Père prit avec lui une vingtaine de chrétiens, les **deux nyamparas** [~~le nyampara~~], des haches, des cordes, le passe-partout et partit pour la forêt. Arrivé chez Lukala, il demanda un homme qui lui montrerait ces arbres en question.

– Je te donnerai cet homme, dit Luakala ; mais avant, aide-moi à prendre Sebuyangi et Kamana.

– Je ne suis pas venu pour faire la guerre, **mais pour couper des bois**. Ton envoyé m'a dit qu'il y avait de grands arbres à la forêt ; où est ton envoyé ?

– Je ne sais.

– Fais-le chercher ; je camperai ici et demain matin de bonne heure avec lui je monterai à la forêt. Amène-nous aussi des vivres.

Lukala envoie quelques hommes chercher des vivres. Ils reviennent bientôt avec une magnifique vache stérile. Pendant qu'on la dépèce, [~~Pendant que les chrétiens dressent la tente~~], Lukala parle avec le Père ; [~~Ils parlent un peu de toute choses, des haches, des forgerons d'Europe — Lukala est un forgeron — des fusils. Ils parlent surtout de Sebuyangi et de Kamana. Le Père tue la vache d'une seule balle, au grand étonnement de son entourage qui n'a pas vu passer le projectile. Vers quatre heures les Barashis viennent armés et nombreux du côté de la tente. Justement alarmés de cette affluence les chrétiens les tiennent au loin~~] **il voudrait l'amener à se prononcer pour lui contre Sebuyangi. Mais le Père lui répète toujours : « Vos querelles sont du ressort du Roi ; je t'ai dit maintes fois ma pensée là-dessus : aller trouver le Roi et que le Roi vous guérisse. » Ne pouvant rien gagner, Lukala se tourna vers les nyamparas, sollicitant leur secours pour décider le P. Loupias à agir contre Sebuyangi. Peine inutile.**

Le jour avançait vers son déclin ; déjà la plaine se voilait d'ombre quand tout à coup éclate un grand mouvement parmi les Barashis. Les nombreux curieux qui s'étaient assis autour de la tente se lèvent et courent vers leurs huttes pour prendre leurs lances et leur bouclier. Les femmes et les enfants sortent des « ngo ». L'« impanda »³⁴⁷ de guerre lance sa note au milieu du tumulte. Là-bas dans la plaine une hutte flambe déjà. Qu'est-ce ? Une attaque ? De qui ? Un complot ? Pourquoi ? [Tout à coup le tambour sonne, les cornes donnent l'alarme et au même temps, là-bas dans la plaine, une maison brûle. Les Barashis se précipitent de ce côté, toute la tribu en un clin d'œil est sur le pied de guerre. Lukala donne ses ordres].

Lukala, armé jusqu'aux dents, s'avance ou plutôt court vers la tente du Père : « Ne t'ai-je pas dit que Sebuyangi est un brigand ? Il vient m'attaquer avec une forte armée en ta présence, il nous brave tous deux. Prête-moi tes hommes et j'irai le chasser. »

³⁴⁷ « Impanda » : c'est un cri de guerre accompagné par un son de corne.

[—Bwana, dit-il au Père, Sebuyangi vient m'attaquer sous tes yeux, que tes hommes viennent à mon secours, que je coupe les pieds à ces deux brutes.

—Si Sebuyangi t'attaque, défend toi, c'est ton affaire. Pour moi, je te l'ai déjà dit, je ne suis pas venu pour me battre].



DES BALERA (1908 ?)

Le Père connaissait son homme. Se doutant d'un piège, il dit à Lukala : « Mes hommes auront du travail demain ; si vraiment Sebuyangi t'a attaqué, va, tu ne manques pas de braves, chasse-le. Je défends à mes hommes de te suivre. » [En un instant, le calme se fait. Les Barashis reviennent, le feu s'éteint. C'était une ruse de guerre. Pour décider le P. Loupias à se mettre de son côté, Lukala avait fait brûler une de ses maisons à lui. Si le Père l'avait suivi, il se serait jeté sur Sebuyangi, démoralisé par la présence des chrétiens dans les rangs ennemis, et l'aurait taillé en pièce. Au retour de la bataille, tout le monde alla se coucher].

Lukala s'en alla quelque peu déçu : sa dernière cartouche venait d'éclater entre ses mains. Il partit ; le calme se fit en un moment, au grand étonnement des chrétiens. Les guerriers rentrèrent sans dire mot dans leurs huttes, et d'ennemis ? Pas un !! Voyant toutes ses tentatives de corruption échouer, Lukala avait essayé un habile stratagème. Je ne puis pas décider le Père à se mettre de mon côté ? Il y sera quand même. J'enverrai des gens brûler une de mes huttes les plus proches des partisans de Sebuyangi, je dirai au Muzungu que Sebuyangi vient nous attaquer sans crainte ni respect pour sa présence ; je ferai en même temps une levée générale des boucliers et le Père trompé viendra lui-même ou enverra ses gens. Alors, passant par-dessus le brasier de ma maison, nous

irons brûler et prendre Sebuyangi surpris par la rapidité de la manœuvre, et paralysé par la peur de se battre contre le Muzungu. – C’était bien trouvé, mais, nous l’avons vu, ce ne lui réussit pas.

Le lendemain **matin de bonne heure** [dès l’aube], la tente était pliée, **le Père et les porteurs**[les chrétiens] prêts à partir. Lukala arriva avec un nombre considérable de Barashis [se fait attendre un moment puis il vient]. Le père lui dit :

– Où est cet homme que tu m’as envoyé ? [l’homme qui doit te montrer les bois ?]

– Je ne sais, je n’ai envoyé personne [te dire qu’il y avait des bois ici].

– **Tu n’as pas envoyé Kwiyangana chez moi me dire qu’il y a de grands arbres dans cette forêt ?**

– **Pourquoi te l’aurais-je envoyé ? Il n’y a pas un seul grand arbre dans toute la forêt.**

Le Père, **se voyant trompé, s’emporta et bouscula un peu Lukala** [se fâche et menace de frapper Lukala], puis apercevant dans **les rangs des gens** [la suite] de Lukala, **l’envoyé Kwiyangana** [celui qui était venu lui parler de bois à la Mission], **il le prit : « Tu me serviras de guide dans la forêt, lui dit-il ; tu me montreras les arbres dont tu me parlais l’autre jour ; et si vraiment il n’y en a pas, si tu m’as menti, gare !! » Et ils partirent.** [Il l’empoigne et dit aux chrétiens de le lier. L’opération finie, ils le mettent à la tête de la caravane pour servir de guide. Lukala reste dans son luge].

Dans la forêt, aucun arbre, sinon de la broussaille et des bambous. Ils avaient ainsi longtemps couru en vain lorsque Lukala s’amena avec toute sa bande de Barashis qui s’effaçaient derrière les buissons et les bambous. Lukala salua le Père et de nouveau lui parla de Sebuyangi. [En route ils rencontrent un Mutwa. — Où sont les grands arbres, lui demande le Père, Lukala, l’a dit qu’il y en avait ici. — Bwana, Lukala t’a menti, il n’y a pas un seul grand arbre ici, crois-moi je connais la forêt. En effet, ils marchèrent toute la matinée sans trouver un seul arbre. L’après-midi, fatigués de leurs marches et contremarches inutiles, ils campèrent. A peine avaient-ils campé que Lukala vint avec une centaine de Barashis au moins. Il venait parler encore de Sebuyangi]. **Le cher défunt, déjà impatienté par ses courses et ses recherches inutiles, se mit dans une grande colère. « Tu as menti l’autre jour disant qu’il y avait des arbres alors qu’il n’y en a pas ; tu as menti hier soir en disant que Sebuyangi t’avait attaqué alors que c’est toi-même qui as brûlé une de tes maisons, et maintenant tu oses encore te présenter ? Tu viens pour te moquer de nous » ? Puis saisissant sa lance d’une main, il lui appliqua de l’autre une gifle magistrale qui l’envoya rouler par terre. Craignant ensuite une attaque de la part des Barashis dissimulés, il prit son fusil et en fit manœuvrer le mécanisme. Les Barashis s’enfuirent ; Lukala abandonné des siens, resta.** [Le Père exaspéré par la course inutile qu’il venait de faire, lui donna une gifle qui l’envoya rouler à quatre ou cinq pas dans les broussailles puis prenant son fusil et en faisant man-

œuvrer le mécanisme, il effraya la suite de Lukala qui s'enfuit comme une bande de daims effarouchés].

[J'ai demandé au nyampara si Lukala en se relevant n'avait pas préféré des paroles de vengeance. Non, m'a-t-il répondu. Lukala avait peur en ce moment. Il me dit : « Je t'en prie, le bwana est fâché, apaise-le. »]

- « **Donnez lui quatre étoffes pour la vache, dit-il au nyampara, et qu'il s'en aille avec l'homme qui nous a amenés ; mais qu'ils ne paraissent plus.** » [Après l'avoir frappé, le Père lui fit donner trois ou quatre étoffes pour sa vache stérile, puis le congédia, ainsi que le guide.]



DES BALERA (1908 ?)

Lukala **ne se le fit pas dire deux fois** [s'en retourna chez lui heureux de n'avoir pas été lié ce jour-là et livré au roi ou aux officiers du Luhengeli]. **Il prit ses étoffes et s'en alla suivi de Kwiyangana.**

Le Père descendit du volcan et se dirigea du côté des lacs où il devait trouver une dizaine de gros arbres [lendemain, le P. Loupias descendait du côté des lacs. Là il trouvait quelques arbres, les coupait et après avoir distribué la besogne aux chefs pour le partage, revenait au poste avec un accès de bile qui le cloua au lit pendant deux jours].

Depuis, Lukala revint une ou deux fois à la mission mais sans apporter de cadeau [Entre cette époque et celle où le Père a été tué, Lukala est revenu une seule fois pour reparler de Sebuyangi, son cauchemar. Cette fois-là, il n'apporta pas de cadeau].

Sebuyangi était revenu de la capitale quelque temps avant cette affaire. Le Roi l'avait bien reçu mais n'avait pas pris de décision pour éclairer sa situation. Il lui avait simplement dit : « Va, retourne chez toi, je vous enverrai un homme vous dire où placer mes

volontés³⁴⁸. » Cet envoyé arriva chez nous le Jeudi 31 Mars **au matin** [arrivait Shingamiheto, l'envoyé du roi³⁴⁹ avec quelques hommes de Sebuyangi. Il exposa au Père ce pourquoi il venait]. « Le Roi m'envoie **te prier de m'accompagner chez Lukala. Ta présence facilitera ma mission pacificatrice. Le Roi désire que Lukala, Sebuyangi et Kamana fassent la paix. Il donne pouvoir à Sebuyangi de commander les siens, à Kamana de commander les siens, et Lukala de commander les siens.** » [pour témoigner de ses volontés en présence de Lukala, de Sebuyangi et de Kamana, et le roi veut que Sebuyangi commande ses gens, que Kamana commande ses gens, que Lukala aussi commande les siens, et que tous cessent de se battre. Le roi m'a dit aussi de te prier de m'accompagner. Si tu viens Lukala ne me fera pas de mal, puis tu seras témoin que les volontés du roi auront été dictées, puis il saura que tu ne fais pas cause commune avec ce révolté que vous avez arraché des mains même du roi alors qu'il était condamné à mort ». L'envoyé du roi dit cela et bien d'autres choses, car venu le matin vers neuf heures, il ne repartit qu'à onze heures]. **Ceci ennuya le Père** [Le Père sortit de cet entretien fort ennuyé]. **Il vint nous demander conseil : « Je voudrais bien ne pas y aller, dit-il, car il se pourrait bien que les choses ne se passent pas si pacifiquement que l'envoyé croit. D'autre côté, refuser au Roi, c'est dangereux...J'irai, mais je ne ferai qu'écouter ce que l'envoyé dira, puis je reviendrai. Je partirai demain matin de très bonne heure... »**

[- Qu'en pensez-vous, me disait-il en sortant de diner, l'envoyé du roi veut que je l'accompagne chez Lukala. C'est le roi qui l'a dit m'a-t-il assuré. Si Lukala s'est révolté c'est bien notre faute car c'est nous qui l'avons arraché au roi.

-Que voulez-vous que je pense ? Si vous croyez faire plaisir au roi en allant chez Lukala, allez y, mais attention, il vous attaquera peut-être.

-Non, il n'attaquera pas. J'irai de très bonne heure, j'écouterai ce que l'envoyé dit, puis je reviendrai].

Le soir **même, il choisit les hommes qui devaient l'accompagner :** [après la prière des chrétiens, il appela] Paulo [Banbanzi], **le nyampara**, Max Lututsi, Makari Kirihehe **et Musa**, [tous trois sur la colline et leur dit, j'étais là : « Demain de très bonne heure, j'irai chez Lukala, vous viendrez avec moi »]. **Quatre gaillards qui n'ont pas peur et dévoués. Nous amènerons au moins deux ou trois fusils, dit Paulo, car Lukala est capable de tous les coups. – Un seul fusil suffira répondit le Père, nous n'allons pas là-bas pour nous battre. »**

[- Père, lui dit Paulo, nous trois seulement ?

-J'ai dit à Musa aussi de venir, nous partirons avant le jour.

-Tu connais Lukala, amène deux ou trois fusils, il nous jouera un mauvais tour.

³⁴⁸ Phrase à vérifier dans le texte original.

³⁴⁹ Un envoyé du roi, un Mutusi du nom de Shingamyeto.

~~— Quel mauvais tour ? J'emporterai mon fusil à dix coups, il suffira. Max ! Tu viendras me servir la messe de bonne heure. Allez, dormez bien.~~

~~Quand ils furent partis, il me dit : « J'amène peu de monde, cependant je prends les plus braves, ceux qui lorsqu'il vous arrive quelque chose ne perdent pas la tête et restent à côté de vous pour vous défendre ».~~

~~Le lendemain matin vendredi 1^{er} Avril, à 5 h [1/4], le Père avait déjà dit la messe et partait. [Après avoir dit sa messe partait avec sa petite troupe. Paolo portait son fusil, Max son parapluie, Makali son fauteuil et Musa son imperméable. J'emporte mon fauteuil pour dominer la situation, me disait-il en riant, la veille, alors qu'il faisait ses préparatifs].~~

Les Pères Gilli et Soubielle étaient restés à la maison, vacant chacun à son travail. Le P. Pagès était à Nyundo.

A 11 h 45 nous nous disposions à descendre à la chapelle pour l'examen lorsque que dessus les collines nous arriva la nouvelle que le Père avait été attaqué. Le P. Soubielle prit ses gros souliers de voyage et partit secourir le Père. Les Frères Alfred et Pancrace eux aussi partirent et suivirent le P. Soubielle à quelque distance. Au dessous de Nkurungwe, le Père rencontra Musa, un des compagnons du P. Loupias. Il était tout essoufflé et triste.

— Eh bien que s'est-il passé ?

— Le père est mort... tué !

— Et Max et Paulo, et Makari ?

— Tous trois morts, tués... je les ai vus par terre et me suis échappé.

Le Père, la mort dans l'âme, continua sa route. Parti à peu près seul de la mission, il était déjà rejoint par un millier de gens, chrétiens et médaillés, armés en guerre.

Arrivés dans la plaine au-dessous de Munyamoenda, ils rencontrèrent un indigène qui venait du côté des volcans.

— Le Père est-il mort ?

— Mais non : il n'est pas mort ; j'entendais il y a un moment des coups de fusils.

— Si le Père a pu se servir de son fusil, dit le P. Soubielle, il est sauvé ; dépêchons-nous, s'il est cerné nous arriverons à temps pour le dégager.

Cette nouvelle leur a donné des forces. A 1 h 30, ils étaient au milieu des huttes des Barashis. A peine arrivés, des chrétiens en fuite les rejoignirent. Le Père leur demanda :

— Pourquoi fuyez-vous ?

— Les gens de LWAKAZINA nous ont fait peur ; ils se disaient poursuivis par Lukala vainqueur.

— Le Père Loupias où est-il ?

— Le P. Loupias est mort ; il est entre les mains de Lukala ; nous n'avons pas entendu parler de Paulo, ni de Max, ni de Makari.

Le P. Loupias tombé entre les mains de Lukala ? Mais c'était la mort sans sépulture, l'outrage après l'assassinat ! Comment faire pour reprendre le cadavre ?

Le P. Soubielle se jugeant trop exténué par la course et par les émotions pour poursuivre Lukala dans la forêt, envoya deux chrétiens au camp de Luhengeri avertir le sergent commandant de poste de l'accident ; puis il continua sa route vers l'endroit où avait dû tomber le Père. Ils n'étaient plus qu'à deux cents mètres à peu près de cet endroit que deux chrétiens vinrent le trouver.

- Viens, lui dirent-ils, nous avons le Père ; il est chez Sebuyangi.

- Vit-il encore ?

- Il a reçu un coup de lance au front ; il va mourir, mais son cœur bat encore.

- Est-ce qu'il peut parler ?

- Non.

Tournant sur sa gauche le P. Soubielle se dirigea vers le lugo de Sebuyangi, hâtant le pas pour arriver à temps et donner au blessé une dernière absolution.

Lorsqu'il arriva au lugo, le Père en était parti. Deux soldats qui se trouvaient dans les environs au moment de l'accident, avaient accouru. Ayant trouvé le corps dans le lugo de Sebuyangi, ils l'avaient mis sur une claie de bambous et l'avaient dirigé vers le camp de Luhengeri.



LWAKAZINA

C'est sur la route de Luhengeri, en effet, que le P. Soubielle rattrapa le corps. Le sergent l'avait déjà rejoint depuis un moment et avait prodigué au mourant les premiers soins. Le Père trouva le cher défunt sans connaissance ; des morceaux de cervelle en bouillie sortaient de la blessure, large de deux centimètres qui s'ouvrait dans le front au-dessus de l'œil gauche. La respiration était lente et pénible. Il s'agenouilla auprès du corps que les indigènes avaient déposé à terre, puis après lui avoir donné l'absolution, il le confia aux chrétiens qui se disputèrent à l'envie l'honneur de le porter, ne permettant pas aux païens ni mêmes aux médaillés de l'approcher, et l'amenèrent à la mission. Pendant ce temps le sergent allait inspecter les lieux de l'incident et brûler les quelques huttes des partisans de Lukala que nos chrétiens avaient laissées debout.

Le Père et les chrétiens arrivèrent à la mission avec le blessé vers 6 h du soir. Nous déposâmes le blessé sur son lit tout tendu de blanc et lui fîmes boire des vomitifs pour dégager les voies respira-

toires du sang qui probablement avait dû y couler ; car la lance, venue d'en haut l'avait frappé en plongeant et peut-être avait pénétré jusqu'aux fosses nasales. Les vomitifs le soulagèrent un peu, car après avoir vomi, la respiration se fit plus douce et moins râ-lante Les chrétiens qui l'avaient porté ne voulurent pas le quitter ; à genoux autour du lit, ils priaient.

Cependant le Père s'en allait ; sa respiration devenue plus douce, se faisait de plus en plus faible. Nous lui donnâmes les derniers sacrements, puis récitâmes les prières des agonisants. A 8 h 30 la respiration cessa tout à fait. Nous le croyions mort, mais ce n'était pas encore fini. Il vécut encore cinq minutes. A 8 h 35 son corps frissonna, comme le soir d'un beau jour frissonnent sous le souffle léger de la brise, les frêles feuilles ; c'était son âme qui doucement s'en allait, frôlant en passant sa dépouille mortelle.

On renvoya les chrétiens, et pendant que le P. Gilli et les Frères Pancrace et Alfred rendaient au corps les derniers devoirs, le P. Soubielle dressait un catafalque au milieu du chœur de la chapelle où bientôt nous exposâmes le corps du cher défunt. C'est en le dépouillant de ses habits que le Père Gilli et les Frères virent la seconde blessure que le Père avait reçue au foie.

Le sous-officier de Luhengeri vint nous rejoindre après son expédition, au moment où nous transportions le corps à l'église.

La nouvelle de la mort du Père se répandit comme une traînée de poudre dans tout le pays, si bien que toute la nuit, jusqu'au matin, il y eut une procession de chrétiens qui venaient veiller le cher défunt et prier pour lui. Les chapelets de cette nuit se comptent par centaines. Le Bon Dieu aura, je pense, entendu avec compassion ces voix éplorées qui priaient pour leur Père commun, et payé au centuple le bien que pour Sa plus grande gloire il fit dans la chrétienté de Rwaza.

Pendant que le Père Gilli veillait le corps, le P. Soubielle et les Frères, qui avaient oublié de dîner, allèrent prendre quelque nourriture avec le sous-officier, et restèrent au réfectoire jusqu'à minuit pour lui donner les détails nécessaires pour son rapport. A minuit, le sous-officier se retirait, promettant de venir assister aux obsèques qui auraient lieu le lendemain.

Le lendemain, en effet, en présence de Monsieur le sous-officier qui est catholique, et de toute la chrétienté réunie, nous conduisîmes à sa dernière demeure le corps préalablement enfermé dans un cercueil. Nous ne pouvions pas en effet l'exposer plus longtemps parce que le sang que ne retenaient plus les muscles affaissés, sortait en abondance de la bouche et des deux plaies ; parce qu'aussi le lendemain qui était dimanche, l'enterrement aurait troublé les autres exercices de la chrétienté ; parce que, encore exténués, nous n'aurions pas pu le veiller une seconde nuit, surtout après avoir passé la journée du samedi à confesser les chrétiens qui se pressaient en foule au Saint Tribunal.

Revenons maintenant un peu sur nos pas et voyons ce qui se passa de 9 h 30 à 10 h 30 de cette terrible journée du 1^{er} Avril. Nous avons dit pourquoi à 5 h du matin le Père partait en compagnie de Paolo, Max, Makari et Musa. A quelque distance du lugo de Sebuyangi, ils trouvèrent les envoyés du Roi – Shingimihito et sa suite – qui venaient à sa rencontre. Ils furent bientôt rejoints par Sebuyangi, Kamana, Lukanga et leur suite armés comme de coutume, c'est-à-dire de la lance ; et tous ensemble se dirigèrent vers la hutte de Lukala. Avant d'arriver au lugo, le Père s'arrêta : « Apportez-moi ma chaise », dit-il, et s'adressant aux envoyés du Roi : « Faites appeler Lukala : j'écouterai le message du Roi, puis je m'en irai ».

Lukala se fit attendre longtemps. Nous eûmes le temps, disent les chrétiens qui suivirent le Père de fumer trois pipes [En route, ils rencontrèrent des envoyés de Lukala. Où allez-vous ? Chez vous à la mission. Et moi, je m'en vais chez Lukala, venez, suivez moi. Aux environs du lugo de Sebuyangi, ils trouvèrent l'envoyé du roi, avec Luhanga, notre vacher, un de ses fils et quelques hommes. Sebuyangi vint ensuite avec un assez grand nombre d'hommes. Toute cette troupe suivit le Père, et l'on se dirigea du côté du lugo de Lukala. Arrivé à quelque distance du lugo, à mi-pente, le Père s'arrêta, envoya chercher Lukala, puis s'assit. Lukala se fit attendre un long moment, le temps, disent les Nègres de fumer deux grandes pipes]. Enfin Lukala, suivi d'une véritable armée rangée en [Les gens qui le suivaient formaient deux corps rangés comme pour la bataille :] les lances et les boucliers en avant, [chaque un avait trois ou quatre lances], les arcs et les flèches en arrière. Le Père fit dire à Lukala de laisser loin derrière lui ses gens : « je ne suis pas venu pour me battre, mais pour écouter le message du Roi ». Pour sa part il dit à Sebuyangi lui aussi de laisser loin derrière lui ses gens, et fit même porter en arrière les arcs de ceux qui l'accompagnaient.

[A la vue de cette armée qui marchait sur lui, le Père se leva, fit signe aux Barashis de rester loin, fit porter en arrière les arcs de ses hommes et pria les assistants se s'asseoir. Le Père s'assit dans son fauteuil, Lukala s'assit un peu en avant du Père sur sa gauche, l'envoyé du roi un peu en avant du Père sur sa droite].

Lukala s'avança vers le Père qui était assis sur son fauteuil, et s'accroupit à sa gauche, un peu en avant, tandis que Paolo, Max, Makali, Musa, Sebuyangi et son frère, Luhanga et son fils se tenaient également près du Père ; les uns à droite, les autres à gauche. Les Bakaza, gens de Sebuyangi et de Kamana étaient plus bas sur la droite du Père ; les Barashi de Lukala étaient plus haut, sur la gauche. [Paolo, Max, Makari et Musa autour de lui. Musa avait le fusil. Quand tout le monde se fut assis, le Père dit : « je suis venu entendre les décisions du roi, quand l'envoyé aura fini de parler je m'en irai ». Alors l'envoyé commença-].

La parole fut donnée à l'envoyé du Roi qui parla en ces termes : « Le Roi m'envoie pour dire ses volontés. Ses volontés, les voici : que Lukala commande les gens qui lui sont restés fidèles ; que Sebuyangi et Kamana commandent chacun les leurs. » [~~Voici ce que le roi a dit : « Que Sebuyangi commande ses hommes à lui ; que Kamana commande les siens ; que Lukala commande les siens. Lukala réplique avec un sourire narquois en relevant la tête :~~]

– Quoi, dit Lukala, Sebuyangi commandera les Barashi ? Non, jamais, c'est moi qui les commanderai tous. [nous commanderai ? »]

Un Mututsi suivant l'envoyé du Roi se lève alors et dit : « L'envoyé du Roi a manqué à son message ; il n'a pas rapporté exactement les paroles du Roi ». [~~Alors deux Batutsis qui ont accompagné l'envoyé du roi demandent la parole, contredisent la décision du premier envoyé et ne parlent qu'en faveur de Lukala. Qui croire ? Les envoyés du roi eux-mêmes ne s'entendent pas].~~

Cette intervention soulève de grandes discussions et de grands cris de part et d'autre. Le Père cependant parvint à leur imposer silence. « Je suis venu pour écouter le message du Roi ; et voici que ce message est douteux. Vous ne pouvez dans ces conditions vous entendre. Il faut retourner chez le Roi pour connaître ses volontés authentiques ». Tout le monde approuve : « C'est cela ». [Le Père leur dit : « Puisque les envoyés ne savent plus ce que le roi a décidé, il ne reste qu'une chose à faire : que Sebuyangi et Lukala aillent à la capitale entendre de leurs oreilles ce que le roi veut. Je ne puis y aller moi, dit Lukala, puis se ravisant : et bien oui, j'irai à la capitale.]

~~– C'est bien, **dit alors** le Père en se levant, l'affaire est réglée ». [Les affaires de Musinga sont réglées. Et tous de répondre : Oui elles sont réglées].~~

Alors Luhanga s'adressant au Père, dit : « Je veux plaider avec Lukala à propos des vaches volées. Les gens de Lukala nous avaient volé une vache à nous, et cinq ou six appartenant à Luhanga. Plaidez, dit le Père, en se rasseyant. Luhanga expose alors les faits. Pendant ce temps les Barashi descendent doucement de l'endroit où ils se tenaient debout. Au moment où Luhanga parlait, ils n'étaient plus qu'à une petite distance du Père et des plaideurs. [~~à ce moment Luhanga dit au Père : « Et les vaches qu'on nous a pris ? – Tu n'as qu'à les plaider avec Lukala. – Un homme de Lukala m'a pris sept vaches, six sont à moi, la septième est à Lukigana (surnom du Père qui veut dire « le fort ». Lukala connaît le voleur qu'il nous fasse rendre nos vaches. – Je ne nie pas que je connaisse le voleur, je le connais, mais je ne puis faire rendre les vaches. – Pourquoi ?]~~

Le Père : « Que réponds-tu à cela ? »

Lukala : « Les faits sont vrais, je ne les nie pas ».

Le Père : « Tu ne nies pas non plus que les voleurs sont chez toi ? »

Lukala : « Non, dit-il, d'un air provoquant, de l'air d'un homme qui ne se sent pas de supérieur. Les voleurs sont chez moi, mais les

vaches n'y sont plus. D'ailleurs c'est l'affaire de ces voleurs ; vous n'avez qu'à vous adresser à eux. » [— Elles ne sont plus. — Rends-moi ma vache, lui dit le Père. — je n'ai aucun pouvoir sur le voleur. — Tu n'as aucun pouvoir sur lui ? Tu lui as donné ta sœur en mariage et vous habitez dans un même lugo. Amène-moi les deux vaches qu'il t'a données pour acheter ta sœur].

— Je m'adresse à leur chef, et leur chef qui les cache. Les voleurs sont chez Bitahurugamba, ton beau-frère. Tu n'as qu'à dire un mot pour qu'il t'amène les voleurs ou les vaches.

— Je ne le puis pas.

Lukala cligne de l'œil du côté des siens qui s'étaient nous l'avons vu, rapprochés, et se soulevant un peu : « Vous avez entendu mes amis ? Vous accepteriez ? Vous leur donneriez ces vaches ? Et se levant tout à fait, il leur parla un instant à voix basse, puis revint, plus calme. [alors se lève et s'accroupit devant ces gens et leur dit : « Vous entendez ce qu'ils veulent ? Ils veulent que je livre un d'entre vous ou que je rende les vaches qu'on a donné pour payer ma sœur, qu'en pensez vous » ? Pendant le temps que Lukala parlait à ses hommes, le P. Loupias dit à Paolo : « Attention, s'il refuse de nous rendre les vaches, nous le prendrons et alors les vaches viendront tout de suite »].

— Eh bien, nous n'aurons pas ces vaches ? [Quand Lukala eut repris sa place, le Père lui dit : « Et bien ces vaches » ? — Je t'ai dit qu'elles sont mortes. — Tu ne veux pas les rendre ?]

— Je les chercherai **demain et après demain ; je les amènerai** [si je ne les trouve pas, tu viendras brûler mon lugo].

— Tu mens, **dit le Père en grossissant la voix et en prenant de la main gauche son fusil que tenait Musa, pendant que de droite il saisissait Lukala par son étoffe. Lukala se sentant pris, s'était levé. Paolo et le frère de Sebuyangi le saisirent par les bras.** [toujours, et en disant cela, il avait son fusil de la main droite, il saisit avec sa main gauche le bras de Lukala qui lui aussi s'était levé et voulait s'enfuir. Paolo et Max de leur côté le tenaient par l'étoffe, Luhanga et un homme de Sebuyangi par le bras droit].

Alors une voix partit du groupe des Barashi : « Laissez-vous tuer votre chef ? Souvenez-vous de ce qu'il a dit ». Et les lances s'abattirent dans un cliquetis sinistre sur le Père et ceux qui l'entouraient. Le Père en ce moment avait détourné un peu la tête, il ne vit pas venir les lances ; les autres se jetèrent à terre instinctivement, c'est pourquoi personne d'entre eux ne fut atteint excepté le frère de Sebuyangi qui reçut une lance sur le pied. [A la prise de Lukala, un premier mouvement de frayeur couru dans les rangs des Barashis, quand une voix sortie de leurs rangs les rappela à leurs promesses : « Quoi, vous laissez prendre votre roi ? Vous ne souvenez plus de vos promesses ? Souvenez-vous. Alors tous à la fois lancent leur[s] lance[s] qui tombent en pluie serrée autour du Père. Une d'elle le frappe au front au dessus de l'œil gauche, trois centimètres au dessus des sourcils. Frappé mortellement, le Père tomba à la renverse sans connais-

sance, tenant son fusil dans la main droite et portant l'autre main au front. Il ne proféra pas une seule parole].

Paolo s'étant relevé trouva le Père étendu à la renverse, ayant une lance dans le front. Il arracha cette lance qui entraîne avec elle de la cervelle grosse comme un œuf de pigeon, et la relança sur les Barashi qui s'enfuyaient. Pendant qu'il renvoyait la lance à son propriétaire, Rubashamukole, fils de Biraboneye, placé entre les gens de Sebuyangi et Lukala, frappa le Père de sa lance du côté doit, un peu au-dessous des côtes. [Lâché par le Père qui avait été frappé et par les autres qui s'étaient baissés pour éviter les lances, Lukala bondit. Après avoir fait six ou sept pas, lui aussi jeta sa lance mais n'attrapa personne. Il voulut se remettre à fuir, mais tomba par terre. A ce moment, Luhanga qui le poursuivait aurait pu le tuer mais il n'osa par superstition parce que Lukala était son ami de sang (...).

Des quatre chrétiens qui avaient accompagné le Père, un, Musa, ayant vu le Père tomber et les autres se baisser crut que tous étaient morts. Pris de peur, il s'enfuit à perdre haleine et tomba sans force dans le lugo d'un chrétien qui cria de colline en colline la terrible nouvelle. C'est ainsi que nous l'apprîmes le P. Gilli et moi le P. Pagès était à Nyundo à onze heures moins vingt du matin, au moment où nous nous rendions à l'examen particulier. Les trois autres chrétiens se conduisirent en braves. Monsieur Kandt les en récompensa en donnant deux vaches à chacun. Paolo, s'étant relevé après le premier jet de lances, vit le Père étendu, la lance au front. Il se précipita sur lui, appela les hommes de Sebuyangi rivés sur place par l'effroi, arracha la lance du front qui en sortant entraîne de la cervelle grosse comme un œuf de poule, et la relança aux assassins. C'est au moment où il relançait la lance qu'un nommé Ruhasha Mukore, fils de Biraboneye, vint sans lâcher sa lance percer le Père au foie. Nous ne nous aperçûmes de cette blessure qui était la plus grave, qu'au moment où on lava le cadavre. La lance était passée près d'une boutonnière et aucun sang révélateur n'était sorti de la blessure, avait coulé dans le ventre. Ayant confié le corps à Sebuyangi et pris le fusil du Père, Paolo poursuivit les Barashis, brûla leurs maisons y compris celles de Lukala].

Saisi un moment par la peur, les Bakaza s'enfuirent, mais bientôt, rappelés par Paolo, ils suivirent ce dernier qui avait pris le fusil du Père, et poursuivirent les Barashi pendant que Sebuyangi à la garde de qui Paolo avait laissé le Père, l'amenait dans son lugo. C'est là que les soldats devaient le trouver. Après avoir fini de brûler, Paolo, Max et Makari tombés à terre à la fois, eut peur et s'enfuit d'une traite. C'est par lui que nous sûmes que le Père avait été attaqué (...).

[Pendant ce temps, je courais au secours du Père. Nous savions la nouvelle à onze heures moins vingt, donc probablement le Père a été frappé entre dix heures moins le quart et dix heures et quart (...)].

[A. Soubielle
pr. miss d'Afr.]

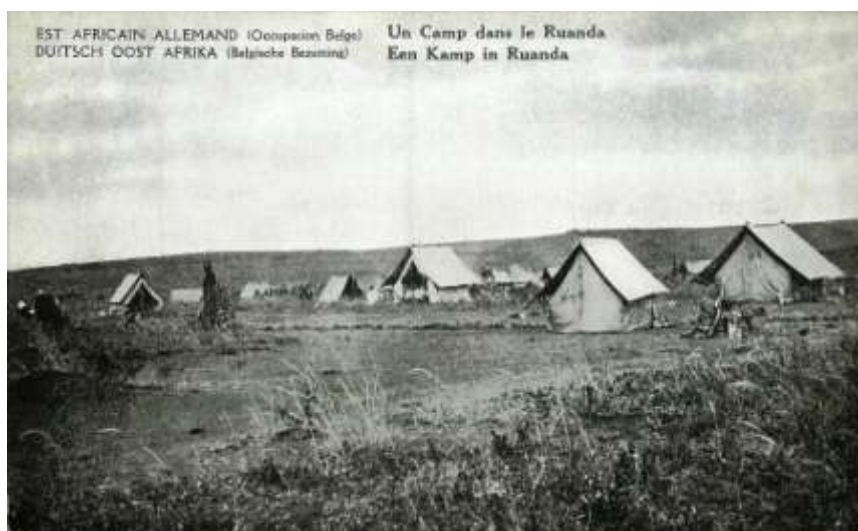
ANNEXE



MGR HIRTH ASSIS AU MILIEU DE SES CONFRERES
(Marienberg près de Bukoba en Tanzanie : 25 février 1903)



DES PORTEURS DU RAVITAILLEMENT DES TROUPES BELGES



UN CAMP MILITAIRE BELGE AU RWANDA (1916 ?)



LE PERE CLASSE

**Notes rédigées par
le R.P. CLASSE, des Pères Blancs,
Mission de Kabgayi,
à la demande
de L'ADMINISTRATION BELGE,
(28 août, 1916)³⁵⁰.**

Notes rédigées par le R.P. Classe, des
Pères Blancs, Mission de KABGAYI, à la
demande de l'Administration Belge.
28 août. 1916.

Le régime politique du Ruanda peut être assez exactement assimilé au régime féodal du Moyen-âge.

Toute l'autorité est, en théorie, entre les mains de MUSINGA-YUHI, le « Mwami » ou Roi. (MUSINGA est son nom de Mututsi, YUHI son nom de roi). En « réalité » l'autorité est au moins partagée avec la « Reine Mère », dans le cas actuel « Nyira Yuhi » c'est-à-dire « la mère de Yuhi », (son nom de mututsi est « Kanjogera »,) et les grands chefs, frères ou neveux de Nyira Yuhi. Ces grands chefs ont reçu, soit de MUSINGA, soit de son frère « RWABUGIRI³⁵¹ » (ou « KIGELI » de son nom de roi) les plus belles provinces du Ruanda, et en général les provinces excentriques. Les Provinces du centre sont surtout morcelées entre les différents grands chefs, qui tiennent à y avoir toujours au moins quelques villages. Ces provinces sont le « Nduga » appelé par les Banyarwanda « le cœur du Ruanda », et le « Marangara » pays dans lequel se trouve la mission de Kabgayi ; le Marangara est en quelque sorte le pays sacré des Batutsi, et tout chef un peu important du Ruanda tient à y avoir une habitation « rugo » avec quelques Bahutu.

MUSINGA est, d'ailleurs comme tout « mwami » de la famille des « Banyeginya », sa mère est de la famille des « Bega ». Ce sont les deux plus grandes familles batutsi, et elles sont importantes à retenir, parce que là est la source de la plupart des intrigues qui se nouent à Nyanza, source aussi des changements fréquents dans les chefferies. Les Bega sont en réalité les ennemis des Banyeginya qu'ils cherchent à déposséder de leurs biens.

La jalousie d'ailleurs est le mal des Batutsi, d'où le proverbe « Kakondi kamaze Abatutsi », cette chose qui a détruit les Batutsi. La puissance des Bega vient de ce que c'est cette famille qui a fait MUSINGA grand chef du Ruanda. MUSINGA n'est pas en effet un « Mwami » légitime.

³⁵⁰ Notes rédigées par le R.P. Classe, des Pères Blancs, Mission de KABGAYI, à la demande de l'Administration Belge, 28 août 1916. University of Florida, Africana Collections. Fonds J.-M. Derscheid, N° 717-727. L'Organisation Politique du Rwanda au début de l'Occupation Belge (1916), 11 pp.

³⁵¹ Musinga est le fils de Rwabugiri. Il n'est pas son frère.

Lorsque Rwabugiri mourut en 1894, il eut pour lui succéder « Mibambwe » son fils aîné. (Le mwami choisit parmi ses enfants son successeur, il n'a pas le droit d'ainesse. L'enfant choisi est indiqué, après la mort du mwami par les grands « Biru » ou gardiens des coutumes ; ces « Biru » appartiennent à la famille mututsi des « Batsobe » dont les chefs sont le vieux « Rukangiras-hamba » et maintenant surtout son fils « Gashamura » qui habite à « Rwahi » à 3 ½ heures au N.O. de Kigali près de la Nyabarongo). Mibambwe fut chef à peine une année. Une coalition se forma entre « la Mère officielle » de Mibambwe, qui était Kanjogera, alors « Nyira Mibambwe », maintenant « Nyira Yuhi » (car tout mwami doit avoir une mère si sa mère naturelle est morte, et c'était le cas pour Mibambwe, on lui donna une mère officielle.) et les frères de Kanjogera, surtout Kabale, mort en 1912, et Ruhinangiko, puis leurs neveux et leurs cousins Rwamagnwa, actuellement chef du Buduha, sur la route de Rubengera³⁵² à Kabgayi, Rwidegembya, Mpetamatshumu,... tous Bega, pour faire du petit MUSINGA, fils unique de Kanjogera, le mwami. Le motif de cette révolution était que MUSINGA, âgé environ de 10 à 11 ans, ne pourrait régner, que par suite l'autorité serait exercée par Nyira Yuhi et ses frères, donc passerait entre les mains des Bega. Mibambwe fut attaqué chez lui à Rutshuntsu, à 1 heure au Sud de Kabgayi, fut vaincu et se brûla vif dans sa hutte. La plupart des chefs Banyeginya furent dépossédés de leurs chefferies, remplacés par des Bega ou par des amis des Bega, les frères de Mibambwe furent tués, c'était les « Migina » (nom donné aux enfants de tout mwami s'appelant Kigeri) à l'exception de Nshozamihigo, qui a une partie des collines du Marangara et du Mulera, de Tshitatire tsha Rwabugiri, qui commande une partie du Bwanamukare, (mission d'Isavi), de Sharangabo qui a une partie du Buganga, (E. de Kigali) et du fameux Nyindo bien connu du Gouvernement Belge. L'origine irrégulière du pouvoir de MUSINGA et (sic) la cause pour laquelle les Banyarwanda acceptent si facilement les légendes et tous les bruits du nouveau mwami devant venir, comme Bilegeya... Maintenant cependant MUSINGA est accepté et ce n'est plus que rarement qu'on entend « c'est le mwami des Batutsi ».



LE MWAMI MUSINGA (1883-1944)

Les principaux chefs de la famille des Bega sont :
Rwidegembya, la tête contestée du parti après Nyira Yuhi (la mère de MUSINGA). C'est l'homme le plus riche en troupeaux de tout le Ruanda. Il est chef d'à peu près tout le pays entre la forêt et le lac Kivu, vers Tshangugu

³⁵² Ou Lubengera.

(le Kinyaga), il a une grande partie du Marangara, des villages entre Rubengeri et le Kanage, entre Gako, il en a vers Kigali (N.E.) la plupart des troupeaux qui sont dans le Bogogo, (E. de Kisenyi) le Rubengeri sont à lui... C'est l'homme le plus politique du Ruanda, et sous des dehors toujours polis (autant qu'un Mututsi peut l'être) l'homme qui avec Nyira Yuhi, déteste le plus les Européens quels qu'ils soient. (Mais maintenant Rwidegembya est complètement changé et très serviable ainsi que ses fils). Tous deux ont compris depuis de longues années qu'avec les Européens leur pouvoir absolu doit toujours décroître, d'où leurs efforts pour empêcher toute civilisation européenne et surtout d'instruction des sentiments d'ailleurs, à un degré plus ou moins prononcé, sont partagés par tous les Bega d'abord, mais aussi par les autres Batutsi, quoique les Banyeginya sont plus favorables. **D'ailleurs, puisque je suis sur ce sujet, je me permettrai d'exprimer une idée personnelle, fruit de 15 ans d'observation,**



LE MWAMI RWABUGIRI

idée que je ne voudrais pas émettre dans un rapport officiel surtout au début d'une occupation qui demande nécessairement une très grande prudence d'action. En général ce qui domine chez les grands Batutsi et leurs suivants c'est un parfait mépris des Européens. (Sur ce point depuis l'arrivée de M. Declerck, il y a aussi un très grand changement en bien, c'est de tout en tout). Les Batutsi sont satisfaits de leur civilisation, se croient supérieurs aux Européens, qu'ils estiment venir dans leur pays parce qu'ils manquent de tout chez eux. Ils les méprisent parce qu'ils ne sacrifient pas tout aux troupeaux, parce qu'ils mangent moutons, poules, œufs, ne se cachent pas pour prendre leur repas ; leur reprochent leurs idées de justice. Il faut aussi dire que la politique suivie par l'ancien gouvernement les a confirmés dans leur idée de supériorité ; tout butin d'expédition militaire étant livré à MUSINGA, couramment on disait : Le Résident est le lieutenant du roi « Umwami yamushatse³⁵³ », il l'a pris à son service. Excusez cette digression impetive elle peut faire comprendre le caractère et souvent les manières de faire des Batutsi.

Après Rwidegembya viennent :

Kayondo, cousin germain comme Rwidegambya, de MUSINGA ; il a des villages près de Kigali, Ruyenzi à l'O. de la Nyavarongo, dans le Nduga, le Buganza, le Mulera, et des « ntore » un peu partout. J'expliquerai plus loin ce mot de « ntore » ou « choisi ». C'est l'homme le plus fourbe et le plus cruel de Nyanza, avec son ami « Rwubusisi ». (Tous deux sont maintenant vraiment serviables). Rwubusisi, frère de Rwudegembya, commande le Kanage entre Rubengera³⁵⁴ et Kisenyi, a beaucoup de troupeaux, de terres dans le Bugan-

³⁵³ « Le Mwami l'a voulu auprès de lui ».

³⁵⁴ Ou Lubengera.

za. Très débrouillard, très craint de tous ses gens, était autrement le grand homme d'affaires de Kigali. Mpetamatshumu, tuteur de Nyantabana, fils de + Kabale, dont la résidence principale est à Buye, dans le Nduga, a des villages un peu partout. Le Bugesera (E. de la Nyavarongo, entre le Kagera).



LE CHEF RWUBUSISI (?)

ses frères : Seruhuga (+ hab. ku Kibanda), Kanimba (à Murambi), Ngamye (à Kuvumu), son cousin Biteginuma à Gasave, Rwanyinde (à Tshajengo), un Munyabo du Mpororo pris autrefois par Rwabugiri et adopté par Rwamangwa. Rwamangwa ne représente pas extérieurement, mais c'est le plus serviable et le plus aimable de tous les Bega. Quand il est à Nyanza ou dans le Nyarugulu c'est Seruhuga qui le remplace au Budaha.

Les principaux chefs des Banyeginya sont :

Les frères de MUSINGA d'abord, déjà nommés : tous bienveillants, plus aimables pour les Européens, peut-être parce qu'ils ont plus à craindre de Nyanza ; fréquemment on leur diminue leurs chefferies. Tshitatire a son rugo principal à « Ku nkubi », entre Isavi et Nyaruhengeli ; Nshozamihigo à « Rwamraba » à une heure au S. de Kabgayi ; Sharangabo, dans le Buganza, à Rwamagana. Nshozamihigo est malade (syphilis) excessivement sourd, et remplacé ordinairement par ses fils « Nyirimbilima » qui a son habitation principale à « Katonde », dans le Bukonya, sud du Mulera, sa mère « Nyiramarunganwa » habite à « Iruri » colline voisine de Kabgayi à l'E. ; et « Nyarubuga » qui a son habitation principale dans le « Buberuka » près du lac supérieur (Bolero) du Mulera, sa mère est « Habungabunga », qui habite à Nteгно » à ¾ d'heure au S.S.O. de Rwamaraba. De Tshitatire je ne connais que deux fils : Musonera et Semutwa.

Sezekeya, chef du Nyakare, O. de Nyaruhengeli, avec son habitation principale à « Bubvumo » tout près et à l'O. de Nyaruhengeli. Il a Mbazi près d'Isavi, des villages entre Isvai et Nyanza...

Rwangeyo, Buganza, Nduga, Mulera, Marangara près de Kigali...

Bushako, le Bugoyi, (Rwakadigi est son « ntebe » ou remplaçant, Gashari (Kilinda) une partie de Kanage,...

Kabera, a le pays des « Bashumba » entre le Nyakare et Imbura (Urundi) l'E. de Marangara ; son habitation est à « Jenda » près du passage de l'Akanyaru « Nyamwiza » qui va dans le Bugesera, – le Ndara SE. d'Isavi.

Biganda, commande dans le Mulera, le Bushiru, le Bulisa, le Marangara, son habitation est à Rulambo, à 6 heures à E.N.E. de Kabgayi.

Rutebuka, commande dans le Marangara, « Mukabati », à 5 heures E.N.E. de Kabgayi ; il a des « ntore », le Buganza (Rulamira) – Mayaga, (partie du Marangara près de l'Akanyaru (O.), le Bugaya province au N.N.E. de Rulindo, un peu du Bugesera. D'ordinaire remplacé par ses fils : Ruboya qui habite à Gifumba près de Kabgayi (1 heure à l'O.) et Ruyonza, qui habite à Gitovu, dans le Mayaga, peu loin du passage de Nyamwiza.

Nturo, cousin de MUSINGA, grand ami et frère de sang de Rwubusisi, de Kayondo tous à 2 heures à l'E. de Kabgayi et le Nyavarongo, son habitation est Mwendo (4 heures O.S.O. de Kabgayi) le Nduga, Mukingo à 1 heure de Nyanza, près de Kigali, le Buganza...

Nyiriminega, commande le Kingogo (N. du Budaha) et l'Itare.

Sendaganje, Mushobati, à 2 heures O. de Kabgayi, a des villages dans le Bwanamukare...

Kanuma a la moitié du Gisaka, les « Baraka ? » de la mission de Zaza.

Parmi les autres grands chefs d'autres familles il suffit de les nommer :

Nashumura, (un Mutsobe) qui a le Bumbogo, le Rulisa, une partie du Buberuka.

Rwatangabo a le Mutara.

Rusera le Bunyambilira, et Gitongati à 1 ¼ h. de Kabgayi sur la route de Rubengera³⁵⁵.

De cette fastidieuse nomenclature il appert que le système suivi est le morcellement à outrance, par crainte qu'un chef ne devienne trop puissant. Le Bugoyi, le Kingogo, le Budaha, le Kisaka, le Kinyaga, sont les provinces qui jouissent un peu d'unité. **C'est ce qui a toujours fait la difficulté du Gouvernement Européen.**

MUSINGA distribue non les chefferies, mais les collines ou parties de collines aux grands Batutsi. A côté d'eux de plus en plus il a ses « bagaragu », batutsi même bahutu qui viennent se mettre à son service, lui faire la cour « guhakwa » pour avoir un ou plusieurs villages. Ces villages, MUSINGA les prend aux chefs et ainsi se constitue de plus en plus un groupe nombreux d'hommes qui sont « à lui ». Pour prendre exemple, la colline de « Mbare » près de Kabgayi nominalement est à Nshozamihigo, en réalité il n'a plus là que quatre ou cinq Bahutu, la colline a été donnée par MUSINGA à 4 chefs (petits) qui sont ses bagaragu Mulinzi, Nyabugondo, Sebatwa, Sebakunda, voir même un 5^e Kashaza qui n'a que 5 Bahutu ! Ce qui complique encore ce système impossible, c'est ce qu'on appelle les « ntore ». Un « ntore » de « Kutora » prendre, choisir, c'est un individu, ou une famille de trois, 4, 5 individus, qu'un chef demande au mwami, dans un village qui appartient à un autre chef. La raison sera d'avoir quelqu'un pour garder un bout de pâturage, ou parce que le chef du dit village n'est pas bien en cour, ou comme récompense d'un service... c'est un pied à terre qui servira à s'agrandir, en attendant, c'est une source de chicane, et une difficulté de gouvernement.

Les grands chefs sont d'ordinaire à Nyanza, très rarement chez eux. D'ailleurs ils ne sont chez eux que lorsque MUSINGA les congédie ! Ces chefs

³⁵⁵ Ou Lubengera.

ont autour d'eux toujours un certain nombre de sous-chefs qui se changent, de bagaragu en suivants, lesquels ont toujours aussi quelques hommes. Tout ce monde est nourri par les provisions apportées de leurs villages respectifs, c'est « kungemulira ».

Les chefs à leur tour distribuent leurs villages à des sous-chefs, ceux-ci à d'autres. Il en va de même des troupeaux. Les grands chefs reçoivent leurs troupeaux du mwami, puis la subdivision commence interminable, jusqu'au simple muhutu qui reçoit une ou deux bêtes, ce qui le constitue « mugaragu » en opposition de muhutu qui n'a pas reçu de vaches de son chef et qui par suite est appelé « Muletwa » ou « Mutaka ».



Cette division est importante pour l'impôt aux chefs. Autre difficulté, un muhutu peut aller demander une vache à un mututsi ou un riche muhutu qui n'est pas son chef, il sera alors mugaragu et muletwa !

En fait MUSINGA seul a vraiment le droit de propriété, car il donne terre et troupeaux et les reprend à son gré. Sur toute l'échelle de la hiérarchie il en va de même. Chaque chef grand ou petit peut piller à son gré ses inférieurs, et les petits chefs ne sont pas les moins terribles. Tous ont le droit de prendre troupeaux de gros au petit bétail, villages ou champs (s'il s'agit d'un pauvre hère) récoltes même la hutte en un mot tout ce qui leur plaît. **Ce sera toujours le grand obstacle à la petite colonisation indigène** ; comme il n'y a pas de stabilité on ne se lance pas ; cultiver des produits étrangers est ou peut être dangereux, cela peut être un prétexte à l'accusation d'un envieux.

Batutsi et Bahutu paient l'impôt à MUSINGA. S'ils ont un troupeau ils donnent une vache à lait à MUSINGA et une à sa mère. Un mugaragu qui ne se sent pas encore très solide, donne aussi une vache à lait au grand chef, qui l'a introduit près de MUSINGA ou près de sa mère. C'est toute leur redevance. Encore a-t-on soin de prendre ces bêtes chez « ses gens » et non dans « ses troupeaux » simplement gardés par des bouviers, donc non distribués.

Les gens peu riches donnent des étoffes, des perles, du miel. Aux grandes fêtes (le mugaragu c.à.d. lorsqu'on apporte du Bombogo les prémices du sorgho et du mil, en février-mars et surtout à la fin des pluies, en juin, après les jours de tristesse « kujura igitshulasi ») les chefs importants apportent un cadeau à MUSINGA et à sa mère, c'est toujours une vache, les bagaragu moins fortunés un petit cadeau. Lorsqu'il y a un deuil dans la famille de MUSINGA, le même cadeau est obligatoire, c'est un « kurora ».

L'impôt payé par les provinces (les Bahutu) au roi s'appelle « ikoro ». Le Nduga et le Marangara ne paient pas l'ikoro parce que ces deux provinces sont les plus pauvres, puis parce que les gens y ont nombre de petites redevances spéciales et de travaux pour MUSINGA et pour les chefs.

Les Bahutu avons-nous dit, sont ou baletwa (on dit aussi bataka, parce qu'ils donnent l'impôt du butaka c'est-à-dire de la terre) ou bagaragu.

Le muletwa d'abord cultive trois jours pour lui, et deux jours pour le chef, le 6^e est jour de repos. Autrefois c'était 4 jours pour lui et 1 jour pour le chef. Autour des missions et des stations du Gouvernement l'usage à prévalu de 4 jours pour le muhutu et 2 jours pour le chef, quelques rares ne demandent qu'un jour quelques autres 3, le dimanche reste libre. Dans les provinces du Nord, Bugoyi, Bushiru, Kingogo, Mulera, cet impôt est à peine connu. Il s'est répandu dans les autres surtout depuis 1906 et 1908.

A chaque récolte le muletwa donne à son chef un panier de haricots, de pois, panier plus au moins grand suivant que la province est plus ou moins productive. Souvent ils donnent un panier, c'est le « rutete » mais il y a toujours avec une cruche de bière pour le « kusohoza », c'est-à-dire faire bien recevoir l'impôt. Dans le Nduga et le Marangara ils ne donnent pour haricots et pour pois que « l'ipfukire », c'est-à-dire un petit panier de quelques kilos. seulement, la récolte des haricots et des pois étant insignifiante, mais ils donnent le « rutete » pour le sorgho. Pour l'éleusine on donne aussi un panier. Depuis deux ans beaucoup de petits chefs demandent une pioche par récolte, dans le Marangara et le Nduga, par famille. (Les pioches étaient importées pour les ¾ au moins du territoire Belge du Bunyabongo, pays de Nya Gesi de Kabale, et pendant la guerre la disette s'en faisait sentir).

De plus les Baletwa, du moins pour le Nduga et le Marangara, vont construire à Nyanza, maisons, enceintes de MUSINGA, et les « bilaro » ou petites maisons et enceintes que chaque chef un peu important a à Nyanza. Ils doivent encore « kuralira », c'est-à-dire veiller la nuit le « rugo » du chef ; cette corvée est d'autant plus astreignante que le chef a moins de monde, car ses gens la font à tour de rôle 2 ou plus à la fois suivant l'importance du chef. Au (sic) baletwa encore de « kugemulira » leur maître c.à.d. de porter de la nourriture, du lait, de la bière quand le chef est à Nyanza, ou en voyage ou dans une autre de ses habitations. Dans les provinces riches en miel, comme le Kingogo, le Mulera, le Kinyuga (sic), le Bushiru, le Kisaka, chaque famille fournit une cruche de miel. De ces provinces d'ordinaire, les Bahutu ne sont pas « kuralira », ce n'est pas comme au Nord.

A côté de cet impôt régulier il y a l'arbitraire, surtout là où se trouvent beaucoup de petits Batutsi, comme dans le Nduga et le Marangara ; le chef surtout la femme du chef, prend ce qui lui plait : les nyamunyu (bananes pour cuire), les ignames... etc. qui sont à point, et le muhutu s'exécute pour ne pas se faire congédier de son champ.

Dans les provinces à « ikoro » c'est-à-dire à impôt à porter chez MUSINGA, les petits chefs de village réunissent l'impôt en haricots, pois, sorgho, miel, de leurs gens ; ils prennent leur part, et portent le reste au chef supérieur, celui-ci prélève encore sa part, et porte ensuite chez son chef, et ainsi de suite jusqu'au grand chef qui doit présenter l'impôt à MUSINGA. Ce grand chef doit remplir, suivant l'importance de ses terres, 2, 3, 4, grands paniers (bigega) comme on voit à côté de chaque hutte indigène. Cet impôt est accompagné d'une ou de deux vaches, prise par le chef chez ses bagaragu, pour « kusohoza », faire agréer l'impôt. Les gens du chef apportent cet impôt à Nyanza, y restent parfois 5, 6 8 jours avant de le présenter, puis parfois on les y garde 15 jours s'il y a du travail.

Les « Bagaragu », c'est-à-dire les Bahutu qui ont reçu une ou plusieurs vaches de leur chef, n'ont pas à cultiver pour leur chef, ils ne lui donnent pas l'impôt des récoltes, ils donnent seulement de la bière de bananes, et, en son temps, de sorgho, d'éleusine. Il n'y a pas d'époques fixes. S'il n'y a pas assez fréquemment on lui reprend sa bête ou une de ses bêtes. Le mugaragu est donc sorti du « buletwa » (avuye ku buletwa).

Le mugaragu bâtit régulièrement le « nkiki » c'est-à-dire les enceintes, les huttes de son chef, les huttes pour les veaux ; il apporte pour cela de chez lui le bois, les roseaux, les liens parfois même fournit la paille, d'autrefois va seulement la chercher là où le chef l'indique.

Il doit « gufata igihe » faire son temps de service chez son chef, c'est-à-dire qu'il vient passer quelques jours, parfois 8 -15 jours à son tour chez le chef et ce service vient autant fréquemment que le chef à moins de monde ; il va ainsi un mois à Nyanza au moins 2, 3, fois l'an avec son chef. Le travail consiste à être là, à causer, amuser le chef ou sa femme, à être prêt à être envoyé comme émissaire n'importe où. Le mugaragu accompagne le chef dans ses voyages, dans ses changements d'habitation, puis rentre chez lui, il reviendra « gufata igihe » en son temps ; il porte la femme de son chef dans tous ces déplacements, ou le chef lui-même s'il est vieux ou malade. (On porte dans le « ngobyi » hamac indigène en forme de long panier en bambou ; le ngobyi est porté par 4 hommes à la fois). Le mugaragu ne peut vendre aucune vache ou génisse ou la donner pour acheter une femme, sans l'autorisation du chef. Quand le mugaragu a beaucoup de vaches il doit en donner en cadeau, « kutura » à son chef.

Beaucoup de chefs ont reçu des gens (des Bahutu) de MUSINGA ; ils ne possèdent pas les villages, mais ont seulement les habitants en totalité ou en partie ; on dit qu'ils commandent « kungabo » ou encore « kumuheto » (les ngabo sont les troupes, les hommes armés, le muheto c'est l'arc). Ces chefs sont plus aimés, parce qu'ils assistent leurs gens dans leurs procès, leur font rentrer en possession de leurs biens.

Ils ont intérêt à s'occuper de leurs gens, les gens ne tenant d'eux ni la terre, ni d'ordinaire les bêtes à cornes. Leurs « nagabo » – leurs gens – leur donnent de la bière, une chèvre ou un mouton, des pioches, ceux qui ont des vaches, au moins cinq, en donnent une par famille tous les 2 ans, parfois moins.

Donc il peut se trouver (et il s'en trouve beaucoup) des Bahutu qui paient l'impôt du « butaka » ou de la terre qu'ils tiennent d'un chef, puis celui des bagaragu parce qu'ils ont reçu une vache d'un autre chef ; enfin celui du « muheto » parce qu'un autre chef les commande « ku ngabo ».

A ces impôts réguliers il faut ajouter les impôts ou subjections passagères venant soit des circonstances, soit des coutumes ou vaines croyances. Ces impôts irréguliers qui vont suivre sont donnés par tous sans distinction, baletwa et bagaragu.

Des circonstances viennent les « marari » et les « mazimano ». Les deux, souvent pris l'un pour l'autre ne sont cependant pas semblables. Les « marari » sont la nourriture quelle qu'elle soit donnée aux étrangers qui viennent camper ou loger chez un chef ou sur son terrain. Donc viande, haricots, farine, bière, miel beurre, bois peuvent constituer les « marari ». Les gens du chef donnent tous, ou en partie et à tour de rôle, suivant le nombre de gens à nourrir, mais de ces « marari » le chef petit ou grand prend toujours sa part, quand il donne une chèvre, il en ramasse d'ordinaire 2, 3, ... Du Nduga et du Marangara vont régulièrement à Nyanza des « marari » pour les passagers de Nyanza, Européens, Indiens, et indigènes qui viennent demander à MUSINGA de quoi se nourrir, c'est fréquent pour ses petits bagaragu. En temps extraordinaire ou quand de grandes caravanes sont annoncées les autres provinces envoient des « marari ». Sur ce qu'il demande pour Nyanza, le chef prend aussi son bénéfice.

Les « mazimano » sont surtout les cadeaux que l'on donne aux envoyés ou émissaires de MUSINGA, dans les voyages qu'il leur fait faire, partout où ils campent ; aux envoyés d'un grand chef dans sa province, aux hommes envoyés par MUSINGA ou par un chef pour trancher un procès ou faire une sentence rendue ; aux guides donnés par MUSINGA ou par un grand chef, à une caravane importante, à un personnage... etc. Ces « mazimano » peuvent consister en vaches, taureaux, chèvres, pioches... que le chef cherche chez ses gens à tour de rôle.

Des coutumes ou vaines croyances vient l'obligation de cesser toute culture une journée tout entière si quelqu'un meurt sur la colline, même si c'est un enfant d'un jour. Quand il s'agit d'un mort dans la famille d'un chef l'interruption du travail peut atteindre 15 jours et plus (pour le mwami, les taureaux, bœufs, bœliers, coqs sont éloignées des femelles, les produits conçus dans ce temps sont tués) pour le mwami, sa mère de 3 à 6 mois. Pour une femme « régulière » non une concubine du mwami ou un de ses enfants 15 jours à un mois. Obligation encore, dans le Nduga et le Marangara de cesser le travail un jour dans le village où un chien est crevé ! A peu près partout même obligation quand la grêle est tombée, ou de la pluie avec un vent violent, ou la foudre. A celui qui enfreint cette coutume on prend la pioche. Baletwa et bagaragu indistinctement doivent fournir les poules, les poussins pour les procès, pour savoir l'issue des événements, les moutons pour les sacrifices. La seule différence est que le chef prend aux premiers et demande aux seconds. C'est simple question de forme.

Les plus heureux parmi les Banyarwanda sont les Batwa, hommes de la caste inférieure, caste méprisée mais crainte. Ils ne cultivent pas ou presque pas, ne travaillent pas, sauf les femmes qui ont le métier de potiers, ne manquent guère de viande, mangent et boivent bien. Ils n'ont pas d'impôt, parfois ils apportent une cruche, une pipe en cadeau à leur chef et c'est tout. Tout le monde leur donne. C'est que ce sont les gens à tout faire des chefs, et on les dit fidèles comme des chiens. Les chefs y tiennent beaucoup, acceptent difficilement de chasser, battre ou tuer un de leurs Batwa. A Nyanza il en est de même. Les animaux sacrifiés leur sont donnés, ils sont les bour-

reaux en titre, ne reculant devant aucune besogne, aucun mauvais coup. Je n'ai vu qu'une fois, en décembre 1907 que MUSINGA ait fait tuer toute une nombreuse famille de Batwa ; leur crime était d'avoir laissé éteindre le feu sacré qui doit toujours brûler dans la hutte du mwami. Cette situation privilégiée vient de ce que la légende raconte que Ruganzu, l'un des premiers ancêtres de MUSINGA poursuivi par des ennemis, fut sauvé par un mutwa qui l'accompagnait, qui sut tirer du feu de deux bois, enfumer l'entrée de la grotte au Ruganzu était réfugiée.

Il y a enfin des impôts spéciaux, les chasseurs donnent des peaux d'animaux, d'autres chassent les rats à Nyanza ou chez les grands chefs ; d'autres content les vieilles légendes à Nyanza et chez les grands chefs ; d'autres racontent les gestes des anciens « bami » ; ces mille et un travaux ont leurs ouvriers surtout dans le Marangara d'où le va et le vient de ces gens à Nyanza et chez les multiples chefs du pays.

J'ai oublié de dire que les « bashumba » « bouviers » des chefs qui ont un troupeau à soigner, ne paient pas d'impôt, ils n'ont pas le temps. A moins évidemment qu'ils ne demandent une vache à un autre chef, dont ils deviennent alors le « mugaragu ».

Dans le Ruanda trois races sont en présence : les Batutsi, les Bahutu et les Batwa.

1) Les Batutsi, d'origine Hamite probablement, comme le montrent beaucoup de leurs usages, sans parler des éléments physiologiques. C'est la race conquérante et maîtresse bien que peu nombreuse. **Je ne crois guère qu'il y ait plus de 20.000 (vingt mille) Batutsi dans le Ruanda.** Cette race est sœur des Batutsi de l'Urundi, (dans l'Urundi il faut mettre à part les « Baganza » qui sont de la famille royale, mais qui après 3 ou 4 générations ne sont plus souvent appelés que Batutsi). Dans le pays de Marangara et dans le Nduga, les Batutsi sont plus nombreux que dans les excentriques, le Buganza et le Mutara exceptés, qui sont pays de pâturages. Comme aucun recensement n'a été fait parce qu'on avait commencé dans le centre du Ruanda (les seuls pays où le recensement a été fait parce qu'on avait commencé à y prélever l'impôt de 1 Rp. par tête sont le Bugoyi, le Bwanats-hombwe (Kigali), le Bulisa, une partie du Buganza, le Kisaka) il est difficile de donner un chiffre exact pour la population mututsi du centre. Pour Marangara (avec les Mayaga) elle ne dépasse guère 2.500 à 3.000 je crois. Le Budaha a peu de Batutsi, sauf dans sa partie sud, où ils sont assez nombreux. **Il y a à remarquer que dans le Marangara et le Nduga beaucoup de Batutsi, parce qu'ils ont des troupeaux, se disent Batutsi sans l'être ; tout comme au Bugoyi et au Mulera les gens appellent assez communément les habitants du Nduga, par le seul fait qu'ils ont des troupeaux, « abatutsi b'Induga » « Batutsi du Nduga » ou habitant le centre du pays, ce qui revient un peu à dire « les citadins ».**



LE MWAMI MUSINGA AVEC SES ENFANTS

2) Les Bahutu c'est le peuple ordinaire. On a donné beaucoup de chiffres avec même un écart d'un million et demi. A défaut de documents authentiques je m'arrêterais volontiers au chiffre de 2 million $\frac{1}{4}$ pour le Ruanda. Le Marangara est de population peu dense ; dans un rayon de 10 à 12 kilom autour de la mission de Kabgayi, ce qui correspond à peu près au petit croquis³⁵⁶ ci-joint des villages autour de la mission, (de Mushobati à Kivumu, O.E. et du pied de Muhanga à Kagayo N.S.) nous comptons environ 25.000 habitants³⁵⁷. La colline même de Kabgayi est petite et en plus des missionnaires et des enfants de l'école du vicariat, il n'y a que 12 ménages de jeunes gens élevés par nous, deux exceptés. En allant de Kabgayi vers la Nyavaron-go et Lubengera³⁵⁸, le pays est moins peuplé. De l'autre côté de la Nyavaron-go à l'O. le Budaha a surtout au nid une population assez agglomérée, mais moins forte je crois que le Marangara. Au N. du Budaha, le Kingogo compte un des pays riches et peuplés, plus peuplé que le centre.

Le pays de Marangara est peu peuplé (la population est d'autant plus clairsemée qu'on s'éloigne davantage de Kabgayi) parce que c'est dit-on un pays de « famine ». Le sol est sablonneux assez peu fertile, la pluie manque parfois, mais la vraie raison de ce dicton, c'est que les gens n'y ont que peu de champs, les Batutsi empêchent les cultures plus grandes pour avoir davantage de pâturages. Une autre raison c'est la multitude de corvées pour les chefs, corvées moins nombreuses dans le pays d'Isavi et surtout au Nord, au Bugoyi, Mulera, corvées augmentées par le grand nombre de Batutsi ayant

³⁵⁶ Ce petit croquis n'a pas été retrouvé.

³⁵⁷ Le chiffre est presque illisible.

³⁵⁸ Ou Rubengera.

une habitation dans le pays et des villages ailleurs, et par le voisinage de Nyanza. La troisième raison, c'est l'absence pour le Muhutu de toute sécurité pour l'avenir, à cause de la facilité avec laquelle pour une raison futile, ils sont chassés de leurs champs et de leurs huttes, même quelques jours avant la récolte, sans que souvent on leur permette de faire cette récolte. Insécurité encore à la saison sèche, car si l'herbe vient à manquer dans le marais pour les troupeaux, – le marais est la dernière mais ordinaire ressource en Août, Septembre – le Mututsi n'hésite guère à faire paître ses bêtes dans les champs des patates douces.

La population du Marangara est assez flottante et variable du fait de l'insuffisance fréquente des récoltes. Une partie assez considérable de la population est fournie par le Mulero, voir même le Bukamba (Bufumbiro). A cause de la vendetta par trop développée dans ces pays, des familles descendent dans le Marangara suivent le (sic) chefs d'autrefois ; ce sont les gens qui ont reçu une vache qui suivent leur patron.

Les gens cependant tiennent au Marangara, au Nduga, qui est de même régime et de même ressource, parce que beaucoup ont une ou plusieurs vaches qu'ils ont reçues soit du chef de leur village, soit beaucoup fréquemment d'un autre Mututsi ou d'un riche muhutu. Pour la bête dont ils ont seulement la jouissance ou l'usufruit et qui peut bien être ravie du jour au lendemain il faut bien supporter quelque chose ! Le grand proverbe du Ruanda est : « Kileka umwami, nta kuruta inka mu Ruanda » « Dans le Ruanda, le grand chef excepté, rien n'est supérieur à la vache ».

Le sol je l'ai dit est peu fertile, sablonneux, la couche d'humus peu épaisse et d'ordinaire le sous-sol est très pierreux, très perméable à l'eau de sorte que le sol est très vite desséché. Les haricots, les pois sont cultivés ; mais en petite quantité par manque de terrain ; les gens vont à chaque récolte, acheter pour vivre les pois dans le Kingogo, le Bushiru ; les haricots dans le pays d'Isavi, le Mulera. Les patates douces sont plantées sur les montagnes, à l'époque des pluies ; et à la saison sèche dans les marais de plus en plus depuis 1908 ; malheureusement le manque de nourriture presse toujours les gens et les patates sont souvent arrachées alors qu'elles sont à peine à la moitié de leur développement. Les bananeraies sont peu abondantes. La vraie culture du pays c'est le sorgho, mais le blanc « rubere » y est inconnu, par ci par là un peu d'éleusine, d'ignames.

Le caféier, semble-t-il, réussirait bien, mais à découvert et non sous le couvert des bananeraies, sauf quand la plante est jeune. Le Guatemala semble mieux réussir, le Moka et le Bourbon, chez nous, ont été presque toujours attaqués par la maladie. Le blé jusqu'à présent, malgré les essais annuels, même bisannuel, ne nous a à peu près rien donné. Les indigènes naturellement n'en cultivent pas ; la raison est toujours le manque de champs.

Le pays de Marangara, comme le Nduga qui lui est à tout point de vue semblable, est surtout pays de pâturages. Les pâturages sont très maigres en général, sauf dans la partie de l'E., avoisinant le Marangara.

Comme le pays est complètement déboisé, les pluies ne sont pas toujours très régulières, l'érosion est très forte sur le sommet des hauts plateaux, aussi parfois l'herbe courte, peu épaisse, est-elle plutôt rare, laissant à per-

cevoir de larges places de tellurite³⁵⁹ presque pure. C'est cependant un des pays préférés des Batutsi, et les troupeaux y sont très nombreux. **J'ai moi-même entendu dire de M. Kandt, l'ancien Résident de Kigali, qu'à son avis, quatre hectares de pâturages étaient nécessaires pour une vache.** Cela me paraît une exagération assez forte, mais le mot est à citer, pour dire que les pâturages ne sont pas riches. Les meilleurs pâturages du Ruanda sont dans le Kinyaga (province de Changugu) où Rwidegembya a une partie de ses troupeaux, le Sud et le Sud-Ouest de Nyaruhengeli, près de l'Akanyaru, où il y a plus d'humidité et « de la brousse », le N.O. du Ruanda (Bigogo, Ruhengeri) et en général les régions comme ces deux pays qui sont en forêt de bambous ou autre, en brousse, parce que même en saison sèche les troupeaux trouvent de quoi paître, v.g. le Bugesera, le Buberuka, le Mutara..., et le Buganza, pays des « Nyambo » ou vaches sacrées. D'ordinaire à la saison sèche, les troupeaux des grands chefs du Marangara et du Nduga montent au Nord, ou vont au S.O. de la Nyavarongo. Il est donc assez difficile de donner un nombre même approximatif pour ces troupeaux. De plus, chaque chef un peu important, quand il va à Nyanza, ou en voyage emmène un certain nombre de bêtes donnant du lait, pour son entretien, c'est ce qu'on appelle des « nzishwa ». Des Batutsi qui [ont] plusieurs habitations ou « rugo » font souvent aller des bêtes à lait ou des troupeaux d'une demeure à l'autre. Peut-être pourrait-on dire qu'il y a 1 à 2 millions de bêtes à cornes dans le Ruanda ; c'est une évaluation que j'ai souvent entendue, mais je la donne absolument sous toutes réserves, n'ayant pas de base suffisante d'appréciation. Ce que je puis dire, c'est que dans le Marangara et dans le Nduga, la plupart des Bahutu ont reçu une ou deux bêtes en usufruit des Batutsi, que chaque Mututsi a au moins quelques têtes et les grands chefs [ont un] ou deux troupeaux allant de 30 à 200 têtes. C'est donc une appréciation assez vague.

Dans le Marangara, le Nduga, le Budaha, comme ailleurs dans le Ruanda la « tsétsé » des troupeaux n'existe pas semble-t-il, ce qui est tout le contraire dans le Karagwe, c.à.d. l'Est de la Kagera, de l'autre côté du Kisaka, l'Usambiro, l'Unyanyembe (pays d'Ushirombo – Tabora) le danger des troupeaux est surtout dans l'abondance de sangsues dans les marais. C'est pour obvier à ce danger que les Batutsi font rarement abreuver leurs bêtes au marais même, mais bien dans des abreuvoirs de glaise ou d'argile, établis un peu partout près des marais et appelés « bibumbiro » du verbe « kubumba », pétrir. Ces « bibumbiro » sont chaque jour remplis par les bouviers ou les « bagaragu » des chefs. Les troupeaux de la forêt, surtout des bambous, et, en général ceux du Nord et de l'Ouest, ne peuvent guère descendre au centre que d'une manière très lente et progressive, à cause de la différence des climats, des pâturages et de l'abondance des mouches.

En général il y a peu de chèvres et de moutons dans le Marangara et le Nduga, les grands troupeaux de petit bétail sont dans les pays du Nord, le Bugesera, le pays d'Isavi et le Kinyaga. Pour les transactions la chèvre est plus estimée que le mouton. A part le Bugoyi, le Mulera, à peu près partout ailleurs on ne mange pas le mouton, mais seulement la chèvre ; sauf évi-

³⁵⁹ Il s'agit probablement d'une faute de frappe ; il faut lire « latérite ».

demment quand un mouton crève ; dans ce cas il n'est pas perdu pour son propriétaire, mais c'est en cachette. Les Batwa mangent toute viande.

Au point de vue du sous-sol et de ses richesses minérales éventuelles, je n'en sais rien. Rien n'est apparent, aucune prospection n'a été faite dans le pays. Une fois seulement j'ai entendu un prospecteur anglais, je crois, affirmer qu'il y avait de l'or au Sud d'Isavi, près de la montagne de Kisagara (2 ¼ h. d'Isavi) et peut-être dans le Bisi, haute chaîne volcanique à 3 1/2 (sic) d'Isavi. C'est de l'oïi-dire dont je ne puis dire naturellement la valeur. Le prospecteur en question emportait avec lui quelques échantillons de roches.

Un peu comme partout en Afrique, les rivières semblent charrier de l'or, mais en quantité infime. Monsieur le Commandant Bastien lui-même, lors de la délimitation du Contesté a essayé quelques expériences avec le sable de la Sebeya près [de] Kisenyi, mais disait que les quantités étaient insignifiantes.

3) J'ai laissé les Batwa de côté. Ils se divisent pour les Banyarwanda en « Batwa b'ikihugu », Batwa habitant le pays, et « Batwa b'ishyamba » Batwa de la forêt. Les premiers sont plus civilisés ! Quelques milliers pour tout le Ruanda, se font remarquer en général par leur sans-gêne, leur malpropreté de leurs huttes sans enceinte, leur paresse. Ils cultivent très peu, vivent bien, parce qu'ils sont les hommes à tout faire des chefs et les hommes de toute mauvaise besogne ; on les craint beaucoup, on ne leur refuse guère ce qu'ils demandent. Ils courent les cérémonies nocturnes pour avoir de la bière. Chaque grand chef en a un certain nombre qui habitent de méchantes huttes près de son logis. Ils ne paient pas d'impôt, leurs femmes exercent le métier de potiers, quelquefois eux-mêmes, mais si rarement ! A Nyanza MUSINGA en a toujours une troupe avec le « chef des Batwa » ; ce sont eux qui portent le roi en « ngobyi » ou hamac indigène, sont les exécuteurs des hautes œuvres. Près de Nyanza à 2 heures au Sud sur la route d'Isavi, ils ont toute une colline à eux, « uwa Batwa », celle des Batwa, ont même des Bahutu à leur service, possèdent des troupes. **Ces Batwa de Nyanza sont en effet riches et il est difficile, même au physique de les distinguer des Bahutu aisés.** Un peu partout dans le Marangara, le Nduga il y a des petits groupes de trois, quatre familles de Batwa ; dans un village voisin de Kabgayi, il y a de ces groupes.

Les Batwa de la forêt sont beaucoup moins nombreux, quelques centaines, dans les forêts du Kingogo (Gunzu est leur chef) du Bushiru-Bugoyi, du Mulera (au pied du Muhabura) du Kinyaga et Ndurwa. Ils vivent de chasse, surtout de rapines en rançonnant les voyageurs. « Kurakama ishyamba » disent-ils « C'est à nous de traire la forêt ». Ils sont craintifs cependant, ne cultivent que très peu de pois. Sur tous, les chefs, les Batutsi ont absolument toute autorité, mais ne les molestent jamais, parce qu'ils s'en servent. Ceux de la forêt fournissent les peaux de singe, très appréciées des Batutsi, et celles de serval, de léopard, toujours employées dans les cérémonies religieuses et les fêtes. Ils fournissent aussi l'ivoire des éléphants qu'ils peuvent abattre, car toutes les pointes doivent aller chez MUSINGA. Cependant il y a à se garder d'une exagération, celle d'attribuer uniquement aux Batwa les crimes et le pillage qui se font sur les routes traversant les forêts ; bon nombre doivent être attribués aux « bashumba » ou bouviers des troupes qui passent dans ces forêts. C'est un point dont nous sommes certains et pour cause. Ces gens vivant toujours dans la forêt avec leurs troupes, prennent

quelquefois les mœurs des Batwa, mais évidemment il ne faut pas généraliser.

Deux coutumes demandent quelques mots aussi d'explication : le vol, surtout des bêtes à cornes et la vengeance ou « guhora ». Ce sont un peu des institutions nationales.

Les Banyarwanda n'ont pas au sujet du vol la mentalité des Européens. Ce n'est pas voler qui est mal, mais être pris à voler. Voler, surtout des vaches est un métier, même protégé par les chefs, et pour lequel ils reçoivent un impôt. Les chefs ont leurs voleurs, ils les protègent, ces voleurs sont connus de tous. Ils les défendent et quand ils sont pris, à moins qu'ils ne le soient par un chef plus influent, ils les rachètent ; donnent même, comme j'ai encore vu le cas l'an dernier à Mubiti, dans le pays de Marangara, deux, trois bêtes à cornes. Il n'y a guère que les voleurs qui n'ont pas de patron puissant à ne pouvoir échapper quand ils sont pris. – De plus, si le voleur, pris sur le fait, appartient à une famille forte, (clan, c'est ce que nous appelons famille, vg. les Bagesera, les Basinga... comme pour les Batutsi, les Banyeginya, les Bega, les Batsobe... etc.) on n'a garde d'y toucher ; si on venait attenter à sa vie, même en voulant le prendre, la famille poursuivrait la vengeance, ou « kuhora ». Certains voleurs paient même des redevances un peu singulières, comme Nshaka et ses fils (les principaux sont Rubashamuheto, Rwamisare, Bagaruka, Bizozza) donnaient à Kabale de la graisse pour faire les « ngimbo » amulettes que Batutsi surtout et Bahutu portent au cou sous forme de boules plus ou moins grosses. Ce Nshaka, habitant « Mu Kibanda » dans la vallée de la Bakokwe, à 3 ½ h de Kabgayi, sur la route de Mulera est bien un vrai chef de voleurs sans autre métier. La plupart, quand ils ont volé une bête, donnent au chef de leur colline une cuisse et la langue. S'ils ont volé des étoffes, ils donnent étoffes ou miel, etc. Le pays de Marangara est très riche en voleurs attitrés ; rares sont les collines qui n'en ont pas, mais Biti, Munini, Rulima sont célèbres pour cela.

La vengeance ou « guhora » est une coutume absolument générale, dans le Ruanda. Tout meurtrier même involontaire, même enfant, ou combattant dans une rixe, une bataille entre chefs, entre famille-clan est poursuivie par la famille-clan, même à 20, 30 ans de distance. De plus toute la famille-clan du meurtrier est poursuivie jusqu'à ce qu'on lui ait tué un membre mâle, homme fait ou petit enfant, la vengeance alors est terminée et le meurtrier peut alors aller n'importe où sans désormais être inquiété. Les femmes ne sont pas inquiétées.

Si en jouant un enfant tue un autre accidentellement il est tué, s'il échappe on poursuit le clan jusqu'à ce que quelqu'un soit tombé. J'ai vu les cas pour deux enfants de 11 à 12 ans tués par suite d'un accident de jeu. Souvent aussi, comme difficilement les indigènes admettent que la mort de l'un des leurs, même après une longue maladie, soit naturelle, sur la dénonciation d'un sorcier, un individu appartenant à une famille moins forte est poursuivi et la vengeance se fait sur lui si possible, ou sur l'un de ses parents, parfois sur lui, ses parents et ses proches parents. Si l'individu sur lequel on fait la vengeance a pu être pris vivant il se fait une cérémonie très longue et absolument sauvage.



LE MWAMI MUSINGA ENTOURE PAR SES CHEFS IMPORTANTS
(A sa droite, son oncle maternel, le chef Kabare, mort en mars 1911)



RWAZA (1915)



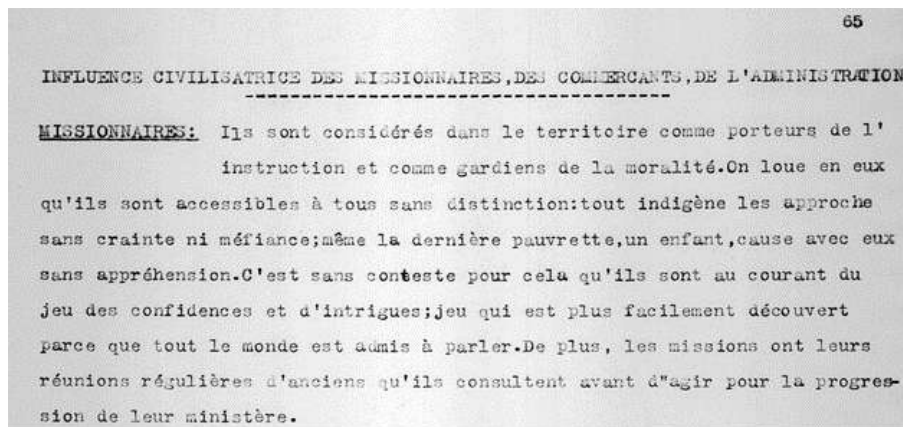
DES SOLDATS BELGES A RWAZA (1916)



LA CONSTRUCTION D'UNE ROUTE



**INFLUENCE CIVILISATRICE DES MISSIONNAIRES,
DES COMMERÇANTS,
DE L'ADMINISTRATION (1933)³⁶⁰**



MISSIONNAIRES :

Ils sont considérés dans le territoire comme porteurs de l'instruction et comme gardiens de la moralité. On loue en eux qu'ils sont accessibles à tous sans distinction : tout indigène les approche sans crainte ni méfiance ; même la dernière pauvrete, un enfant, cause avec eux sans appréhension. C'est sans conteste pour cela **qu'ils sont au courant du jeu des confidences et d'intrigues** ; jeu qui est facilement découvert parce que tout le monde est admis à parler. **De plus, les missions ont leurs réunions régulières d'anciens qu'ils consultent avant d'agir pour la progression de leur ministère.**

³⁶⁰ A. SERVIRANCKX, Territoire d'Astrida. Extrait du rapport de sortie de charge du 26 septembre 1933, University of Florida Digital Collections (UFDC), Africana Collection, N° 386-454, p. 65.

COMMERÇANTS :

Le marché public journalier installé au poste d'Astrida³⁶¹ et le marché régional de Gasaka au Bufundu sont considérés comme un bien pour tout le pays. Ils préviennent bien des malaises momentanés pour certaines cultures des différentes zones culturelles du territoire, voire des disettes. En effet, on peut s'y procurer toutes les denrées de première nécessité.

Dans le commerce, l'indigène est heureux de pouvoir s'y procurer les articles de pacotille venant de loin et qui ne sont pas à la portée de tout le monde.

DE L'ADMINISTRATION :

L'évolution des coutumes indigènes est en progression constante. Querelles et batailles d'autrefois ont cessé. On ne meurt plus pour rien. La sécurité est entière. Banyarwanda et Barundi voyagent au-delà des frontières, un simple bâton à la main. On ne destitue plus personne par unique sentiment d'aversion ou de vengeance ; et à ceux qui doivent quitter leurs fonctions, on laisse au moins de quoi vivre. L'Administration coupe court aux intrigues, quand elle arrive à les découvrir. Le Juge européen est incorruptible ; tous sont égaux devant la loi et l'on admet plus que quelqu'un soit condamné sur dénonciation superstitieuse. Le sort du cultivateur est grandement amélioré par mise à leur disposition de tous terrains libres aptes à la culture et par l'introduction des nouvelles cultures (manioc, café).

Même les femmes sont admises à se plaindre de traitements injustes et la stabilité des familles est plus garantie.

Le niveau général de la vie est relevé par une plus grande aisance ; par les articles d'habillement surtout ; les moyens mécaniques ont réduit le portage avec ses inconvénients surtout des grandes caravanes logeant en quelque endroit. Le réseau routier est très développé et l'on voit où l'on va, sans crainte de se tromper de chemin ; même les arbres plantés le long des routes procurent ombrage aux voyageurs.

MESURES A PRENDRE :

Etablissement de commun accord avec le Résident, l'Administrateur, le Mwami et les Chefs de province d'un programme pour

³⁶¹ Cette ville fut fondée au sud du Rwanda en hommage à la Reine belge Astrid durant la période coloniale belge. Actuellement elle s'appelle Butare/Huye.

toute l'année, et auquel tout le monde aurait à se tenir. Au jour fixé, une réunion générale aurait lieu au chef lieu du Territoire. Lors de cette réunion les chefs aviseraient l'Administration des besoins les plus pressants et les fonctionnaires cités plus haut établiraient leur programme avec les mesures à prendre.

La nécessité de la connaissance de la langue indigène saute aux yeux tant en vue des palabres que pour se renseigner auprès de l'indigène sur les besoins du pays. – Fonctionnaires et Agents du Gouvernement ne devraient pas se fier aux seuls renseignements qui leurs sont procurés par les chefs mais avoir à cœur d'apprendre, et d'approfondir la langue indigène afin de pouvoir constater de visu sur les lieux ce qui a été fait et ce qui ne l'est pas : d'en connaître les causes après enquête orale près des intéressés. **A la base se trouve la codification méthodique de travaux de l'étude de l'histoire du territoire, de celle des coutumes antérieures de notre occupation du droit civil, foncier et pénal coutumiers ; travaux à faire par les historiens, linguistes, ethnologues et juristes.**

L'administration directe qui est le système actuel tend à adopter la politique d'administration indirecte. – Une ébauche est projetée et en voie d'exécution : la section pour fils de chefs au Groupe Scolaire d'Astrida. De cette section sortiront d'ici quelques années des candidats chefs. Mais pouvons-nous nous baser sur la capacité personnelle des fils de chefs fréquentant actuellement cette section. – Je suis pessimiste. – **A mon sens d'ici une dizaine d'années les idées auront suffisamment évolué pour que le pouvoir politique et le prestige nécessaire à son exercice ne dépendent plus, comme jadis uniquement, et toujours en ordre principal de la possession du bétail.** (Un muhutu pourra-t-il commander des Bahutu et surtout des BATUTSI.) – je suis optimiste pour l'avenir. – Car les candidats chefs sortis lors de la section des chefs feront partie d'un cadre administratif, le cadre des « fonctionnaires indigènes ». Ils y auront été formés dans les attributions respectives sur le recensement, perception de l'impôt, construction en entretien des routes, agriculture, etc. – **Le stage de trois ans terminé, des chefs de provinces nouveaux se présenteront et la base de l'Administration indirecte sera jetée.**

Chaque province indigène, organisée sur la base de l'administration indirecte, devrait jouir d'une autonomie administrative mitigée, d'une certaine autonomie financière, de l'autonomie judiciaire pour tout ce qui a trait aux palabres coutumières. Une caisse de province, où chaque indigène verserait sa dime, serait de rigueur pour la substance des traitements à payer aux conseillers du chef. En effet, chaque province devrait être pourvue d'un conseil législatif et d'un pouvoir exécutif. Les conseillers seraient pris parmi les notables lettrés et influents, qui auraient les branches de l'exécutif et du législa-

tif dans leurs attributions. Ce stade de l'autonomie mitigée des provinces serait transitoire, car lorsque le système exposé aurait été appliqué à toutes provinces indigènes, c.à.d. lorsque toutes seront pourvues d'un chef formé à l'école d'Astrida, le moment sera venu de désigner dans chaque territoire un chef indigène du territoire, parmi les chefs de province qui se seront montrés le plus transcendant dans chaque territoire administratif. A cette formation les conseils législatif et exécutif des provinces seront supprimés pour constituer les mêmes conseils près du « chef indigène du territoire ». Les plus habiles et les plus zélés parmi les membres des conseils de province supprimés seraient appelés à former le conseil législatif et le conseil exécutif de la circonscription indigène du territoire. C'est à ce moment-là seulement que le Mwami aurait autorité directe. Car de fait, c'est de ce stade qu'il administrerait directement les circonscriptions indigènes de territoire, laissant aux différents services de l'Administration Territoriale (Service Territorial et Service Technique) le rôle de conseiller et de contrôleur.

AUTRES MESURES A PRENDRE POUR HATER LA CIVILISATION ET LE PROGRES :

Le service secret de renseignements devrait être continué.

Lors des déplacements les Fonctionnaires et Agents de l'Administration devraient se renseigner sur l'état de la colline voisine, car il est prouvé que sur les lieux personne n'oserait parler ni se prononcer. Ils constatent par ce procédé les exactions de certains chefs et notables. Les agents indigènes sont aptes à remplir ce rôle. Il va sans dire que ces agents ne doivent être connus que de l'Administrateur ou de l'Agent Territorial seul, et ne peuvent pas se connaître entre eux.

Ne pas agir sur la déposition d'un seul de ces agents, mais en envoyer un deuxième et un troisième à l'insu les uns des autres, pour enfin aller constater sur place. Que de services ces agents nous ont donnés pour éclaircir les intrigues. Des chefs incitent leurs gens à l'insubordination à l'égard de leurs sous-chefs, les invitent même à quitter les lieux, puis vont avertir l'Administrateur et l'invitent à constater sur place que le travail imposé n'a pas été fait, ou que les gens ont fui pour échapper aux mauvais traitements de leurs sous-chefs. – Partant ne jamais proposer la destitution d'un sous-chef sur la simple dénonciation d'un Chef.

En ce qui concerne le tribunal indigène, ce bâtiment devrait être installé dans un lieu digne et propre. Le parcellement de la conscription urbaine d'Astrida a englobé l'actuel tribunal indigène. Ce tribu-

nal aura sa place à côté des bâtiments administratifs. Il y aura dès lors une surveillance. Certitude serait acquise qu'aucun jugement n'est fait à huis clos, mais toujours devant le grand public.

Fait à Astrida en quadruple
le 26 Septembre 1933
L'Administrateur Territorial
Servranckx A.

Territoires du Ruanda Urundi.
Résidence du Ruanda
Territoire d'Astrida .

RAPPORT DE SORTIE DE CHARGE ,du 23.IX.1933.

Etabli par Monsieur SERVANCIOX André, Administrateur Territorial
de Ière Cl. ayant administré le Territoire d'Astrida depuis le
27 Aout 1932.

-1-1-1-1-1-1-1-



MONSEIGNEUR HIRTH (1854-1932)

**AU COEUR DU RUANDA CHRETIEN
(1900-1946)**

**RELATIONS ENTRE MISSIONNAIRES (PERES BLANCS)
ET CLERGE INDIGENE DU RUANDA**

PAR UN GROUPE DE PRETRES INDIGENES³⁶²



MGR DELLEPIANE (au milieu)

³⁶² Au cœur du Ruanda chrétien (1900-1946), Relations entre Missionnaires (Peres Blancs) et Clergé indigène du Ruanda, Kabgayi, 3 août 1946, A.G.M.Afr., N° O 343/3, 37 pp. Le document est la copie d'un rapport adressé probablement à Mgr Dellepiane (1889-1961), délégué apostolique auprès du Burundi, du Congo et du Rwanda. Il est connu pour avoir défendu le clergé africain (M. VAN DEN ABEELE, « Dellepiane (Giovani), Monseigneur (Gênes, 1889 - Vienne, Autriche, août 1961) », in *Biographie coloniale belge*, Tome VII-C, 1989, col. 118-119).

Kabgayi, le 3 Août, 1946

Excellence Révérendissime et Vénéré Père,

A la dernière visite que Votre Excellence daigna faire au Ruanda, nous avons bien désiré avoir l'honneur et le bonheur de Vous parler intimement, mais il nous fut difficile de trouver un moment propice et favorable, à cause de multiples circonstances. Nous avons depuis bien des années, pas mal de sujets d'ennuis et d'embarras, pour l'éclaircissement desquels nous aurions tout avantage et un réconfort dans notre vie apostolique.

Il y a surtout la question brûlante des « Relations entre Missionnaires et Prêtres Indigènes » qui nous hante et nous donne du fil à retordre ; elle se pose avec acuité, même au Ruanda et laisse beaucoup de marge à faire, sur beaucoup de points. Les rapports sur la marche de l'Eglise au Ruanda se garderont bien de montrer le revers de la médaille ; on n'aime pas à baisser le rideau qui cache les ombres !



KABGAYI

Nous avons dû surmonter une grande répugnance et des hésitations dues à notre **timidité native, pour nous décider à dévoiler « notre mal intime », avec objectivité et réalisme, sans exagération ni pessimisme.** Nous demandons humblement pardon à Votre Excellence de vouloir bien nous pardonner, de devoir recourir à ce moyen, le seul jugé à notre portée, comme capable et efficace pour adoucir un peu notre situation, qui nous paraît on ne peut plus anormale ! Que Votre Excellence veuille nous pardonner également de notre manque de style et du travail peu présentable, que nous avons osé Lui présenter. Nous avons pleine confiance qu'à travers ces lacunes et autres qui auraient pu s'y glisser contre notre volonté, seuls nos vrais sentiments et constations vues et vécues, apparaîtront à Votre Cœur Paternel.

Animés de ces sentiments de filiale confiance et d'abandon complet, nous prions Votre Excellence de daigner recevoir sous ce pli, avec notre petite lettre, nos constatations collectives, fruit d'une expérience passée dans le ministère.

Daignez agréer, Excellence Révérendissime et Vénéré Père, l'hommage du plus profond respect et de la piété filiale avec lesquels

nous sommes, de Votre Excellence Révérendissime les très humbles et très obéissants serviteurs.

UN GROUPE DE PRETRES INDIGENES
du Vicariat du RUANDA

I.- LES DIFFICULTES DES PREMIERS TEMPS.

A.- Premières conquêtes : les Bahutu.

1.- Qui ne sait parmi les Banyaruanda que les premiers missionnaires ont eu à surmonter de grandes difficultés ! Ils avaient devant eux des esprits hostiles, des mœurs païennes bien ancrées et du mépris de la part du roi et des notables du pays.

2.- Les Bahutu, c'est-à-dire, ceux de la classe moyenne et humble, étaient plus timides et irrésolus, craignant de mauvaises représailles de la part de leurs suzerains. A force de bonté, de douceur et surtout de cadeaux, les petits ou BAHUTU, étaient gagnés ! Les Missionnaires étaient, aux yeux de nos compatriotes, des anthropophages, à cause surtout de leur peau, de leur mode d'habillement. Après quelques distributions de sel, de verroterie, d'étoffe et de paroles aimables, les gens étaient gagnés ! Les plus intelligents parmi les jeunes, reçurent alors des charges de confiance, comme cuisiniers, servants de table, blanchisseurs de linge, sacristains, etc.

3.- Les jeunes gens des deux sexes commencent. L'un montre à la maison, une épingle de sûreté, un autre un petit paquet de sel, celui-ci un bout d'étoffe reçus du Père ! Le soir, autour du feu, les enfants répètent les prières apprises : peu à peu les parents sont gagnés et viennent à leur tour.

Ceux qui avaient une occupation à la Mission, n'étaient molestés par personne, et le chef de la colline se gardait bien de les toucher : c'est « l'homme du Père », disaient le chef et les gens ! Les Missionnaires, en effet, prenaient en main la défense de leurs chrétiens et catéchumènes et les protégeaient efficacement contre les empiétements et vexations du roi et des chefs de la colline ! Il suffit de se rappeler de deux exemples typiques dans la personne de Gulielmi Mbonyubgabo et Alipio Mvamvari, tous deux de la Mission de Save, que le Père Classe a protégés : le roi était résolu de les mettre à mort ! C'est à force de démarches pénibles et de

cadeaux en étoffes, qu'il est arrivé à amadouer le roi et son entourage !

4.- Le Bon Dieu s'est servi des moyens d'intérêt matériel pour convertir les âmes. Après deux ou trois ans d'essais, les premiers baptêmes couronnèrent les efforts des Missionnaires, à la stupéfaction de la classe dirigeante, animée d'autres vues supérieures (à leur sens, biens sûr !!).

B.- Ceux appelés à la deuxième heure : les Batutsi.

1.- Malgré leur hostilité envers les missionnaires, la classe dirigeante se montrait très prudente. Les Batutsi, en effet, sont plus intelligents que les Bahutu : perspicaces, adroits, méthodiques, hypocrites et fourbes au besoin : ils ne brusquent rien, ne montrent pas d'étonnement, pèsent soigneusement le pour et le contre avant d'agir, ne s'affolent pas ; sont tenaces à la poursuite du but à atteindre et emploient tous les moyens ad hoc. ILS savent se montrer polis envers leurs pires ennemis, savent déguiser leurs sentiments hostiles. La fourberie, l'hypocrisie, la diplomatie, voilà en résumé l'esprit et le caractère de la classe dirigeante.

Dès que le Mutusi se voit dans l'impossibilité d'atteindre un bon résultat, il change volontiers de tactique, et au besoin, il ira jusqu'à pousser l'obséquiosité à l'extrême et causer de l'embarras au missionnaire.

2.- Les grands de la cour voyant l'ascendant des missionnaires grandir et prendre de l'ampleur de jour en jour, résolurent de faire comme le commun du peuple. Branle-bas vers le poste le plus rapproché, pour visiter le Père, le consulter, se constituer en quelque sorte, son protégé. Les notables se rivalisaient pour envoyer leurs enfants à l'école de la mission, mais avec ordre formel de n'apprendre que la lecture et de l'écriture et non le catéchisme, sous peine d'être fouettés, et même exclus du rang de la noblesse. Mais, rien à faire avec ces maudits, ces ensorcelés des Blancs ! Les premiers emboîtent le pas, apprennent résolument la vraie religion, les autres suivent et le mouvement continue jusqu'au baptême, sans discontinuer jusqu'à présent. L'épisode de Caroli Naho, sous-chef de Mpanda, près de Kabgayi, en est le type le plus connu.

3.- Tel et tel chef de province ou sous-chef, se félicite d'avoir obtenu ou récupéré sa chefferie ou ses vaches, grâce à l'intervention de tel missionnaire, auprès de l'administrateur ou chez le Roi. Mais les rôles ont changé, c'est le revers de la médaille. Le temps de l'intervention est bien passé. Le temps des grandes conversions

ou Tornades (Ilivuze Umwami³⁶³, comme le disent ingénument les simples gens) est dans le passé lointain, sans doute avec de bons et beaux résultats, dont nous devons remercier la divine Providence !

Voyant que la protection d'antan n'existait plus, qu'il n'y a pas de mauvaises suites pour ceux qui hésitaient à suivre le mouvement de conversion, les uns restèrent dans leurs pratiques païennes, les autres, les baptisés, revinrent à la vie païenne. Nous avons donc à déplorer le retour à la vie de matérialisme, aux superstitions, à la dissolution du lien conjugal du mariage chrétien, aux unions illégitimes, au manque de la sanctification du dimanche, à l'absence de la prière en famille, etc., etc. Et en ces temps-ci, nous avons à déplorer le mauvais exemple et l'inconduite d'un grand nombre de Blancs, de toutes les catégories, de tous les rangs et de tous les grades !!

II.- LES DEFECTIONS ET LEURS CAUSES.

1- « D'où cela vient qu'il y a de nombreuses défections, du relâchement, un retour déplorable au paganisme », demande quelquefois le Vicaire Apostolique³⁶⁴ !!?

1° Avant d'accuser les Chrétiens de leur manque de foi, pratique et convaincue, C'EST LE PRETRE QU'IL FAUT ACCUSER EN PREMIER LIEU. « Il faut laver son linge en famille », dit le proverbe. Nous autres prêtres détruisons au lieu de construire par la parole et surtout par le bon exemple, une conduite digne du ministre de l'Evangile. La cause la plus profonde du relâchement de nos Chrétiens est à chercher tout d'abord et avant tout autre examen, dans la conduite du Prêtre. Nous prêchons par des paroles et détruisons en même temps par nos mauvais procédés. La bonne marche (ou la mauvaise) d'une mission vient souvent de la conduite du prêtre ! Nous disons les choses telles que nous les constatons tous, car elles se passent au grand jour. Les faits concrets sont là, au regret et à la honte et confusion de nous tous, Prêtres et Fidèles ! Nous voudrions les couvrir, les cacher, mais hélas ! le péché du prêtre ne reste presque jamais caché comme celui du simple fidèle !

³⁶³ C.-à-d. « la parole prononcée par le roi » (autrement dit l'ordre donné par le roi).

³⁶⁴ Le chiffre « 1 » est probablement une erreur étant donné qu'il n'y a pas un « 2 » qui suit.

2° Il y a surtout deux points et des plus importants, qui ont été et qui sont encore en déficit : La PRATIQUE de la CHASTETE et de la CHARITE.

A.- DIGNITE SACERDOTALE au point de vue CHASTETE.

1.- Les désordres et l'inconduite ont commencé bien longtemps. Mais comme les chrétiens étaient encore peu nombreux, le mal ne s'étalait pas beaucoup au grand jour. Vint un temps où la plaie devint une épidémie, qui dure encore jusqu'à présent. Il y a, hélas ! des constatations peu flatteuses à l'endroit du Prêtre, en premier lieu européen et en second lieu, indigène ! Il y a eu et il y a encore des actes répréhensibles et scandaleux !

2.- Quelques-uns de ces malheureux prêtres osent tirer cette conclusion, « Quod isti et istae, cur et non ego³⁶⁵ ? » – Tel ose dire : « Ceux qui le font (parmi les prêtres européens), sont restés et restent toujours impunis, et moi, je serais puni ? Punissez d'abord un tel et un tel ; puis encore celui-ci et celui-là. Ils ont fait autant et même plus que moi. Le Droit Canonique et son application doivent être pour tous ! Ils sont venus nous enseigner, qu'ils nous donnent le bon exemple ! »

3.- Ah oui !, il faut en convenir que les actes et les faits sont souvent plus éloquents que les paroles : Coepit facere et docere³⁶⁶. Il y a certains qui affichent une dévotion « spéciale aux filles », jusqu'à faire des avances eux-mêmes pour les convier à venir se confesser à eux, et pis encore, à leur faire signe de quitter la place de devant le confessionnal d'un autre prêtre autre qu'eux-mêmes, pour les obliger à se confesser à eux, et se montrer de mauvaise humeur lorsqu'elles refusent de se présenter à eux !! Que de scènes quelquefois se présentent ! Il y a eu même des enfants illégitimes et sacrilèges, que le public attribue, cum fundamento in re³⁶⁷, à tel et tel missionnaire ! Un missionnaire, pris en flagrant délit par son confrère dans le sacerdoce, in ipso actu peccaminoso cum puella³⁶⁸, pria humblement celui-ci de ne rien dévoiler à Mgr le Vicaire Apostolique, mais malheureusement le secret ne fut pas gardé ! – Un autre devant confesser à l'hôpital de X., les personnes de l'autre sexe refusèrent de se présenter chez lui et sorti-

³⁶⁵ « Ce que ces hommes et ces femmes disent et font pourquoi pas moi aussi » ?

³⁶⁶ « Il commença à faire et à enseigner ».

³⁶⁷ « Avec fondement dans la chose ».

³⁶⁸ « Dans l'acte lui-même, fautif, avec une jeune fille ».

rent précipitamment dehors, parce que ce prêtre avait acquis la mauvaise réputation : « aimer beaucoup les filles », et lui-même d'ailleurs ne manquait pas de le leur dire et montrer.

On pourrait citer des cas de ce genre ou autres semblables, à n'en plus finir ! Il y a quelquefois des scènes qui ne sont pas moins que révoltantes et qu'on appelle (par ceux qui les font) « simples blagues » !!!!!

4.- Que penser, que dire au sujet de paroles décidément mauvaises et des actions abominables perpétrées sur des jeunes garçons dans une des chapelles latérales ou en chambre, après avoir servi la sainte Messe ! Il y a même qui poussent la hardiesse et le dévergondage jusqu'au lieu saint, dans les instructions, soit aux enfants de l'Ecole, soit aux chrétiens, à la honte et à la confusion des âmes consacrées à Dieu ! Il faut prémunir les Ecoliers contre les dangers de vacances et aguerrir leur cœur en leur disant des choses carrément. Une fois, à l'occasion de l'Evangile du IIIe dimanche après l'Epiphanie, devant tous les Fidèles, en chaire de vérité, le même missionnaire osa faire une description colorée et imagée, du « debitum conjugale³⁶⁹. » Les chrétiens s'étonnèrent fort de ces sorites de « dévotions très mal placées » (1945). Il est arrivé plus d'une fois, que tel ou tel chrétien nous dit avec une certaine ironie : « Je croyais que vous autres les Bapadri, ne connaissiez pas ces choses, comme nous autres ! » (1945) – Un chrétien dit un jour à un Prêtre Indigène : « On dirait que le Père X. regrette d'être prêtre, tellement il aime à parler volontiers de ces choses » (Mission de X. 1945).

5.- Que faire avec ces prêtres (Missionnaire et Prêtres Indigènes) qui jettent la honte et le discrédit sur le Clergé et les Fidèles ?

a) Appliquer à tout coupable, après enquête sérieusement faite, sans distinction de race ou autre considération de rang ou de charge, les peines canoniques prévues par les Canons 2357-2359).

b) CASER, PARQUER pour ainsi dire, les scandaleux, dans un poste et sous la surveillance d'une main forte, et de préférence près et au regard de l'Evêque, au lieu de les faire promener par toutes les missions du Ruanda, pour les contaminer toutes ! Rares peuvent se compter les postes bien intacts, à part les nouvellement fondés avec deux ou trois parmi les anciens !

Une constatation faite : ceux qui jettent la pierre aux coupables, ceux qui crient au scandale, ne sont pas les plus in-

³⁶⁹ « Le devoir conjugal ».

tègres, les moins en faute. C'est souvent le contraire que nous avons constaté. On accuse les autres pour qu'on ne soupçonne pas leurs méfaits ! Un Prêtre Indigène pêche, donne scandale, on crie : « A bas le coupable ! » Ou bien on dit : « Nous savions d'avance qu'un Noir ne pourra pas garder la chasteté perpétuelle (sic). Et la mauvaise affaire est communiquée comme par radio ou T.S.F. – Si un missionnaire tombe dans la même faute ou plus criante, on cachera toute l'aventure et au besoin changera de poste, ou quittera le pays, sans autre peine canonique et sans confusion devant le public.

c) Recourir aux peines prévues par l'Eglise et non pas employer la violence, les coups et la diffamation devant le public assemblé dans l'Eglise ou ailleurs, comme ce fut le cas un jour à la Mission de Kabgayi, envers un Prêtre Indigène qui avait donné scandale public !!

Il y a lieu de faire la part de la faiblesse. Nous sommes tous pétris de faiblesse et pourquoi nous étonner que faiblesse soit faiblesse dans les uns et simple oubli d'étourderie dans les autres ? Prendre parti pour protéger l'honneur de son égal !!

B.- CONGREGAVIT NOS IN UNUM CHRISTI AMOR³⁷⁰.

§ I La charité par le bon exemple.

1.- L'adage connu de tout le monde : Verba movent, exempla trahunt³⁷¹, reste vrai pour tous les temps et s'applique à tout le monde. Nous n'avons pas l'intention de développer une thèse ou de faire une polémique. Notre intention est de montrer par des faits certains et convaincants, de quelle façon nos éducateurs ont manqué à leur devoir du bon exemple. Nous nous appuyons sur une autorité digne d'estime et de vénération : le regretté S.E. Monseigneur Classe, de vénérée mémoire ! Il a souffert bien souvent des contradictions de la part de certains missionnaires, parce qu'il leur donnait des directives et des ordonnances qui étaient absolument opposées à leur ambition et en conformité avec les Directives du Saint-Siège !

2.- Venons maintenant à quelques faits concrets auxquels nous assistons plus d'une fois. Nous ne rapporterons que des exemples typiques.

³⁷⁰ « L'amour du Christ nous a rassemblés ».

³⁷¹ « Les paroles inspirent, les exemples entraînent ».

1° Nous avons déjà parlé de la façon de certains agissements à l'endroit de la modestie sacerdotale par rapport à la sainte Vertu : au lieu de proférer des paroles d'encouragement lors de la



MGR CLASSE (1874 -1945)

visite à domicile de nos fidèles, le Père X. développe le processus de la génération humaine, en commençant par de modo que perficitur actus generationis³⁷², pour tirer ensuite la conclusion, que les conjoints peuvent s'ils le veulent, engendrer des garçons ou des filles (Mars 1946). Sa verve d'élocution égale son audace !!

2° Les Lettres pastorales de S.E. Monseigneur Classe ont plus d'une fois stigmatisé les mauvais agissements, **les procédés par trop militaires à l'égard des Fidèles**. Et voici quelques extraits : « N'exigeons pas d'emblée que les hommes soient ce qu'ils devraient être : il faut les prendre tels qu'ils sont, et en faire ce que l'on peut. La discrétion est la mère des vertus.

Nul ne peut conduire les hommes sans être maître de soi. La confiance s'inspire, se gagne, elle ne s'impose pas ! (CIRC. N° 106, page 335 ; INSTRUCTIONS aux Missionnaires, page 14.) »

Manière d'employer les moyens de l'éducation, et formation chrétienne :... « Avec bonté, douceur ; pour réussir, il faut gagner la confiance des gens ; ce qui ne se peut que par la bonté, en se gardant absolument des moyens violents, qui sont tous formellement interdits (Ibid. n° 10, page 31). »

« Seule la confiance permet de donner des convictions... Le règne de la force, du commandement n'a que peu de temps ; très vite les âmes se lassent, se blasent et abandonnent la religion qui n'est pas du tout pour eux une religion d'amour (Ibid. n° 139, 1 Nov. 1940). »

³⁷² « La manière d'accomplir l'acte de la procréation ».

« La force fait plier momentanément, mais ne donne pas la foi. Si vous ne voulez qu'intimider les hommes et les réduire..., menacez, chacun tremble et vous êtes obéi. Voilà une exacte police, non une sincère religion. Les âmes ne se donnent qu'à ceux qui agissent sur elles avec bonté, patience, cordialité, confiance et persévérance (Circ. n° 142, 15 Juillet 1941). »

« Ils (certains supérieurs) recourent à des actes de violence, à des amendes, des réprimandes amères et injurieuses, parfois à des voies de fait, pour les amener à accepter ce qu'ils veulent. **Ils se laissent tromper par cette idée très fausse, que le Noir doit être conduit par la force et la crainte !** Ce n'est pas par des manières policières que le Prêtre peut inspirer confiance autour de lui (Circ. n° 98, 3 Juin 1937). »

« Les hommes sont en général meilleurs que leurs actions et leurs paroles, et pas suite, pour les ramener à la vérité, à la vertu, il faut, plutôt que de la rigueur, la prudence patiente et délicate, l'amour sincère et ardent (Pie XI). »

« Nous devons (les Prêtres) toujours conserver une conduite pleine de douceur et d'innocence et n'agir jamais avec aigreur et emportement (S. Grégoire le Grand). »

3° Nous avons été plus d'une fois témoins de procédés peu sacerdotaux : coups, gifles, etc.



RWANDA – INTERIEUR D'UNE EGLISE – UN JOUR DE FETE

Le 15 Aout 1946, à la mission de X., un chrétien sent un besoin urgent de sortir pendant la grand'messe. Il insiste auprès de la Sœur, qui ne veut rien entendre ; le Père Supérieur accourt ; le bon homme, au lieu de retourner à sa place, se met

dans un coin de l'église, donc dans l'église même, tant était impérieux le besoin qui le pressait, et s'y décharge des humeurs naturelles ; le Supérieur de cette mission ne ménage personne : les coups, les gifles sont administrés avec plaisir et on dirait que c'est à l'ordre du jour et dans le programme de son ordination sacerdotale ! Il rivalise avec son vicaire, ancien supérieur de la mission de X.

Avril 1946 : Le Père X. de la Mission et de X à l'Est du Vicariat, a déjà fait mettre en prison deux ou trois chrétiens qui ne se décidaient pas à reprendre la vie familiale avec leur femme légitime.

On voudrait empêcher les désordres parmi les chrétiens et on tombe dans les mêmes fautes qu'on répréhende dans les chrétiens. Aberration et anomalie du cœur humain ! Il faudrait entendre tel ou tel autre supérieur qui se vante d'avoir « engueulé » un tel avec force, paroles acerbes terminant jusqu'aux gifles et coups. Exemple parmi tant d'autres. Le 23 Décembre 1945, le Père X. fait du consentement du supérieur local, la police devant les portes de l'église, pour empêcher les chrétiens de sortir avant ou pendant l'instruction du dimanche, après la première grand'Messe. Une jeune personne se hasardant à sortir avant l'instruction, reçut gratis pro... [Deo] quelques gifles bien senties accompagnées de coups de pieds et tomba à la renverse devant les degrés de l'église. – Une pauvre femme arrive quelques instants après, croyant que le Père policier n'était plus là, subit impitoyablement le même sort, à la honte et confusion d'un Prêtre qui récitait son bréviaire dans une allée non éloignée. – Le 30 du même mois une scène plus tragique : des coups redoublés avec un bâton, accompagnés de coups de pieds, sur une fillette de 12 ans. Ne pouvant plus marcher à la suite de ces coups, on a dû la transporter sur les épaules. Et dire qu'elle en est devenue malade si encore elle n'en devient pas infirme pour toute sa vie ! **Les coups pour certains, c'est une méthode d'apostolat.** Voici, à la suite de ces agissements, ce qui s'est passé le 13 Janvier 1946 : Quelques minutes avant la grand'Messe, l'Abbé X. trouve le Père supérieur et lui demande avec franchise et modestie : « Que pensez-vous de la façon d'agir du Père X. à l'égard des chrétiens qui sortent de l'église avant l'instruction ? » – « Quoi ? » – « J'ai entendu plusieurs fois des murmures et des mécontentements au sujet des actes de violence que le Père X. exerce à leur égard et j'ai cru de mon devoir de vous en parler ! » – « Non, mon cher, le Père fait bien de leur donner une correction parce qu'ils nous méprisent carrément ! – Je l'ai fait moi-même quelque temps et suis après découragé, voyant que tous mes efforts n'aboutissaient qu'à un

insuccès complet. Ainsi, par exemple, le 27 Déc. 1945, j'ai été, pendant la nuit, à la colline de X., et ai administré cinq gifles au père de famille qui était entrain de faire des rites païens (consulter les mânes et offrir des sacrifices, kubandwa). J'ai donné un coup de pied à deux cruches de bière, j'ai pris le type pas sa redingote qu'il m'a laissée entre les mains et s'est échappé avec ses complices. Je sais bien que Monseigneur s'y oppose, mais ! »... – « mais pourquoi se rendre odieux et agir d'une façon peu conforme aux maximes de l'Evangile, contre toutes les directives du Pape !!! »... – « Chargez-vous-en alors, si vous ne voulez pas qu'on leur fasse entendre raison ! » – Non, ce n'est pas cela que je demande, loin de moi d'ambitionner cette charge ; mais si vous m'en chargerez, je tâcherai de le bien faire ! » La question en est restée là jusqu'à présent !

– Les chrétiens regardent de mauvais œil et parlent entre eux avec un certain étonnement des longues soirées passées chez certains Européens. On part, par exemple, à 2 h. de l'après-midi pour ne rentrer qu'à une heure très avancée dans la nuit. Ce n'est pas rare de voir quelqu'un rentrer à la maison vers 11 h. ou même 12 h. du soir. Un Abbé vivant en communauté avec des missionnaires devait rester seul tous les dimanches après-midi, et cela trois ans durant. Les missionnaires allaient régulièrement en visite chez l'un ou l'autre Européen, et ne rentraient que vers minuit. A son tour, l'Abbé a dû partir ; mais en tournée d'une autre espèce : administrer un malade à une demi-heure de la mission. Ce qui s'est passé en 1935, arrive encore plus d'une fois ! Ainsi le 17 Novembre 1945, les Pères X. et X. sont allés souper chez Monsieur X. et ne sont rentrés que vers les 11 h. – Le 1 Décembre 1945, le Père X. supérieur du poste, étant allé chez le même monsieur, n'a été de retour qu'à 12 h. du soir. Il en est de même au 16 Février 1946. C'est rare qu'un mois passe sans des visites de ce genre. On ne peut pas dire, exprimer tout ce qu'on voit et tout ce qu'on entend ! Dans ces séances qui durent plus de trois et même six heures, Dieu seul sait ce qu'on s'y raconte, combien de bouteilles on y vide ! Nous oublions très vite que « QUOTIES inter homines fui, minor homo redi³⁷³. » (Imitatio Christi) ; et ce que nous dit S. Jérôme : « Convivia tibi fugienda saecularium. Facile contemnitur clericus qui saepe vocatus ad prandium, ire non recusat³⁷⁴. »

³⁷³ « Chaque fois que j'ai été parmi les hommes, je suis revenu moins humain ».

³⁷⁴ « Tu dois fuir les banquets des gens du siècle. On méprise facilement le clerc qui, souvent invité à manger, ne refuse pas d'y aller ».

– Plus d'un ne se soucient (sic) guère à porter la tonsure cléricale, qui ne convient qu'aux Prêtres Indigènes déclarent-ils !

§ II La CHARITE dans les RELATIONS avec les PRETRES INDI-GENES.

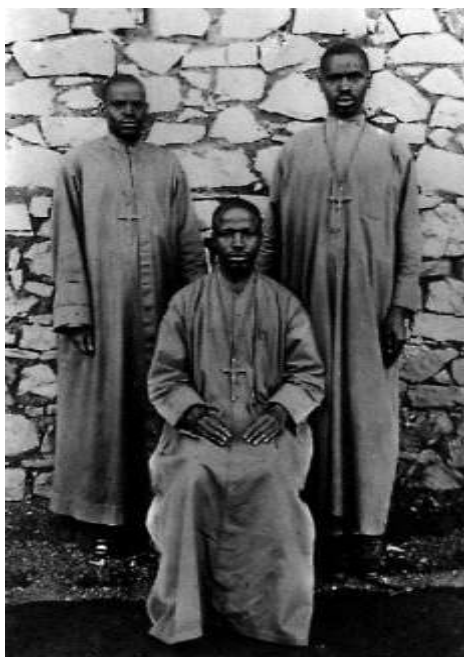
1.- Avant d'aborder ce chapitre, qu'il nous soit permis de formuler une excuse :

1° Nous ne voulons rien rapporter qui ne soit vraiment arrivé et contrôlé, donc connu de presque tous les Prêtres, tablant sur des faits concrets. Nous n'en prendrons que des faits les plus typiques.

2° Nous savons par ailleurs que le Prêtre reste homme et que l'homme reste Prêtre, comme le dit si bien le P. Desurmont, qu'il ne faut s'étonner de rien en ce bas monde. Ce n'est donc

ni par haine et rancune ou autre mobile que nous avons osé élever bien haut notre faible voix. Notre unique ambition est de nous décongestionner le cœur, si nous pouvons parler ainsi, auprès de notre Père commun. Nous avons confiance et sommes convaincus que la situation sera mitigée.

3° Pourquoi devoir nous adresser aux Supérieurs Majeurs ? Pourquoi ne pas nous adresser directement à Monseigneur le Vicaire Apostolique ? – Nous l'avons déjà fait à l'occasion, chacun en son particulier et c'est resté jusqu'à présent au point mort, du moins pour certaines questions des plus en vue, qui touchent la vie quotidienne



LES PREMIERS PRETRES RWANDAIS

2.- Avant nous, il y a eu le témoignage de missionnaires, clairvoyants, catholiques au vrai sens du mot, qui ont traité avec autorité des questions les plus complexes et spécialement des RELATIONS DU NOIR AVEC LE BLANC.

A) « Mais je suis obligé de dire que nous avons à lutter plutôt contre l'orgueil des Blancs, qui en sont gonflés ; c'est leur orgueil qui fait croire aux masses qu'ils sont bien supérieurs en tout aux Noirs et qui leur fait mépriser les Noirs. On nous parle donc beaucoup de l'orgueil des Noirs !...S'il y a orgueil, c'est un orgueil naïf. Ici, nos Noirs, même s'ils n'ont pas été complètement soumis par les Blancs, souffrent plutôt d'un inferiority complex³⁷⁵ (A.F.E.R., Enquête 1936, Cinquième Réponse, page 21). »

B) C'est le R.P. Charles (si je ne me trompe) qui a dit très justement qu'il fallait s'étudier à connaître l'Indigène... Et cela ne peut se faire qu'au moyen d'une profonde sympathie. Il faut se faire un peu « moi », pour gagner la confiance d'un homme. Il en est beaucoup (de missionnaires) qui ont la tendance malheureuse à penser à priori à l'abus, au défaut, à la faute, au manquement. Un missionnaire au sens catholique et évangélique a dit : « voyez-vous mon cher, je risque moins de me tromper quand je m'efforce de voir les hommes et leurs actes du bon côté. Je me trompe souvent, je l'avoue ; mais je me tromperais plus souvent encore en penchant du côté de la sévérité... il y a tant de complications dans les consciences et il y a si peu d'actes simples ! Le missionnaire est père plus que chef. Le prêtre doit être né grand ou le devenir. Or, c'est le propre des âmes grandes d'oublier leur propre supériorité pour se pencher vers les petits, entrer dans leur âme et les voir avec une sympathie qui cherche à s'expliquer ce qu'elle ne comprend pas encore.

C) Le R.P. Dubois n'a pas bien raison d'avoir peur de l'orgueil des jeunes évolués (et moins encore des Prêtres Indigènes) de l'Afrique. Nous Européens, nous n'aimons pas trop voir nos enfants montrer qu'ils ont reçu quelque chose et qu'ils se croient quelqu'un. Parce que nous sommes Européens, nous éprouvons obscurément et mécaniquement le désir de les maintenir plus ou moins en tutelle ; et comme nous les avons formés, nous ne pouvons pas aisément nous résigner à les voir voler de leurs propres ailes !

...C'est (l'orgueil) un mal tout fait humain et universel (exagération, seulement de supériorité, de jugement peu modéré) : la différence que nous croyons discerner en Afrique (et particulièrement au Ruanda) est tout simplement due à la diversité des

³⁷⁵ Complexe d'infériorité.

racés, par conséquent des façons de penser et de manières d'envisager les choses.

D) « **Le Noir est un grand enfant** : quel aphorisme ! Et après avoir dit cette belle chose, puisque l'enfance est louée et bénie par Notre-Seigneur, on lui fait les gros yeux quand il se permet des enfantillages. Le Noir n'est pas un enfant, si nous le considérons dans son cadre à lui ; le Noir est peut-être un peu gauche, mal habitué, ne connaissant pas toutes les politesses, toutes les manières de ces dames et messieurs ! Est-ce si grave, si alarmant, pour nous obliger à être dans la colour bar³⁷⁶ ?

Au fond, l'orgueil des Noirs (et aussi des Banyarunda), je le crois moins consistant que le nôtre. Quand on le dissèque, quand on l'analyse, on ne le trouve aussi enraciné et par conséquent aussi foncier que l'orgueil des Blancs.

L'indigène est plutôt refoulé, et il se laisse refouler. Il sent son infériorité, j'oserais dire, qu'il la sent trop. On ne devrait pas juger d'un corps par ses verrues, ni d'une race par les déformations individuelles des sujets gâtés. Et, somme toute, je crois bien qu'il y a moins d'orgueilleux en Afrique, que partout ailleurs. **Les Noirs savent si bien prendre les choses du bon côté et s'accommodent de tant de situations, qui nous paraîtraient pénibles ! Ils ont un tel art de se contenter de peu et de garder leur calme.** » (A.F.E.R., Août 1937, N° 10, Septième réponse, pages 24,25,26 et 56, R.R. P.P. Aupiais et Huss)

E) ... « en pays noir, un grand chef, voire même roi, est déconsidéré du fait, qu'on ne peut plus lui faire de remontrances, car on remarque qu'il est plein de lui-même, qu'il en suffit, somme toute, qu'il ne veut rien entendre en fait de conseil. Concéder de suite l'erreur, c'est gagner la bienveillance des sujets. Et c'est l'esprit de l'Eglise. Pour le Concile de Vienne, Le Pape Clément V, en 1311, avait chargé Monseigneur Durand évêque de Mende, de préparer un mémoire en vue de réformer la chrétienté dans son Chef et dans ses Membres, et l'évêque de débiter hardiment : avant de corriger les autres, les ministres sacrés doivent d'abord se corriger eux-mêmes. Si au Ruanda nous nous conformons à cet esprit, nous serions, certes, en

³⁷⁶ Le colour bar (la « barrière de couleur », en français) est un terme qui évoque une pratique empirique de discrimination raciale utilisée dans les anciennes colonies britanniques en Afrique et en Asie. La barrière de couleur fut aussi appliquée sous des formes spécifiques de ségrégation dans différents Etats du monde. Elle précéda la politique d'apartheid en Afrique du Sud.

bonne compagnie ! Le missionnaire devrait inspirer plus de respect que de crainte. Le missionnaire dominateur aurait-il jamais existé ? En tout cas, il ne serait possible que chez nos pauvres Noirs (ou ce qui revient au même, chez nos pauvres Banyaruanda) et sans doute se tiendrait d'autant plus sur ses gardes chez les autres peuples plus belliqueux et hardis, par exemple, les Kabyles, les Arabes, les Baganda, où le moindre écart pourrait lui coûter la vie (comme c'est arrivé au P. Loupias, dans la province du Mulera, au Nord du Ruanda). Serait-il jamais tenté, ce missionnaire d'y prôner le fouet, les gifles et les paroles injurieuses, comme moyen d'apostolat ? (R.P. Schumacher, ancien missionnaire au Ruanda, A.F.E.R. N° 11, Nov. 1937). Nous devrions avoir l'esprit de corps, de famille, de cordialité, de respect mutuel et non d'antipathie raciale, l'esprit européen, militaire policier !!

F) « Longtemps encore subsistera une difficulté de compréhension entre Blancs et Noirs (et pourquoi ne pas le dire carrément, entre missionnaires et Banyaruanda-Prêtres et simples Fidèles), et seuls des Noirs peuvent pénétrer l'âme de leurs frères de sang. (R.P. Bontemps, S.J., dans L'âme des peuples à évangéliser, Semaine de Missiologie, 1928, page 20) »

G) « Se doute-t-on du nombre des cœurs que le Prêtre s'aliène, sur lesquels il n'a plus de prise, qui le prennent en aversion, à cause d'une humiliation inconsidérément infligée ? – Il y a des missionnaires qui, dans l'esprit des Noirs (et pourquoi ne pas dire les Banyaruanda aussi ?) à eux confiés, se sont eux-mêmes déconsidérés à jamais par ce seul motif : des hommes se sont détournés de la Religion et de la pratique de la vie chrétienne, pour avoir été témoins indignés d'agissements injustifiés et injustifiables et d'actes scandaleux de toute sorte. De deux orgueils qui s'affrontent, celui de l'Européen et celui du Noir, du supérieur et de l'inférieur, du grand et du petit, du civilisé et de l'inculte, lequel est le plus redoutable et condamnable devant Dieu et devant les hommes ? » (S.E. Monseigneur De Clercq, Vic. Apost. du Haut-Kasaï, Lettre pastorale, 6 Janvier 1933 ; A.F.E.R., Avril 1933, page 149)

H) ... « il est des politiciens qui ne veulent reconnaître au Noir aucun droit... Si le Noir n'est pas un homme, il est évidemment inutile de se gêner avec lui et pour lui ; et voilà de quoi tranquilliser la conscience de ceux qui veulent l'exploiter d'une façon ou d'une autre. C'est, somme toute, une sorte d'esclavage, sournois et astucieux !

Il (le Noir) a trop souvent, il est vrai, une mentalité d'esclavage en face de la race blanche, il semble abdiquer devant celle-ci une part de sa volonté ; ce n'est peut-être pas tout à fait sa faute, et le missionnaire, qui parfois déplore cette mentalité, y trouve une excuse dans les circonstances, qui, hélas ! abondent dans les relations du Noir avec le Blanc ! La volonté chez lui est plus ou moins paralysée, étouffée, pour ainsi dire, en face du blanc qui le domine !!! »... (Le R. Courtais, S.M. : L'Ame Mélanésienne, dans L'AME DES PEUPLES A EVANGELISER, page 88)

Nous devons reconnaître que souvent nous n'avons pas suffisamment fait confiance aux Indigènes. Le missionnaire est trop soldat et pas assez chef (Il faudrait plutôt dire : pas assez père). Les expériences faites à Madagascar ont été une révélation... (Ibid. R.P. Dubois, page 101, note)

I) « LE NOIR EST ESSENTIELLEMENT MENTEUR. Tel est le rapport que fait le P. Bontemps. Beau titre, à n'en plus douter, qui fait honneur à son auteur et à l'adresse de qui il est écrit !! Le Noir, au moins pris collectivement, a dit le rapporteur (P. Bontemps), est essentiellement menteur.

Le missionnaire doit peut-être se garder d'une interprétation hâtive de ce qu'on appelle les Mensonges des Noirs !! Un Noir intelligent qui ferait un court séjour en Europe, (eh ! pourquoi devoir aller si loin ? il nous suffit de loin, d'entendre que les Européens qui sont dans le pays !!), pourrait en rapporter l'impression que les Européens sont aussi menteurs, sinon comme tel ou tel individu, du moins comme race ou groupe. La Sainte Ecriture ne dit-elle pas bien : Omnis homo mendax³⁷⁷ ? Mensonges dans la vie civile, dans le commerce, mensonge dans la presse (journaux et radios), mensonges surtout dans la diplomatie et accords (O.N.U., cas de l'Iran, Egypte, Indonésie, Palestine, le Trustship sur les pays mandatés et les colonies, etc., etc. en un mot, toute cette guerre, ne sont qu'un jeu adroit de purs mensonges. De même qu'il est nécessaire de faire la critique de ces mensonges pour comprendre tout ce qui est formule, procédés admis ou condamnables, etc. ainsi des mensonges des Noirs, soit entre eux, soit surtout à l'égard de l'Européen. Ils devraient être soigneusement étudiés, interprétés. Il en résulterait probablement que le Noir n'est pas plus menteur que l'Européen. (R.P. Creusen, S.J. L'AME DES PEUPLES A EVANGELISER, 1928, page 22 et 23)

³⁷⁷ « Tout être humain est menteur ».

Nous venons de relater, mot pour mot, le témoignage irréfutable de Missionnaires autorisés, témoignage basé sur l'expérience de nombreuses années de vie apostolique. Voici maintenant l'application de ces constatations telles que nous les vivons actuellement dans notre Ruanda.

PREMIER POINT : LES AGENTS AU GOUVERNEMENT ET LE PRETRE INDIGENE

1.- En général, messieurs les Européens ne sont pas hostiles au Prêtre Indigène, exception faite cependant de ceux qui ont des préjugés ou prévenus contre le Noir et spécialement contre le Prêtre Indigène.

2.- Nous avons constaté en plusieurs occasions, que certains messieurs respectaient notre caractère sacerdotal mieux que nos confrères dans le sacerdoce. Plus d'une fois tel Abbé ou tel autre obtenait plus facilement d'un monsieur aimable et délicat, le service qu'avait refusé de lui rendre un tel prêtre européen. C'est ainsi qu'un agent de l'Etat se montre supérieur en bonté et serviabilité, en se chargeant lui-même de l'affranchissement d'un colis, en donnant à l'intéressé un renseignement précis au sujet d'une lettre à affranchir, etc., etc.

3.- C'est arrivé plus d'une fois qu'un médecin qui se montrait auparavant très aimable à l'égard d'un prêtre indigène, changeait tout d'un coup d'attitude à l'égard d'un Abbé malade. La raison de ce changement subit est simple : tel ou tel missionnaire le voyant bien reçu et traité avec égard, s'est chargé de faire changer la situation. Voici un exemple concret et vécu : le 3 mai 1945, l'abbé X. de la mission de X est mal en point depuis deux bonnes semaines ; ses confrères le fait [font] porter en hamac ; le bon docteur le soigne bien et lui conseille de rester à la mission avoisinante. Le Père X. de ce même poste s'insurge hautement contre le pauvre malade : « J'ai mis le Docteur en garde contre les Prêtres Indigènes ; inutile de parler même au Docteur ! Mais, allez donc à Kabgayi, chez votre médecin ! Ici, ce n'est pas l'endroit pour vous, ni pour loger à la mission, ni pour vous soigner ! »

En 1941, faisant sa retraite à la mission de (sic), X. tombe malade ; obligé de consulter le médecin X., celui-ci lui donne une poudre banale avec ce mot ironique : « Mêlez-y, si vous voulez, de la sciure de bois ou autre chose, ce sera toujours bien reçu dans un estomac d'un Noir ! »

4- Il est arrivé qu'un Monsieur haut placé invitât à sa table un prêtre Indigène. Ne voyant pas venir l'Abbé avec les missionnaires, il

demanda au P. supérieur, s'il était averti par celui-ci, de l'invitation faite. Le Père osa dire que l'abbé était fort indisposé et ne pouvait venir. A la quatrième invitation, le bon monsieur eut l'amabilité d'inviter personnellement l'Abbé, lui rapportant en même temps ce qu'on avait dit de sa maladie présumée. Il n'a pas à se demander si l'Abbé a accepté l'invitation avec force remerciement, après insistance du monsieur !! Cette scène est arrivée à X. en 1934. Nous pourrions multiplier à l'infini des exemples de ce genre et chacun de nous peut facilement enregistrer à son passif plus de deux aventures de cette malheureuse campagne de dénigrement à l'endroit des Prêtres Indigènes !! Ceux qui nous rabaissent ainsi, sont nos éducateurs, nos pères !!! Jalousie, antipathie, hégémonie de la race !!

DEUXIEME POINT : RELATIONS DU MISSIONNAIRE AVEC LE PRETRE INDIGENE

I.- POSTE CONFIE AUX PRETRES INDIGENES.

1.- Poste occupé par les Missionnaires et confié aux Prêtres Indigènes.

Avant de quitter le poste, emporter tout ce qu'on peut, piller le poste, jusqu'à la vaisselle, batterie de cuisine, instruments de menuiserie, images pieuses, sans oublier le bétail.



L'ABBE REBERAHO (1884-1926)

Il nous suffira de rappeler à la mémoire, ce qui est arrivé aux postes de Rulindo, Mubuga, Kaduha, Murrunda. Avant de quitter le poste, les missionnaires ont emporté tout ce qu'ils pouvaient, et ce qu'ils jugeaient inutile et peu important, ils le laissaient en cadeau aux indigènes, comme les chèvres, la volaille, les cochons et autres choses semblables.

2.- Poste en fondation, pour être occupé par les Prêtres Indigènes.

1° Comme les Prêtres Indigènes ne sont pas à la hauteur de s'occuper de bâtisses de grande importance, et pour motifs premièrement, parce qu'ils ne peuvent pas compter sur des ressources de leurs parents ou amis, deuxièmement, parce

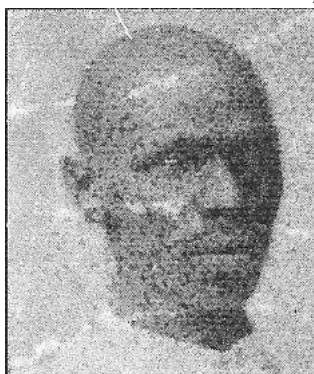
qu'ils ne sont pas initiés à ce genre de travail (quoique cependant dans leur poste ils se débrouillent bien pour construire écoles, sales de catéchismes, menuiserie et autres dépendances), Monseigneur le Vicaire Apostolique charge les missionnaires de préparer et achever les constructions nécessaires.

2° Les missionnaires chargés des constructions, sachant que ce n'est pas pour eux qu'ils peinent, tâchent de faire le moins bien possible : tout est mal agencé, fait en hâte, sans carreaux aux fenêtres, sans vaisselle, sans cour intérieure et locaux d'une dimension très réduite, comme un nid d'oiseau ! Un administrateur du Gouvernement, passant un jour dans un poste occupé par des Prêtres Indigènes, faisait cette réflexion : « Mais qui donc a bâti ces maisons ? c'est mal construit, trop petit, pas moyen d'avoir un petit potager, etc. ». Voici la raison que certains ne cachent même pas : Le Noir n'a pas besoin de tout cela, comme nous autres Européens ; c'est une petite mission pour Prêtres Indigènes : Le Noir se contente de peu... ils ont le nécessaire » (sic !!)

3° Nous avons des réparations à faire et c'est inévitable, et quelque fois il y a à dépenser une forte somme d'argent. Il faut du ciment, des carreaux aux fenêtres pour remplacer un grossier morceau d'étoffe usée, etc. Pourquoi, voudrait-on nous obliger à dépenser notre argent personnel pour des réparations du Poste, qui incombent au Vicariat. « Vous avez vos honoraires de messe, débrouillez-vous » (Sic !!) Il arrive de ce chef, que l'Econome Général prend notre argent personnel, sans autre forme de procès, et met sur le compte personnel, des articles commandés pour le poste. Si nous voulons dépenser notre argent personnel pour les œuvres de notre mission, c'est très louable et chrétien, mais nous ne voyons pas comment on pourrait nous y obliger !!

4° En fin d'année, chaque poste reçoit du Vicariat une somme pour les diverses Œuvres et l'Entretien du Personnel. Le budget alloué sur quelle base est-il déterminé ? Pourquoi demande-t-on à chaque poste de faire un projet de budget ? Nous pensons bien avec confiance et charité que c'est pour équilibrer avec une certaine élasticité, la somme à allouer avec les besoins actuels de chaque poste ! Il va sans dire que tel poste peut avoir un besoin plus urgent que tel autre ! Mais alors, pourquoi se baser sur le montant de la somme que les Fidèles ont donnée pour le denier du Culte, la propagation de la foi, etc. et en tenir compte pour statuer le budget nécessaire à tel ou tel poste ? Les chrétiens ont donné beaucoup, vous obtiendrez une somme convenable ; ils se sont montrés quelque peu

généreux, le poste en subira les conséquences fâcheuses pour ses Œuvres. « Il ne dépend que de vous que les chrétiens de votre mission donnent beaucoup ! » (Sic) Du fait que les chrétiens donnent beaucoup ou peu, on arrive à conclure que la



L'ABBE BUGONDO (?-1942)

ferveur ou le relâchement règne dans le poste. Qui donne plus est censé être chrétien fervent ; mais on oublie que des vues politiques surtout de la part de certains gentlemen leur font une certaine obligation de donner avec « right hand », sous peine d'être considérés !!

5° Il y a des missionnaires qui se refusent de construire des postes de mission, parce qu'ils ont appris que c'est pour être occupé par des Prêtres Indigènes ; ou encore, un poste bien construit, leur fait envie et ne voudraient en rien le laisser aux prêtres indigènes. Exemple : Nyange, qu'on ne veut pas construire ; Gisagara, trop beau pour s'en défaire !!

II. EXCLUSIVISME, HEGEMONIE.

Il y aurait beaucoup à relever sur ce point, beaucoup à faire pour opérer un redressement de la situation d'un complexe d'infériorité dont nous souffrons.

1.- FORMATION DU CLERGE INDIGENE dans les deux SEMINAIRES

A) Trillage [triage] des candidats. Nous avons remarqué tous que les admissions au Petit Séminaire portaient surtout sur le choix des Batutsi et que les enfants Bahutu montaient à quelques petites unités. D'ailleurs les listes d'admission envoyées dans chaque poste pour présenter les sujets susceptibles à entrer au Séminaire, portent : « mentions : umututsi, umuhutu ». Il est arrivé de refuser un candidat, premier sur toutes les listes réglementaires, et par ailleurs remplissant les conditions exigées. Seulement, c'était un muhutu !! Ceux qui ont une belle voix, ont une place d'honneur au Petit Séminaire !!

Le personnel enseignant doit être à la hauteur et a une vie exemplaire. Surtout le Recteur du Séminaire, est le premier à

être en vedette. Il y a eu des abus et des faits regrettables qui ont probablement fait avorter pas mal de vocations.

Au lieu de corriger les abus et donner le bon exemple, nous regrettons qu'on censure la conduite des Abbés placés dans le ministère, en renchérissant sur certains faits, en condamnant, rabaissant les individus.

Si l'on se permet une pareille conduite devant nos futurs collaborateurs, comment peut-on, en conscience, croire et se rendre témoignage de faire une œuvre d'éducation ? Dans le Petit et Grand Séminaire, il y aurait bien lieu d'avoir un plus de compréhension !!

B) Quelle place occupe, pratiquement, un Prêtre Indigène, affecté au ministère de l'enseignement au Petit Séminaire ? –



L'ABBE GAFUKU (1885-1951)

Aucune, si ce n'est celle d'un simple employé. Quel est son mot dans le conseil de la raison, pour ce qui touche les Séminaristes, par exemple : les renvois, le passage d'une classe à l'autre, etc. ? On va même plus loin : les Abbés professeurs ne sont nullement autorisés à avoir des relations avec aucun séminariste et ne peuvent donner conseil ayant rapport à leur charge à qui leur

demanderait. Les enfants ont reçu ordre formel de ne s'adresser à aucun abbé de la maison, ni pour ce qui regarde les études, ni pour ce qui touche leur bien moral.

2.- QUEL RANG OCCUPE PRATIQUEMENT UN PRETRE INDI- GENE ?

A) Au point de vue social : Pour ce qui touche les fonctions sacrées, rien à relever, par exemple, célébrations de la sainte Messe, enterrements, baptêmes, etc. Tous ces actes, quales tales³⁷⁸, il les accomplit comme tous les autres Prêtres. Mais quand il s'agit d'un acte qui pourrait donner quelque marque de déférence, de prestige, alors il est relégué au rang de prêtres de rang inférieur. Quand on craint la fatigue, l'ennui, quelques efforts à faire, alors, le courage et le dévouement du Prêtre In-

³⁷⁸ « Tous ces actes, tels quels ».

digène doivent être mis en jeu. *Odiosa sunt restringenda*³⁷⁹ est bien mis en pratique le cas échéant, de même que *Favores sunt ampliandi*³⁸⁰.

1° Il est dit dans le Droit Canon : Canon 106, les Statuts du Clergé Indigène, page 22, n. 44 et le décret S.C. Prop. 16 janvier 1924, SYLOGE, page 219, n. 115 : « Les mêmes règles de préséance valent entre Missionnaires et Prêtres indigènes. » Et encore, Statuts, n. 55 ... ». Ils (Prêtres Indigènes) ne feront donc aucune distinction de race, de tribu, de caste, ou de clan ... Toutes ces directives sont loin d'être mises en pratique. Ce n'est certainement pas nous autres Prêtres Noirs qui sommes enclins au racisme aigu, à faire distinction de race ! Comme il est quelquefois ridicule de constater une espèce d'antagonisme, d'inquiétude pour



L'ABBE MATABARO (1885-1959)

qu'un Prêtre Indigène n'occupe telle ou telle place qu'on assigne à chacun, surtout dans un dîner où figurent des convives de marque ! Et dans les repas de famille, donc à table commune, qu'il y a quelquefois des bizarreries au sujet de place à occuper !! « Les missionnaires de leur côté, vivront avec les Prêtres Indigènes, comme leurs confrères européens » (Statuts, n. 42) Sur papier, c'est très bien, c'est l'idéal ! Dans la pratique, c'est autre chose !!

2° Nos compatriotes, donc les simples gens du peuple remarquent bien que nous ne sommes pas traités souvent en prêtres, et à l'occasion ne manquent pas de le faire remarquer !!

Nous ne sommes ni au rang d'Evolué, ni à celui d'un simple sous-chef, car nous remarquons de temps à autres, que commis, chefs de province, et autres ayant quelque prestige, jouissent mieux que nous de quelque considération de la part des « grands ». Dans quel cadre sommes-nous constitués ? Nous ne jouissons pas de Statut légal, pas d'immatriculation ; en un mot, nous ne sommes pas des

³⁷⁹ « Ce qui est odieux doit être évité ».

³⁸⁰ « Il faut augmenter les faveurs ».

Ayants-droit, nous ne sommes pas reconnus par le Gouvernement.

A la deuxième Conférence plénière de Léopoldville, 1936, pages 86, 87, on a posé certaines questions qui touchent spécialement des Prêtres Indigènes, comme par exemple, celle-ci : « Sommes-nous obligés de vivre avec des étrangers, et spécialement des Noirs ? Rép. Ces Prêtres devraient être suffisamment formés... quelques différences dans la mentalité... elles ne sont pas telles qu'elles puissent rebuter un prêtre charitable. » – Encore cette autre question : « En contact avec les prêtres européens, ils prennent des habitudes européennes. » Nous nous permettons de répondre à cela, de notre propre initiative : « Bon nombre d'indigènes ne sont plus dans les habitudes d'antan ; il s'agit aussi d'être un peu de son temps 'up to date'. Dans ces temps actuels, il ne s'agit pas de penser et vouloir coincer les hommes et les tenir dans les mâchoires de pinces administratives ! Il faut laisser les gens dans leur simplicité native, et surtout dans l'ignorance des choses européennes, sans cela nous n'aurons pas des sujets maniables, mais des DERACINES (Sic). Donc, conclusion logique : Prêtres Indigènes, Sœurs Indigènes, Frères Joséphites, tous devraient s'habiller, manger, vivre à l'indigène, porter des pagnes, des peaux, employer de la vaisselle à la mode ancestrale, etc. Il ne faut pas donner aux indigènes une instruction exagérée, qui crée des déracinés, préconise M. Pholien (Le Courrier d'Afrique, 29 Aout 1946). » Autre question posée : « ... ils (Prêtres Indigènes) peuvent être témoins ... de façons de faire regrettables. » Réponse : « Nous en sommes journellement témoins, hélas ! Mais alors, quel honneur de ne se comporter que « ad oculum servientes³⁸¹ ? » Si ce n'est que pour sauver la face, pour n'avoir qu'un prestige tout simplement extérieur, l'œuvre d'évangélisation est condamnée au pire des désastres !! « Nous devons montrer qu'ils sont prêtres comme nous » – Ils devaient montrer (les missionnaires) plus de compréhension, plus de cœur large, mais il y a une grande marge entre les principes et leur application !!... » En tout état de cause, il y a nécessité absolue de former ces prêtres sans traditions ecclésiastiques, à l'esprit sacerdotal et missionnaire » – Qui nous formera ? Nemo dat quod non

³⁸¹ « Servant à l'œil ».

habet³⁸² !! On pourrait bien appliquer à quelques-uns ce mot de l'Évangile : Medice, cura te ipsum³⁸³. »

B) Au point de vue formation cléricale :

1° Nous recevons, il est vrai et loyal de le dire avec franchise, des notions préliminaires de la Théologie, Philosophie, Ascétique, etc., c.-à-d. qu'on nous met sur la piste de continuer nos études et nous perfectionner par notre travail personnel, pour bien faire notre ministère. Mais ce que de-



mande le Saint-Père dans l'Encyclique « MAXIMUM IL-LUD », n'est pas simplement une ébauche de notions éparses, mais une formation complète du Clergé Indigène, des Sœurs et Frères Indigènes. Si on ne se contente que d'une initiation ébauchée et rudimentaire qui ne vise qu'à rendre possible l'accès à la prêtrise, pourquoi en ce cas-là nous mépriser, nous placer au rang de prêtres de catégorie inférieure, et prêcher à qui veut les entendre, que nous ne sommes que des Auxiliaires, et somme toute, des Subalternes, des Employés des Missionnaires ??

MGR DEPRIMOZ (1884-1962)³⁸⁴ Voici ce qu'on dit à leurs compatriotes, du laïcat ou du clergé : « Il suffit de ne leur donner que quelques notions rudimentaires. Ils ne peuvent pas d'ailleurs comprendre et suivre tout ce que nous autres Européens avons appris ; leur esprit n'est pas fait pour des hautes études, vite leur orgueil ne connaît plus de borne, et se croient des phénix. Notre tâche à nous missionnaires et éducateurs dans les maisons de formation, est de veiller à mâter leur orgueil naturel et nous arranger pour qu'ils soient inférieurs aux prêtres européens. » (sic) Il nous faut une formation pleine, complète, parfaite et adéquate, celle-là même que reçoivent d'ordinaire les prêtres des pays civili-

³⁸² « Personne ne donne ce qu'il n'a pas ».

³⁸³ « Médecin, soigne-toi toi-même ».

³⁸⁴ Mgr Deprimoz fut recteur du Grand Séminaire de Nyakibanda de 1932-1943.

sés ! Le Saint-Père insiste et dit clairement que l'Eglise de Dieu est catholique ; nulle part, chez aucun peuple ou nation, elle ne se pose en étrangère, et que les Prêtres Indigènes ne sont pas destinés à être les auxiliaires des blancs,



MGR BIGIRUMWAMI (1904-1986)³⁸⁵

mais ce sont les blancs qui doivent être les auxiliaires des indigènes : voilà la société missionnaire normale !! Loin de trouver cela normal, on trouve jusqu'à présent le contraire normal qu'un tout jeune missionnaire fraîchement débarqué, dépasse de beaucoup en expérience un vieux prêtre indigène, qui a toutes les chances de pénétrer le cœur et l'âme de ses compatriotes. Le Saint-Père a à cœur et désire formellement que les Prêtres Indigènes

soient dûment formés et non seulement préparés à servir d'auxiliaires aux missionnaires étrangers dans les fonctions les plus humbles du ministère ; mais ils doivent s'élever si bien à la hauteur de leur divine fonction, qu'ils puissent prendre un jour en main la direction de leurs ouailles.

2° EVEQUE indigène. – C'est une question à l'ordre du jour, que le Ruanda est en bonne voie de plein épanouissement. Mais ce qui nous étonne fort, c'est qu'on n'envisage qu'un seul côté des choses, à savoir : le peu de bien accompli, l'initiation, l'ébauche dans la formation surtout cléricale, les Congrégations Religieuses (Congrégation des Frères José-

³⁸⁵ Mgr Aloys Bigirumwami est le premier évêque rwandais. Né le 22 décembre 1904, il est baptisé le jour de Noël 1904. Son père était Joseph Rukamba l'un des premiers chrétiens de la Mission catholique de Zaza (1900). A l'âge de 10 ans, il entre au Petit Séminaire de Kabgayi. Après le Grand Séminaire, il est ordonné prêtre le 26 mai 1929. Successivement vicaire des paroisses Kabgayi (1930), Murunda (1930), Sainte-Famille à Kigali (1931), Rulindo (1932), il sera curé de Muramba pendant 18 ans, du 30 janvier 1933 au 17 janvier 1951, ensuite curé de Nyundo. Le 14 février 1952, il est nommé Vicaire Apostolique du Vicariat de Nyundo créé par le Pape Pie XII. Il est ordonné évêque à Kabgayi le 1er juin 1952 par Mgr Déprimoz. Durant sa vie, il écrit beaucoup d'ouvrages sur la culture rwandaise. Le 17 décembre 1973, il donne sa démission comme évêque. Il meurt d'une crise cardiaque, le 3 juin 1986, à l'âge de 81 ans. Il est enterré à la cathédrale de Nyundo.

phites et des Sœurs Bene-Bikira). Mais le bien à faire, le développement des Œuvres, voilà le status quaestionis.

a) Un Evêque Munyaruanda ! A la bonne heure ! Puisque le St. Père le désire, nous nous arrangerons à ses ordres « corde magno et animo et animo libenti³⁸⁶ !! »

Qu'on nous permette seulement de formuler nos sentiments, les vrais, les plus sincères : Un Noir, si haut placé soit-il, qui n'est pas reconnu par le GOUVERNEMENT, qui n'a aucun statut légal, que souffrir du « colour bar » comme tous ses autres confrères dans le sacerdoce, que pourra-t-il faire ?

Un Evêque munyaruanda, qui n'a aucun moyen de se procurer des ressources sur place, parmi ses congénères, ses amis et connaissances, aussi « brebis galeuses », comme lui, où pourra-t-il donner de la tête ? Monseigneur le Vicaire Apostolique et les Missionnaires, savent eux, comment s'y prendre, pour avoir des ressources, soit chez leurs amis d'outre-mer, soit auprès de ceux qui vivent dans la colonie, – sans oublier nos Chefs et Sous-Chefs !

b) Un Evêque Munyaruanda : Pour nous autres Banyaruanda, qu'on nous permette d'exprimer au moins notre désir sur cette grave question capitale en même temps que vitale, et pour nous Membres du Clergé du Ruanda et pour tous nos Compatriotes !! Ce n'est pas encore le moment pour nous !!! Ce n'est pas encore opportun pour notre pauvre pays !!!!

c) Nous plaignons d'avance notre pauvre Confrère et lui offrons nos condoléances anticipées !! Sans être mauvais prophètes, nous nous permettons de lui promettre toutes les difficultés imaginables et inimaginables. Nous ne sommes pas pessimistes, mais la REALITE ! Puisque nous vivons quasi journallement avec des difficultés, qu'en deviendra-t-il de lui, plus haut placé !! On lui dira, avec une pointe de malice, assaisonnée d'ironie : Hic Rhodus, hic salta ! Tu videris³⁸⁷ ! – Il aura difficile avec des moyens pécuniaires, à Dieu ne plaise ! ses Educateurs d'antan, qui lui ont procuré le pompon des honneurs épiscopaux, ne lui fourniront aucun secours ! On chante à présent que notre premier évêque sera, à n'en plus douter, de la classe mututsi !! qu'il soit mututsi ou

³⁸⁶ « Avec un grand cœur et avec une intelligence et un esprit bien disposé ».

³⁸⁷ « Voici Rhodes. Danse ici ! On te remarquera ».

muhutu, ce que le Bon Dieu voudra ! En tout état de cause, il est des nôtres.

d) Notre Confrère élevé à la dignité épiscopale, où trouvera-t-il outre des ressources pécuniaires des Frères coadjuteurs indigènes, qui s'occuperont du matériel, comme menuiserie, charpenterie, maçonnerie, etc. ou quelqu'un parmi les siens, ayant quelque notion pour l'imprimerie, etc., etc. !!! Si on ne prend pas dès maintenant la peine de nous initier à tout ce qui est pratique pour notre avenir qui donc nous l'apprendra !!

e) Avant de songer à un Evêque indigène munyarunda, a-t-on tout d'abord pensé aux moyens ? Qu'on nous donne avant cela, des ECOLES NORMALES, POUR FILLES et GARÇONS ; des ECOLES PROFESSIONNELLES ; des ECOLES d'HUMANITES ; une UNIVERSITE, comme il y en a, par exemple, au Basoutoland et ailleurs !!!

III.- MONOPOLE ET PHARISAIISME SUBTILS

1° Ah ! les malheureux rapports, qui font énormément tort, en ne mettant en vedette que le bien accompli, et voilant complètement le mal à corriger !! Un Abbé, supérieur d'un poste, fut un jour mal reçu, parce qu'il avait mis dans son rapport annuel, rapport demandé par le Vicaire Apostolique, pour l'envoyer à la Propagande, des constatations peu flatteuses pour la bonne marche du poste qu'il dirigeait. « Vous êtes pessimiste, mon cher ! Il ne faut pas insérer des faits dans votre rapport, des faits peu édifiants, qui pourraient nous diminuer des ressources (Sic). Comme si notre but n'était que des ressources !! Il suffit de donner tant de Chiffres, et voilà le Ruanda en pleine marche de floraison et l'épanouissement !! Exemple concret : Au 30 juin 1946, il y avait au Vicariat : PERES BLANCS : 85 ; SŒURS BLANCHES : 50 ; PRETRES INDIGENES : 72 ; SŒURS INDIGENES : 134 (Ajouter 11 qui viennent de faire leur profession religieuse, le 15 septembre 1946) ; FRERES COADJUTEURS : 15 ; FRERES JOSEPHITES : 55 ; GRANDS SEMINARISTES : 63 ; PETITS SEMINARISTES : 110 ; CHRETIENS : tous les baptisés catholiques 312.852 : etc., etc. !!

2° « Il ne suffit pas de vivre des rêves d'avant-hier, mais d'avoir une pensée pour demain », dit l'Abbé Tourville. Plus que le passé, – ce qu'il nous faut connaître, ce qu'il nous faut apprendre à con-

naître, – pour le réaliser tel que Dieu le réclame, – c'est l'avenir de nos générations. – On veut vivre bourgeoisement les succès recueillis, – on veut garder un prestige tout extérieur, sans pousser à fond le dévouement le plus désintéressé. » Après tout, qui saura ce qui n'est pas fait ? Qui pourra faire le contrôle de tout ce qui est déficience, si nous-mêmes ne le mettons au courant des affaires ? » Les actes les plus héroïques, les succès dans les entreprises, ne sont le fruit que de l'audace. Pour gagner la vie, il faut savoir oser : *Violenti rapiunt illud*³⁸⁸, dit Notre-Seigneur. Nous avons osé parler haut, nous avons osé aller à l'encontre des banalités, des craintes et des qu'en dira-t-on, pour révéler le mal caché, depuis bien des années, et nous avons confiance que par la miséricorde de Dieu, il ne manquera pas d'en sortir un grand, un immense bien pour Notre Ruanda Chrétien.



L'ARRIVEE DES SCEURS BLANCHES AU RWANDA EN MARS 1909

Le St. Père, dans l'Encyclique déjà cité, tient à cœur QUE L'ON ENCOURAGE DES INITIATIVES. *Nemo praesumitur malus, nisi probetur*³⁸⁹. A quand donc serons-nous jugés capables de montrer notre savoir-faire. Pour combien de temps serons-nous tenus à l'écart dans la DIRECTION DES DIFFERENTES ŒUVRES du Vicariat ? Sur les 73 Prêtres Indigènes que nous sommes, on ne trouverait même pas deux ou trois aptes à diriger une Œuvre !!

³⁸⁸ « Ils emportent cette chose-là violemment ».

³⁸⁹ « Personne n'est présumé mauvais à moins que ce ne soit prouvé ».

Quand nous initiera-t-on au travail de Secrétariat du Vicariat ? Quand apprendrons-nous à diriger un Séminaire. Quand y aura-t-il parmi nous un prêtre recommandable à tous égards par sa piété, sa prudence et sa haute vertu, pour être AUMONIER des Religieux et Religieuses Indigènes ? Et UN MAITRE ou UNE MAITRESSE DES NOVICES ? Si quelqu'un parmi nous prêchait la retraite une année, et un Père Blanc l'années suivante et ainsi de suite à tour de rôle, serait-ce mal ? Nous apprendrions de cette façon pas mal de choses, car la pratique nous est plus utile que la simple théorie !!

3° On pourrait se demander quelquefois, si les règles établies pour Prêtres Indigènes, ne vaudraient pas aussi pour tous les prêtres. Nous constatons en maintes occasions, que ces mêmes règles ne sont que l'apanage des « prêtres en formation et sans traditions ecclésiastiques », comme le veut le slogan établi !!! On les écrit pour les autres et l'on s'en serve !! « Il est défendu aux Prêtres d'avoir des serviteurs personnels » (Statuts, page 24, n.53). Nous ne pourrions et ne voulons pas avoir des serviteurs, car c'est peut compatible avec l'esprit sacerdotal. Mais alors, pourquoi nous donner un mauvais exemple et nous être un sujet de scandale et de relâchement !! Voici à titre d'exemple, quelques noms des serviteurs des prêtres autres que Prêtres Indigènes : ils sont de la Mission de Kabgayi et à la charge du personnel de cette Mission :

1. Gaspar Rualinda ; son fils, Léopard ? (jeune garçon de 15 ans). Tous deux employés au service des chambres comme boys de confiance. Certains effets du regretté Mgr Classe (v.gr. draps de lits, chemises etc.) lui ont été cédés et en a profité grandement pour habiller sa fille qui allait en noce. – Domicile : Kamazuru, près Kabgayi. Serviteurs à l'Evêché.
2. Serviteurs du R.P. X. ! (Avec placet de l'Autorité compétente sans doute !!)
 - a) Christophore..... (originaire de Nyakibanda) ; le Père ci-dessus mentionné, lui a bâti une maison en briques, lui a donné une vache, puisque la dite vache vient du troupeau de ce même Père (vache donnée par les P.P.X. & X. dans le troupeau du Père X ; moyennant de l'argent, nous le supposons). Ce troupeau est tout à fait différent de celui de la Mission et celle-ci n'en a pas usé. Domicile de ce jeune homme : Gahogo, près de Kabgayi.
 - b) Michel Habalurema (fils de Zénon Rutaha) ; domicilié également à Gahogo : une vache.
 - c) Max Ndiyonzima, domicilié à Gahogo : une vache.
 - d) Etienne Gahigiro, domicilié à Mpanda : une vache.
 - e) Aloys Mbandahe, domicilié à Gahogo (fils d'Emmanuel Rualema) : une vache.

f) Léodémir Mironko : domicilié à Gihuma près Kabgayi : une vache pour dot, une maison en briques avec une petite dépendance dont la fenêtre est en carreaux. (Ancienne maison d'habitation de Raphaël Kamanzi, jadis sous-chef de cette colline, maintenant Juge au Tribunal de Kigali.

g) Berchmans Ruagasana, fils de Patrice Muvunankako, sous-chef de la colline de Rugarama : une maison en briques bien construite et couverte avec des tuiles (comme toutes les autres citées plus haut), par les soins du P.X. ; construction, ameublement... tout est aux frais de celui qui l'a patronné.

A noter que pas une année ne passe, sans que le Père X. plus haut cité, ne reçoive au moins une vache, pour l'augmentation et l'accroissement de son troupeau. A moins de deux ans, il a reçu deux vaches de la Reine-mère, Radegonde Kankazi. – Le gardien du troupeau porte le nom de Tarcisse Gihana, actuellement de la Mission de Byimana.

Tous ces jeunes gens déjà cités (sauf le dernier), sont des EMPLOYÉS A L'IMPRIMERIE de Kabgayi.

On se permet de bâtir des maisons pour établir des jeunes gens qui ont père et mère ; on s'ingénie pour entretenir des veuves et l'on fait des dépenses pour leur bâtir une demeure, et l'on fait des gros yeux à quelqu'un qui a donné gratis et par considération d'ancienne amitié, un bien personnel acquis par droit d'héritage !!

4° Gandourahs à remettre à neuf. Il y a environ quatre ou cinq ans, nous étions autorisés à remettre à neuf nos vêtements usagés. Le raccommodeur se faisait d'office à l'ouvroir de Kabgayi. Et les rôles ont changé subitement. Voici la raison donnée à un Père Blanc qui sollicitait pour l'Abbé X (Mission de Rwamagana), l'autorisation de faire blanchir son linge chez les Sœurs : « Je m'y oppose formellement ; il ne s'agit pas de faire des Sœurs leurs boys ! » Une réponse encore plus claire, reçue le 31 juillet 1946 : « J'ai empêché les Sœurs de s'occuper des réparations de linge des prêtres indigènes (et pourquoi pas des autres aussi !!), parce que ces bonnes Religieuses en ont déjà trop (pas des nôtres, certainement) par-dessus les épaules, qui un ornement à fabriquer, plutôt à confectionner, qui un paletot à réparer, un autre, un burnous ?? à remettre en état convenable. Mais, on nous croit des gamins qui n'ont ni yeux, ni oreilles, pour nous faire avaler ces amères pilules ? Pour quel motif devrait-on édulcorer !! Il est vrai de dire : « Quid licet Jovi, non licet bovi³⁹⁰. » Puisque les Sœurs s'occupent de linge des Ayant-droit, pourquoi garder en plus des valets de chambre et molester ensuite un pauvre Prêtre Indigène qui doit

³⁹⁰ « Ce qui est permis à Jupiter n'est pas permis au bœuf (c.-à-dire : à tout le monde) ».

peiner pour trouver comment et où il pourrait faire réparer convenablement ses gandourahs en mauvaise situation !!

5° Hospitalité : Abbé de passage dans un poste de Pères Blancs. Il est arrivé plus d'une fois, qu'on est mal reçu, qu'on refuse de donner des couvertures, des draps de lits, jusqu'à refuser l'entrée du réfectoire et fermer le buffet ou refuser un morceau de pain pour le voyage. En 1920, l'Abbé X de mission de X (visiter sa famille) on lui refuse un morceau de pain pour pouvoir arriver à Kabgayi ; part mains vides ; – on fait courir des hommes sur ses traces et revient à la mission et fureter dans son panier pour le prendre en flagrant délit de vol. Oh ! honte ! ils ne trouvèrent pas le pain supposé volé ! – En 1927, Abbé X. professeur au Petit Séminaire : le Père X. cache tout un grand pain non entamé et accuse l'abbé de l'avoir volé pour le manger dans sa chambre à coucher...il rapporta le pain pas cependant le même jour, mais le lendemain, et osa dire que c'était par « blague » qu'il avait accusé l'abbé de l'avoir volé !! – Le 3 février 1942, l'Abbé X. arrive à la mission de X. vers les 7 heures du soir, exténué de fatigue. Devant l'Aumônier militaire de Léopoldville, tout le personnel du poste s'acharne sur le pauvre homme : « Prêtre indigène et ivrogne !! » – Comment dites-vous ? – Oui, tout prêtre indigène est ivrogne, puisque que vous affirmez vous-même que vous sentez mal ! – Et le Père X., et encore le Père X., et tel autre encore !! Si je suis malade ou ivrogne comme vous le dites, ma foi, ces Pères malades sont aussi ivrognes comme moi. Je ne suis donc pas le seul ivrogne, comme je ne suis pas le seul infirme !! Et tous de se taire de confusion !!! » – En 1941, Mission de X. L'abbé X construit à ses frais avec assentiment de Mgr le Vicaire Apost. une chapelle-Ecole centrale ; de là, jalousie, envies et machinations pour entraver le travail : instigations sur instigations en haut Lieu pour l'empêcher de continuer : » ... il ne sait pas bâtir, ne connaît pas des mesures, ça ne pourrait tenir ! » Et dire que ça tient toujours debout ; et dire qu'aucun autre n'a eu le désintéressement après son départ, pour construire quelque chapelle-Ecole !!.

On prend un singulier plaisir à nous dénigrer, à nous rabaisser, nous noircir devant le public européen et l'on nous refuse l'hospitalité ou l'on se montre de très mauvaise humeur et grincheux en nous donnant l'hospitalité. Il y a des circonstances où le temps presse et avertir d'avance n'est guère possible. Quel prêtre charitable nous prendrait en faute et nous regarderait de mauvais œil et nous dirait, comme celui qui a dit à un Abbé, en 1944 : « Toujours à midi, ces prêtres indigènes, pour manger notre pain » (Sic) ; et ce n'était qu'une fois qu'il le voyait au poste !! – L'Abbé X. arrivé de Kabgayi, vers les 7 h ; du soir, parce que le

camion sur lequel il était monté, était parti très tard de Kabgayi ; mal reçu, sans couvertures !! C'était le 19 octobre 1943, lors du baptême du Roi Charles Rudahigwa. – Le 8 Oct. 1945, Abbé X. fait sa retraite à Kabgayi ; emprunte une couverture plus chaude, à la mission. « Demandez au Noviciat ! » – Envoyer un second billet, conçu en termes polis : « Le Père X. du Noviciat m'a donné tout ce qu'il a trouvé en fait de couvertures ; comme ce sont des couvertures très légères, et pas assez chaudes, je ne suis pas encore arrivé à dormir. Une couverture chaude me tirerait bien de cet ennui ! Merci sincère ! – Le billet est resté sans réponse. 1943 : Abbé X de la mission de Janja, accuse le Père X. supérieur de la mission de Ruaza, chez l'administrateur du poste européen de Ruhengeri, comme quoi l'Abbé Supérieur empêchait les gens de faire des travaux de corvée et employait tous les gens aux travaux de la mission pour les mettre à couvert des corvées ! Voilà jusqu'où l'on arrive ! Qu'elle est belle et bonne cette charité en effigie !!

6° Dans les DETAILS de l'EXERCICE du SAINT MINISTERE. Que de bizarreries, de petites injustices, si nous pouvons les qualifier de cette manière !! Monsieur M. Vermeire (Grands Lacs, 15 mai 1946) dit avec justesse, que « en général les Blancs ont une tendance de mépriser le Noir ne le considérant plus comme un homme, mais comme une machine à rendement matériel, rendement qui à son tour, est établi d'après la fantaisie d'un chacun (page 22), – Tendance ou programme pour tirer de nous tout ce qu'on envisage, les faits concrets sont là à la charge de nos éducateurs. Pourquoi engraisser un bœuf ou un porc ou bien quelque autre bétail ? – Ce n'est pas que nous voulons dire, qu'on nous traite en bétail ou bête de somme proprement dit, mais enfin ! quand on y regarde de près, on dirait qu'on voudrait bien que nous soyons des machines à travail, à rendement, comme d'ailleurs les Rapports deviennent de plus en plus « des Machines à ARGENT ». C'est, somme toute une espèce d'ESCLAVAGE MITIGE. Faire travailler un prêtre indigène comme un boy, le traiter comme un commissionnaire, de sorte qu'il travaille pour deux, que signifie cela à parler sans ambages ? – Dites à l'abbé X., c'est lui qui doit faire des enterrements, administrer des malades, etc., etc. Même si le pauvre abbé est occupé à un autre service commandé, on l'attendra. L'abbé ira deux fois dans le courant de la journée, à différents endroits, parfois à des distances de deux ou même trois heures, souvent à pied, et personne d'autre ne voudra franchir le seuil de la porte. « Vous êtes dans votre pays, ensuite vous êtes solide, le climat ne vous gêne en rien comme nous autres », etc. « Ce n'est pas mon travail ! », c'est un malheu-

reux et, hélas ! malheureusement souvent prononcé, au scandale des Fidèles !! Un exemple entre tant d'autres : Le 20 février 1916, le Père X. de la mission voisine de X. porte la conversation sur les baptisés « in articulo mortis³⁹¹ » et demande à son collègue (tous deux supérieurs) comment procéder pour assurer à un baptisé in extremis, le secours des sacrements. L'autre de lui répondre devant les Abbés : « Je les confie à un Abbé, leur compatriote, il n'a qu'à se débrouiller avec eux ; je ne veux pas m'embarrasser avec ces gens... païens !! » – Au lieu de donner des précisions sur le travail à faire, on laisse les choses dans le vague, on évite de déterminer à chacun sa part, pour pouvoir se décharger plus commodément sur l'Abbé. On lui fait faire deux ou trois besognes à la fois, v.gr. catéchisme et écoles aux même heures, classe de chant et exercice des cérémonies aux mêmes heures, etc., etc. Nous n'en finissons pas, s'il était possible d'entrer dans tous les détails pour les énumérer !!

7° USAGE de la MOTO. Nous nous voyons exclus du droit commun, condamnés à nous user prématurément, par ce que des mesures anti-Noirs nous ont touchés dès les premiers de notre existence. **En 1917, le premier Prêtre Indigène a dû renoncer à la simple bicyclette, parce que l'Econome Général en fonction (P. L. Bricquet), s'était formellement opposé et l'a gardée en magasin pour la céder ensuite à un de ses confrères.** – Vint ensuite le vélomoteur. Que d'Histoires sur cette innovation ; que de vacarmes et d'oppositions de la part des missionnaires. Le premier qui a osé, a tenu tête, et avec autorisation et même appui de Mgr le Vicaire Apostolique, s'est bien servi encore longtemps de cette motorette. Et maintenant, plus moyen de trouver sur les marchés européens, ces engins en miniatures ! On peut trouver actuellement, plus de motos que de vélomoteurs. On dirait que MOTOCYCLETTE et BLANC « convertuntur³⁹² », tellement c'est devenu article uniquement pour Blancs !! Toutes nos demandes d'autorisation n'ont abouti qu'à un refus formel ou à une réponse évasive, et pis encore, à une réponse contradictoire, comme celle-ci : « J'ai des raisons pour ne pas permettre la chose en ce moment ... J'ai d'ailleurs refusé à d'autres (Réponse du 31 mai 1945) ». Ensuite : ... « il est entendu que jusqu'à nouvel ordre, je n'autorise pas les Prêtres Indigènes à avoir une moto. » – « ... j'ai fait une commande de motos... mais pas pour vous autres. Monseigneur est opposé à ce que vous fassiez usage de la moto, vous

³⁹¹ « Au moment de la mort ».

³⁹² « Se convergent ».

n'en avez pas encore l'autorisation... et pour longtemps (Trésorier du Vicariat 1946) ». « Faites-moi foi, pour trouver un moyen – terme pour l'usage de la moto ! ».

Avec de belles paroles, de beaux aménagements, on peut bien calmer les esprits, user de promesses conciliantes. On veut donc jouer à la finesse, et ce ne sera que simple bluff !! On joue au cache-cache pour tenir les cœurs aigris dans une vaine espérance, dans une perpétuelle illusion, d'obtenir pour un temps indéterminé et indécis, l'autorisation sollicitée !! – Vous n'avez pas l'argent nécessaire pour vous payer une moto, nous dit-on. – Ce n'est pas l'argent que nous demandons, mais l'AUTORISATION. Si on veut nous aider par des moyens pécuniaires, à la bonne heure ! C'est louable et charitable ! Celui qui n'a pas l'argent nécessaire pour payer, donc insolvable, c'est justice qu'on lui refuse l'autorisation. – « Entrevoir une meilleure solution, quand les temps seront meilleurs ! » – Devons-nous et pouvons-nous espérer que d'office (donc officiellement) on nous procurera une moto ? Pour celui qui y voit clair, tous les Prêtres Européens, sont absolument opposés mordicus à l'usage de la moto pour Prêtres Indigènes – Un Noir est vite vaniteux, orgueilleux, et vont (les Prêtres Indigènes) se croire égaux aux européens (Sic) – Vous ne connaissez rien de la mécanique, nous dit-on encore ! – Rien, c'est beaucoup dire. Nous connaissons plus d'un parmi tous ces opposants, qui ne savent même pas mettre un boulon ou se dépanner !! La vraie raison, la seule qu'on n'ose pas avouer est celle-ci DOMINER LE NOIR sur toute la ligne – DINSTINCTION DE RACE³⁹³.....

Quel crime trouverait-on à de ce qu'un Prêtre Indigène fasse usage de la moto, pour le travail du ministère ? Ce n'est [ni] contre le Droit Canonique ni contre la discipline générale et particulière de l'Eglise. Si on veut en faire un précepte particulier et diocésain, donc propre au Clergé Indigène du Ruanda, on est en droit de le faire. Un précepte ou prévient des abus ou les combat. Quel abus avons-nous fait de la moto ? Quel abus prévoit-on pour nous barrer d'emblée ce qui contribuerait à nous aider à bien faire notre service ?

L'Abbé X., possesseur de la moto, avec autorisation préalable, a subi un revers de fortune, à la suite de réclamations et manœuvres surnoises, habilement exécutées par des Prêtres Européens et des Frères Coadjuteurs (FF. Bertin et Valentin et P. Delmas !!). Désirant cette moto en échange d'un vieux vélomoteur, et essuyant un refus catégorique de la part de l'Abbé : « Plutôt le livrer aux flammes que de vous la céder à mes dépens ! » L'aboutissement de l'affaire fut confié au P. Delmas, membre très

³⁹³ Le secrétaire a sauté ici quelques pages pour continuer ensuite le sujet de la moto.

influent du Conseil. On discréditera l'Abbé, on le rabaissera en Haut-Lieu, sous des prétextes injustifiés et injustifiables : « Il ne fait que passer toutes ses journées à bricoler à sa moto, au lieu de s'occuper de ses devoirs du ministère » (Sic !) On insistera tellement, qu'il fut obligé de changer de poste, avec ordre formel de mettre dans le garage, sans espoir de pouvoir en faire usage, cette malheureuse machine devenue « bouc émissaire et de la caste des Parias ou Intouchables », avec cette note : « Pour l'amour de la paix, jusqu'à nouvel ordre » (Sic !) L'Abbé sus-dit venu en retraite commune (28 Juillet – 3 Aout 1946), essaya de décrocher un mot de compromis, ne fût-ce que pour la visite régulière d'une chapelle-école distante du poste de 4 à 5 heures. Rien à faire « Puis-je au moins la garder ? – Oui. – Jusques à quand, bloquée qu'elle sera dans le garage, au détriment du moteur ! – Jusqu'à ce que j'aie autorisé tout le monde. – Permettez, Monseigneur, de suggérer un moyen terme : Aux amateurs de moto, si Vous autorisez de s'adresser à l'Econome Général, qui se chargerait d'office de leur faire une commande, cela suffirait, je pense ! Ah ! ça, non je m'en garderai bien ; en ce cas-là, l'E.G. aurait par-dessus la tête des centaines de commandes ! » (Et nous ne sommes que 72 Prêtres Indigènes, et ce n'est pas vraisemblable que tous soient amateurs de ces engins, à moins de leur en imposer d'office l'usage, ce qui est plus que douteux et apparaît aux yeux de tout le monde, jouissant encore de quelque dose d'intelligence, si minime soit-elle !!!)

On nous objecte que nous ne sommes pas en mesure de trouver l'argent nécessaire pour l'achat d'une moto ! – Nous pensions bien qu'avec nos intentions de messes, moyennant quelques économies, il nous serait possible ! Voudrait-on faire soupçonner que c'est calculé intentionnellement, pour que nous nous trouvions dans l'impossibilité d'atteindre une somme convenable. Pourquoi tant d'intérêt quand il y a question de moto, et peu de cas pour ce qui regarde notre habillement, articles de bureau, chaussures, etc. ? Qui jamais n'a eu intérêt à nous demander, si oui ou non nous « étions en mesure de nous procurer ces articles d'usage courant ? – Vous ne feriez que bricoler avec une machine usagée, ajoute-t-on. » – *fabricando fit faber* ³⁹⁴ ; – « Vous n'avez droit qu'à un vélomoteur et une bicyclette ; jusqu'à nouvel ordre. » – Donc, situation inchangeable, notre sort est réglé irrévocablement ! – « Vous auriez des accidents, ne sachant pas le maniement de ces sortes d'engins » – Nous ne serions pas les premiers sur la liste des « accidentés ». Qu'un missionnaire soit tamponné par un camion, qu'un autre déplace un pilier avec une camionnette, que ce-

³⁹⁴ « C'est en forgeant que l'on devient forgeron ».

lui-ci tombe dans le ravin avec son camion ou autre, ça passe ! Mais qu'un « Employé » de la poste, pour ne rien dire, de plus, commette une étourderie, il y a branle-bas, on s'affaire, on gesticule, on tonne les poings serrés comme pour écharper cet indésirable ; et conséquence, une mesure administrative, inopportune et inutile surgit de terre comme un champignon, pour sanctionner l'aventure, malheureusement commune ! (Trait d'Union, N° 32, Aout 1946).

« Pour assurer la confiance et pour galvaniser les énergies, il faut dit Churchill, serrer de près les réalités et les faits. » Réalités : la majorité des missionnaires voteraient certainement contre nous, et de fait ils sont contre nous, au sujet de la question « Moto ». Les faits : inutile de chercher un compromis pour arriver à l'obtention de l'autorisation sollicitée ! Les faits parlent mieux que les paroles. Le temps de la naïveté est passé ! Une injure, un outrage se pardonne facilement, mais **on ne pardonne pas d'avoir dit la vérité crue et nue**. Monseigneur de Hemptinne, dans son Mémoire, ne fut pas pardonné d'avoir révélé le « Malentendu colonial, Malentendu avec la Métropole, Malentendu Belge ». On nous promet toujours : les « on envisagera un moyen » se succéderont d'année en année ; on nous imposera des restrictions ornées de beaux vernis – « pour faire disparaître les mécontentements et la défiance, ne fût-ce que pour leur effet psychologique de calmer les cœurs aigris » (Mgr de Hemptinne, Mémoire, page 5). – « ... je maintiens jusqu'à nouvel ordre la défense qui avait été portée par Mgr Classe, Lettre, 5 Novembre, 1946. » Parce que le regretté Abbé Joseph Bugondo, a eu un accident vulgaire et sans gravité, on ne pourrait pas changer de ligne de conduite. En ce cas-là on ne parlerait pas d'autres mesures, d'autres moyens d'apostolat et de marche en avant. A la IIIe Conférence des Ordin. de Missions du Congo Belge et du Ruanda-Urundi, L.L. E.E. se plaignent ouvertement du peu de décision du Gouvernement qui ne prend pas la peine de mettre en exécution les mesures et ordonnances établies pour le bien public : mariage monogamique chrétien, Héritage des Femmes, Rétribution adéquate des moniteurs, etc. Et nous, serions-nous perpétuellement lâches et timides pour protester contre les mesures de discrimination de race, habilement portées et administrativement mises en exécution, contre le bien du Clergé et de l'Eglise du Ruanda ?

La vérité est une et inchangeable ; le mot d'Erasme n'est ni chrétien ni catholique : « J'aimerais mieux échouer en bien des choses que de me battre pour la vérité, en mettant le monde sens dessus dessous. » Il est vrai que « nous n'avons pas tous assez de force et de courage pour subir le martyre. Mais, n'y a-t-il pas pourtant aussi quelque courage à reconnaître qu'on en manque ?

Et le courage de la sincérité n'est-il pas le seul sur lequel nous puissions compter dans notre vie individuelle et dans nos relations mutuelles ? Lorsqu'une affaire est enfin tirée au clair, après de gênantes rixes et un torrent d'encre, on découvre enfin qu'on était d'accord sur le fond et qu'on s'est seulement battu pour les mots, le mode, le temps et l'opportunité » (Erasme).

Nous sommes Prêtres ; nous avons les mêmes charges et même difficultés pour l'exercice du ministère. La façon de nous traiter en simples « Associés et collaborateurs », ne peut s'expliquer d'une autre manière que par les tendances raciales. (Cf. Mgr de Hemptinne, IIIe Conférence, page 252). – « Le racisme doit être écarté dans toutes ses manifestations, sociales, politiques et administratives – (Mgr de Hemptinne, ibid. page 254, N. 5.) « – L'ouvrier doit sentir dans le Missionnaire un Père au sens complet du mot ; le Père s'occupe de tous les besoins de ses fils et ne reste insensible à aucun ; c'est pourquoi, le fils a une confiance totale en lui (Lec.cit., page 44, vers la fin). – » Quand le Missionnaire pourra dire à tous, même en ce domaine (question sociale) : « Inspice et fac secundum exemplar³⁹⁵ », ce jour-là la solution de la question sociale » aura fait dans nos régions un grand pas en avant » (IIIe Conf. Discours d'ouverture, par S.E. Mgr Dellepiane, Délégué Apostolique, page 44)³⁹⁶. – « ... zèle et dévouement sont donnés volontiers quand le cœur est content et que le corps n'est pas gêné » (Loc. cit. page 40). Conclusion ? – On nous demande des ailes pour voler lestement vers les âmes et en même temps on nous coupe tous les moyens aptes !! Si notre cœur est aigri et sans soutien ; si nos forces s'abattent devant les grandes distances de 3, 4 et même 6 heures de marches forcées et encore à pied... le corps ne sera-t-il pas gêné et affaibli par la maladie et le surmenage inconsideré et qui pourrait peut-être être évité ??.

Il y a deux poids et deux mesures, dans les charges, les devoirs ; dans les avantages et les revers. **Pourquoi distinction entre Prêtres et Prêtres !!** Et c'est en beaucoup de points, hélas !!! Tous les Européens du Ruanda sont continuellement dans le handicap de devoir coûte que coûte tenir le Munyarwanda sous la botte de la domination du Blanc !! « La mentalité du Blanc à l'égard du Noir est celle-ci : c'est d'abord la première impression du Blanc qui se sent devenir là à se croire aussi quelqu'un par sa valeur, il n'y a qu'un pas qui se franchit sans peine et qui réalise

³⁹⁵ « Regarde bien et agis suivant l'exemple ».

³⁹⁶ Mgr Giovanni Dellepiane (1889-1961) a été Délégué apostolique du Congo et du « Rwanda-Urundi », avec la résidence en Léopoldville de 1930 à 1949. Fortement opposé à l'« indigénisme », il était favorable pour l'assimilation d'une culture dite « primitive » par la civilisation latine. F. BONTINCK, Aux origines de la Philosophie Bantoue, Kinshasa, 1985, p.39, note 47.

un type spécial assez répandu d'homme à la compétence universelle (Ja[u ?]reguiberry), LOVANIA, n.4, cité par le Dr. J. Jacquerye, 1944 ». – Si nous avons usage de la moto comme eux, ils se voient menacés dans leur prestige parce que leur influence serait par là diminuée. Que de calculs intéressés ; que de bassesse dans les sentiments.

8° MALADIE et INFIRMITE. Un missionnaire est malade, a fait une chute de moto, a été tamponné par un camionneur, etc., etc., tout le monde de s'apitoyer sur sa santé « frêle », sa constitution « délicate » : « le pauvre... n'a pas de santé forte, ...et... Il n'est pas en Europe !! ». Le missionnaire est soigné gratis, par un médecin – spécialiste uniquement pour « les Ayants-droit », avec un dévouement hors pair, avec des médicaments « SPECIALITES ». Si son état cause quelque crainte, branlebas, certificat du docteur qui l'a traité, lettres de recommandation pour les médecins qui le traiteront dans la suite ; il ne devra plus suivre le régime des simples gens, mais au besoin, devra être hospitalisé chez les Dames Bernardines, à la Mission de Kansi (leur couvent est à deux ou trois minutes du Poste !!!). Sans trop de retard « il faut le conduire à Léo, Cos /ville, [?] sa et plus loin encore, jusqu'à Kampala (Uganda). Il subira une opération, sera bien traité avec grands égards !! Si le médecin juge que le climat Africain est « trop débilitant, trop énervant », le voilà notre missionnaire parti pour son « home », son pays natal, pour refaire le plein de ses forces.



KABGAYI (1931)

Un Prêtre Indigène est malade, infirme : « Pure imagination, auto-suggestion, nous disent d'aucuns, depuis le plus petit dans la hiérarchie jusqu'aux hautes sommités ! « ... tenez bon, je vous en prie ; il ne s'agit pas d'être malade... » (1944). – ...A propos de votre dernière lettre (du 16 sept. 1945), vous m'écrivez que vous êtes malade, infirme...

Qu'avez-vous donc ? de quelle infirmité souffrez-vous ?? (Avec un air sceptique et étonné, comme si réellement il n'en savait rien !!!) « ... vous autres (sous-entendu : Prêtres Indigènes), vous aimez courir chez les médecins, à la



MGR ALEXIS KAGAME (1912-1981)

moindre égratignu-re !!!!... » En mars 1946, l'Abbé X. du poste de Kabgayi, gravement malade. Refus de l'hospitaliser dans la chambre réservée aux Pères, à l'hôpital du Vicariat !! Demande à boire. On lui sert de l'eau sale, qui sert à laver la vaisselle. Et c'était la Sœur infirmière qui avait donné de tels ordres ! L'Abbé courageux, ramasse tout ce qui restait de ses forces et va trouver la sœur pour lui demander la raison d'agir ainsi à son égard. Le boy qui lui avait donné la mauvaise eau, venait de partir pour la mission pour lui apporter de l'eau potable. Il est toujours malade à l'hôpital, dans une des chambres réservées aux dames de la haute noblesse. – En 1945 (janvier), l'Abbé X. professeur au petit Séminaire ne se sent pas [bien ?] sur ses deux jambes et maigrit à vue d'œil (maux d'estomac, cancer, osculte³⁹⁷ le docteur !!). « ... non mon cher, je crains que vous ne soyez neurasthénique ! », pour le guérir de sa maladie imaginaire !!!???, – Et un autre (pas un prêtre de rang ordinaire), d'ajouter : « ... une vis lui manque dans la tête !! » – Un autre Abbé demande à consulter le médecin (il lui fallait un auto-vaccin anti-asthmatique) : « ... pour des riens courir chez le médecin, perdre un temps si précieux... Vous autres, vous aimez à voir les médecins... » Et l'Abbé de répondre : « il ne faut pas parler de la sorte, ça nous fait mal au cœur ! » (1946) – Une autre fois, le 20 juillet 1946 on répondit à un Abbé qui avait la naïveté de parler en toute confiance à Celui en qui il espérait trouver un mot de réconfort : « ... vous pensez que probablement vous ne mourrez pas (avec un air de dédain et d'ironie) » –

³⁹⁷ « Ecoute le docteur ».

Ce qui signifie en d'autres termes. Que vous mourriez ou que vous ne mourriez pas, cela m'intéresse peu !!

On fait donc peu de cas de notre santé. On NE VEUT PAS COMPRENDRE que nous puissions être malades comme le reste du genre humain. On voudrait peut-être nous voir des SURHOMMES. On condamne le Nazisme, le RACISME quand le mal les touche de près, mais on le pratique en beaucoup de points !! Qui n'a jamais entendu les mauvais traitements infligés aux NOIRS d'Amérique ! Sous des prétextes divers ; ils sont séparés des Blancs dans les trains, les restaurants, et même ce qui paraît invraisemblable – la loi de certains Etats leur interdit de pénétrer dans les Eglises, catholiques ou protestantes, réservées aux blancs (COURRIER d'AFRIQUE, 12 juin 1916).

Souvent on agit à notre égard, AVEC METHODE et FINESSE, par des moyens administrativement étudiés et combinés, pour lier notre conscience sous le joug de l'obéissance. On nous refuse systématiquement un service. On s'entend pour faire avorter une demande pour un service, par exemple, rapiéçage, blanchissage du linge à la buanderie des Sœurs (là où il y a des Sœurs). A titre d'exemple, voici un fait récemment arrivé à la Mission de X. au sujet du linge envoyé chez les Sœurs blanches. Le P. Supérieur fait reproches à l'Abbé qui venait d'envoyer son linge avec un petit mot conçu avec déférence et respect, comme il convient de le faire en ces circonstances : vous ne pouvez avoir aucune relation avec les Sœurs », dit-il d'un ton magistral ! – « Excusez-moi, je ne le savais pas ! Même des relations d'ordre privé ? » – « Mais oui ! il faut passer par le supérieur... » – « Il est bon de le savoir ! » – Eh bien ! si vous pouviez demander un peu aux Sœurs (à la Mère Supérieure) s'il y aurait moyen de faire laver de temps en temps chez elle, surtout le linge sacré de ma chapelle portative ! – Ce n'est pas certain qu'elle acceptera ! », ajoute sans hésitation le supérieur. Le 30 Octobre 1946, on s'informe au sujet de ce linge :... « la Mère dit qu'elle ne le peut, et que même les Sœurs ne pourront plus accepter le linge d'autres missions » – (Il n'y a pas d'autres mission qui envoient leur linge, à ce que nous sachions !) Toutes les missionnaires font laver chez les Sœurs, sauf l'Abbé qui est du même poste où se trouvent des Sœurs. Ce n'est pas que nous prétendions y avoir un certain droit ; mais ce qui nous fait mal au cœur, ce sont ces machinations, ces intrigues, ces manques de charité menés intelligemment et en due forme³⁹⁸ !! C'est de mise, c'est la forme, plutôt le PROGRAMME : « Dominer pour servir ?? » Il y a loin !! « Dominer POUR ASSERVIR », remarquons-nous tous les jours !!!

³⁹⁸ « En bonne et due forme ».

On chante partout que nous HAISSEONS les Européens ; et on dit cela devant les futurs prêtres, surtout au Petit Séminaire, en lecture spirituelle ! Quel signe a-t-on de notre haine ? Au contraire, nous les craignons, nous les admirons et les vénérons, surtout nos Educateurs-prêtres ! Nous, au contraire, nous pouvons produire facilement des témoignages certains et authentiques, appuyés par des faits concrets et vécus, du mépris que d'aucuns affichent publiquement à notre endroit ! Nous nous faisons difficilement idée d'un Noir (et spécialement d'un Prêtre, d'un Frère, d'une Sœur INDIGENES) qui manquerait le PREMIER d'égard, qui PROVOQUERAIT le premier un Européen (prêtre, religieux o laïc !!)

NOTA. Page 26, 8° : Ce qui est rapporté dans ce paragraphe, a été dit et pratiqué par ceux avec qui nous partageons le sacerdoce. On pourrait croire qu'il s'agit de **LAICS**, quoique ces derniers ne soient pas exclus !

9° REUNION pro-SYNODALE, 28, 29 Septembre 1945. Dans la lettre de convocation, du 4 juin 1945, Prêtres européens et Abbés convoqués, ont tout d'abord des sujets déterminés à préparer. Ce n'est pas nécessaire de reproduire ici toute la liste des convoqués. Après leur retraite commune, faite à Kabgayi, les Pères Blancs présentent et développent chacun son sujet. A leur tour, les Abbés désignés commencent à donner leurs appréciations (Les Pères Blancs avaient déjà gagné leurs postes respectifs). Les CONVOQUANTS se montrent ennuyés, et ne veulent pas prêter l'oreille !!!!! « Non, vous ne pouvez rien dire contre les décisions prises pas les Pères Blancs. Acceptez-les tout simplement telles qu'elles ont été présentées et acceptées par Nous. » Puisque le droit de suffrage était demandé, avec voix consultative si l'on veut, (canon 356-362) et que par ailleurs on s'est appuyé sur le canon 105, pourquoi le Compte-rendu des Prêtres Indigènes a été rebuté d'emblée sans même daigner les entendre ! Les Rapporteurs déçus et dépités, ont répondu tout simplement : « Puisque Vous dites que les Pères Blancs ont parlé, nous ne dirons plus rien. Etait-ce nécessaire de nous faire gaspiller notre papier et nous convoquer pour ne pas nous permettre de nous entendre ! » Tous sont revenus avec des sentiments peu confiants et peu enthousiasmés ! – « ... elles (les Décisions) sont le fruit de votre expérience... En terminant [je] ne puis m'empêcher d'évoquer le bon souvenir de la franche cordialité dans laquelle se sont déroulées nos délibérations pendant nos réunions pro-synodales » (Lettre-préface, 30 Octobre 1945).

Il faut que TROIS ou QUATRE missionnaires, imposent à tout le Vicariat LEURS THEORIES sans qu'on puisse rétorquer !! Et

maintenant nous tâchons de mettre en pratique ces théories, et pour certaines missions (surtout dirigées par les Missionnaires) on n'y voit goutte.

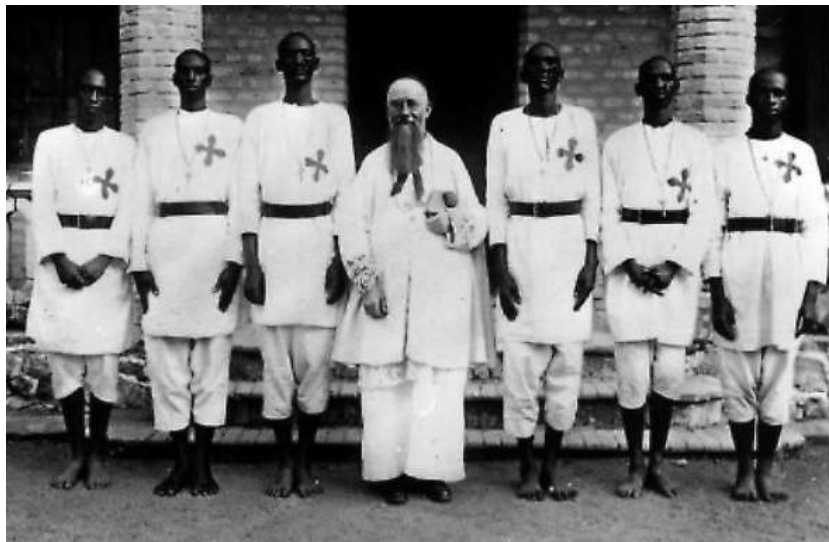
10° VISITE pastorale. Nous avons l'impression qu'à l'annonce de la prochaine visite épiscopale dans un poste (occupé par les Missionnaires ou les Prêtres Indigènes, c'est la même chose), le Personnel de la Communauté se sente peu enthousiaste. On connaît assez bien ce qui est arrivé dans tel ou tel poste. « Des coups de crosse ! » Et ce qui n'est guère encourageant, c'est à la première visite, aussitôt après avoir fait baisser l'anneau pastoral, donc encore à genoux, on encaisse des réprimandes, enfin « des coups de crosse » auxquels on ne s'attendait peut-être pas ; on espérait des paroles d'encouragement, et voilà le contraire ! On sera peut-être obligé à devoir répondre aux fausses accusations « montées » exprès, se justifier et détruire les fausses imputations d'un confrère contre un autre, comme c'est déjà arrivé le 28 Mai 1943, lors de la Visite pastorale à la Mission de X. Alors Monseigneur usant de son autorité incontestable, ne doit en aucune manière, ménager la trop grande susceptibilité de certains sujets prédisposés au découragement et au manque de confiance. Le regretté Monseigneur Classe était sur ce point et sur bien d'autres encore, d'une délicatesse, d'une patience et une prudence consommées. Nous avons été en contact avec lui, et nous savons tout le bien qu'il nous a fait. Il savait donner un bon conseil, et personne ne venait l'entretenir de ses difficultés, sans lui donner une bonne solution et surtout il avait le don de savoir reconforter, encourager, sans devoir toujours « SABRER » (Sic !!). On prend plus de mouches avec du miel qu'avec du vinaigre !! Rien n'est plus propre à détruire la charité, la cordialité, la confiance mutuelle, que de devoir répondre en public, devant ses accusateurs, des accusations alléguées et sans fondement justifiable !!

10°[bis] SURETE de la CORRESPONDANCE. On pousse le mépris jusqu'à forcer une porte ou à se servir de passe-partout, et entrer dans la chambre occupée par l'Abbé, et avec des clés spéciales ou de leur propre fabrication, FURETER dans les cantines de l'Abbé. Et pis encore, pousser l'audace jusqu'à OUVRIR des LETTRES de DIRECTION SPIRITUELLE ou d'autres d'ordre privé, et après s'en vanter et révéler les secrets contenus dans ces lettres ! Le fait le plus typique (et ce n'est pas le seul cas unique !!) est arrivé tout dernièrement à laX. (Mission de X.). On se demande ce que ces sortes de gens font de leur conscience et de la saine raison. Qu'il soit prêtre indigène ou Père Blanc, le coupable est digne du mépris universel et n'est point du tout animé de bonnes intentions.

Nous ne savons pas jusqu'à présent, s'il existe du droit de censure de notre correspondance et les noms des censeurs de lettres ne nous sont pas encore connus !!

11° CONGREGATIONS RELIGIEUSES.

a) FRERES JOSEPHITES. « **Parmi les Œuvres créées par Monseigneur Classe**, la plus ratée est la Congrégation des Frères Joséphites ; **la mieux réussie est celle des Sœurs Bene-Bikira**³⁹⁹ », ose-t-on décrier devant le public européen, nos Congrégations Religieuses !!



DES FRERES JOSEPHITES AVEC LEUR FONDATEUR

Aussi chacun ne se fait pas de scrupule de s'ingérer dans les affaires domestiques, leur faire des remontrances intempestives, leur montrer qu'ils ne valent pas grand'chose et se charger de « leur tirer des oreilles » le cas échéant !

Pour le moment, les Frères Joséphites s'occupent de l'enseignement dans les écoles de la mission où ils ont leur couvent. Ils remplacent donc les moniteurs et touchent le traitement de diplôme d'enseignement, lequel traitement va à la caisse de la Congrégation. Mais il serait souhaitable qu'ils

³⁹⁹ Les recherches historiques attestent que Mgr Hirth a eu l'idée de fonder une congrégation pour religieuses au Rwanda. Mais sa création fut l'œuvre du P. Classe quand il était encore Vicaire Général de Mgr Hirth. Dans ce sens, la congrégation des *Benebikira* a donc deux fondateurs.

soient également initiés à certains travaux, qui seraient très utiles dans un avenir qui n'est peut-être pas éloigné, par exemple, menuiserie, charpenterie, etc., etc.

Ensuite, il est bien nécessaire pour le bien et le développement de l'œuvre, qu'on les traite bien, qu'on les encourage, les initie au lieu de les bafouer, leur témoignant du dédain, leur faisant sentir qu'ils ne sont « Frères que de nom ». Confiance et encouragement !! Le cas du Frère Emmanuel, décédé dernièrement à l'hôpital de Kabgayi, ne fut pas un sujet d'encouragement pour personne. Atteint d'une tuberculose osseuse, se déclara incapable de faire quoi que ce soit. On le prit pour menteur, paresseux et animé d'autres sentiments peu francs ; on lui prêta des sentiments de vouloir rentrer dans sa famille. Il insiste, se déshabille devant le médecin et son supérieur canonique, et à la stupéfaction de tous, on constate de fait une côte faisant saillie à l'extérieur, d'au moins un centimètre. Les autres côtes ont été atteintes à leur tour et après quatre ou cinq mois passés courageusement dans un calme qui a édifié tous ceux qui l'ont vu, il est décédé à l'hôpital de Kabgayi.



DES NOVICES DES SŒURS BENEBIKIRA A SAVE

b) SŒURS BENE-BIKIRA. Il est à prévoir que d'ici quelques années – pas peut-être éloignés – on jugera bon de leur donner – une Supérieure Générale, une Maîtresse de Novice, etc., – sorties de leur propre Congrégation même. Elles atteignent déjà en ce moment le chiffre de 145 RELIGIEUSES. Nous suggérons bien, même si ce n'est pas exact ce que nous pensons,

qu'il serait bon de les initier d'avance au gouvernement de leur Congrégation, par exemple en joignant une Sœur Noire, à la Maîtresse de Novices, à la Supérieure Canonique (Sœur Blanche), etc., etc. – Il y avait déjà parmi les Sœurs Indigènes, des DIRECTRICES d'ÉCOLES, et l'on vient de leur retirer cette charge, tout simplement par jalousie et intrigues, parce que le traitement alloué aux directeurs et directrices d'écoles, revenait à la Caisse de la Congrégation des Sœurs Noires !!

Son Excellence Monseigneur le Délégué Apostolique lors de son dernier voyage au Ruanda, 19 Mars 1943, avait donné ordre d'enseigner le Français aux Sœurs indigènes. On l'a fait, mais on voit qu'on le fait sans grand intérêt ni enthousiasme, comme sans profit pour les Sœurs. Faire apprendre quelques mots, quelques bouts de phrases mal comprises et c'est tout !! – Pour les relations avec les Sœurs Européennes, nous n'en dirons rien. Elles ne sont pas meilleures plus (sic) que celles des Prêtres Indigènes avec les Pères Missionnaires !!

12° RELATIONS AVEC LES INDIGENES. Le KINYA-MATEKA, Journal du Ruanda. Tout le monde s'étonne un peu de voir que les missionnaires ne voudraient jamais accepter à leur table un chef de province, surtout parmi les plus jeunes, qui ont fait leurs études à l'Internat des Frères de la Charité, d'Astrida. Ces jeunes Chefs se montrent très polis, corrects et ont appris la politesse et la façon de se tenir pendant les repas. Si une circonstance extraordinaire ou une occasion imprévue survient, par exemple, réjouissance publique à l'occasion d'une fête, ou bien que le chef en tournée exigée par son travail de chefferie, passe à la mission ou n'ayant pas de pied-à-terre aux environs, soit pris par la nuit, quel inconvénient trouverait-on à admettre à la table de la communauté un chef ou à lui donner l'hospitalité pour une nuit, dans une chambre des dépendances de la mission ! Ce qui se pratique communément et sans inconvénient dans presque tous les postes dirigés par Prêtres Indigènes, lorsque les circonstances déjà citées le demandent et une fois en passant, nous ne voyons pas pourquoi les missionnaires ne pratiqueraient pas les mêmes règles de politesse et d'hospitalité chrétienne. « Il faut donc que le Prêtre reçoive et traite ces Autorités indigène avec l'honneur dû à leur rang et à leur influence, afin d'ENSEIGNER PAR L'EXEMPLE... (Statuts du Clergé Indig., page 28-29, n. 64).

Il est vrai que le Prêtre doit jouir d'une grande liberté pour l'exercice de son ministère et « ne pas vouloir acheter la bienveillance des chefs par des cadeaux ou autres concessions qui paralyseraient son apostolat ». Ne pas être asservi, ne pas faire des

concessions qui empêcheraient le libre exercice du saint ministère ou feraient en sorte que les chefs aient quelque contrôle dans certains détails de l'apostolat du Prêtre, au détriment des Fidèles et du Prêtre lui-même. Or, un ARTICLE MALHEUREUX et ANTI-MISSIONNAIRE, paru dans le Kinya-mateka, N. 146, Décembre 1944, visant surtout les Missionnaires, a laissé une impression pénible dans les Prêtres ; des protestations et une grande réaction ont suivi l'apparition de cet article et le Directeur du journal a bien fait de faire toutes ses excuses. On s'est demandé comment un pareil article ait pu paraître avec autorisation et sans être préalablement mis à la censure. Tous sont d'avis que cet article est faussement attribué à Pascal Ngoga, ancien grand séminariste, sous-chef de la colline de Munyinya, près de Kabgayi. Il porte sa signature, mais il n'en est pas le vrai auteur !!

12° [bis] QUELQUES PARTICULARITES au CARACTERE du MUNYARWANDA.

Chaque peuple a ses qualités et ses défauts, et les défauts de ses qualités. Il en est du munyaruanda comme des autres peuples et le Bon Dieu dirige chaque peuple comme chaque individu, en tenant compte de son caractère particulier, individuel ou ethnique ; l'action missionnaire doit suivre le même plan, sous peine de voir l'œuvre de l'évangélisation manquer son but et son fruit. Nous ne disons pas qu'il faille prôner le vice, laisser passer des pratiques païennes et les abus. Mais il faut, à notre avis, tenir compte de ce qui est bon et particulier à chacun, sans prétendre l'extirper coûte que coûte. L'esprit, la mentalité d'un peuple, tant qu'il n'y a rien de défectueux ou de mauvais (contre la loi divine, naturelle ou positive ou les bonnes mœurs), ne peut être déraciné, mais plutôt bien orienté, EDUQUE ?

Le Munyaruanda, en général, est docile, soumis et résigné, jovial et opportuniste, malgré la fatigue, l'incompréhension, les coups de chicotte. – Confiance, attachement, affection, dévouement et reconnaissance. Il sent profondément l'injustice, l'incompréhension lorsqu'il en est l'objet. – Intelligence, plutôt d'ordre pratique que spéculatif et théorique, mais avec le temps, peut comprendre les vérités les plus abstraites, comme le prouvent bien les études et gestes de l'entourage, sans mot dire, attendant le moment propice pour exprimer son appréciation et ses remarques.

– Psychologie et observation des faits et gestes de l'entourage, sans mots dire, attendant le moment propice pour exprimer son appréciation et ses remarques.

– Respect de l'autorité, des personnes ayant quelques pouvoirs de commander. – Timidité et crainte devant une personne supé-

rieure. Le Munyarunda craint, vénère, estime l'Européen qu'il regarde comme un homme bien doué supérieur en intelligence, en savoir faire, etc.

– Travailleur et non indolent et paresseux, comme veulent le penser certains pédagogues et politiciens, mais travail prévu.

– Hospitalité, même pour les étrangers, sans exiger une rétribution.

– Volonté faible, surtout devant une force supérieure, par exemple, en face d'un Blanc qui le traite mal ou montre qu'il est supérieur. Voilà en peu de mots, le caractère du peuple du Ruanda. Avec un peu de compréhension, de charité chrétienne surtout, on pourra en tirer beaucoup de bien, sans devoir sévir, aigrir les cœurs. Ce que nous venons de décrire, s'applique indistinctement à tous, même et plus encore aux personnes du sexe féminin.

13° ECOLE NORMALE pour INSTITUTEURS.

L'Ecole Normale pour la formation des instituteurs se trouve à la Mission de Zaza, à l'Est du Vicariat. Un beau jour le Père Econome de la maison, laisse traîner par mégarde et à son insu une circulaire du Gouvernement, concernant programme et traitement des moniteurs ayant obtenu leur diplôme. Le traitement aurait été vraisemblablement vers les 400 à 500 frs par mois. Les jeunes gens qui trouvèrent ce document, se le communiquèrent soigneusement et le liront avec grand intérêt. Après quelques temps, ils demandèrent au P. Econome, le motif de retrancher sur la somme prévue et établie par le gouvernement. Ils furent amèrement réprimandés et menacés d'expulsion, comme fauteurs de mauvais esprit dans la maison ; ils reçurent ordre formel de ne plus glisser un mot sur cette affaire. Déjà deux moniteurs mécontents et aigris (et pour motif !!) ont été renvoyés, plutôt chassés, et d'autres encore sont menacés d'expulsion.

Que fait-on de ce qui a été dit dans la IIIe Conférence de Léopoldville ?

Autre chose : Défense d'apprendre le Français à l'Ecole Normale. Ordre émanant de l'Autorité ! Motif d'exclure le Français. – Si nous leur enseignons le Français, nous n'aurons plus alors de moniteurs à notre service, car ils courront tous chez les Coloniaux ou les mines, etc. avec leur français, et nous n'aurons plus personne(Sic). Ensuite, avec le français, ils peuvent savoir et connaître « nos secrets », comme c'est malheureusement déjà arrivé (Sic). Nous pourrions facilement retrancher du paiement statué et sans réaction de leur part, parce qu'ils se verront dans la nécessité d'accepter ce qu'on leur donnera, ne disposant pas de moyen apte et facile, qu'est le français, de trouver ailleurs un travail !!! plus lucratif ! (Sic)

Et maintenant nos Moniteurs sont mécontents et aigris ! A qui la faute ? et les conséquences ? – Ce n'est pas à nous de trancher la question ni donner la solution du problème !!

CONCLUSION

« L'homme résiste à tout, à la force, à la raison, à la Science, au châ-timent ; il cède au bien qu'on lui fait (Louis Veuillet). »

« Dès que l'on fait un pas hors de la médiocrité, l'on est sauvé (Ernest Psichari). »

S'il y avait un grain de compréhension parmi les humains, qu'il y aurait moins de compétitions et de bagarres ! Mais ce qui fait mal au cœur, c'est que nous prêtres, nous nous mettons de la partie, nous faisons esprit de corps contre ceux à l'égard desquels nous devrions passer encore !! Mais que les prêtres fassent la même chose, ou autres choses semblables, ça nous dérouté et nous sommes poussés malgré nous, à penser qu'ils n'ont traversé les mers et les océans, que pour SERVIR LES INTERETS NATIONAUX de leurs pays respectifs !! Que de mesquinerie, d'étroitesse d'esprit, d'aridités de sentiments et de visées de prestige purement extérieur !! On dirait que d'aucuns ont complètement perdu l'esprit de leur vocation, de leur Fondateur. Nous ne pouvons pas exprimer tout ce que nous voyons de nos propres yeux, et ne saurions trouver des paroles adéquates ! Il nous en a coûté pour nous décider à braver notre timidité native, pour faire éclaircir nos petits horizons embrouillés et pataugés par des vues Raciales et d'hégémonie. Nous croyons de notre devoir de Prêtres Catholiques, non seulement pour les temps actuels où nous vivons, mais surtout pour l'avenir de l'Eglise du Ruanda, « Pro focis et Aris⁴⁰⁰ » de signaler à QUI DE DROIT, et en toute OBJECTIVITE, sans rancœur ni animosité, la vraie Situation, telle qu'elle apparaît aux simples gens du peuple et à Nous Prêtres ! Notre confiance, notre vénération et notre Appui reposent premièrement et avant tout, dans Notre Père Commun, **Notre Saint-Père, le Pape, et Son Re-présentant immédiat, le Délégué Apostolique. Notre cœur repose maintenant en paix et se sent allégé d'un lourd fardeau, d'une étreinte qui l'enserrait depuis bien des années, sans jamais trou-**

⁴⁰⁰ « C'est-à-dire pour les maisons et les églises ».

ver à Qui confier nos craintes, nos appréhensions, nos espérances et nos perplexités ! Nous sommes certains que le Bon Dieu, au service de qui nous nous usons, et l'ENVOYE du Pape en qui nous avons pleine confiance et soumission filiale la plus sincère, arrangeront pour le mieux, comme ILS le jugeront bon et nécessaire pour le bien des âmes !!!



UNE PROCESSION A SAVE

**NYAKIBANDA, LE 25 FEVRIER 1951.
REPARTITIONS DES COURS⁴⁰¹**



LE GRAND SEMINAIRE DE NYAKIBANDA (1966)

P. Cogniaux :	Ascétique aux philosophes	1 cl	Total : 5cl
	Science aux philosophes	3 cl	
	Liturgie aux philo et Théo	1 cl	
P. Raberyn :	Morale spéciale (3 ^{me} Théo)	6 cl	Total : 14 cl
	Morale spéciale (4 ^{me} Théo)	3 cl	
	Catéchétique	3 cl	
	Pastorale	2 cl	
P. Perraudin :	Sacrements	12 cl	Total : 14 cl
	Missiologie	2 cl	

⁴⁰¹ Nyakibanda, le 25 Février 1951, Répartitions des Cours. A.G.M.Afr. N° 526103-106.

P. Baumal :	Philosophie	12 cl	
	Liturgie (4me et 5me Théo)	1 cl	
	Flamand	1 cl	Total : 14 cl

P. Noël :	Dogme (2me Théo)	6 cl	
	Bible	4 cl	
	Histoire des doctrines	2 cl	
	Ascétique aux Théologiens	1 cl	Total : 13 cl



LE P. JUVENT (1916-2012)

P. Juvent :		
	Dogme (1 ^{re} , 2me et 3me Théo)	5 cl
	Morale fondamentale	3 cl
	Droit canon	2 cl
	Bible (4me et 5me Théo)	4 cl
	Total :	14 cl

P. Seumois :	de sexto	2 cl	
	Droit canon fondamental	3 cl	Total : 5 cl

NOTE : Nous avons dû faire plusieurs cours de dogme et de morale, afin de prendre le pas sur les nouveaux programmes. L'année 1952 sera régulière.

Xavier Seumois

5° Cours de questions Sociales (3 classes pendant un an).
Programme détaillé communiqué par la Maison-Mère dans la circulaire du 16 Août 1949.
(...)

7° MISSIOLOGIE (2 classes pendant 2 ans) :

Ce cours serait à concevoir autrement qu'en Europe : traiter systématiquement d'ethnologie me semble fort délicat à cause des réactions que cela pourrait produire dans l'auditoire. De par ailleurs, vu qu'il s'agit de leur civilisation, il n'est pas tellement nécessaire d'en faire l'analyse pour l'analyse elle-même.

On pourrait tâcher d'intégrer ces questions dans l'étude des problèmes d'actualité qui se posent à l'apostolat et dont la connais-

sance est nécessaire pour leur formation au ministère et leur formation humaine. (La missiologie dogmatique et pastorale est vue au cours de dogme et pastorale).

Voici l'esquisse de questions qui pourraient être avantageusement traitées, espérant que la Maison-Mère pourra nous faire nombre de suggestions utiles, si par nous fournir un programme précis.

I. Problème de l'Evolution

- Concept de civilisation humaine



MGR PERRAUDIN (1914-2003)

- Relativité du concept de civilisation
- **L'étude des civilisations : méthode d'ethnologie**
- **Les écoles d'ethnologie (évolutionnisme ; historico-culturelle)**
- Les grandes lignes de l'ethnographie congolaise
- **Le choc des civilisations**
- Valeurs de civilisation et apport chrétien
- Les facteurs d'une saine évolution

II. Evangélisation et Colonisation

III. La Politique

- **Les Missions Catholiques et le Nationalisme**
- **La politique indigène** ; la politique sociale ; la politique familiale ; le problème démographique, etc.

IV. Le problème des races

- données de la science (histoire, anthropologie, linguistique)
- données de philosophie
- données de la foi
- attitude chrétienne vis-à-vis du colour-bar

V. Les forces religieuses en présence en Afrique

- Paganisme
- Islamisme
- Protestantisme

VI. La crise sociale aux colonies

VII. Le problème des langues bantoues

VIII. Le monde missionnaire : Asie, Océanie, Amérique.



ZAZA (8 mai 1901) : LE P. VAN THIEL (avec sa longue barbe) ET LE P. ZUMBIEHL



ZAZA (1905)

TABLE DES MATIERES

Préface de Paul Rutayisire, professeur à l'Université du Rwanda	1
Introduction.....	7
1.- Monseigneur Hirth et le Père Francisque Deguerry	11
2.- La correspondance entre Monseigneur Hirth et le Cardinal Lavigerie (1887-1892)	37
3.- La rencontre entre le Docteur Kandt et Ewart Grogan : Cléopâtre, la dernière reine d'Egypte, pointe le bout de son nez au Rwanda en 1899	63
4.- La visite de Monseigneur Hirth à Save en juillet 1903 : l'évangélisation des Banyarwanda par eux-mêmes	105
5.- Dernier rapport du Père Brard : « Notes proposées à Mgr Livinhac à l'occasion du Chapitre Général de 1906 »	129
6.- Le rapport du Père Joseph Sweens (1905) et la carte de visite du Père Joseph Malet (1908) concernant la Mission de Rwaza	155
7.- Le Père Loupias (1872-1910) : victime d'un assassinat ou d'une imprudence ?	177
8.- Le récit de la mort violente du Père Loupias dans le journal de Rwaza soumis à la critique historique	225



ZAZA (23 MAI 1901) : [1] LE P. FRANÇOIS-XAVIER ZUMBIEHL (1870-1955), [2] LE P. HENRI VAN THIEL (1865-1911), [3] LE COMMANDANT WERNER VON GRAWERT (1867-1918) ET [4] LE FRERE ANSELME ILLERICH (1863-1942).



DES SOLDATS ALLEMANDS AU RWANDA DURANT LA GRANDE GUERRE (1914-1916)

ANNEXE

<i>1.-Notes rédigées par le R.P. Classe, des Pères Blancs, Mission de Kabgayi, à la demande de l'Administration belge (28 août 1916)</i>	<i>251</i>
<i>2.- Influence civilisatrice des Missionnaires, des Commerçants, et de l'Administration (1933)</i>	<i>269</i>
<i>3.-Au cœur du Ruanda chrétien (1900-1946) : relations entre Missionnaires (Pères Blancs) et Clergé indigène du Ruanda</i>	<i>275</i>
<i>4.-Nyakibanda, le 25 février 1951 : répartitions des cours</i>	<i>325</i>



MONSEIGNEUR CLASSE (1874-1945)